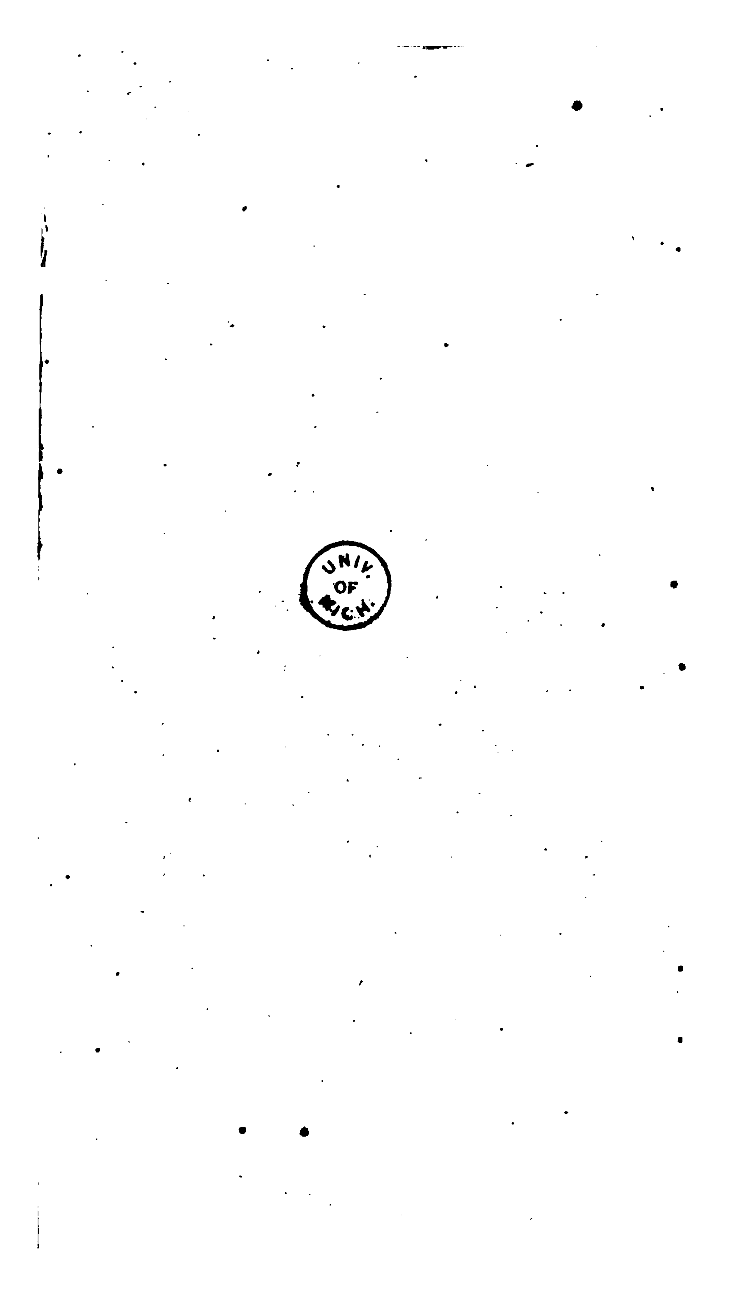
ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME SIXIÈME.


UNIV. OF MICH.



oipel inv. *Cl. Duflos Sculp.*

ŒUVRES

DE MONSIEUR

Bernard Le Bovier

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin, & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIÉME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. DCC. LII.



ELOGES DES ACADEMICIENS DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES

Morts depuis l'an 1699.

ELOGE DE MONSIEUR DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE naquit à Paris le 18 Mars 1640. Son Pere étoit Peintre ordinaire du Roi, & Professeur en son Académie de Peinture & de Sculpture.

Il étoit parvenu à ces Titres, & ce qui est encore plus, à une grande réputation, sans avoir jamais eu d'autre Maître que son génie naturel.

Le Fils qui paroissoit aussi en avoir beaucoup, fut destiné à la même Profession. Il apprit parfaitement le Dessein, ensuite la Perspective, si nécessaire aux Peintres, & cependant assés négligée; & quoique les Cadrans n'appartiennent guére à la Peinture, il étudia aussi la Gnomonique, peut-être parce que c'est une espéce de Perspective. Le plus léger prétexte lui suffisoit pour étendre ses connoissances. Cet assemblage de Cercles qui forment la Sphere, & leurs projections sur différens Plans, s'imprimoient dans son esprit avec une facilité surprenante, & il sembloit que selon le Systême de Platon, ce ne fût qu'une reminiscence de ce que son Ame avoit sû autrefois. Il étoit aisé de prédire que ce jeune Peintre se changeroit en un grand Géométre.

Il perdit son Pere à l'âge de 17 ans. Il tomba dans des infirmités continuelles, sur-tout dans des palpitations de cœur très-violentes. Il crut que le

voyage d'Italie, qui lui étoit presque nécessaire pour son Art, pourroit aussi être utile à sa santé, & il l'entreprit en 1660.

Dans ce Pays où la savante Antiquité a laissé plus de restes qu'en aucun autre, & où ces précieux restes ont fait renaître plus d'excellens Ouvrages modernes, il ne s'attacha d'abord qu'à se remplir les yeux de ces différens objets, qui jettoient dans son imagination des semences du Beau. Mais à Venise, où la vie est fort oisive, à moins qu'on n'y soit plongé dans des plaisirs qui n'étoient pas pour lui, & en ce cas-là même encore assés oisive, il s'appliqua fortement à la Géométrie, & principalement aux Sections Coniques d'Apollonius. La Géométrie commençoit à prévaloir chés lui, quoique revêtue de cette forme épineuse & effrayante qu'elle a souverainement dans les Livres des Anciens. S'il n'y avoit présentement d'autres Maîtres qu'Apollonius & Archimede, la délicatesse de la plupart des Modernes ne s'en accommoderoit guére.

La vie retirée qu'on mene en Italie étoit fort du goût de M. de la Hire,

Son caractere sage & sérieux l'attachoit à un Pays où les dehors tout au moins sont sérieux & sages, & où l'air de folie n'est point un mérite qu'on affecte. Il aimoit les manieres circonspectes & mesurés des Italiens, qui à la vérité leur retranchent les agrémens de la familiarité Françoise, mais aussi leur en épargnent les périls. Il semble que le plus sûr pour les hommes seroit de s'approcher peu les uns les autres, & de se craindre mutuellement. Enfin il auroit volontiers prolongé son séjour en Italie; mais sa mere, dont il étoit fort aimé, le rappelloit avec trop d'instance. Il revint au bout de quatre ans, bien résolu d'y retourner, ce qui cependant n'a pas eu d'exécution. Du moins quand il parloit de l'Italie, c'étoit toujours avec un plaisir dont les Italiens eussent pû tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des moeurs étrangeres est assés rare dans la bouche des François.

Etant de retour ici, il continua ses Etudes géométriques, toujours plus profondes & plus suivies. M. Desargues qui étoit du petit nombre des Mathématiciens de Paris, & M. Bosse

fameux Graveur, avoient fait une premiere partie d'un Traité de la Coupe des Pierres, matiere alors toute neuve ; mais quand ils voulurent travailler à la seconde partie, ils sentirent que leur Géométrie s'embarrassoit, & ils s'adresserent à M. de la Hire, qui dans leur besoin les secourut de sept propositions tirées de la Théorie des Coniques. M. Bosse les fit imprimer en 1672 dans une Brochure in-folio. Ce fut par-là que M. de la Hire avoua au Public qu'il étoit Géométre.

Il soutint dignement ce nom par quelques Ouvrages qu'il donna ensuite en 1673 & 1676. Ils rouloient encore sur les Coniques, excepté un petit Traité de la Cycloïde, Courbe qui étoit à la mode, & qui le méritoit encore plus qu'on ne croyoit en ce temps-là.

Enfin la réputation de M. de la Hire fut en peu de temps au point de le faire souhaiter dans l'Académie des Sciences, & il y entra en 1678.

L'année suivante il publia en un Volume in-12 trois Traités qui ont pour titres ; le premier, *Nouveaux Elémens des Sections Coniques* ; le second *Les Lieux*

Géométriques; le troisiéme, *La Construction ou Effection des Equations.* Les deux derniers principalement étoient faits pour déveloper les mysteres de la Géométrie de Descartes. Ce grand Auteur avoit laissé beaucoup à deviner, beaucoup à éclaircir & selon le caractere des Livres originaux, son Livre étoit propre à en produire plusieurs autres encore assés originaux. Tel fut celui de M. de la Hire. Les principes en étoient si bien posés, malgré la difficulté naturelle de ces matieres-là, assés connue des Géométres, que quand plus de 30 ans après il en fut question dans l'Académie à l'occasion de quelques Ecrits de M. Rolle, M. de la Hire n'eut besoin que de consulter son ancien Ouvrage & d'en reprendre le fil. Il n'y auroit rien là de remarquable, s'il ne s'agissoit que de la vérité des principes; mais il s'agit de leur universalité & de la maniere de leur application, ce qui est susceptible d'une infinité de degrés, de différences & de bisarreries apparentes dans la Pratique.

M. Colbert avoit conçu le dessein d'une Carte générale du Royaume plus exacte que toutes les précédentes. D'ha-

files Ingénieurs avoient déja travaillé à celles des Côtes, plus importantes que le reste, à cause des Ports de Mer. Ces Ouvrages n'avoient été faits que par parties détachées qu'il auroit fallu lier ensemble; mais cela ne se pouvoit guére executer que par des Observations célestes, qui demandoient une certaine habitude savante. Ce fut pour ce travail que Messieurs Picard & de la Hire nommés par le Roi allerent en Bretagne en 1679, & l'année suivante en Guyenne. Ils firent une correction très-importante à la Côte de Gascogne, en la rendant droite de courbe qu'elle étoit auparavant, & en la faisant rentrer dans les terres; de sorte que le Roi eut sujet de dire en plaisantant, que leur voyage ne lui avoit causé que de la perte. C'étoit une perte qui enrichissoit la Géographie, & assuroit la Navigation.

En 1681 M. de la Hire eut ordre de se séparer de M. Picard, & d'aller determiner la position de Calais & de Dunkerque. Il mesura aussi la largeur du Pas de Calais, depuis la pointe du Bastion du Risban qui est du côté de la Mer en allant vers Boulogne, jusqu'à

Château de Douvre en Angleterre, & la trouva de 21360 toises. Il avoit mesuré actuellement sur le bord de la Mer une Base de 2500 toises, qui fut le fondement de ses Triangles. Ces sortes d'opérations ne demandent pas une fine Théorie, mais une grande adresse & une grande sûreté à operer, quantité d'attentions délicates & de précautions ingénieuses, & enfin leur grande utilité récompense le peu de brillant géométrique. Le Public n'est jamais plus obligé aux grands Géométres, que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur; ils lui sacrifient le plaisir & la gloire des hautes spéculations.

Pour finir la Carte générale, M. de la Hire alla à la Côte de Provence en 1682. Dans tous ces voyages il ne se bornoit pas aux Observations qui étoient son principal objet; il en faisoit encore sur la variation de l'Aiguille aimantée, sur les réfractions, sur les hauteurs des Montagnes par le Barométre. Il ne suivoit pas seulement les ordres du Roi, mais aussi son goût & son envie de savoir.

Dans la même année 1682 il donna un Traité de Gnomonique, qu'il

réimprima en 1698 fort augmenté & fort embelli. Cette Science nétoit presque qu'une pratique, abandonnée le plus souvent à des Ouvriers peu intelligens & grossiers, dont on ne reconnoît point les fautes, car chacun se contente de son Cadran, & ne le compare à rien. M. de la Hire éclaira la Gnomonique par des principes & des démonstrations, & la réduisit aux Opérations les plus sûres & les plus aisées ; & pour ne pas trop changer son ancien état, il eut soin de faire imprimer les Démonstrations dans un caractere différent de celui des Opérations, & par-là donna aux simples Ouvriers la commodité de sauter ce qui ne les accommodoit pas ; tant il faut que la Science ait de ménagemens pour l'Ignorance qui est son aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.

Nous avons déja parlé bien des fois de la fameuse Méridienne commencée par M. Picard en 1669. M. de la Hire la continua du côté du Nord de Paris en 1673, tandis que M. Cassini la poussoit du côté du Sud ; mais ni l'un ni l'autre ne finirent alors leur Ouvrage. M. Colbert étant mort en 1683, cette

grande entreprise fut interrompue, & M. de Louvois appliqua les Géométres de l'Académie à de grands Nivellemens nécessaires pour les Aqueducs & les conduites d'eaux que vouloit faire le Roi. M. de la Hire en 1684 fit le Nivellement de la petite Riviere d'Eure qui passe à Chartres, & il trouva qu'en la prenant à 10 lieues environ au-delà de Chartres, elle étoit de 81 pieds plus haute que le Réservoir de la Grotte de Versailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçue & du Ministre & du Roi. On voyoit déja les Eaux d'Eure arriver à Versailles de 25 lieues; mais M. de la Hire représenta qu'avant que l'on entreprît des travaux aussi considérables, il étoit bon qu'il recommençât le Nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque opération ou dans quelque calcul; sincérité hardie, puisqu'elle étoit capable de jetter dans l'esprit du Ministre des défiances de son savoir. M. de Louvois impatient de servir le Roi selon ses goûts, soutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé; mais celui-ci s'obstinant dans sa dangereuse modestie, obtint enfin la grace de n'ê-

tre pas cru infaillible. Il se trouva qu'il ne la méritoit pas; il recommença en 1685 le Nivellement, qui ne différa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit plusieurs autres Nivellemens par les ordres du même Ministre ; car alors il étoit fort question de conduire des Eaux, & l'on a l'obligation à celle de Versailles d'avoir porté à un haut point la Science du Nivellement & l'Hidraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépense des Mathématiciens qu'il employoit ; & M. de la Hire exact jusqu'au scruple & jusqu'à la superstition, présentoit à M. de Louvois des Mémoires dressés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas négligées. Le Ministre avec un mépris obligeant les déchiroit sans les regarder, & il faisoit expédier des Ordonnances de sommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit assés accordé sa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour suivre ces ouvertures favorables, & pour en profiter, si l'esprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu compte

d'un travail qui lui avoit été ordonné il ne ſongeoit qu'à regagner ſon Cabinet qui le rappelloit avec force ; en vain le Miniſtre vouloit le retenir, il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mene à la fortune ; mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt chere pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

En 1685 parut ſon grand Ouvrage intitulé, *Sectiones Conicæ in novem libros diſtributæ*. C'eſt un *in-folio* qui contient toute la Théorie des Sections Coniques, ſur laquelle il avoit déja beaucoup préludé. On la voyoit pour la premiere fois toute entiere & en corps, déduite de principes très-ſimples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe ſavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original ſur une matiere qui renferme elle ſeule preſque tout ce que la Géométrie a de plus ſenſiblement utile, & qui en même temps ſert aſſés ſouvent de baſe aux ſpéculations les plus élevées.

Deux ans après M. de la Hire ſe montra comme Aſtronome, en don-

nant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Méthodes plus faciles pour le calcul des Eclipſes. Il y joignit en 1689 un Problême important d'Aſtronomie, & la deſcription d'une Machine de ſon invention qui montre toutes les Eclipſes paſſées & à venir, & les Mois & les Années Lunaires avec les Epactes. Cette Machine eſt fort ſimple, on la peut mettre avec une Pendule dans la même Boëte, elle ſera mue par le mouvement de la Pendule ; & quand elle eſt diſpoſée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an, ce qui ne conſiſte encore qu'en une opération d'un inſtant & preſque imperceptible. On a exécuté pluſieurs de ces Machines dans des Pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine avec d'autres curioſités d'Europe, qu'elle effaça toutes à ſes yeux. Il dut ſentir que tous ſes Mandarins d'Aſtronomie, & tous ſes Lettrés, quoique ſi révérés en ce Pays-là, & ſi comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687, il les corrigea enſuite par un nombre

beaucoup plus grand d'Obſervations, & en même temps il compoſa ſur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planetes. Il publia le tout en 1702 ſous le titre de *Tabulæ Aſtronomicæ Ludovici Magni juſſu & munificentiâ exaratæ*. Nous en avons rendu compte en ce temps-là. Nous répéterons ſeulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Aſtres ſont tirés immédiatement d'une longue ſuite d'obſervations aſſidues, & non d'aucune hipothèſe de quelques Courbes décrites par les Corps céleſtes. Ainſi l'on ne peut avoir en Aſtronomie rien de plus pur & de plus exempt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689, outre ſes premieres Tables aſtronomiques, un petit Traité de Géométrie pratique ſous le titre d'*Ecole des Arpenteurs*. Il fut réimprimé en 1692 & fort augmenté. La promptitude de la réimpreſſion prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guére pû être acheté que par ceux qui devoient s'en ſervir, & l'utilité juſtifie l'Aſtronome de s'être abaiſſé à l'Arpentage.

En 1694 parurent de lui quatre Trai-

tés, qui furent imprimés à la fin du second Volume des Mémoires que l'Académie donna en 1692 & 1693.

Le premier de ces Traités est sur les Epicycloïdes, Courbes comprises dans la même formation générale que la Cycloïde, mais plus composées, & qui lui succederent, quand elle eut été presque épuisée par les Géométres. M. de la Hire entreprit cette matiere, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs Tangentes, leurs Rectifications, leurs Quadratures, leurs Dévelopées. C'est-là tout ce que peut sur les Courbes la plus sublime Géométrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tschirnhaus, que quoiqu'Inventeur des Caustiques, il s'étoit trompé sur celle du Quart du Cercle, qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant néanmoins le fond de la Méthode; que celui-ci avoit toujours senti l'erreur, malgré des envelopes spécieuses & imposantes qui la couvroient; & qu'enfin il avoit démontré que cette Caustique, qui à la vérité

étoit de la longeur déterminée par M. de Tſchirnhaus, n'étoit pourtant pas la Courbe qu'il avoit cru, mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonſtration, & qu'il remporte cet avantage ſur un auſſi grand Adverſaire vaincu dans le cœur de ſes Etats.

Un fruit plus conſidérable, même ſelon ſon goût, de ſa Théorie des Epicycloïdes, ce fut l'application utile qu'il en fit à la Méchanique, bonheur aſſés rare en fait de Courbes curieuſes. Il fit réflexion que dans les Machines où il y a des Roues dentées, c'eſt à ces dents que ſe fait tout l'effort, & que par conſéquent le frotement qui détruit toujours une grande partie de l'effet des Machines, eſt à ces endroits plus grand & plus nuiſible que partout ailleurs. On auroit pû diminuer les frotemens, & ce qui eſt encore un avantage, rendre les efforts toujours égaux, en donnant aux dents des Roues une certaine figure qu'il auroit fallu déterminer par Géométrie. Mais c'eſt de quoi l'on ne s'aviſoit point; au contraire on abandonnoit abſolument à la fantaiſie des Ouvriers la figure de ces

dents, comme une chose de nulle conséquence ; aussi les Machines trompoient-elles toujours l'espérance& le calcul des Machinistes. M. de la Hire trouva que ces dents, pour avoir toute la perfection possible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit exécuter son idée avec succès au Château de Beaulieu à huit lieues de Paris, dans une Machine à élever de l'eau.

Il faut avouer que cette idée n'a été exécutée que cette fois-là ; une certaine fatalité veut qu'entre les Inventions il y en ait peu d'utiles, & entre les utiles peu de suivies. L'application de la Cycloïde à la Pendule a été fort pratiquée, du moins en apparence ; mais on commence à en reconnoître l'inutilité. L'application d'une Epicycloïde aux dents des Roues seroit certainement utile, mais elle est négligée.

Le second Traité des quatre dont nous parlons, est une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid ;* le troisiéme est sur les *Différences des Sons de la Corde & de la Trompette Marine ;* le quatriéme sur les *différens accidens de la Vûe.*

Le dernier est le plus curieux & le

plus intéressant. C'est une Optique entiere, non pas une Optique géométrique qui ne considere que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés selon certaines loix, mais une Optique physique qui suppose la géométrique, & qui ne considére qu'une Lunette vivante, animée, fort compliquée dans sa construction, sujette à mille changemens, c'est-à-dire l'Œil. M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la Vûe suivant la différente constitution de l'Œil, ou les différens accidens qui lui peuvent survenir. Ces sortes de recherches particulieres, quand elles sont bien approfondies, embrassent un si grand nombre de Phénomenes, la plupart fort compliqués, singuliers, contraires en apparence les uns aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus générales, ni peut-être même moins d'étendue. Les principes généraux sont bientôt saisis, quand ils peuvent l'être; le détail est infini, & souvent il déguise tellement les principes, qu'on ne les reconnoît plus.

M. de la Hire en 1965 donna son Traité de Méchanique. Il ne se con-

tente pas de la Théorie de cette Science qu'il fonde sur des démonstrations exactes ; il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'éleve même jusqu'aux principes de cet Art divin qui a construit l'Univers.

Ceux qui ne voyent les Mathématiques que de loin, c'est-à-dire qui n'en ont pas de connoissance, peuvent s'imaginer qu'un Géométre, un Méchanicien, un Astronome, ne sont que le même Mathématicien : c'est ainsi à peu près qu'un Italien, un François & un Allemand passeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on est plus instruit, & qu'on y regarde de plus près, on sait qu'il faut ordinairement un Homme entier pour embrasser une seule partie des Mathématiques dans toute son étendue, & qu'il n'y a que des Hommes rares & d'une extrême vigueur de génie qui puissent les embrasser toutes à un certain point. Le génie même, quel qu'il fût, n'y suffiroit pas sans un travail assidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux, & par-là devint un Mathématicien universel. Il ne se bornoit pas en-

core là ; toute la Physique étoit de son ressort, j'entens jusqu'à la Physique expérimentale, qui est devenue si vaste. De plus, il avoit une grande connoissance du détail des Arts, pays très-étendu & très-peu fréquenté. Un Roi d'Armenie demanda à Neron un Acteur excellent & propre à toutes sortes de personnages, pour avoir, disoit-il, en lui seul une Troupe entiere. On eût pû de même avoir en M. de la Hire seul une Académie entiere des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis lo g-temps Professeur de l'Académie d'Architecture, dont l'objet est presque entierement différent de tous ceux qu'on se propose ici, & il remplissoit cette place comme si elle eût fait son unique occupation. On eût eu de surcroît en M. de la Hire un bon Dessinateur & un habile Peintre de Paysage ; car il réussissoit mieux en ce genre de Peinture, peut-être parce qu'il a plus de rapport à la Perspective, & à la disposition simple & naturelle de objets, telle que la voit un Physicien qui observe. Il est vrai qu'il faut d'ailleurs un goût que le Physicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702 graver deux Planiſpheres de 16 pouces de diamétre ſur ſur les deſſeins qu'il en avoit faits. Les poſitions principales ont été déterminées par ſes propres obſervations. La projection de ces Planiſpheres eſt par les Poles de l'Ecliptique, & il l'avoit choíſie comme la plus commode, parce que les Etoiles fixes tournant autour de ces Poles, ſuivent toujours un même Cercle.

En 1704 le Roí le chargea de placer dans les deux derniers Pavillons de Marly les deux grands Globes qui y ſont préſentement. Comme l'ouvrage dura quelque temps, le Roi avoit ſouvent la curioſité de l'aller voir. Il en demandoit compte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des díſcours de Science dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'eſt un avantage rare à un Savant d'être goûté par un Prince; & pour tout dire auſſi, c'eſt un avantage rare à un Prince de goûter un Savant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'eſt pas entierement exact à cauſe de la multitude,

changer de travail ; encore eſt-ce un fait que je haſarde ſans en être bien aſſuré. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'Obſervatoire, à l'Académie des Sciences, à celle d'Architecture, au Collége Royal dont il étoit auſſi Profeſſeur. Peu de gens peuvent comprendre la félicité d'un Solitaire qui l'eſt par un choix tous les jours renouvellé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languiſſante vieilleſſe. Quoique fort chargé d'années, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins aſſés pour ne pouvoir plus venir à l'Académie ; quant à ſon Eſprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux, il mourut ſans agonie & en un moment le 21 Avril 1718, âgé de plus de 78 ans.

Il a été marié deux fois & a eu huit enfans. Chacun de ſes deux mariages nous a fourni un Académicien.

Dans tous ſes Ouvrages de Mathématique, il ne s'eſt preſque jamais ſervi que de la Syntheſe, ou de la maniere de démontrer des Anciens par des Lignes & des Proportions de Lignes, ſouvent difficiles à ſuivre à cauſe

cause de leur multitude & de leur complication. Ce n'est pas qu'il ne sût l'Analise moderne, plus expéditive & moins embarrassée ; mais il avoit pris de jeunesse l'autre pli. De plus, comme les vérités géométriques découvertes par les Anciens sont incontestables, on peut croire aussi que la méthode qui les y a conduits ne peut être abandonnée sans quelque péril ; & enfin les méthodes nouvelles sont quelquefois si faciles, qu'on se fait une espéce de gloire de s'en passer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le Calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais désapprouvé le moins du monde. Au contraire, certains sujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement & presque à la dérobée ; & c'étoit alors une sorte de triomphe pour les partisans zélés de ce Calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matieres de pure Physique le secret de la Nature soit aisé à attraper. Son Explication, par exemple, des effets du Froid, il ne la donnoit que pour un Systême où un principe vraisemblable étant posé, tout le reste s'en déduisoit assés bien,

Si on lui contestoit ce principe, on étoit tout étonné qu'il n'en prenoit pas la défense. Il se contentoit d'avoir bien raisonné, sans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politesse extérieure, la circonspection, la prudente timidité de ce Pays qu'il aimoit tant, de l'Italie, & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu réservé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & désintéressé, non-seulement en vrai Philosophe, mais en Chrétien. Sa raison accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vûe de ceux de la Religion; & une piété solide, exempte d'inégalité & de singularité, a régné sur tout le cours de sa vie.



ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ELIE LERIGET DE LA FAYE naquit à Vienne le 15 Avril 1671, de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer, Receveur Général des Finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le Pere étoit homme de Belles-Lettres, malgré un genre de vie & des occupations qui en paroissent assés éloignées. Deux Fils qu'il a eu hériterent de lui cette inclination ; mais la Nature fit leurs partages, de sorte que l'aîné eut plus de goût pour les Sciences sérieuses, & le cadet pour les agréables.

Le P. Loup Jésuite, habile Mathématicien, trouvant beaucoup d'ouverture d'esprit à cet aîné dont nous parlons, lui apprit les Elémens de Géométrie. Le Disciple se portoit à ces connoissances avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la

Guerre qu'il vouloit embrasser. Son impatience d'y entrer fut si vive, qu'à l'âge de dix-neuf ans il s'enrolla comme simple Cavalier; action où un jeune Homme sacrifioit une petite délicatesse d'honneur à l'empressement d'acquérir un honneur plus solide. A peine étoit-il Soldat, qu'il se trouva à la Bataille de Fleurus.

Peu de temps après il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mousquetaires du Roi; de-là il fut Enseigne dans le Régiment des Gardes; & il étoit Lieutenant & servoit dans l'Armée du Maréchal de Boufiers, lorsque se donna le Combat d'Ekrem près d'Anvers en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laissa au Camp pour aller joindre comme Volontaire un détachement de Grenadiers. Quiconque cherche ces occasions où son devoir ne l'appelle point, sait assés qu'il ne suffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la Bataille de Ramilly & à celle d'Oudenarde. Dans cette derniere il commandoit un Bataillon, & se distingua beaucoup,

Il s'est trouvé aussi aux Siéges de Douay & du Quesnoy dans une même Campagne.

La plupart des Gens de Guerre font leur métier avec beaucoup de courage; il en est peu qui y pensent; leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut; leur tête se repose, & ne prend presque part à rien. M. de la Faye se battoit comme eux, mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux de vûes & de réflexions. Il ne laissoit pas sa Géométrie oisive; il levoit des Plans, il imaginoit des Machines pour le passage des Rivieres, ou pour le transport des piéces d'Artillerie; enfin il faisoit des découvertes dans la Science de la Guerre, qui comme toutes les autres peut encore être perfectionnée, & ne le sera guére plus promptement, quoiqu'elle soit la plus cultivé de toutes. Par-là il se fit un accès fort agréable auprès de feu Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit que l'on pensât, & qui goûtoit ses idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit présenté un Projet pour enregimenter un nombre d'Ouvriers capables d'exécuter tous les ouvrages nécessaires à la Guerre, & le

Prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'Auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce Corps. Mais la Paix se fit en ce temps-là, le Projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçu n'y eut pas de regret. Seulement seroit-il à souhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toujours, comme il le sera apparemment avec une infinité d'autres choses utiles, qu'il semble que quelque Génie malin nous tire d'entre les mains.

La Paix remit entierement M. de la Faye aux Mathématiques, dont il commença à faire une étude plus suivie. Il s'appliqua particulierement à la Méchanique & à la Physique expérimentale, & il n'y plaignit pas les dépenses qu'il pouvoit dérober aux besoins indispensables de sa condition; témoin entr'autres curiosités de son Cabinet, une Pierre d'Aiman de deux mille livres, que beaucoup d'autres Gens de guerre n'auroient pas gardée long-temps. Aussi avoit-il assés étudié cette matiere de l'Aiman, & il préparoit sur cela des expériences & des réflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou expliqué en

partie, mais plutôt augmenté cette Merveille.

Un dernier Réglement donné à l'Académie au commencement de 1716, lui produisit aussi-tôt de nouveaux Sujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son assiduité prouva qu'il ne se contentoit pas du simple titre d'Académicien. La premiere année il ne fut qu'assidu; peut-être s'étudioit-il dans le silence à prendre le ton de la Compagnie. La seconde il commença à parler & à donner des morceaux de sa compositon; mais il les donnoit avec une modestie & une espéce de timidité qui seyoit tout-à-fait bien à un Homme de guerre transplanté dans une Assemblée de Savans.

La premiere chose qu'il ait fait voir ici, a été une Machine à élever les Eaux, qu'il avoit fondée sur une idée géométrique assés fine & fort neuve. Quand le Czar honora l'Académie de sa présence, elle se para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à fraper les yeux de ce Prince, & la Machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué aussi la formation des Pierres de Florence, qui sont des Ta-

bleaux naturels de Plantes, de Buiſſons, quelquefois de Clochers & de Châteaux. Quel Peintre les a deſſiné! M. de la Faye traite cette queſtion, qui dépend d'une Phyſique aſſés déliée, & d'une obſervation curieuſe de faits ſouvent négligés, même par les Philoſophes.

Ces deux Mémoires ſont imprimés dans le Volume de 1717, auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'eſpérance pour les années ſuivantes; mais l'Auteur n'a pas aſſés vécu. Il faut avouer que ſa vie étoit un peu trop conforme à ſa principale Profeſſion, & apparemment elle en a été plus courte. Sa ſanté vint à s'affoiblir conſidérablement & promptement, & il mourut âgé de 47 ans le 20 Avril 1718.

Il n'a laiſſé qu'un Fils de ſon mariage avec Demoiſelle Marie le Gras, d'une ancienne Famille de Robe déja connue ſous Henri II, Dame d'une vertu & d'un mérite reſpectable.

Il avoit une gaieté naturelle, un ton agréable de plainſanterie, qui dans les occaſions les plus périlleuſes faiſoit briller ſon courage, & hors de-là cachoit un ſavoir qu'il ne lui convenoit

pas

pas d'étaler. On pouvoit sentir qu'il eût été volontiers jusqu'à l'ironie ; mais il dissimuloit ce penchant sous des dehors fort polis, & même flateurs. Il savoit bien réparer par ses manieres le tort qu'il avoit d'être Géométre & Physicien. Les faveurs que la Fortune lui devoit dans son métier, il les attendoit sans agitation & sans inquiétude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dûes par la Fortune. Une ambition si éclairée n'altéroit pas la tranquillité de son ame, & en général rien ne l'altéroit. Ce courage intérieur & raisonné appartenoit plus au Savant & au Philosophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, surtout à l'égard des honnêtes gens que les malheurs publics ou particuliers réduisoient à implorer le secours d'autrui ; & les libéralités qu'il leur faisoit étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerriere n'égale point cette vertu. Il est sans comparaison plus commun, & par conséquent plus facile d'exposer sa vie à des périls évidens & presque inévitables, que de secourir en pure perte, non pas un inconnu, mais son ami.

ELOGE
DE MONSIEUR
FAGON.

GUY - CRESCENT FAGON nâquit à Paris le 11 Mai 1638, de Henri Fagon, Commiſſaire ordinaire des Guerres, & de Louiſe de la Broſſe. Elle étoit niéce de Güy de la Broſſe, Médecin ordinaire du Roi Louis XIII, & petit-fils d'un Médecin ordinaire de Henry IV.

Dès le temps de Henri IV on s'étoit apperçu que la Botanique, ſi néceſſaire à la Médecine, devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens, où elle eſt fort confuſe, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les Campagnes; réfléxion qui, quoique très-ſimple & très-naturelle, fut aſſés tardive. On avoit vû auſſi que le travail d'aller chercher les Plantes dans les Campagnes étoit immenſe, & qu'il ſeroit d'une extrême commodité d'en

rassembler le plus grand nombre qu'il se pourroit dans quelque Jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudians, & le seul Livre infaillible. Ce fut dans cette vûe que Henri IV fit construire à Montpellier en 1598 le Jardin des Plantes, dont l'utilité se rendit bientôt très-sensible, & qui donna un nouveau lustre à la Faculté de Médecine de cette Ville. M. de la Brosse piqué d'une louable jalousie pour les intérêts de la Capitale, obtint du Roi Louis XIII par un Edit de 1626, que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin dont il étoit proprement le Fondateur. Il passa ensuite dix ans à disposer le lieu tel qu'il est présentement, à en faire les Bâtimens, à y rassembler des Plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chés lui Madame Fagon sa Niéce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonstration publique des Plantes. Ainsi M. Fagon nâquit & dans le Jardin Royal, & presque en même temps que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux, ce furent des Plantes; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de Plantes; la langue de la Botanique fut sa langue maternelle. A cette premiere habitude se joignit un goût naturel & vif; sans quoi le Jardin eût été inutile. Après ses études faites avec beaucoup d'application & de succès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conseils de M. de la Brosse, le détermina à la Profession de la Médecine. Etant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guére en ce temps-là être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès; il soutint dans une Thèse la circulation du Sang. Les vieux Docteurs trouverent qu'il avoit défendu avec esprit cet étrange Paradoxe. Il eut le Bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Médecin, & que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante, un premier Médecin peu touché de la Botanique, avoit négligé le Jar-

din Royal, & heureusement l'avoit assés négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de Plantes que ce n'étoit presque plus un Jardin. M. Vallot devenu premier Médecin, entreprit de relever ce bel établissement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins qui furent reçus avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrenées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de Plantes destinées à repeupler ce Désert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. En même temps M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit sa place, pour rassembler le plus qu'il étoit possible de Plantes étrangeres, & des Pays les plus éloignés.

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les Plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il est intitulé *Hortus Regius*. M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit

Poëme Latin. Ce concours de Plantes qui de toutes les parties du monde sont venues à ce rendés-vous commun; ces différens Peuples végétaux qui vivent sous un même climat; le vaste Empire de Flore dont toutes les richesses sont rassemblées dans cette espéce de Capitale; les Plantes les plus rares & les plus étrangeres, telles que la Sensitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres; le soin du Roi pour la santé de ses Sujets, soin qui auroit seul suffi pour rendre la sienne infiniment précieuse, & digne que toutes les Plantes salutaires y travaillassent, itout cela fournit assés au Poëte; & d'alleurs on est volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Professeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal; car on y avoit joint la Chimie qui fait usage des Plantes, à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit peuplé de Plantes ce Jardin, il le repeupla aussi de jeünes Botanistes que ses leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler sur la Thériaque, l'Apotiquaire qui étoit char-

gé d'apporter les Drogues, lui en apporta une autre presque aussi composée, dont je n'ai pû savoir le nom, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de sa supercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une; mais pour corriger l'Apoticaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la Drogue qu'on lui présentoit comme il eût fait sur la Thériaque, & fut si applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité qu'on avoit eue.

En même temps il exerçoit la Médecine dans Paris avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain; & cependant il ne recevoit jamais aucun payement malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces payemens déguisés sous la forme de présens, & qui font souvent une agréable violence aux plus désintéressés. Il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire pour l'être toujours d'avantage.

Sa réputation le fit choisir par le feu Roi en 1680 pour être premier Médecin de Madame la Dauphine. Quelques

mois après il le fut auſſi de la Reine, & après ſa mort il fut chargé par le Roi du ſoin de la ſanté des Enfans de France. Enfin le Roi après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma ſon premier Médecin en 1693; dignité qui jouit auprès de la perſonne du Maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pû remplir par lui-même les fonctions de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal; mais du moins il ne les faiſoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le repréſenter. C'eſt à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pû l'être.

Dès qu'il fut premier Médecin, il donna à la Cour un ſpectacle rare & ſingulier, un exemple qui non ſeulement n'y a pas été ſuivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de ſa Charge; il ſe retrancha ce que les autres Médecins de la Cour ſes ſubalternes payoient pour leurs Sermens; il abolit des tributs qu'il trouvoit établis ſur les nomina-

tions aux Chaires Royales de Professeur en Médecine dans les différentes Universités, & sur les Intendances des Eaux minérales du Royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé avant qu'il fût en place une avarice ingénieuse & inventive, dont il pouvoit assés innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi en faisant la Maison de feu Monseigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser; mais M. Fagon ne se démentit pas, il, représenta qu'une place aussi importante ne devoit pas être vénale, & la fit tomber à feu M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Médecin, & unie à la Surintendance des Bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Médecin n'avoit plus que la Surintendance des Exercices du

Jardin, ſans la nomination des Places. Quand M de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des Bâtimens, M. Fagon obtint du Roi que celle du Jardin Royal ſeroit réunie à la Charge de premier Médecin, en laiſſant néanmoins au Surintendant des Batimens la diſpoſition des fonds néceſſaires à l'entretien du Jardin. Il eût pû facilement ſe faire accorder auſſi cette diſpoſition, & tout autre ne l'eût pas négligée ; mais ces ſortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feroient préciſement qu'en bien uſer.

Il a toujours eu une tendreſſe particuliere pour ce Jardin, qui avoit été ſon Berceau. Ce fut dans la vûe de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inſpira au Roi le deſſein d'envoyer M. de Tournefort en Gréce, en Aſie & en Egypte. Quand les fonds deſtinés au Jardin manquoient dans des temps difficiles, M. Fagon y ſuppléoit, & n'épargnoit rien ſoit pour conſerver les Plantes étrangeres dans un climat peu favorable, ſoit pour en acquérir de nouvelles dont le tranſport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit preſque ſous ſa protection les malheurs du reſte de la France.

Il avoit auſſi beaucoup d'affection pour la Faculté de Médecine de Paris, dont il étoit Membre ; elle trouvoit en lui dans toutes les occaſions un Agent fort zélé auprès du Roi ; il maintenoit en vigueur les priviléges qui lui ont été accordés, & que des uſages contraires, ſi on les toléroit, aboliroient aiſément, même ſous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de ſa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas ; mais tous les cas particuliers feroient d'une diſcuſſion infinie, & les exceptions d'une dangereuſe conſéquence. Si la Loi eſt juſte en général, il faut lui paſſer quelques applications malheureuſes.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empyriques. Ces ſortes de Médecins d'autant plus accrédités qu'ils ſont moins Médecins, & qui ordinairement ſe font un titre ou d'un ſavoir incompréhenſible & viſionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop ſouvent puni la crédulité de leurs Malades ; & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques ſuccès



de cet extraordinaire, un ſage préjugé eſt toujours pour la régle.

Ce neſt pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle Secrets; au contraire il en a fait acheter pluſieurs au Roi; mais il vouloit qu'ils fuſſent véritablement Secrets, c'eſt à dire inconnus juſque-là, & d'une utilité conſtante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient poſſeder un tréſor, que leur tréſor étoit déja public; il leur montroit le Livre où il étoit renfermé; car il avoit une vaſte lecture, & une mémoire qui la mettoit toute entiere à profit.

Auſſi pour être parvenu à la premiere dignité de ſa Profeſſion, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la mériter encore de plus en plus aprés l'avoir obtenue. Les Fêtes, les Spectacles, les Divertiſſemens de la Cour, quoique ſouvent dignes de curioſité, ne lui cauſoient aucune diſtraction. Tout le temps où ſon devoir ne l'attachoit pas auprès de la perſonne du Roi, il l'employoit ou à voir des Malades; ou à répondre à des Conſultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Verſailles lui paſſoient par

les mains, & sa Maison ressembloit à ces Temples de l'Antiquité, où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux différens. Il est vrai que les suffrages des Courtisans en faveur de ceux qui sont en place, sont assés équivoques; qu'on croyoit faire sa cour de s'adresser au premier Médecin, qu'on s'en faisoit même une espece de loi; mais heureusement pour les Courtisans ce premier Médecin étoit un aussi grand Médecin.

Il avoit besoin de l'être pour lui-même; il étoit né d'une très-foible constitution, sujet à de grandes incommodités, sur-tout à un Asthme violent. Sa santé, ou plutôt sa vie ne se soutenoit que par une extrême sobriété, par un régime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté qu'il vivoit.

Après la mort du Roi il se retira au Jardin Royal, dont il avoit conservé la Surintendance. Son Art ceda enfin à une nécessité inévitable; il mourut le 11 Mars 1718 âgé de près de 80 ans.

L'Académie des Sciences l'avoit choisi en 1699 pour être un de ses Honoraires.

diquoit. Tous ceux qui brilloient le plus dans la Littérature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de si près, on les attiroit chés lui, ou plutôt on les y admettoit; car il n'étoit guére besoin de violence ni d'adresse pour les mettre en liaison avec le Fils d'un Ministre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis; ils y apportoient les prémices de leurs Ouvrages, leurs Projets, leurs réfléxions, le fruit de leurs longues lectures; & le jeune homme qu'ils vouloient instruire, & à qui ils ne cherchoient guére moins à plaire, n'étoit nourri que de Sucs & d'Extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des Exercices publics sur Virgile, Homere & Théocrite, qui répondirent à une si excellente éducation. Aussi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans son Livre des enfans célébres par leur savoir; cet Enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit sa premiere année de Philosophie en 1691, lorsqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois son Pere. Il prouva bien que ses études jusque-là n'avoient pas été forcées;

cées ; il les continua avec la même ardeur, & embrassa même celles qui ne lui étoient pas absolument nécessaires. Il apprit de M. de la Hire la Géométrie, & de M. du Verney l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que bien d'autres auroient cru volontiers en sa place, que son nom, sa richesse, le crédit d'une Famille très-puissante, fussent un mérite suffisant.

Dans son Cours de Théologie il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubize, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il se mit entr'eux une émulation dont ils profiterent tous deux ; & par une espece de reconnoissance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contracterent une étroite liaison.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carriere, en recevant le Bonnet de Docteur de Sorbonne, feu M. l'Archevêque de Rheims son Oncle lui donna de l'emploi dans son Diocèse pour se former aux affaires ecclésiastiques. L'école étoit bonne, mais sévere, & à tel point, qu'elle eût pû le corriger des défauts même que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Assemblée du Clergé tenue en 1700, à laquelle présida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la premiere fois sur un grand Théatre. Son caractere y fut généralement goûté; on retrouvoit en lui la capacité, le sçavoir, l'esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de son Oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir apprises de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année il partit pour l'Italie. Il y fut reçu par les Princes & les Gouverneurs en Fils de M. de Louvois, & en Frere de M. de Barbezieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, & par les Savans & les Illustres en homme déja fort instruit, & digne de leur commerce. Il fit partout, & principalement à Rome, une dépense aussi noble que son nom la demandoit; il y joignoit une extrême politesse, &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manieres mêmes, qu'il sut prendre en assés peu de temps, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il savoit qui manquoient

à la Bibliothéque du Roi, & il en acheta environ 3000 Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de son voyage il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après son retour d'Italie, il reprit sous M. l'Archevêque de Rheims l'administration de ce grand Diocèse. Il fut plusieurs années Grand Vicaire & Official; mais le Prélat étant mort en 1710, M. l'Abbé de Louvois sentit plus que jamais par tant de pertes importantes combien il est à propos d'avoir un mérite qui soit à soi.

Quoiqu'il se fût toujours conduit avec sagesse entre les deux partis qui depuis un Siécle font tant de bruit dans l'Eglise, l'Archevêque peu favorable au plus puissant des deux, lui avoit rendu son Neveu fort suspect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la modération que l'obscurité des matieres & l'esprit du Christianisme sembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas, & les canaux par où passoient les graces ecclésiastiques paroissoient mal disposés à son égard. Il n'en espera plus aucune, & ne

renonça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux espérances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaisons différentes, l'oisiveté, une liberté entiere, l'utilité de la contrainte, eussent changé fort sensiblement ses premieres allures.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois sa Mere, qui par leur étendue, leur nombre & leur importance demandoient en quelque sorte un Ministre, & le talent des Sciences se tourna principalement du côté de la Bibliothéque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-seulement de plus de 30000 Imprimés, mais d'un grand nombre de Manuscrits, dont les plus considérables sont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Messieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Ganieres, d'Hozier.

Dès l'année 1699 il étoit entré dans cette Académie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas Etranger après les leçons qu'il avoit reçues de quelques-

uns des principaux Sujets de la Compagnie, & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la Langue, ou plutôt les différentes Langues du Pays. Il entra ensuite & dans l'Académie Françoise en 1706, & dans celle des Inscriptions en 1708; si l'on y joint la Sorbonne, qui étoit pour ainsi dire sa Patrie, on verra qu'il étoit en fait de Sciences une espéce de Cosmopolite, un Habitant du Monde savant.

Après la mort de feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un sujet propre à la Prélature. Aussi fut-il nommé en 1717 à l'Evêché de Clermont; mais sa santé qui malgré son peu d'âge & la force apparente de sa constitution devenoit fort mauvaise, l'empêcha d'accepter cette place. Il sentoit déja des atteintes de la Pierre. Quand il en fallut venir à l'opération, il s'y prépara comme à une mort certaine; & en effet après l'avoir soufferte, il mourut le 5 Novembre 1718 dans toutes les dispositions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut desirer de plus ge & de plus sensé dans un Testament se trouve dans le sien, des Legs aux Pauvres, à ses Abbayes, à ses Domes-

tiques, à ceux de ses Amis dont la fortune étoit trop médiocre, tous Créanciers à qui les Loix ne donnent point d'action, & qui ne le sont qu'autant que les Débiteurs ont des sentimens de vertu.

ELOGE

DE MONSIEUR

DE MONFORT.

PIERRE-REMOND DE MONFORT, naquit à Paris le 26 Octobre 1678, de François Remond, Ecuyer Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le second de trois freres.

Après le Collége on le fit étudier en Droit parce qu'on le destinoit à une Charge de Magistrature pour laquelle il avoit beaucoup d'aversion. Son Pere étoit fort sévere & fort absolu, & lui fort ennemi de la contrainte, d'un esprit assés haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réussir. Las du Droit &

de la maiſon paternelle, il ſe ſauva en Angleterre, dès que la Paix de Riſwic eut rendu l'Europe libre aux François; il paſſa dans les Pays-Bas, & de-là en Allemagne chés M. de Chamoys ſon Parent, Plénipotentiaire de France à la Diéte de Ratisbonne.

Ce fut-là que *la Recherche de la Vérité* lui tomba entre les mains. On ne lit guére ce Livre-là indifféremment, quand on eſt d'un caractere qui donne priſe à la Philoſophie; il faut preſque néceſſairement ou ſe rendre au Syſtême, ou ſe croire aſſés fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit abſolument & en éprouva les deux bons effets inſéparables; il devint Philoſophe & véritable Chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après ſon retour ſon pere mourut & le laiſſa à l'âge de 22 ans maître d'un bien aſſés conſidérable, & de lui-même; mais *la Recherche de la Vérité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conſeils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathématiques, prévinrent les périls d'un état ſi agréable. Il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi-volontés; il ſe plongea en-

tierement dans les exercices d'une piété ſincere, dans la Philoſophie & dans les Mathématiques ; il vivoit dans un déſert, puiſqu'il ne voyoit plus que ſes pareils, ſur-tout le Pere Malebranche, ſon Maître, ſon Guide, & ſon intime Ami.

En 1700 il fit un ſecond voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la premiere fois que pour ſortir de France, & alors il y alla pour voir un Pays ſi fertile en Savans ; il oſa dès ce temps-là rendre viſite à M. Newton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guiſnée qu'il avoit appris les premiers Elemens de Géométrie & d'Algebre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route ; une grande pénétration d'eſprit naturelle, & la premiere ardeur d'une jeuneſſe fort vive, appliquées toutes deux enſemble & ſans interruption à un ſeul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort ſe ménagea encore un ſecours très-utile ; il s'aſſocia M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de Géométrie,

&

& qui promettoit beaucoup. Ils s'instruisoient l'un l'autre, s'éclairoient, s'animoient, se communiquoient du goût & de la passion. Dans ce cas-là le Compagnon d'un travail le rend plus tendu, & cependant plus agréable. Ils passerent trois ans dans l'yvresse du plaisir des Mathématiques ; ils pénétrerent jusque dans le Calcul Intégral, qui les piquoit d'autant plus qu'il étoit plus épineux & moins connu ; mais toute cette félicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être trop exposée à la jalousie de la Fortune.

On avoit revêtu d'un Canonicat de Notre-Dame de Paris le Frere cadet de M. de Montmort, sans trop consulter son inclination. Il voulut renoncer à l'état Ecclésiastique, & se donner pour successeur ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les suffrages des gens de bien n'étoient pas si favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le résoudre à prendre le Canonicat, lui qui vivoit déja comme le meilleur Ecclésiastique du monde. Il n'avoit à leur opposer que l'assujettissement pénible & perpétuel de la vie de Chanoine : très-adouci à la vérité

par l'usage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids; & dans le fond il étoit retenu aussi par ses cheres Mathématiques, qui devoient souffrir beaucoup de son assiduité au Choeur. Mais enfin sa délicatesse de conscience, même pour autrui, lui fit tout surmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur. Les Offices du jour n'avoient nulle préférence sur ceux de la nuit, ni les assiduités utiles sur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de temps qui pouvoit être de reste étoit soigneusement ménagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçu de la Nature des inclinations nobles, généreuses, & bienfaisantes, & tout ce qui pouvoit les porter à un haut dégré de perfection se réunissoit en lui, la Philosophie, la Religion, les engagemens encore plus étroits de l'état Ecclésiastique. Il faisoit imprimer à ses frais des Livres d'autrui, qui quoique bons, n'eussent pas trop été recherchés pas les Libraires, comme celui de M. Guisnée sur *l'Application de l'Algebre & la Géométrie*; ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonstances ne se fussent pas aisément répandus,

comme le Traité de M. Newton ſur la *Quadrature des Courbes*. Il marioit ou faiſoit Religieuſes des Filles, qui faute de bien n'euſſent trouvé que des Amans, & pas même des Monaſteres; & pourvû que les beſoins ne fuſſent pas tout-à-fait diſproportionnés à ſon pouvoir, il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences, ni à celui du Prochain. Cependant il faut avouer qu'au milieu de la douceur inſéparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content; ſa vie rigoureuſe de Chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le gênoit trop, il ne ſentoit point qu'il fût où il auroit voulu être.

Vers la fin de 1704 il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareuil qui eſt dans le voiſinage, demeuroit Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe chronologique étoit Bru de Charle IX, mort il y avoit alors 130 ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette Princeſſe, & il vit chés elle Mademoiſelle de Romicourt ſa petite Niéce & ſa Filleule. Après cette viſite ſon Canonicat lui fut plus à charge que jamais, & enfin il ſe défit de l'importune Prébende pour pouvoir

prétendre à cette Demoiselle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoissoit davantage, & il l'épousa en 1706 au Château de Mareuil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclure, il lui déclara de lui-même & sans aucune nécessité, qu'il avoit dépensé vingt-cinq mille écus de son bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occasion, où l'usage autorise les tromperies en ne les punissant pas par le deshonneur qu'elles mériteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; sans cela on auroit jamais sû jusqu'où il avoit poussé la générosité ou la charité chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié il continua sa vie simple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur assés singulier le mariage lui rendit sa Maison plus agréable. Les Mathématiques en profiterent. Plein de différentes vûës, il se fixa sur une matiere toute neuve, car le peu que Messieurs Pascal & Huguens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il se mit à en composer un Ouvrage

qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à peu près le même dessein, & l'avoit fort avancé, mais rien n'en avoit paru.

L'esprit du Jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu deshonoré par son objet, par son motif, & par la plûpart de ceux qui le possédent ; mais du reste il ressemble assés à l'Esprit géométrique. Il demande aussi beaucoup d'étendue pour embrasser à la fois un grand nombre de différens rapports, beaucoup de justesse pour les comparer, beaucoup de sûreté pour déterminer le résultat des comparaisons, & de plus une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles Joueurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, sur tout dans les Jeux de Hasard, où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas. On sent assés que ces différens degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer ; il semble que ce seroit mesurer des idées purement spirituelles, & leur appliquer la régle & le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnemens

d'une espece particuliere, très-fins, très glissants, & avec une Algebre inconnue aux Algebristes ordinaires. Aussi ces sortes de sujets n'avoient-ils point été traités; c'étoit un vaste Pays inculte, où à peine voyoit-on cinq ou six pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Christophe Colomb, & en eut aussi le succès. Ce fut en 1708 qu'il donna son *Essai d'Analyse sur les Jeux de Hasard*, où il découvroit ce nouveau Monde aux Géométres. Au lieu des Courbes qui leur sont familieres, des Sections Coniques, Cycloïdes, des Spirales, des Logarithmiques, c'étoient le Pharaon, la Bassette, le Lansquenet, l'Ombre, le Trictrac, qui paroissoient sur la Scéne assujettis au Calcul, & domptés par l'Algebre.

Dans ce même temps un autre jeune Géométre tourna ses vûes de ce même côté; c'est M. Nicolas Bernouilli, Neveu des deux célébres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques qui étoit mort, avoit laissé un Manuscrit imparfait intitulé *De Arte conjectandi*; & quand le Neveu soutint à Basle en 1709 sa Thèse de Docteur en Droit, il prit pour sujet

De Arte conjectandi in jure. Comme il étoit habile Géométre, aussi-bien que Jurisconsulte, il ne put s'empêcher de choisir dans le Droit une matiere qui admît de la Géométrie. Il traitoit du prix où l'on doit légitimement mettre des rentes viageres & des usufruits selon les différens âges, du temps où un absent doit être censé mort, des assurances entre Marchands, de la probabilité des témoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de son Oncle qui lui étoient connus ; & ensuite entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Théories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entr'eux l'amitié & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chés lui à sa Campagne, où ils passerent trois mois dans un combat continuel de Problêmes dignes des plus grands Géométres. Il s'agissoit toujours d'estimer les hasards, de régler des paris, de calculer ce qui se déroboit le plus au calcul. Leurs journées passoient comme des momens, grace à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas

compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

Les Problêmes qui occupoient ces deux Géométres, conduisent nécessairement à des combinaisons très-compliquées, & à des suites de nombres formées selon certaines conditions, & composées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les sommes finies ou infinies, tantôt, ce qui est souvent plus difficile, les sommes d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Théorie de ces suites infinies est une clef de la plus sublime Géométrie des Courbes; car elles se résolvent en des suites conditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonférences ou les espaces qu'elles renferment sont des sommes de ces suites. Mais outre ces usages savans, les Théories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Pety Anglois a fait voir dans son *Arithmétique politique*, combien de connoissances nécessaires au Gouvernement se réduisent à des calculs du nombre des Hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent con-

ſumer, du travail qu'ils peuvent faire, du temps qu'ils ont à vivre, de la fertilité des Terres, de la quantié des naufrages dans les Navigations, &c. Ces connoiſſances & beaucoup d'autres pareilles étant acquiſes par l'expérience, & poſées pour fondemens, combien de conſéquences en tireroit un habile Miniſtre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant intérieur qu'extérieur, pour les Colonies, pour le cours de l'Argent, &c? Mais il faudroit qu'il paſſât par les combinaiſons & par les ſuites de nombres, à moins qu'un grand génie naturel ne le diſpenſât d'une marche ſi lente & ſi pénible, ſans compter que la nature des affaires ne demande pas la préciſion géométrique. Enfin il eſt certain, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le Monde politique, auſſi-bien que le phyſique, ſe régle par poids, nombre & meſure.

Après le Livre de M. de Montmort, il en parut un en Angleterre ſur la même matiere, intitulé *De menſura Sortis*. Il eſt de M. Moivre, fameux Géométre, que la France a droit, puiſqu'il

est François, de revendiquer sur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne dissimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entierement fait sur le sien, & d'après le sien. Il est vrai qu'il y étoit loué, & n'étoit-ce pas assés, dira-t-on ? Mais un Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des louanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle selon sa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voisin à sa Campagne de Madame la Duchesse d'Angoulême, s'étoit fort attiré son estime & sa confiance; peut-être aussi avoit-il pour elle une sorte de reconnoissance de ce que son mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu sa Terre de Mareuil pour l'arrangement de ses affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour sa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout desquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être Belle-Fille de Charles IX. Elle laissa son

Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi, & son Exécuteur testamentaire. Il fallut que le Philosophe allât à Versailles & ce qui est encore plus terrible, au Palais, & fort souvent; car il se trouva sur les bras deux Procès que le Testament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête Homme & de Savant; cependant il en fit parfaitement son devoir, & gagna les deux Procès. En comparaison de ces sortes d'honneurs funébres qu'il rendit à la mémoire de la Princesse, les Obseques dignes d'elle qu'il lui fit faire, & l'Epitaphe qu'il composa ne méritent pas d'être comptés.

En 1714 il fit une nouvelle Edition de ses Jeux de Hasard, très-considérablement augmentée, & enrichie de son commerce épistolaire avec Messieurs Bernoulli Oncle & Neveu, sur tout avec le Neveu, qui ne respiroit alors comme lui que combinaisons & suites infinies de Nombres.

Ce n'étoit pas seulement avec ces deux illustres Mathématiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, Messieurs

Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre composoient la Liste de ses Amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathématiques, leurs vûes particulieres, leurs projets d'Ouvrages, leurs Réfléxions sur ce qui paroissoit au jour, l'Histoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des solutions de Problêmes difficiles, des Jugemens raisonnés, des Dissertations méditées avec soin. Un Géométre médiocre auroit été souvent fort embarrassé de pareils commerces; pour lui il ne pouvoit l'être que quand il falloit se ménager entre des Savans brouillés ensemble, comme dans la querelle qui s'éleva sur l'invention des nouveaux Calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Newton, & de l'autre M. Leibnitz, & après sa mort M. Jean Bernoulli, qui aussi-bien que Jacques son Frere ayant pris les premieres idées de ces Calculs dans des Ecrits de M. Leibnitz, où tout autre qu'eux ne les eût pas prises, les avoit poussées si loin, qu'il y pouvoit pren-

dre le même intérêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli seul, comme le fameux Coclès, soutenoit sur le Pont toute l'Armée Angloise. On en étoit venu aux grandes hostitités, à des défis de Problêmes, & M. de Montmort toujours posté entre les deux partis ennemis dont chacun tâchoit de l'attirer à soi, reconnu presque pour Juge en quelques occasions, avoit besoin de toute sa sagesse. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois qu'il connoissoit personnellement; cependant il se maintint parfaitement neutre en usant du seul artifice qui pût réussir; il disoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait passer la vérité. Les Savans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, sont Messieurs Bernoulli Oncle & Neveu, & M. Taylor.

En 1715 il fit un troisiéme voyage en Angleterre pour y observer l'Eclipse solaire qui devoit être totale à Londres. La Société Royale ne le voulut pas laisser partir sans se l'être acquis, & sans l'avoir reçu dans son Corps.

A quelque point que cet honneur le flatât, il ne le séduisit pourtant pas en

faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Cartésianisme, & ressuscitées par les Anglois, qui cependant se cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles sur ce sujet avec M. Taylor son Ami particulier, & lui composa même avec soin une assés longue Dissertation, par laquelle il renvoyoit les Attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de sortir. M. Taylor y repondit peu de temps après. Il est certain que si l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des Impulsions, & si on ne se soucie pas de l'entendre, il y a des Attractions, & tout ce qu'on voudra; mais alors la Nature nous est si incompréhensible, qu'il est peut-être plus sage de la laisser là pour ce qu'elle est.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de Membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond sur les Suites infinies, qu'elle fit imprimer dans ses *Transactions* en 1717. M. Taylor trés-versé aussi dans cette matiere, comme il paroît par son Traité *De Methodo Incrementorum*, y fit

une addition, ce qui marquoit entre deux Géométres vivans une liaison assés tendre, & une espéce de fraternité.

M. de Montmort destinoit aussi un pareil morceau à l'Académie des Sciences, où il avoit été reçu Associé libre en 1716; mais étant venu de sa Campagne à Paris au mois de Septembre 1716 pour des affaires, il fut pris de la petite Vérole qui faisoit alors beaucoup de ravage, & en mourut le 7 Octobre suivant.

Quand il fut extrémement mal, & que selon la coutume on l'envoya recommander aux Prieres de trois Paroisses dont il étoit Seigneur, les Eglises retentissoient des gémissemens & des cris des Paysans. Sa mort fut honorée de la même Oraison funebre, Eloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne se donnent ni à l'esprit, ni au savoir, mais à des qualités infiniment plus estimables.

Il travailloit depuis un temps à l'*Histoire de la Géométrie*. Chaque Science, chaque Art devroit avoir la sienne. Il est très-agréable, & ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir la

route que l'Esprit humain a tenue, & pour parler géométriquement, cette espéce de progression, dont les intervalles sont d'abord extrémement grands, & vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus. L'Histoire de la Géométrie ancienne auroit été d'une discussion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des Méthodes embarrassées qui ont conduit les plus grands Génies à ce qui n'est présentement qu'un jeu. La Géométrie moderne, dont l'époque est à Descartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable & plus intéressante, mais en même-temps plus dangereuse à traiter. Non-seulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalousies. Heureusement M. de Montmort étoit assés intelligent & assés laborieux pour la premiere partie de son Ouvrage, assés instruit & assés équitable pour la seconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puisse-t-il avoir un digne Successeur.

Le fort de son travail n'étoit qu'à sa Campagne, où il passoit la plus grande partie de l'année; la vie de Paris lui paroissoit

paroiſſoit trop diſtraite pour des Méditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte il ne craignoit pas les diſtractions en détail. Dans la même Chambre où il travailloit aux problêmes les plus embarraſſans, on jouoit du Clavecin, ſon fils couroit & le lutinoit, & les Problêmes ne laiſſoient pas de ſe réſoudre. Le Pere Malebranche en a été pluſieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un eſprit qui n'eſt pas maîtriſé par les impreſſions du dehors, même les plus légeres.

Il faiſoit volontiers les honneurs de Paris aux Savans Etrangers, qui la plupart s'adreſſoient d'abord à lui. Quoique vif & ſujet à des coleres d'un moment, ſur-tout quand on l'interrompoit dans ſes études pour lui parler d'affaires, il étoit fort doux, & à ces coleres ſuccédoit une petite honte & un repentir gai. Il étoit bon Maître même à l'égard de Domeſtiques qui l'avoient volé, bon Ami, bon Mari, bon Pere, non-ſeulement pour le fond des ſentimens, mais, ce qui eſt plus rare, dans tout le détail de la vie.

ELOGE
DE MONSIEUR
ROLLE.

MICHEL ROLLE nâquit à Ambert, petite Ville de la Basse Auvergne, le 21 Avril 1652. Son Pere, Marchand peu aisé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'Arithmétique, le mit chés un Notaire, & ensuite chés différens Procureurs du Pays, pour le former aux affaires & à la pratique, qui devoient être le principal fond de sa subsistance. Mais il se lassa bientôt de ces sortes d'occupations, qui en effet ne sont pas médiocrement dégoûtantes pour qui n'y est pas appellé par la Nature, & à l'âge de 23 ans il vint à Paris avec la seule ressource d'écrire assés bien pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'Arithmétique qu'il savoit, & qui est communément joint à cette Profession, étoit une foible semence

qui germa bien vîte chés lui par la bonne diſpoſition du terroir. Il entra plus avant, & toujours plus avant dans la ſcience des Nombres; & enfin ſans avoir eu l'intention, & preſque ſans s'en appercevoir, il ſe trouva conduit juſqu'à l'Algebre. C'étoit-là où la Nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abſtraite Analiſe; la difficulté n'étoit que de trouver du temps. Sa Profeſſion devenue d'autant plus néceſſaire, qu'il étoit déja chargé de famille, l'occupoit beaucoup; mais tout ce qu'elle pouvoit lui laiſſer de loiſir, tout ce qu'il pouvoit dérober à ſon ſommeil, la paſſion dominante le prenoit, & l'on ſait que les paſſions ſont toujours leur part aſſés bonne.

Feu M. Ozanam avoit propoſé ce Problême, *Trouver quatre nombres tels que la différence de deux quelconques ſoit un quarré, & que la ſomme de deux quelconques des trois premiers ſoit encore un quarré.* Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50 chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682, c'eſt-à-dire âgé de 30 ans, réſolut le Problême par quatre Formules algé-

briques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnues ou indéterminées ; telles qu'en ſuppoſant d'abord que la premiere étoit 1, & la ſeconde 2, ce qui eſt la plus ſimple des ſuppoſitions, il venoit 4 nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7 chiffres au lieu de 50, eſpéce d'inſulte ſavante qu'on faiſoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la maniere d'avoir dix millions de fois mille milliards de réſolutions dans leſquelles le plus grand nombre n'auroit pas 50 chiffres, inſulte infiniment redoublée. Auſſi-tôt M. Colbert, qui avoit des eſpions pour découvrir le mérite caché ou naiſſant, déterra M. Rolle dans l'extrême obſcurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint enſuite une penſion fixe.

Encouragé par une récompenſe ſi prompte, & en quelque ſorte ſi prévenante, & plus encore par la gloire d'un début ſi brillant, il ſe dévoua entierement à l'Algébre, & y fit de ſi grands progrés, qu'en 1685, trois ans ſeulement après que ſon nom eut paru pour la premiere fois, il fut reçu dans

l'Académie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathématiciens qui ne ſachent beaucoup d'Algebre, ou du moins aſſés pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette ſcience pouſſée au-delà de cet uſage ordinaire eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, & pour tout dire, ſi affreuſe, que très-peu de gens ont un courage aſſés héroïque pour s'aller jetter dans ces abîmes profonds & ténébreux. On eſt plus flatté de certaines Théories brillantes, où la fineſſe de l'eſprit ſemble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algebre que de l'Art de démêler une grandeur inconnue au travers de mille nuages qui la couvrent, ſuppoſé qu'on ait deſſein de la connoître; mais ce deſſein, ce ſont d'autres parties des Mathématiques, des intérêts particuliers pour ainſi dire, qui le font naître en certaines occaſions, & on les attend pour ſe donner la peine d'employer l'Algebre; ou, ce qui eſt encore plus court, quand l'affaire en eſt venue là,

on ſe contente de la renvoyer à l'Algebre, qui eſt obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainſi; il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, ſans ſe propoſer autre choſe que de les ſurmonter: cependant comme l'Algebre & la haute Géométrie ſont devenues inſéparables, il pénétra auſſi juſqu'à cette Géométrie; mais il n'alla jamais juſqu'à celle qui eſt mêlée de Phyſique, peut-être parce que l'Algebre à laquelle il étoit ſi fidéle, ne l'y conduiſoit pas néceſſairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les Elémens de Mathématiques, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Guerres une ſeconde place qui valoit mieux que celle de l'Académie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque temps de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'abſenter deux fois la ſemaine pour venir aux aſſemblées de la Compagnie; mais tout cela étoit forcé, il s'accabloit de travail, il prenoit trop ſur ſon ſommeil. Enfin il ſentit l'impoſſibilité abſolue de ſervir à deux Maîtres; & dans la néceſſité de

choisir, il préféra celui que sa fortune étroite ne lui conseilloit pas, mais que son goût demandoit. Il a fait encore d'autres sacrifices courageux à l'Algebre & à sa liberté, ou plutôt à l'Algebre seule, car il n'avoit besoin de liberté que pour elle. Il y a entre les Sciences & les Richesses une ancienne & irréconciliable division.

En 1690 il publia un *Traité d'Algebre in-4o*. Ce qui en a le plus brillé, a été sa Méthode des *Cascades*, qui résout les Equations déterminées de tous les degrés. On approche toujours de la valeur de l'inconnue par des Equations différentes & successives, qui vont toujours en baissant ou en tombant d'un degré; & de-là est venu le nom de *Cascades*. Il enrichissoit encore le Dictionnaire de l'Algebre de quelques termes nouveaux, tels que *l'Arbre de direction*, *l'Arbre de retour*, &c. La nouveauté des choses avoit produit nécessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa Méthode des Cascades sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel Ouvrage, *Démonstration d'une Méthode pour résoudre les Egalités de tous*

les degrés, suivie de deux autres Méthodes dont la premiere donne les moyens de résoudre ces mêmes Egalités par la Géométrie, & la seconde pour résoudre plusieurs Questions de Diophante qui n'ont point été résolues. Il arrive quelquefois dans ces matieres que l'on trouve de bonnes Méthodes, & qu'il n'est pas aisé d'en trouver la démonstration assés précise ou assés claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera, on arrive toujours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incrédule, triomphe indispensable pour les Mathématiques. Il manquoit aux Cascades, & leur Auteur le leur assura. Quant aux Questions de Diophante, que la propriété des quarrés des trois côtés du Triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé plusieurs Géométre modernes, qui en avoient encore laissé à M. Rolle une assés grande quantité des plus difficiles à résoudre. La multitude de calculs & de combinaisons dont il avoit l'esprit plein, le rendoit singulierement propre à cette entreprise.

En 1699 il publia encore un Ouvrage

vrage intitulé, *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'Algebre.* Il les avoit promises dans son grand Traité de 1690. Le Journal des Savans assura qu'elles étoient les seules générales que l'on eût jusqu'alors pour résoudre par des lignes les Equations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois nécessaires pour résoudre aussi par des lignes toutes les Equations déterminées. On sait assés que les indéterminées expriment des Courbes, & que les déterminées se résolvent par des intersections de Courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'Algebre & de la Géométrie. Mais il semble que M. Rolle avoit soin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'Algebre, & de lui faire jouer le personnage le plus considérable.

En ce temps là le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital avoit paru, & presque tous les Mathématiciens commençoient à se tourner du côté de la nouvelle Géométrie de l'infini, jusque-là peu connue. L'universalité surprenante des Méthodes, l'élégante briéveté des démonstrations, la finesse & la promptitude des solutions les plus difficiles,

une nouveauté ſinguliere & imprévûe ; tout attiroit les eſprits, & il ſe faiſoit dans le Monde Géométre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas abſolument générale ; dans le Pays même des Démonſtrations on trouve encore le moyen de ſe diviſer. Feu M. l'Abbé Gallois, comme nous l'avons dit même dans ſon Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Géométrie; mais il étoit bien aiſe de ne la combattre qu'avec le ſecours ou à l'abri d'un Géométre de nom, & heureuſement il trouva dans M. Rolle les diſpoſitions néceſſaires pour s'unir à lui. Il mit dans la Société le courage d'entreprendre la Guerre, & l'Art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raiſonnemens. La conteſtation éclata dans l'Académie, qui eut d'abord la ſageſſe d'écouter tout, & enſuite celle d'aſſoupir par ſon autorité une diſpute qui n'en devoit pas être une, du moins de la maniere dont elle l'étoit ; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Syſtême de la nouvelle Géométrie : mais on parloit

de renverser le Systême total, & la proposition offensoit trop les oreilles savantes.

Quand la paix des infiniment Petits fut faite, ou le silence ordonné, M. Rolle donna son application à d'autres sujets de Géométrie, où l'Algebre dominoit toujours; il ne laissoit pas d'y glisser encore adroitement des accusations d'insuffisance ou même de fausseté contre le nouveau Calcul, avec lequel il ne s'est jamais bien réconcilié, & les Infinitaires étoient au guet pour ne lui rien passer qui les intéressât trop. Il se mit aussi à examiner, & pour ne rien dissimuler, il attaqua ouvertement la Géométrie de Descartes sur sa merveilleuse Théorie de la construction des Egalités. Feu M. de la Hire s'en rendit le défenseur, comme Messieurs Varignon & Saurin l'étoient des Infiniment Petits. Cette matiere produisit des discussions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuse est dans l'histoire de 1710; & il est vrai que malgré un grand zéle pour la gloire de Descartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques unes de ses prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit sur des points assés

importans. Il resultoit de tout cela que quand il ouvroit une matiere dans l'Académie, il sembloit qu'on dût se préparer à combattre. Une légere différence de forme dans ce qu'il proposoit eût prévenu cet inconvénient. L'objection la plus fulminante peut sans rien perdre de sa force, devenir un simple éclaircissement qu'on demande; mais il déclaroit trop nuement & trop géométriquement le fond de sa pensée sur des Ouvrages révérés. La Géométrie n'a qu'un ton; mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puisqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns soupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres Mathématiciens par des questions artificieusement conçues, où il vouloit se donner le plaisir de les voir plus embarrassés que la chose ne méritoit. Cependant il s'est trouvé dans des occasions importantes que ces soupçons étoient injustes, les questions très-réelles, & les solutions très-solides; témoin le cas nouveau & paradoxe de l'intersection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté

de l'Axe, dont nous avons parlé dans l'Histoire de 1713.

Il croyoit l'Algebre encore fort imparfaite, & susceptible d'une étendue que l'on ne pense pas même à y desirer. Il en méditoit des Elemens tout nouveaux; mais dans ce qu'il communiquoit à l'Académie, il rapportoit quelquefois certaines choses à ces Elemens inconnus, ou les supposoit, ce qui donnoit à ses Ecrits une apparence de simples projets, & même de l'obscurité. Ses idées pouvoient se nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'espace borné de nos Mémoires ne suffisoit pas toujours pour les contenir toutes, le champ étoit trop petit pour y ranger l'Armée en bataille. C'est dommage qu'il n'ait fait ses Elémens, où il auroit pû se développer en liberté; on ne peut douter que l'Ouvrage n'eût été fort considérable; & un homme capable comme lui de se sacrifier entierement à l'Algebre, n'est pas un présent que la Nature fasse tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708 une attaque d'Apopléxie, dont il sortit avec tout son esprit, & presque la même force pour le

travail. Mais dix ans après, une seconde attaque le jetta dans une Paralysie qui ne lui permit plus de sortir, & dont il mourut le 8 Novembre 1719, âgé de 68 ans, après avoir donné toutes les marques d'une solide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuse privation du commerce du monde.



ELOGE
DE MONSIEUR
RENAU.

BERNARD RENAU D'ELISAGARAY naquit dans le Bearn en 1652, d'un Pere qui avoit peu de bien & beaucoup d'Enfans. On croit que ce fut par Madame de Gassion, femme d'un Président à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut aussi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chés lui, où il devint le Frere de Madame la Princesse de Carpegne & de Madame de Barbançon ses deux Filles cadettes, car elles l'ont toujours appellé de ce nom; & pour

Madame de Gassion l'aînée des trois sœurs, il étoit son Fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune Enfant étranger dans une maison, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde il fût bien se rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathématiques, apparemment parce que le séjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des dispositions à entendre la Marine. Enfin on avoit très-bien rencontré, & l'on vit par son application & par ses progrès qu'il étoit dans la route où son génie l'appelloit.

Il ne s'instruisoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jettoit dans son esprit des germes de pensées que la méditation faisoit ensuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans sa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'il pensoit beaucoup, & passoit peu de temps dans son Cabinet & dans la retraite. Il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation, dans une Chambre pleine de monde, même chés les Dames. On

ſe moquoit de ſa rêverie & de ſes diſtractions, on ne laiſſoit pas en même temps de les reſpecter. Il faiſoit naturellement & ſans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une oſtentation de ſes forces, ce Philoſophe qui ſe retiroit dans un Bain public où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Vérité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Syſtême, & ſon attachement pour la perſonne de l'Auteur, ont toujours été ſi vifs, qu'on ne les ſauroit croire fondés ſur une impreſſion trop ancienne. Quoi qu'il en ſoit, jamais Malebranchiſte ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point ſans une forte perſuaſion des vérités du Chriſtianiſme; & ce qui eſt infiniment plus difficile, ſans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau ſuivit le Syſtême juſque-là. Son caractere ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des penſées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut aſſés inſtruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître

de M. de Seignelay, qui devint bientôt ſon Protecteur, & un Protecteur vif & agiſſant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois, Amiral de France, qu'il devoit entretenir ſur tout ce qui appartient à cette importante Charge. Il en eut une penſion de mille écus.

Le feu Roi voulant perfectionner les conſtructions de ſes Vaiſſeaux, ordonna à ſes Généraux de Mer de ſe rendre à la Cour avec les Conſtructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale qui ſeroit établie dans la ſuite. M. Renau eut l'honneur d'être appellé à ces Conférences qui durerent 3 ou 4 mois. M. de Seignelay y aſſiſtoit toujours; & quand les matieres étoient ſuffiſamment préparées, M. Colbert y venoit pour la déciſion, & quelquefois le Roi lui-même. Tout ſe réduiſit à deux méthodes, l'une de M. du Queſne, ſi fameux & ſi expérimenté dans la Marine, l'autre de M. Renau, jeune encore & ſans nom. La concurrence ſeule étoit une aſſés grande gloire pour lui; mais M. du Queſne en préſence du Roi lui donna la préférence, &

tira plus d'honneur d'être vaincu par ſon propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majeſté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelay, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Queſne le Fils, à Breſt & dans les autres Ports, pour y exécuter en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. Il n'inſtruiſit pas ſeulement les Conſtructeurs, mais encore leurs enfans, & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus gros Vaiſſeaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 années.

En 1680 les Algeriens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne ſe pouvoit faire que de deſſus des Vaiſſeaux, & paroiſſoit abſolument impratiquable; car juſque-là il n'étoit tombé dans l'eſprit de perſonne que des Mortiers puſſent n'être pas placés à terre, & ſe paſſer d'une aſſiete ſolide. Les eſprits originaux ont un ſentiment naturel de leurs forces qui les rend entreprenans, même ſans qu'ils s'en apperçoivent. Il oſa inventer les

Galiotes à Bombes. Auſſi-tôt éclata le ſoulevement général dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un Auteur connu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant après que dans les Conſeils il eut été traité en face de viſionnaire & d'inſenſé, les Galiotes paſſerent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire conſtruire ces nouveaux Bâtimens, deux à Dunkerque, & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux du Havre pour aller prendre ceux de Dunkerque; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviger avec ſûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu preſque à l'entrée de la Rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'Ouragan renverſa un Baſtion de Dunkerque, rompit les Digues de Hollande, ſubmergea quatre-vingt-dix Vaiſſeaux ſur toute la Côte, & la Galiote de M. Renau cent fois abîmée échapa contre toute apparence ſur les Bancs de Fleſ-

ſingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il ſe rendit devant Alger avec ſes cinq Bâtimens de nouvelle fabrique déja bien ſûr de leur bonté ; il ne s'agiſſoit plus que de leurs opérations, & c'étoit le dernier retranchement des Incrédules ou des Jaloux. Ils eurent ſujet d'etre bien contens d'une premiere épreuve. Un accident fut cauſe qu'une Carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la Galiote toute chargée de Bombes ; & l'Equipage qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jetta à la Mer. Les autres Galiotes & les Chaloupes armées voyant ce Bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis Major voulut voir s'il n'y avoit plus perſonne, & ſi tout étoit abſolument hors d'eſpérance. Il força l'épée à la main l'Equipage de ſa Chaloupe à nager ; il vint à la Galiote, ſauta dedans, & vit ſur le Pont M. Renau travaillant lui troiſiéme à couvrir de cuir vert plus de 80 Bombes chargées ; rencontre ſinguliere de deux hommes d'une rare valeur également étonnés, l'un qu'on lui

porte du ſecours, l'autre qu'on ſe ſoit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en paſſer. M. de Remondis alla dans le moment aux Chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la Galiote 250 hommes; & quoiqu'en même temps 300 piéces d'Artillerie de la Ville, ſous le feu deſquelles elle étoit, tiraſſent deſſus & fort juſte, on vint à bout de la ſauver.

Le lendemain M. Renau plus animé par ce mauvais ſuccés, obtint de M. du Queſne qui commandoit, que l'on fît une ſeconde épreuve. On remit les Galiotes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de perſonnes furent écraſées dans les Maiſons, la confuſion fût horrible aux portes de la Ville, d'où tout le monde vouloit ſortir à la fois pour ſe dérober à un genre de mort imprévû, & les Algériens envoyerent demander la Paix. Mais les vents & la mauvaiſe ſaiſon vinrent à leur ſecours, & l'Armée Navale ramena en France les Galiotes à Bombes victorieuſes, non pas tant des Algeriens que de leurs ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nou-

veau Corps d'Officiers d'Artillerie & de Bombardiers, dont les rangs avec le reste de la Marine furent réglés.

Une seconde expédition d'Alger termina cette guerre, & les Galiotes à Bombes qui foudroyerent Alger en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux Mortiers qui chassoient les Bombes plus loin, & jusqu'à 1700 toises. Mais nous supprimons désormais des détails qui seroient trop longs; il y a du superflu dans sa gloire.

Il se crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché; il demanda au Roi & obtint la permission d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le Roi le destina à servir en 1684 au Siége de Luxembourg; mais l'expédition de Genes ayant été résolue, M. de Seignelay qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit nécessaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Genes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du Siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours

De-là il retourna trouver M. de Vauban qui fortifioit les frontieres de Flandre & d'Allemagne. La vûe continuelle des Ouvrages de ce ſublime Ingénieur, & de la maniere dont il les conduiſoit, auroit ſeule ſuffiſamment inſtruit un Diſciple auſſi intelligent que M. Renau; mais de plus le Maître paſſionnément amoureux du bien public, ne demandoit qu'à faire des Eleves qui l'égalaſſent; & ce qui forma encore entr'eux une liaiſon plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus, plus puiſſante que celle de génie.

En 1688 ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siége ſous les ordres de Monſeigneur; & parce que le Roi écrivit à Monſeigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'expoſât, ni qu'il mît ſeulement les pieds à la tranchée, M. Renau qui avoit ſa part aux projets, eut de plus tout le ſoin de l'exécution, & tout le péril.

Il conduiſit enſuite les Siéges de Manheim & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie ſi agitée & ſi guerriere il faiſoit un Livre. Il y travailloit cependant,

dant, puiſqu'en 89 parut ſa *Théorie de la Manœuvre des Vaiſſeaux*.

L'Art de la Navigation conſiſte en deux parties ; le Pilotage qui regarde principalement l'uſage de la Bouſſole, & la Manoeuvre qui regarde la diſpoſition des Voiles, du Gouvernail & du Vaiſſeau, par rapport à la route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du Vent. Le Pilotage qui ne demande que la ſimple Géométrie élémentaire, avoit été aſſés traité & aſſés bien ; mais aucun Géométre n'avoit touché à la Manoeuvre, il y falloit une fine application de la Géométrie à une Méchanique épineuſe & compliquée. M. Renau moins effrayé que flatté de la difficulté de l'Ouvrage, l'entreprit, & il fut donné au Public *de l'exprès commandement du Roi*, parce qu'on le jugea original & néceſſaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes ; l'une de la ſituation la plus avantageuſe de la Voile par rapport au Vent & à la Route, l'autre de l'angle le plus avantageux du Gouvernail avec la Quille. Le Calcul différentiel a une méthode générale pour ces ſortes de Queſtions, que l'on appelle *De Maxi-*

mis & Minimis; mais M. Renau ignoroit alors ce Calcul qui étoit encore naissant, & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en passer, ou plutôt qu'il sait le trouver à son besoin sous une forme un peu différente.

Cependant M. Hugens condamna une des propositions fondamentales du Livre, qui est que si un Vaisseau est poussé par deux forces dont les directions fassent un angle droit, & qui ayent chacune une vîtesse déterminée, il décrit la Diagonale du Parallelogramme dont les deux côtés sont comme ces vîtesses. Le défaut de cette proposition qui paroît d'abord fort naturel, & conforme à tout ce qui a été écrit en Méchanique, étoit, selon M. Huguens, que les côtés du Parallelogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les vîtesses, mais comme les quarrés des vîtesses; car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau qui sont comme ces quarrés, de sorte qu'il en résulte une autre Parallelogramme & une autre Diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau subsistât, il falloit que quand un Corps poussé

par deux forces décrit la Diagonale d'un Parallelogramme, les deux forces fussent non comme les côtés, mais comme leurs quarrés, ce qui étoit inoui en Mécanique.

Une preuve que cette matiere étoit assés délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'est que malgré l'autorité de M. Huguens qui devoit être d'un poids infini, & qui plus est, malgré ses raisons, M Renau eut ses Partisans, & entr'autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle quelques-uns qui ne s'en appercevoient pas; peut-être la chaleur & l'assurance qu'il mettoit dans cette affaire en entraînoit-elle d'autres; mais enfin ils étoient tous Mathématiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli, alors Professeur à Groningue, & lui exposa la question de maniere que celui-ci qui n'avoit pas vû le Livre de M. Renau, se déclara pour lui; autorité d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui rassuroit bien l'Auteur de la Théorie, sans compter que l'exposition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination secrete pour ce sentiment. Enfin,

de quelque côté que la vérité pût être ; puiſque le Géométre naiſſant avoit partagé des Géométres ſi conſommés, ſon honneur étoit à couvert. Ce ſera un ſujet de ſcandale ou plutôt de joie pour les Profanes, que des Géométres ſe partagent ; mais ce n'eſt pas ſur la pure Géométrie, c'eſt ſur une Géométrie mixte, où il entre des idées de Phyſique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur eſt naturelle. De plus, après quelque diſcuſſion, toute queſtion de Géométrie ſe décide & finit ; au lieu que les plus anciennes queſtions de Phyſique, comme celle du Plein & du Vuide, durent encore, & ont le malheureux privilége d'être éternelles.

En 1689 la France étant entrée dans une guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi, contre l'opinion générale, & ſur-tout contre celle de M. de Louvois, très redoutable Adverſaire, que la France étoit en état de tenir tête ſur Mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre ſuſpecte l'audace de ſes idées ; mais il les prouva ſi bien,

que le Roi en fût convaincu, & fit changer tous les Vaisseaux de 50 ou 60 Canons qui étoient sous les Chantiers, pour n'en faire que de grands tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même temps ou exposa de nouvelles Evolutions navales, des Signaux, des Ordres de Bataille, & il en fit voir au Roi des représentations très-exactes en petits Vaisseaux de cuivre qui imitoient jusqu'aux différens mouvemens des Voiles.

Tant de vûes nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que son génie promettoit encore, ses services continuels relevés par des actions brillantes, déterminerent le Roi à lui donner une Commission de Capitaine de Vaisseau, un Ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les Conseils des Généraux, ce qui étoit singulier, & pour comble d'honneur, une Inspection générale sur la Marine, & l'autorité d'enseigner aux Officiers toutes les nouvelles Pratiques dont il étoit l'Inventeur, le tout accompagné de 12000 livres de pension. La maladie de M. de Seignelay retarda l'expédition des Brevets nécessaires; & M. Renau

peu impatient de jouir de ses récompenses, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Ministre qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverser. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors Controlleur Général, & depuis Chancelier de France, eut la Marine. M. Renau inconnu au nouveau Ministre ne se fit point présenter à lui, il abandonna sans regret ce qu'il tenoit déja presque dans sa main, & ce qu'il avoit si bien mérité, & ne songea qu'à retourner servir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappelloit.

Quand les Officiers Généraux de Mer eurent donné au Roi leurs Projets pour la Campagne de 1691., il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Ministre répondit qu'il n'en avoit point reçu de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vû. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excusa à M. de Pontchartrain sur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine; qu'à la vérité M. de Seignelay avoit eu ordre de lui expédier une Commission de Capitaine de Vaisseau,

avec d'autres Brevets fort avantageux; mais que n'en ayant eu de lui qu'une promesse verbale, il n'avoit pas cru que ce fût un titre suffisant auprès d'un nouveau Ministre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire sur sa parole. Comme il se trouva par l'éclaicissement qu'il disoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelay, & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que quoiqu'il eût voulu s'échaper de la Marine, son intention étoit qu'il continuât d'y servir, ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne servît aussi par terre. Sa Majesté eut alors la bonté de lui confier le secret du Siége de Mons qu'Elle alloit faire en personne, & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De-là Elle l'envoya faire la Campagne sur l'Armée Navale, espéce d'Amphibie Guerrier qui partageoit sa vie & ses fonctions entre l'un & l'autre Element.

Il vint à Brest, où il voulut user de ses droits, & enseigner aux Officiers ses nouvelles Pratiques. Ils se crurent deshonorés s'ils se laissoient envoyer à l'Ecole, & résolurent unanimement d'écrire à la Cour pour faire leurs

remontraces. Deux d'entreux ; & dailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Adrets, & M le Comte de Saint-Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Duchesse d'Orléans, quoiqu'ils ne fussent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent distingués par de très-légeres circonstances qui leur étoient particulieres, & elles leur attirerent une punition qui ne pouvoit pas tomber sur tous. Ils furent un an prisonniers au Château de Brest, & ensuite cassés. M. Renau se jetta aux pieds du Roi pour obtenir leur grace qui lui fut refusée. Il eût pû agir par politique ; & quoique cette espéce de politique soit assés rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, son caractere prouve assés qu'il agissoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la suite tous les services dont il put trouver l'occasion, & eux de leur côté ils eurent la générosité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point altérée. Il est vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre ; mais la pratique de l'équité est si opposée à la Nature humaine, qu'elle fait les plus grands Héros en Morale.

Au

Au Siége de Namur que le Roi fit en personne, il servit encore sous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus sur le Siége qu'à M. de Vaudan même qui étoit trop occupé ; & cet avantage qui fait la souveraine félicité des Courtisans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raisonnables. De Namur il courut sauver S. Malo, & trente Vaisseaux qui s'y étoient retirés après le Combat de la Hogue, si glorieux & si malheureux tout ensemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par-tout avec une prudence & une promptitude égale, rompirent l'entreprise des Ennemis, trés-bien concertée & prête à éclater.

En 1693 le Projet de la Campagne navale, dressé par les Officiers généraux, & après bien des délibérations approuvé par le Roi même, fut communiqué par son ordre à M. Renau, qui eut la hardiesse de lui refuser nettement son suffrage, & d'en présenter un autre à la place. Il est vrai qu'il se fit soutenir par M. de Vauban qui entra pleinement dans sa pensée; mais en l'état où étoient les choses, le secours de M. de Vauban lui-même étoit foi-

ble, Comment revenir contre ce qui a été décidé si murement ? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté ? Un homme ou deux sont-ils seuls infaillibles ? Cependant il fallut ceder aux raisons de M. Renau, & à la vigueur dont il les employoit; sans quoi peut-être elles n'eussent pas operé le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais événemens qu'on auroit eu à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du Convoi de Smirne, & la prise d'une partie des Vaisseaux, Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de se rétracter, & marqua à l'Auteur de sa rétractation combien il en étoit satisfait.

M. Renau avoit fait construire à Brest un Vaisseau de 54 canons parfaitement selon ses vûes, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le servit à souhait. Il fut averti de deux Vaisseaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales richement chargés Il en apperçut un à qui il donna la chasse, & qu'il joignit en trois heures de temps, parce que son Vaisseau se trouva en effet excellent de Voile, L'Anglois qui étoit de 76 piéces de canon, & avoit toute sa batterie

basse de 24 livres de balle, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques canons de 18, mit en usage toute la science de la Mer, & toute la valeur possible, animé par les trésors qu'il avoit à conserver; cependant au bout de trois heures de combat, M. Renau le prit à la vûe de trois Gardes-côtes qui n'étoient qu'à trois lieues sous le vent. Il eut plus de 100 Hommes tués sur le Pont, au nombre desquels fut un frere de M. Cassini, & 150 Hommes hors de combat. Le Vaisseau ennemi criblé de coups ne put être sauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit neuf paquets de Diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder; mais le Capitaine ayant ajouté qu'un Bombardier qu'il désigna par un coup de sabre reçu au visage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40000 pistoles, M. Renau lui demanda si ceux qu'il lui avoit remis valoient autant; & sur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira sa parole de les lui rendre, & en fit faire un Procès-verbal en présence de ses Offi-

ciers. Le paquet volé par le Bombardier se retrouva, mais décachété. Il en laissa à ses Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'usage établi alors dans la Marine, les Diamans appartenoient à M. Renau; mais la grandeur de la somme qui le devoit faire insister sur son droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui en jugeant la question contre lui-même, les accepta, & lui donna 9000 livres de rente sur la Ville, non comme un équivalent d'un présent de plus de quatre millions, mais comme une légere gratification que la difficulté des temps excusoit. Il demanda pour véritable récompense, & obtint l'avancement de ses Officiers, & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de Diamans.

Il s'étoit trouvé sur le Vaisseau Anglois une Dame niéce de l'Archevêque de Cantorbery, avec une Femme de Chambre, & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaisseau, M. Renau se crut obligé de pourvoir à tous ses besoins, & même à ceux de sa condition, tant qu'elle fut prisonniere en France. Il en

usa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20000 livres pour les avoir pris.

Nous passons sous silence un grand dessein qu'il avoit formé sur l'Amérique, où il alla, & d'où la peste le fit revenir en 1697, & un second voyage qu'il y fit après la Paix de Riswic, pour y mettre nos Colonies en sûreté. Tout changea de face bientôt après par la mort de Charles II. Roi d'Espagne. Le nouveau Roi Philippe V. ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi son Grand-Pere, qui le lui envoya en diligence. Il ne devoit être en Espagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de sûreté les plus importantes Places, comme Cadix. Depuis longtemps cette Puissance n'avoit eu rien à craindre dans l'Espagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue sécurité, le mauvais ordre des Finances, & la négligence invéterée du Gouvernement, avoient presque anéanti les Fortifications les plus indispensables. On disoit bien que l'on étoit résolu de remédier à tout; on montroit

de grands Projets bien diſpoſés ſur le papier ; mais au moment de l'exécution, les fonds & les magaſins promis manquoient abſolument. M. Renau, après y avoir été trompé une fois ou deux, apprit nettement au Roi, mais inutilement ſelon la coutume, d'où venoit un ſi prodigieux mécompte. Sa ſincérité n'épargna rien, quoique ſon ſilence ſeul eût pû lui faire une fortune.

En 1702 les Galions d'Eſpagne revenus d'Amérique, étant dans le Port de Vigo en Galice, eſcortés par une Flotte Françoiſe, M. Renau cria que les deux Flottes étoient perdues ſi elles ne ſortoient inceſſamment. Le Conſeil d'Eſpagne oppoſoit quelques raiſons à cet avis, du moins des raiſons qui alloient à différer, & il étoit raſſuré par les Généraux des deux Flottes qui ignoroient leur péril. De plus, ils ſe mirent bientôt eux-mêmes hors d'état de ſortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne ſe donne point pour les affaires publiques dont on n'eſt pas chargé, que l'on tranſporteroit à terre trente millions d'Ecus que les Galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'exécu-

tion que l'on n'avoit point vûe en Espagne de temps immémorial. Il fit marcher trois ou quatre cens Chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déja déchargés quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureusement ils donnerent encore un demi jour à M. Renau, qui s'en servit à leur enlever les douze millions restans. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent qui fuyoit dans les terres, mais M. Renau, les contint avec trois cens Chevaux seuls qu'il avoit; car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les Chariots dont le dernier n'étoit pas à deux lieues, & sauva près de cent millions à l'Espagne, moins glorieux de les avoir sauvés, qu'affligé d'avoir pû sauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siége de Gibraltar, qu'il fit en 1704, mériteroit une Histoire particuliere. Tous les événemens heureux qui avoient justifié ses entreprises, ne suffisoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en proposer une si hardie. Il promettoit, par exemple qu'une Tranchée passeroit en sûreté au pied d'une

montagne, d'où l'on étoit vû de la tête jusqu'aux pieds, & d'où huit piéces de Canon & une grosse Mousqueterie plongeoient de tous côtés; il promettoit que sept Canons en feroient taire quarante: il fut cru, & remplit toutes ses promesses. La Ville alloit se rendre mais l'arrivée d'une puissante Flotte Angloise fit lever le Siége. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siége de Barcelone, où il ne se trouva pas, lui fit encore un honneur plus singulier. Il étoit destiné à y suivre le Roi d'Espagne; & en effet il l'accompagna assés loin, mais des Cabales de Cour l'arracherent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit nécessaire à Cadix; car on ne lui pouvoit nuire que sous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie il souhaitât qu'on s'apperçût de son absence devant Barcelone; mais au contraire il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regreté: il laissa au Roi en présence de ses principaux Ministres, les vûes particulieres qu'il avoit pour la conduite de ce Sié-

ge, & qu'il croyoit indiſpenſables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ſes ennemis; il tâchoit d'aſſurer le bien des affaires qu'ils traverſoient.

Il arriva à Cadix, où ſelon les magnifiques promeſſes de ceux qui l'y faiſoient envoyer, il devoit trouver deux cens mille Ecus de fonds pour les Fortifications. Il n'y trouva pas un ſol, & il eut recours à un expédient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occaſions pareilles; il s'obligea en ſon nom à des Négocians pour les affaires publiques, & les ſoutint tant qu'il eut du bien & du crédit. On peut croire que les Miniſtres même qui le deſſervoient, le connoiſſoient aſſés bien pour compter ſur cette générosité, comme ſur un ſecours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiſer, il fut réduit, après cinq ans de ſéjour & de travaux continuels en Eſpagne, à demander ſon congé, faute d'y pouvoir ſubſiſter plus long-temps. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire ſon voyage, & arriva en France à Saint Jean Pied-de-Port avec une ſeule Piſtole de reſte; retour dont la miſere doit

donner de la jalousie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Espagne un Gentilhomme du nom d'Elisagaray, qui lui apprit qu'il étoit son parent, & lui communiqua des Titres de Famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoissance. La Maison d'Elisagaray étoit ancienne dans la Navarre; & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, se retira en Bearn, après la perte de son Royaume, quelqu'un de cette Maison l'y suivit, & de-là étoit descendu M. Renau. Toutes ses actions lui avoient rendu cette Généalogie assés inutile.

Il rapportoit aussi d'Espagne le Titre de Lieutenant Général des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plutôt, si on n'eût pas imposé à S. M. Malgré les états de la Guerre, qui faisoient foi du temps où il avoit été Maréchal de Camp en Espagne, on l'avoit fait passer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on est hardi dans les Cours; il est vrai que ces hardiesses y sont d'ordinaire impunies & heureuses. Le feu Roi lui avoit promis que ses services d'Espagne lui seroient comptés comme rendus en France.

Il ſe trouva donc ici accablé de dettes, dans un temps qui ne lui permettoit preſque pas de rien demander de pluſieurs années de ſes appointemens qui lui étoient dûs, ſans aucun avancement ni aucune grace de la Cour, ſeulement avec une belle & inutile réputation. Il ramaſſa comme il put les débris de ſa fortune, & enfin la Paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la queſtion ſi long-temps interrompue, de la route du Vaiſſeau. M. Huguens étoit mort, mais un autre grand Adverſaire lui avoit ſuccedé, M. Bernoulli, qui mieux inſtruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de ſentiment & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il ſoutenoit la cauſe commune de tous les Méchaniciens, dont tous les Ouvrages périſſoient par le fondement, ſi M. Renau avoit raiſon. Il faiſoit même ſur la Théorie de la Manœuvre une ſeconde difficulté, que M. Huguens n'avoit pas apperçue: mais on ne traita que de la premiere. M. Renau accoutumé à des ſuccés qu'il devoit à l'opiniatreté de ſon courage, ne le ſentit

point ébranlé dans cette occasion aussi terrible en son espéce que toutes celles où il s'étoit jamais exposé ; il avoit peut-être encore sa petite troupe, mais mal assurée, & qui ne levoit pas trop la tête. La contestation où il s'engagea par Lettres en 1713 avec M. Bernoulli, fut digne de tous deux, & par la force des raisons & par la politesse dont ils les assaisonnerent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laisseront pas d'être surpris des ressources qu'il trouva dans son génie, il paroît que M. Bernoulli lui-même se savoit bon gré de se bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin celui-ci voulut terminer tout par son Traité *de la Manœuvre des Vaisseaux*, qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu compte dans l'Histoire de cette année. La Théorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le vrai, qui pris dans toute son étendue, échaperoit aux plus grands Géométres. Ils sont réduits à l'altérer & à le falsifier pour le mettre à leur portée. Après l'impression de cet Ouvrage M. Renau ne se tint point encore pour vaincu, &

s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avouer.

Pendant le séjour d'Eſpagne, il avoit perdu le fil du ſervice de France, & une certaine habitude de traiter avec les Miniſtres, & avec le Roi même, infiniment précieuſe aux Courtiſans. On devient aiſément inconnu à la Cour. Cependant il ſe flattoit toujours de la bonté du Roi, & l'état de ſa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui; il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui repréſenter ſes ſervices paſſés, & la ſituation où il ſe trouvoit. Heureuſement il en fut diſpenſé par un événement ſingulier. Malte ſe crut menacée par les Turcs, & le Grand Maître fit demander au Roi par ſon Ambaſſadeur M. Renau, pour être le défenſeur de ſon Iſle. Le Roi l'accorda au Grand Maître; & M. Renau en prenant congé de S. M. eut le plaiſir de ne lui point parler de ſes affaires; & de s'aſſurer ſeulement d'une audience à ſon retour.

L'allarme de Malte étoit fauſſe, & le Roi mourut. M. Renau qui avoit l'honneur d'être connu de tout temps à

& fort estimé de M. le Duc d'Orleans Régent, & qui même avoit servi sous lui en Espagne, n'eut plus besoin de solliciter des audiences. Il fut fait Conseiller du Conseil de Marine, & Grand-Croix de l'Ordre de Saint Louis.

S. A. R. ayant formé le dessein de faire dans le Royaume quelques essais d'une Taille proportionnelle, ou Dixme, qu'avoit proposée feu M. de Vauban, & qui devoit remédier aux anciens & intolérables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joie la Commission d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces essais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant son cœur que le bien public, & il étoit Citoyen comme si la mode ou les récompenses eussent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux qu'en suivant les pas de M. de Vauban, & en exécutant un Projet qui avoit pour garant le nom de ce grand Homme. Tout le zéle de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé; & ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui n'ont pû l'accuser que d'er-

reur, accusation toujours douteuse par elle même, & du moins fort légere par rapport à la nature humaine. C'est un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de se tromper.

Il étoit sujet depuis un temps à une retention d'urine, pour laquelle il alla aux Eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fiévre survint, la rétention augmenta, & il s'y joignit un gonflement de ventre pareil à celui d'une Hydropisie Timpanite. Il fit presque par honnêteté pour ses Médecins, & par maniere d'acquit, les remédes usités en pareil cas; mais il fit avec une extrême confiance un reméde qu'il avoit appris du Pere Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des expériences heureuses, soit sur lui, soit sur d'autres: c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere assés chaude. Les Médecins de Pougues étoient surpris de cette nouvelle Médecine, & il étoit lui-même surpris qu'elle leur fût inconnue. Il leur en expliquoit l'excellence par des raisonnemens physiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire

à leurs Malades ; & par respect, soit pour les autorités qu'il citoit, soit pour la sienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui passer quelques pintes d'eau ; mais il alloit beaucoup au de-là des permissions, & contrevenoit même aux défenses les plus expresses. Enfin ils prétendent absolument qu'il se noya. Il mourut le 30 Septembre 1719, sans douleur, & sans avoir perdu l'usage de la raison.

La mort de cet homme qui avoit passé une assés longue vie à la Guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Persuadé de la Religion par sa Philosophie, & incapable par son caractere d'être foiblement persuadé, il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la Vérité éternelle, & il avoit une impatience de Philosophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Quelle différence*, disoit-il, *d'un moment au moment suivant ! Je vais passer tout à coup des plus profondes ténébres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choisi pour être Honoraire dans cette Académie, dès qu'il y en avoit eu, c'est-à-dire en 1699. La nature

nature presque seule l'avoit fait Géométre. Les Livres du Pere Malebranche, dont il étoit plein, lui inspirerent assés le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loisir d'en acquérir. Il sauvoit son ignorance par un aveu libre & ingénu, qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démordoit guére ni de ses entreprises, ni de ses opinions, ce qui assuroit davantage le succés de ses entreprises, & donnoit moins de crédit à ses opinions. Du reste, la valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au Public, soit aux Particuliers, tout cela étoit chés lui au plus haut point. Une piété toujours égale avoit regné d'un bout de sa vie à l'autre, & sa jeunesse aussi peu licencieuse, que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaisirs qu'on lui auroit le plus aisément pardonnés.



ELOGE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON naquit le 21 Septembre 1638, de Louis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux du Plessis-Mornay. Dès le temps de Philippe Auguste, les Seigneurs de Courcillon sont appellés *Milites*, ou Chevaliers. Leurs Descendans embrasserent le Calvinisme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de sa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'esprit naturel, qui alloit même jusqu'à faire agréablement des Vers. Il se convertit assés jeune à la Religion Catholique.

En 1657 ou 58 il servit en Flandre Capitaine de Cavalerie, sous M. de Turenne. Après la Paix des Pyrenées, un grand nombre d'Officiers François, qui

ne pouvoient souffrir l'oisiveté, allerent chercher la Guerre dans le Portugal, que l'Espagne vouloit remettre sous sa domination. Comme ils jugeoient que malgré la Paix les voeux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préférerent le Service de cette Couronne ; mais M. de Dangeau avec la même ardeur militaire eut des vûes tout opposées, & se donna à l'Espagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la justification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies ; ou que la Reine Mere du Roi, & celle qu'il venoit d'épouser, étant toutes deux Espagnoles, c'étoit leur faire sa cour d'une maniere assés adroite, que d'entrer dans le Parti qu'elles favorisoient. Il se signala au Siége & à la Prise de Giromena sur les Portugais ; il s'étoit trouvé par-tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Espagne un Courier mieux instruit, pour lui rendre compte de ce succès de ses Armes. Le Roi d'Espagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, & lui offrit un Régiment de 1200 Chevaux, avec une grosse Pension ; mais il trouva un François trop

passionné pour son Roi & pour sa Patrie.

A son retour en France M. de Dangeau sentit l'utilité de son Service d'Espagne. Les deux Reines qui étoient bien aises de l'entendre parler de leur Pays & de la Cour de Madrid, & même en leur Langue qu'il avoit assés bien apprise, vinrent bientôt à goûter son esprit & ses manieres, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le Reversy. Cette grace d'autant plus touchante en ce temps-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit suffi pour flatter vivement un jeune Courtisan qu'elle auroit ruiné; mais ce fut pour lui la source d'une fortune considérable.

Il avoit souverainement l'esprit du jeu. Quand feu M. Leibnitz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les différens jeux qu'ils ont inventés, il en pénétroit toute l'Algebre, cette infinité de rapports de nombres qui y regnent, & toutes ces combinaisons délicates & presque imperceptibles qui y sont enveloppées, & quelquefois compliquées entr'elles d'une maniere à se dérober

aux plus ſubtiles ſpéculations ; & il eſt vrai que ſi tous ceux qui jouent étoient de bons Joueurs, ils ſeroient ou grands Algebriſtes ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de fineſſe, ils ſe conduiſent par des vûes très-confuſes & à l'aventure, & les jeux les plus ſavans, les Echets même, ne ſont pour la plupart des gens que de purs jeux de haſard. M. de Dangeau avec une tête naturellement algebrique, & pleine de l'art des combinaiſons, puiſé dans ſes réflé-xions ſeules, eut beaucoup d'avantage au jeu des Reines. Il ſuivoit des Théories qui n'étoient connues que de lui, & réſolvoit des Problêmes qu'il étoit ſeul à ſe propoſer. Cependant il ne reſſembloit pas à ces Joueurs ſombres, & ſérieux, dont l'application profonde découvre le deſſein, & bleſſe ceux qui ne penſent pas tant ; il parloit avec toute la liberté d'eſprit poſſible, il divertiſſoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des ſommes aſſés fortes, elle déplut à l'œconomie de M. Colbert, qui en parla au Roi, même avec quelque ſoupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour té-

moin de ce jeu, & placé derriere le Marquis de Dangeau, sans en être apperçu. Il se convainquit par lui-même de son exacte fidélité, & il fallut le laisser gagner tant qu'il voudroit Ensuite le Roi l'ôta du jeu des Reines, mais ce fut pour le mettre du sien, avec une Dame qu'il prenoit grand soin d'amuser agréablement. L'Algebre & la Fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur où il étoit alors lui auroit seul attirés, quand sa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il sera impossible de s'imaginer une vie de Courtisan plus brillante & plus délicieuse.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un Appartement dans Saint Germain où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui repondit qu'il la lui accorderoit, pourvû qu'il la lui demandât en cent Vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent Vers bien

comptés, pas un de plus ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent Vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptés, & placés dans sa mémoire, & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promtes & vives qu'il demande à chaque instant.

Sa Poësie lui valut encore une autre avanture, précieuse pour un Courtisan qui sait que dans le lieu où il vit rien n'est bagatelle. Le Roi & feue Madame avoient entrepris de faire des Vers en grand secret à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrerent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons; ils se soupçonnerent réciproquement d'avoir eu du secours; & par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystére, étoit l'Auteur caché des Vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permet-

toit guére de bien obéir ; & qui sait même s'il ne fit pas de son mieux exprès pour être découvert ?

Quand la Bassette vint à la mode, il en conçut bientôt la fin par son Algebre naturelle ; mais il conçut aussi que la véritable Algebre etoit encore plus sûre, & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par là sa réputation à la Cour, ainsi qu'il a été dit dans son Eloge. L'Algebriste naturel ne méprisa point l'Algebriste savant, quoiqu'il arrive assés ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçus de la Nature, on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçu de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre Homme devenu fort célébre, mais alors naissant, avoit songé à se faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour ; c'est M. Despreaux qui lui adressa le second Ouvrage qu'il donna au Public, sa Satire sur la Noblesse. Le Héros étoit bien choisi, & par sa naissance, & par sa réputation de se connoître en Vers, & par la situation où il étoit, & par son inclination à favoriser le mérite.

Les

Les plus satiriques & les plus misantropes sont assés maîtres de leur bile pour se ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665 le Roi fit M. de Dangeau Colonel de son Régiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit sur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un simple Particulier devenoit en quelque sorte le Successeur immédiat. On sait que le feu Roi a toujours regardé ce Régiment comme lui appartenant plus que le reste de ses Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépense digne de sa reconnoissance, & de la prédilection du Roi. Il servit à la tête de sa Troupe à la Campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années il se défit du Régiment pour s'attacher plus particulierement à la seule personne du Roi, qu'il suivit toujours dans ses Campagnes en qualité de son Aide de Camp.

Comme il étoit fort instruit dans l'Histoire, sur-tout dans la moderne, dans les Généalogies des grandes Maisons, dans les intérêts des Princes, enfin dans toutes les Sciences d'un

Homme de Cour, si cependant elles conservent encore long-temps cette qualité, le Roi eut la pensée de l'envoyer Ambassadeur en Suede; mais il supplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des négociations de moindre durée, & dans des Pays plus voisins, si Elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur personne, & ils se défient avec raison de leur dignité. Il fut donc employé selon ses desirs; il alla plusieurs fois Envoyé Extraordinaire vers les Electeurs du Rhin; & ce fut lui qui avec le même caractere conclut, malgré beaucoup de difficultés, le Mariage du Duc d'Yorc, depuis Jacques II, avec la Princesse de Modene. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la suite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reste de sa vie n'est plus que celle d'un Courtisan, à cela près, selon le témoignage dont le feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais office à personne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes

les dignités aufquelles, pour ainfi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raifonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le défagrément qu'elles ayent fait une nouvelle furprenante pour le Public. Il a été Gouverneur de Touraine, le premier des fix Menins que le feu Roi donna à Monfeigneur, Grand-Pere du Roi, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Baviere & de Savoye, Confeiller d'Etat d'Epée, Chevalier des Ordres du Roi, Grand Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint Lazare de Jerufalem.

Quand il fut revêtu de cette derniere Dignité, il fongea auffi tôt à relever un Ordre extrémement négligé depuis long-temps, & prefque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers; il renouvella l'ancienne pompe de leur réception & de toutes les cérémonies, ce qui toucha le Public plus qu'il ne penfe lui-même; il procura par fes foins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin il employoit les revenus & les droits de fa grande Maîtrife à

faire élever en commun dans une grande Maison destinée à cet usage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Noblesses du Royaume. On les appelloit les Eleves de Saint Lazare, & ils devoient illustrer l'Ordre par leurs noms, & par le mérite, dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établissement dura près de dix ans ; mais il lui auroit fallu pour subsister des temps plus heureux, & des secours de la part du Roi, dont les Guerres continuelles ôterent entierement l'espérance. Ainsi M. de Dangeau eut le déplaisir de voir sa générosité arrêtée dans sa course, & ses revenus appliqués à ses seuls besoins. Il a laissé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être son Successeur.

Son goût déclarépour les Lettres & pour tous ceux qui s'y distinguoient, & un zéle constant à les servir de tout son pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, luiconvenoit, & que l'Académie des Sciences pouvoit le partager avec l'Académie Françoise. Il n'accepta la Place qu'en faisant bien sentir la

noble pudeur qu'il avoit de fucéder à un des premiers Géométres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là ; & il n'a jamais paru ici sans y apporter une modestie flatteuse pour l'Académie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 Septembre 1720, âgé de 82 ans. Il avoit soutenu dans un âge assés avancé les plus cruelles Opérations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage singulier. Ce courage est tout différent de celui qu'on demande à la Guerre, & moins suspect d'être forcé. Il est permis d'en manquer dans son lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaison particuliere avec les plus grands Hommes de son temps, le grand Condé, M. de Turenne, & les autres Héros de toute espéce que le siécle du feu Roi a produits. Il connoissoit le prix, si souvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette & entiere, & il apportoit à se la conserver tout le soin qu'elle mérite. Ce n'est pas-là une légere attention, ni qui coûte peu, surtout à la Cour, où l'on ne croit guére à la probité & à la vertu, & où les

plus foibles apparences suffisent pour fonder les jugemens les plus décisifs, pourvû qu'ils soient désavantageux. Ses discours, ses manieres, tout se sentoit en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bien-faisant.

Il avoit épousé en premieres noces Françoise Morin, Soeur de la feue Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que feue Madame la Duchesse de Montfort; & en secondes noces la Comtesse de Leuvestein, de la Maison Palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.



ELOGE

DE MONSIEUR

DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES naquit à Poitiers en 1634, de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne Noblesse de Poitou. L'ayeul paternel de Nicolas Filleau étoit sorti de la Ville d'Orléans avec sa Famille, dans le temps que l s Calvinistes y étoient les plus forts; il se déroba à leur persécution, qu'il s'étoit attirée par son zéle pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orléanois. Le Pere de M. des Billettes établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune assés considérable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maisons de la Haute & Basse Marche.

Les deux Freres de M. des Billettes,

qui étoient ses aînés, ont été M. de la Chaise, & M. de Saint-Martin, tous deux connus par deux Ouvrages fort différens, l'un par la Vie de Saint Louis, l'autre par la Traduction de Dom Quichotte. Les trois Freres avoient un esprit héréditaire de Religion, des moeurs irréprochables, de l'amour pour les Sciences; & tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attacherent à Madame de Longueville, à M. le Duc de Roanez, à un certain nombre de personnes dont l'esprit & les lumieres n'ont pas été contestées & dont les moeurs ou les maximes n'ont été accusées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entiere indifférence pour la fortune, soutenu dans cette disposition par un grand fonds de piété, a toujours vécu sans ambition, sans aucune de ces vûes qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où son goût le portoit, & encore plus des pratiques prescrites par le Christianisme. Telle a été sa carriere d'un bout à l'autre; une de ses journées les représentoit toutes. La Religion seule fait quelquefois des conversions surprenantes, & des chan-

gemens miraculeux; mais elle ne fait guére toute une vie égale & uniforme, si elle n'est entée sur un naturel Philosophe.

Il étoit fort versé dans l'Histoire, dans les Généalogies des grandes Maisons de l'Europe, même dans la connoissance des Livres, qui fait une Science à part. Il avoit dressé le Catalogue d'une Bibliothéque générale, bien entendue, œconomisée & complette, pour qui n'eût voulu que bien savoir. Sur-tout il possédoit le détail des Arts, ce prodigieux nombre d'industries singulieres inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement observées par ceux qui les exercent, négligées par les Savans les plus universels, qui ne savent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuses & ravissantes, dès qu'elles sont vûes avec des yeux éclairés. La plupart des espéces d'Animaux, comme les Abeilles, les Araignées, les Castors, ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier Inventeur; les hommes ont une infinité d'arts différens qui ne sont point nés avec

eux, & dont la gloire leur appartient. Comme l'Académie avoit conçu le dessein d'en faire la description, elle crut que M. des Billettes lui étoit nécessaire, & elle le choisit pour être un de ses Pensionnaires Méchaniciens à son renouvellement en 1699. Il disoit qu'il étoit étonné de ce choix, mais il le disoit simplement, rarement, & à peu de personnes, ce qui attestoit la sincérité du discours; car s'il l'eût fait sonner bien haut, & beaucoup répété, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les Descriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Académie en doit donner au Public. Aucun Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après sa mort, & c'est une circonstance convenable à son extrême modestie.

Un régime exact, & même ses austérités, lui valurent une santé assés égale. Elle s'affoiblissoit peu à peu par l'âge, mais elle ne dégéneroit pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de sa raison, & le 10 Août 1720 il prédit sa mort pour le 15 suivant, où elle arriva en effet. Il étoit âgé de

86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiſelles de Poitou. Il n'en a point laiſſé d'enfans vivans.

Une certaine candeur qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ſes qualités dominantes. On ſentoit dans ſes diſcours, dans ſes manieres, le vrai orné de ſa plus grande ſimplicité. Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différens établiſſemens particuliers d'ordre que la ſociété demande, toujours ſacrifiés ſans ſcrupule, & même violés par une mauvaiſe gloire, étoient pour lui des objets d'une paſſion vive & délicate. Il la portoit à tel point; & en même temps cette ſorte de paſſion eſt ſi rare, qu'il eſt peut être dangereux d'expoſer au Public, que quand il paſſoit ſur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins uſés, afin que le milieu qui l'eſt toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une ſi petite attention s'ennobliſſoit par ſon principe; & combien ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de ſuperſtition? Perſonne n'a ja-

mais mieux sû soulager & les besoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refusés. Il souhaitoit fort de se pouvoir dérober à cet Eloge funebre, dont l'usage est établi parmi nous; & en effet il a eu si bien l'adresse de cacher sa vie, que du moins la briéveté de l'Eloge répondra à son intention.



ELOGE
DE MONSIEUR
D'ARGENSON

MARC-RENÉ DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON naquit à Venise le 4 Novembre 1652, de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenson, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche héritiere d'Angoumois.

La Maison de Voyer remonte par des titres & par des filiations bien prouvées jusqu'à Etienne de Voyer Sire de Paulmy, qui accompagna S. Louis dans ses deux voyages d'Outre-mer. Il avoit épousé Agathe de Beauvau. Depuis lui on voit toujours la Seigneurie de Paulmy en Touraine possédée par ses Descendans, toujours des Charges Militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des Alliances avec le plus grandes Maisons, telles que celles de Montmorency, de

Laval, de Sancerre, de Conflans. Ainsi nous pouvons négliger tout ce qui précede cet Etienne, & nous dispenser d'aller jusqu'à un Basile, Chevalier Grec, mais d'origine Françoise, qui sous l'Empire de Charles le Chauve sauva la Touraine de l'invasion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompense. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Noblesses, du moins il y a une sorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un Titre.

Au commencement du régne de Louis XIII, René de Voyer fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand Bailly de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenson d'une Terre entrée dans sa Maison par sa Grand'mere paternelle, alla apprendre le métier de la Guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa Mere, Elisabeth Huraut de Chiverny, Niéce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales & des siennes, des espérances plus flatteuses & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti

de la Robe, le déterminerent à l'embrasser. Il fut le premier Magistrat de son nom, mais presque sans quitter l'Epée; car ayant été reçu Conseiller au Parlement de Paris en 1620 âgé de 24 ans, & bientôt après ayant passé à la Charge de Maître des Requêtes, il servit en qualité d'Intendant au Siége de la Rochelle, & dans la suite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que des Intendances de Provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités, soit par les Seigneurs, soit par les Calvinistes. Les besoins de l'Etat le firent souvent changer de poste, & l'envoyerent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle Province, dont l'administration demandoit un mélange singulier, & presque unique, de hauteur & de douceur, de hardiesse & de circonspection. Dans un grand nombre de Marches d'Armées, de Retraites, de Combats, de Siéges, il servit autant de sa personne, & beaucoup plus de son esprit, qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des Négociations dé-

licates avec des Puiſſances voiſines, ſurtout avec la Maiſon de Savoye alors diviſée. Enfin après tant d'Emplois & de Travaux, ſe croyant quitte envers ſa Patrie, il ſongea à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il ſe mit dans l'Etat Eccléſiaſtique; mais le deſſein que la Cour forma de ménager la Paix du Turc avec Veniſe, le fit nommer Ambaſſadeur Extraordinaire vers cette République, & il n'accepta l'Ambaſſade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y ſeroit pas plus d'un an, & que quand il en ſortiroit, ſon Fils que l'on faiſoit dès-lors Conſeiller d'Etat, lui ſuccederoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651, qu'il fut pris, en diſant la Meſſe, d'une fiévre violente dont il mourut en quatorze jours. Son Fils aîné, qui avoit eu à 21 ans l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, ſe trouva à 27 ans Ambaſſadeur à Veniſe. Il fit élever à ſon Pere dans l'Egliſe de Saint Job un Mauſolée, qui étoit un ornement même pour une auſſi ſuperbe Ville, & le Sénat s'engagea par un Acte public à avoir ſoin de le conſerver.

Pendant

Pendant le cours de son Ambassade, qui dura cinq ans, naquit à Venise M. d'Argenson. La République voulut être sa Maraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint Marc, & lui permit, à lui & à toute sa postérité, de mettre sur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le Cimier & la Devise, témoignages authentiques de la satisfaction qu'on avoit de l'Ambassadeur.

Son Ambassade finie, il se retira dans ses Terres, peu satisfait de la Cour, & avec une fortune assés médiocre, & n'eut plus d'autres vûes que celles de la vie à venir. Le Fils trop jeune pour une si grande inaction, vouloit entrer dans le Service; mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la Charge de Lieutenant Général au Présidial d'Angoulême, qui lui venoit de son Ayeul maternel. Les Magistrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & sentirent bientôt que son génie & ses talens étoient trop à l'étroit sur un si petit théatre. Ils l'exhorterent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par

quelques démêlés qu'il eut avec sa Compagnie. La véritable cause n'en étoit peut-être que cette même supériorité de génie & de talens un peu trop mise au jour & trop exercée.

A Paris il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors Controlleur Général, qui pour s'assurer de ce qu'il valoit, n'eut besoin ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de Finances, dont il lui confioit le soin. On l'obligea à se faire Maître des Requêtes sur la foi de son mérite, & au bout de trois ans il fut Lieutenant Général de Police de la Ville de Paris en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes sans en avoir aucune connoissance; & même plus l'ordre d'une Police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, & par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il

est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir, en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, & en même temps animer leur commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler ; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement ; pénétrer par des conduits souterreins dans l'intérieur des Familles, & leur

garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent par-tout sans être vû; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse, & être l'ame toujours agissante & presque inconnue de ce grand corps: voilà quelles sont en général les fonctions du Magistrat de la Police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vûes qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la Ville furent portées au plus haut degré. Aussi le feu Roi se reposoit-il entierement de Paris sur ses soins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténébres; cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à se cacher, étoit toujours sous ses yeux; & si enfin quelqu'un lui échapoit, du moins, ce

qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire bien caché. Il avoit mérité que dans certaines occasions importantes l'autorité souveraine & indépendante des formalités appuyât ses démarches; car la Justice seroit quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osoit jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

Environné & accablé dans ses Audiences d'une foule de gens du menu peuple pour la plus grande partie, peu instruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'intérêts très-légers & souvent très mal entendus, accoutumés à metre à la place du discours un bruit insensé, il n'avoit ni l'inattention, ni le dédain qu'auroient pû s'attirer les personnes ou les matieres; il se donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public; il se conformoit aux façons de penser les plus basses & les plus grossieres; il parloit à chacun sa langue, quelque étrangere qu'elle lui fût; il accommodoit la raison à l'usage de ceux qui la connoissoient le moins; il concilioit

avec bonté des esprits farouches, & n'employoit la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & aussi efficace. Il s'égayoit à lui même, autant que la Magistrature le permettoit, des fonctions souverainement ennuyeuses & désagréables, & il leur prêtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans une si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710, le Peuple injuste parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par toutes sortes de voies de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévérement. Le Magistrat les calma, & par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace, quoique furieuse, avoit toujours en lui. Un jour assiégé dans une Maison où une Troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, & appaisa tout. Il

ſavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſavoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou ſuivie de la Dignité de Conſeiller d'Etat.

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux Incendies, & d'y arriver des premiers. Dans ces momens ſi preſſans & dans cette affreuſe confuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, & en même temps il en donnoit l'exemple quand le péril étoit aſſés grand pour le demander. A l'embraſement des Chantiers de la Porte Saint Bernard, il falloit, pour prévenir un embraſement général, traverſer un eſpace de chemin occupé par les flammes. Les gens du Port & les Détachemens du Régiment des Gardes héſitoient à tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le franchit le premier, & ſe fit ſuivre des plus braves & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits brûlés, & fut plus de

vingt heures sur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du Sénat à la tête d'une Armée.

Quelque étendue que fût l'administration de la police, le feu Roi ne permit pas que M. d'Argenson s'y renfermât entierement; il l'appelloit souvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuses, ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnoient avec le Maître, relation toujours si précieuse & si recherchée. Tantôt il s'agissoit d'accommodement entre Personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les Tribunaux ordinaires, & dont les noms exigeoient un certain respect auquel le Public eût manqué. Tantôt s'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédiens prompts, un mystere adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenson vint à exercer réglément auprès du Roi un Ministere secret & sans titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la Jurisdiction de la Police le rendoit maître des Arts & Métiers que

que l'Académie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation nécessaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'esprit & aussi éclairé, la Compagnie voulut se l'acquérir, & elle le nomma en 1716 pour un de ses Honoraires. Bientôt après, comme si une Dignité si modeste en eût dû annoncer de plus brillantes, le Régent du Royaume, qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même Ministere secret que le feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires ; & enfin au commencement de 1718 le fit Garde des Sceaux & Président du Conseil des Finances. Il avoit été Lieutenant de Police vingt-un ans, & depuis long-temps les suffrages des bons Citoyens le nommoient à des places plus élevées ; mais la sienne étoit trop difficile à remplir, & la réputation singuliere qu'il s'y étoit acquise devenoit un obstacle à son élévation. Il falloit un effort de justice pour le récompenser dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux Ministéres, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ses talens se trouverent d'un usage heureux. L'expédition des affaires du Conseil se sentit de sa vivacité ; il accorda ou refusa les graces qui dépendoenit du Sceau, selon sa longue habitude de savoir placer la douceur & la sévérité ; sur-tout il soutint avec sa vigueur & sa fermeté naturelle l'Autorité Royale, d'autant plus difficile à soutenir dans les Minorités, que ce ne sont pas toujours des mal-intentionnés qui résistent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi, le mit en état de faire payer dès la premiere année qu'il fut à la tête des Finances seize millions d'arrérages des Rentes de la Ville, sans préjudice de l'année courante ; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaisir de marquer bien solidement aux Habitans de Paris l'affection qu'il avoit prise pour eux en les gouvernant. Dans cette même premiere année il égala la recette & la dépense ; équation, pour parler la langue de cette Académie, plus difficile que toutes celles de l'Algebre. C'est sous lui

qu'on a appris à se passer des Traités à forfait, & à établir des Régies qui font recevoir au Roi seul ses revenus, & le dispensent de les partager avec des espéces d'Associés. Enfin il avoit un projet certain pour diminuer par des remboursemens effectifs les dettes de l'Etat; mais d'autres vûes & qui paroissoient plus brillantes traverserent les siennes, il céda sans peine aux conjonctures, & se démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magistrature, il ne le fut encore que pour peu de temps; mais ce peu de temps valut à l'Etat un Réglement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient ensuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingénieux, qui trompoient la Loi en la suivant à la lettre. M. d'Argenson remédia à cet abus par deux Déclarations qui préviennent, si cependant on ose l'assurer, sur-tout en cette matiere, tous les stratagêmes de l'intérêt.

Le bien des affaires générales, qui changent si souvent de face, parut demander qu'il remît les Sceaux, & il les

remit au commencement de Juin 1720. Il conservoit pleinement l'estime & l'affection du Prince dont il les avoit reçus, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers temps de sa vie. Il n'eut pas besoin de toutes les ressources de son courage pour soutenir ce repos, mais il employa pour en bien user toutes celles de la Religion. Il mourut le 8 Mai 1721.

Il avoit une gaieté naturelle & une vivacité d'esprit heureuse & féconde en traits, qui seules auroient fait une réputation à un homme oisif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémissoit pas sous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit question que de plaisir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute sa vie que l'Art si difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoissoit point à l'égard du travail la distinction des jours & des nuits; les affaires avoient seules le droit de disposer de son temps, & il n'en donnoit à tout le reste que ce qu'elles lui laissoient de momens vuides, au hasard & irrégulierement. Il dictoit à trois ou quatre Secretaires à la fois, & souvent chaque lettre eût mérité par sa matiere

d'être faite à part; & sembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ses propres dépens des Procès, même considérables; & un trait rare en fait de Finances, c'est d'avoir refusé à un renouvellement de Bail cent mille écus qui lui étoient dûs par un usage établi: il les fit porter au Trésor Royal, pour être employés au payement des Pensions les plus pressées des Officiers de Guerre. Quoique les occasions de faire sa cour soient toutes sans nulle distinction infiniment cheres à ceux qui approchent les Rois, il en a rejetté un grand nombre, parce qu'il se fût exposé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a souvent épargné des événemens désagréables à qui n'en savoit rien, & jamais le récit du service n'alloit mandier de la reconnoissance. Autant que par sa sévérité, ou plutôt par son apparence de sévérité il savoit se rendre redoutable au Peuple dont il faut être craint, autant par ses manieres & par ses bons offices il savoit se faire aimer de ceux que la crainte ne mene pas. Les personnes dont j'entens parler ici sont en si grand nombre & si importantes, que j'affoiblirois son Eloge en

y faisant entrer la reconnoissance que je lui dois, & que je conserverai toujours pour sa mémoire.

Il avoit épousé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laissé deux Fils, l'un Conseiller d'Etat & Intendant de Maubeuge, l'autre son Successeur dans la Charge de la Police, & une Fille mariée à M. de Colande, Maréchal de Camp & Commandeur de l'Ordre de Saint Louis.



ELOGE
DE MONSIEUR
COUPLET.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET naquit à Paris le 20 Avril 1642, d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son Pere le destina au Barreau, sans consulter, & apparemment sans connoître ses talens & son goût qui le portoient aux Mathématiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui causerent beaucoup de distraction dans ses études. Cependant il fut reçu Avocat ; mais il quitta bientôt cette profession forcée, & se donna entierement à celle que la Nature lui avoit choisie.

Il chercha de l'instruction & du secours dans le commerce de M. Buhot, Cosmographe & Ingénieur du Roi, qui après avoir reconnu ses dispositions, se fit un plaisir de les cultiver ; il voulut même serrer par une alliance la liaison que la science avoit commen-

cée entr'eux, & en 1665 il fit épouser sa Belle-fille à son Eleve âgé alors de 24 ans.

En 1666 fut formée l'Académie des Sciences. M. Buhot fut choisi par M. Colbert pour en être, & quelque temps après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Observatoire, & la Garde du Cabinet des Machines. Il semble qu'un certain respect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers composé cette Compagnie.

En 1670 M. Couplet acheta de M. Buhot la Charge de Professeur de Mathématique de la grande Ecurie. Il étoit obligé d'aller fort souvent à Versailles, & dans ces temps-là le feu Roi y fit faire ces grandes Conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La Science des Eaux & des Nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle, & M. Couplet qui ne demandoit qu'à s'instruire & à s'exercer, en eut des occasions à souhait. Nous avons parlé en 1699 (*p.* 112 & *suiv.*) d'un Niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé souvent à des ouvrages de

Particuliers, il s'y conduisoit toujours d'une maniere dont sa Famille seule pouvoit se plaindre : il ne vouloit que réussir, & il mettoit de son argent pour hâter ou pour perfectionner les travaux: loin de faire valoir ses soins & ses peines, il en parloit avec une modestie qui enhardissoit à le récompenser mal ; & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoissance.

Ce qu'il a fait de plus considérable a été à *Coulanges la Vineuse*, petite Ville de Bourgogne à trois lieues d'Auxerre. Coulanges est riche en Vins, & de-là vient son épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les Habitans étoient réduits à des Mares ; & comme elles étoient souvent à sec, ils alloient fort loin chercher un Puits qui tarissoit aussi, & les renvoyoit à une Fontaine éloignée de là d'une lieue. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les incendies, chaque Habitant étoit obligé par Ordonnance de Police à avoir à sa porte un Tonneau toujours plein ; & malgré cette précaution, la Ville avoit eu trois grands Incendies en trente ans, & à l'un on avoit été obligé de jetter

du vin sur le feu. Ils avoient obtenu en 1716 un Arrêt du Conseil qui leur permettoit de lever sur chaque piéce de vin qui sortiroit de leur Territoire, un impôt dont le produit feroit employé à chercher de l'eau, & à toutes les dépenses nécessaires; mais tous les Ingénieurs qui avoient tenté cette entreprise, l'avoient tentée sans succès, quoique vivement animés & par l'utilité, & par la gloire.

M. Daguesseau, alors Procureur Général, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il n'en falloit plus faire, & en 1705 il s'adressa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre; ce mois est ordinairement un des plus secs de toute l'année: 1705 fut une année fort séche; & si l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre il court des veines d'eau, qui ont effectivement quelque rapport avec le sang qui coule dans nos veines. Si ces eaux trouvent des terres sablonneuses,

elles se filtrent au travers & se perdent ; il faut des fonds qui les arrêtent, tels que sont des lits de glaise. Elles sont en plus grande quantité selon la dispostion des terreins. Si par exemple une grande Plaine a une pente vers un côteau, & s'y termine, toutes les eaux que la Plaine recevra du Ciel seront déterminées à couler vers ce côteau qui les rassemblera encore, & elles se trouveront en abondance au pied. Ainsi la recherche & la découverte des eaux dépend d'un examen de terreins fort exact & assés fin, il y faut un coup d'oeil juste & guidé par une longue expérience.

M. Couplet arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette eau si desirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingénieurs. Il marchoit son Niveau à la main, & dès qu'il put voir les maisons de la Ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux Habitans, qui par impatience ou par curiosité étoient allés

au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs Concitoyens, ou pour leur avancer la joie, ou pour se donner une espéce de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin en marquant avec des Piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédisant dans le même temps à quelle profondeur précisément on trouveroit l'eau ; & au lieu qu'un autre eût pû prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son Art, & se privoit de toute apparence de Merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises, & il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devoient faire en son absence. Il restoit à conduire l'eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, & tout cela emportoit mille détails de pratique sur quoi il ne laissoit rien à désirer ; il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet, & enfin le 21 Dé-

cembre l'eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuse Vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, Femmes, Enfans, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les Cloches furent sonnées avec tant d'emportement, que la plus grosse fut démontée ; l'allegresse publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparoit point ; a pris une face nouvelle ; on y bâtit, on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu, & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000 livres de dépense à cette même Ville, qui auroit été ravie de se charger d'un impôt perpétuel ; aussi crut-elle bien lui devoir une Inscription & une Devise. L'Inscription est ce Distique Latin.

Non erat ante fluens populis sitientibus unda,
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas,

La Devise représente un Moïse qui

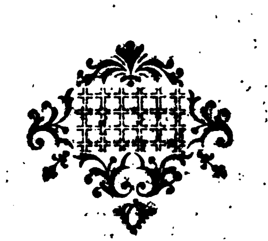
tire de l'eau d'un rocher entourné de seps de vignes, avec ces mots *Utile dulci*.

Auxerre & Courson, qui sont dans le voisinage de Coulanges, se sentirent aussi de son voyage ; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courson ceux de retrouver une source perdue.

C'est dans ces sortes de fonctions & dans celles qu'il devoit à l'Académie & à sa Charge, qu'il a passé une vie toujours occupée & toujours laborieuse. Une complexion d'une force singuliere le soutenoit dans ses fatigues. Enfin âgé de 79 ans il eut une premiere attaque d'Apopléxie, & quelque temps après une seconde, ausquelles succéda une Paralysie, qui tomba particulierement sur la Langue & sur l'Œsophage, de sorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler sans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toujours à des prieres & à des discours édifians le peu qui lui restoit d'usage de la parole, & il mourut le 25 Juillet 1722, agé de 81 ans.

Ce qu'on appelle précisément bonté étoit en lui à un haut point, & avec

cet avantage qu'elle étoit sensiblement marqué dans sa physionomie, dans son air, dans ses manieres ; on se fût fié à lui sans autres garants que ceux-là. Heureuses, du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve est courte & prompte! Il étoit Trésorier de l'Académie, titre trop fastueux & assés impropre ; il étoit plutôt le contraire d'un Trésorier, il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faisoit des avances assés considérables par rapport à sa fortune, & ne les retiroit pas sans peine. Il a laissé un Fils qui lui a succédé dignement dans cette place.



ELOGE
DE MONSIEUR
MERY.

JEAN MERY naquit à Vatan en Berry le 6 Janvier 1645, de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études, mais il s'en dégoûta bientôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais Maîtres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par le peu d'inclination naturelle. Il ne paſſa pas la Quatriéme, & s'attacha uniquement à la profeſſion de ſon Pere. Il vint à Paris à dix-huit ans s'inſtruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ſes exercices de jour, il déroboit ſubtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoit dans ſon lit, & paſſoit la nuit à le diſſequer en grand ſecret.

En 1681 il fit à la priere de M. Lamy,

Lamy, Docteur en Médecine, qui donnoit une seconde Edition de son Livre sur l'*Ame sensitive*, une description de l'Oreille. Il reconnoît dans une Lettre préliminaire adressée à ce Docteur, & imprimée aussi, qu'il n'est qu'*un simple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu*; & par-là il insinue qu'il est bien hardi d'oser décrire une partie aussi délicate que l'Oreille, & aussi inconnue aux plus habiles Anatomistes, qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes; mais si on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés ordinairement si concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule les piéces à la main. Dans la même année il fut pourvû d'une Charge de Chirurgien de la feue Reine.

En 1683 M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major.

L'année suivante le Roi de Portugal ayant demandé au feu Roi un Chirurgien capable de donner du secours à la Reine sa Femme qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poste; mais la Reine mourut avant son arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun Malade qui

ne voulût le consulter, quelque peu digne qu'il en fût par son mal, ou au contraire quelque déseſperé qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'arrêter en Portugal; on en fit autant en Eſpagne à son passage; mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A son retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Académie de Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambor, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre pendant le voyage auprès de M. le Duc de Bourgogne encore enfant. M. Fagon fit choix de M. Merry. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet emploi avec toute l'application & tout le zéle possible; mais il se trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne; & il revint, aussitôt qu'il le put, respirer son véritable air natal, celui des Invalides & de l'Académie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre par ordre de la Cour; & ce qui paroîtra sans doute surprenant, on en

ignore absolument le sujet. Peut-être s'est-on déja apperçu que les faits rapportés jusqu'ici ont été assés dénués de circonstances, assés décharnés ; c'est la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la derniere exactitude ses fonctions nécessaires, il se renfermoit dans son Cabinet, où il étudioit non pas tant les Livres que la Nature même ; il n'avoit de commerce qu'avec les Morts, & cela dans un sens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Savans. Il s'instruisoit donc infiniment ; mais personne n'en eût rien sû, si les opérations qu'il faisoit tous les jours n'eussent trahi le secret de son habileté. Ceux qui sont fortement occupés à exercer une profession ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, soit de leurs occupations présentes, soit de leurs projets ; on est obligé de les écouter, & ils ont une liberté entiere de se faire valoir ; mais il n'usoit point de ses droits à cet égard, on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de discours inutile. Enfin, je le répéte, on ne sait rien du voyage d'An-

gleterre, dont il auroit dû, au moins à sa Femme & à ses Enfans, vanter ou excuser le succès. Tout étoit enseveli dans un profond silence, & il est presque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du sien dans sa réputation que son mérite, & communément il s'en faut beaucoup que ce ne soit assés.

En 1700 M. de Harlay, Premier Président, le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Académie ; & je lui ai oui dire que les deux ensemble remplissoient toute son ambition ; aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des Malades, quelque importans qu'ils fussent, & quelque utiles qu'ils dussent être, n'ont jamais pû le faire sortir de chés lui. Tout au plus a-t-il traité quelques Amis, mais en amis, & en leur faisant très peu de chose. Des Etrangers qui souhaitoient passionnément qu'il leur fit des Cours particuliers d'Anatomie, n'ont pû le tenter par les promesses les plus magnifiques & les plus sûres. Il ne vouloit point d'une augmen-

tation de fortune, qui lui eût coûté un temps destiné à de nouveaux progrès dans sa science.

Mais ce même temps qu'il estimoit plus que la richesse, il ne l'épargnoit point à ses devoirs ; il conçut volontairement le dessein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandoit selon l'usage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hasard, qui leur mettoit sous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre ; rien de suivi, rien de méthodique ne dirigeoit leurs connoissances. Il obtint de M. de Harlay, que l'on construisît un lieu où il leur feroit des Cours réglés d'Anatomie. S'il eût pris cette occasion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vûe, on ne l'eût pas blâmé d'accorder son intérêt avec celui du Public. D'ailleurs M. le Premier Président l'honoroit d'une affection particuliere ; & comme ce grand Magistrat avoit beaucoup d'esprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour sentir

tout ce qu'il valoit : mais M. Mery ne songea dans son nouvel établissement qu'à l'utilité publique, & il se tint heureux qu'on lui eût accordé un surcroît considérable d'assujettissement & de travail.

Son génie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'observation, & de se bien assurer de la simple vérité des choses. Il ne se pressoit point d'imaginer pourquoi telle disposition, telle structure ; il voyoit les faits d'autant plus sûrement, qu'il ne les voyoit point au travers d'un Systême déja formé qui eût pû les changer à ses yeux. Son Cabinet anatomique auquel il avoit travaillé une bonne partie de sa vie, ce nombre prodigieux de Dissections faites de sa main avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude ; il avoit été si long-temps appliqué à ne faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loisir de songer tant à deviner : mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de sagacité d'esprit à bien voir en cette matiere, qu'à deviner ; aussi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faisoit voir aux autres, il le leur déguisât.

ou l'embellît trop par ses discours ; à peine se pouvoit-il résoudre à l'expliquer, il falloit presque que les Piéces de son Cabinet parlassent pour lui.

On y en compte jusqu'à quatre-vingt d'importantes, soit Squeletes entiers, soit parties d'Animaux. Trente de ces Piéces regardent l'Homme ; & celle où sont tous les nerfs conduits depuis leur origine jusqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adresse singuliere & une persévérance infatigable ont été nécessaires pour finir ces Ouvrages ; aussi étoit-ce là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours pressé de rentrer dans ce lieu où toutes ces Machines démontées & dépouillées de ce qui nous les cache en les revêtant, lui présentoient la Nature plus à nud, & lui donnoient toujours à lui-même de nouvelles instructions. Cependant pour ne se pas trop glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des Animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des Liqueurs. *Nous autres Anatomistes*, m'a-t-il dit une fois,

nous sommes comme les Crocheteurs de Paris qui en connoissent toutes les rues jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les Maisons.

On a vû de lui dans nos Volumes quantité de morceaux sur ce que devient l'air entré par les Poumons, sur l'iris de l'Œil, sur la choroïde, &c. Il a donné une nouvelle structure au nerf optique, & a osé avancer qu'un Animal se multiplie sans accouplement; c'est la Moule d'Etang, dont il a donné la singuliere & bisarre Anatomie (a): mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes, a été son opinion sur la circulation du sang dans le Fœtus, ou sur l'usage du trou ovale, directement opposée à celle de tous les autres Anatomistes. Il fut cause que l'Académie dès son renouvellement en 1699 fut agitée par cette Question. Un monde d'Adversaires élevés contre lui, tant au dedans qu'au dehors de l'Académie, ne l'ébranla point. Il publia même en 1700 hors de nos Mémoires un Traité exprès sur ce sujet, auquel il joignit ses Remar-

(a) Voyez l'Hist. de 1710, p. 30 & suiv.

ques

ques ſur une nouvelle maniere de tailler de la Pierre, pratiquée alors par un Frere Jacques, Fran-Comtois : c'eſt-là le ſeul Livre qu'on ait de lui. On ne ſait point encore aujourd'hui quel parti eſt victorieux, & c'eſt une aſſés grande gloire pour celui qui ſeul étoit un parti. Il paroît, ainſi que nous oſâmes le ſoupçonner il y a long-temps, que les deux Syſtêmes opposés pourroient être vrais & ſe concilier, dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette conteſtation.

M. Mery étoit ſi retenu à former ou à adopter des Syſtêmes, qu'il héſitoit à recevoir, ou ſi l'on veut, ne recevoit pas celui de la Génération par les oeufs, ſi vraiſemblable, ſi appuyé, ſi généralement reçu. Il n'en ſubſtituoit pas d'autre à la place; mais des ſtructures de parties, qui effectivement ne s'y accordent pas trop, l'arrêtoient; (*a*) au lieu que les autres Anatomiſtes ſe laiſſent emporter à un grand

(a) Voyés l'Hiſtoire de 1701, pag. 38 & ſuiv. ſeconde Edition.

nombre d'apparences très-favorables, & se reposent en quelque sorte sur la Nature de la solution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardiesse & la timidité opposée; seulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences les Hommes sont nés Dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'effort pour être timides & Pyrrhoniens.

Cependant M. Mery peu disposé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les siennes particulieres. Le témoignage qu'il se rendoit de la grande sûreté de ses observations, & du peu de précipitation de ses conséquences, l'affermissoit dans ce qu'il avoit une fois pensé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore; les idées qu'on y prend sont plus roides & plus infléxibles, faute d'être traversées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine souplesse; on s'accoutume trop dans la solitude à ne penser que comme soi. Cette même retraite lui faisoit ignorer aussi des ménagemens d'expression nécessaires dans la

dispute ; il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un sentiment étoit absurde ; il le disoit, mais cet excès de naïveté & de sincérité ne blessoit pas tant dans l'intérieur de l'Académie. Et si les suites assés ordinaires du savoir n'y étoient excusées, où le seroient-elles ? On y a remarqué avec plaisir que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ses sentimens, en avoit changé en quelques occasions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'opération du Frere Jacques, & il se retracta dans la suite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiste de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery sur certains points qui lui avoient paru d'abord insoutenables, & il le raconte pour la gloire de M. Mery, & non pour la sienne.

Ce même Anatomiste prétend que M. Mery a entrevû la Valvule d'Eustachius, connu les Glandes de Couper long-temps avant Couper même. Mais il faut laisser les découvertes aux noms qui en sont en possession ; & quand même ce ne seroit que la faveur du

fort qui les leur auroit adjugées plutôt qu'à d'autres ; il vaut mieux n'en point appeller.

Malgré une constitution très-ferme, & une vie toujours très réglée d'un bout à l'autre, M. Mery se sentit presque tout d'un coup abandonné de ses jambes vers l'âge de soixante-quinze ans, sans avoir nulle autre incommodité. Il fut réduit à se renfermer absolument chés lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Académie qui pouvoient se plaindre de quelques-unes de ces sincérités dont nous avons parlé, allerent le voir pour le rassurer sur l'inquiétude où il eût pû être à leur égard, & renouveller une amitié qui à proprement parler, n'avoit pas été interrompue. Il fut sensiblement touché, & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces sentimens qu'il méritoit plus qu'il ne se les étoit attirés, & il ne pouvoit se lasser d'en marquer sa joie à M. Varignon, son fidéle ami, & de tous les temps.

Il s'affoiblissoit toujours, quoiqu'en conservant un esprit sain ; & enfin il mourut le trois Novembre 1722,

âgé de 77 ans. Il a laissé six Enfans de Catherine-Geneviéve Carrere, Fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de feue Madame.

Il a eu toute sa vie beaucoup de Religion, & des mœurs telles que la Religion les demande; ses derniéres années ont été uniquement occupées d'exercices de piété. Nous avons dit de feu M. Cassini, que les Cieux lui racontoient sans cesse la gloire de leur Créateur; les Animaux la racontoient aussi à M. Mery. L'Astronomie, l'Anatomie sont en effet les deux Sciences où sont le plus sensiblement marqués les caracteres du Souverain Etre; l'une annonce son Immensité par celle des Espaces célestes, l'autre son Intelligence infinie par la Méchanique des Animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage; l'Intelligence prouve encore plus que l'Immensité.

ELOGE
DE MONSIEUR
VARIGNON.

PIERRE VARIGNON naquit à Caën en 1654, d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort médiocre. Il avoit deux Freres qui suivirent la profession du Pere, & il étudia pour être Ecclésiastique.

Au milieu de cette éducation commune qu'on donne aux jeunes gens dans les Colléges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulierement vient par différens hasards se présenter à leurs yeux, & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de saisir son objet dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, & quelquefois les simples Maçons savent faire des Cadrans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifféremment. Il en apprit la prati-

que la plus grossiere, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ses Maîtres; mais il soupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Théorie générale, soupçon qui ne servoit qu'à l'inquieter & à le tourmenter sans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en Philosophie aux Jésuites de Caën, feuilletant par amusement différens Livres dans la Boutique d'un Libraire, il tomba sur un Euclide, & en lut les premieres pages, qui le charmerent non-seulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentit à y entrer. Comment l'Esprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talens? Il emporta l'Euclide chés lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raisons. L'incertitude éternelle, l'embarras sophistique, l'obscurité inutile & quelquefois affectée de la Philosophie des Ecoles, aiderent encore à lui faire goûter la clarté, la liaison, la sûreté des vérités géométriques. La Géométrie le conduisit aux Ouvrages de Descartes, & il fut frappé de cette nouvelle lumiere, qui de-là s'est répandue dans tout le Monde peu

ſant. Il prenoit ſur les néceſſités abſolues de la vie de quoi acheter des Livres de cette eſpéce, ou plutôt il les mettoit au nombre des néceſſités abſolues : il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la paſſion, qu'il ne les étudiât qu'en ſecret ; car ſes Parens qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faiſoient uſage, déſapprouvoient beaucoup & traverſoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il paſſa en Théologie ; & quoique l'importance des matieres, & la néceſſité dont elles ſont pour un Eccléſiaſtique, le fixaſſent davantage, ſa paſſion dominante ne leur fut pas entierement ſacrifiée.

Il alloit ſouvent diſputer à des Théſes dans les Claſſes de Philoſophie, & il brilloit fort par ſa qualité de bon Argumenteur, à laquelle concouroient & le caractere de ſon eſprit, & ſa conſtitution corporelle ; beaucoup de force & de netteté de raiſonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en Philoſophie dans le

même Collége, le connut. Un goût commun pour les choses de raisonnement, soit physiques, soit métaphysiques, & des disputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient besoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'assurer que tout étoit vû dans un sujet. Leurs caracteres differens faisoient un assortissement complet & heureux; l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, & par une fougue de raison; l'autre par une analise subtile, par une précision scrupuleuse, par une sage & ingénieuse lenteur à discuter tout.

M. l'Abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à son aise de M. Varignon, le logea avec lui; & enfin toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mît en état de suivre pleinement ses talens & son génie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente; il en détacha 300 qu'il donna par Contrat à M. Varignon. Ce peu qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur, étoit beaucoup aussi par rapport aux besoins & aux desirs du

Donataire. L'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon Ami.

L'Abbé perſuadé qu'il n'y avoit point de meilleur ſéjour que Paris pour des Philoſophes raiſonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maiſon du Fauxbourg Saint Jacques. Là ils penſoient chacun de ſon côté, car ils n'étoient plus tant en communauté de penſées. L'Abbé revenu des ſubtilités inutiles & fatiguantes, s'étoit tourné principalement du côté des Réflexions ſur l'Homme, ſur les Mœurs, & ſur les Principes du Gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathématiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir aſſés ſouvent, & quelquefois paſſer deux ou trois jours avec eux; il y avoit encore de la place pour un ſurvenant, & même pour un ſecond, ſorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Académie des Belles-Lettres, & fameux par les Hiſtoires qui ont paru de lui. Nous nous raſſemblions avec un extrême plaiſir, jeunes, pleins de la premiere ardeur de ſavoir, fort

unis, & ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un assés grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes Langues, de l'Empire des Lettres, & tous les sujets de cette petite société se sont dispersés de-là dans toutes les Académies.

M. Varignon, dont la constitution étoit robuste, au moins dans sa jeunesse, passoit les journées entieres au travail; nul divertissement, nulle récréation, tout au plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai oui dire que travaillant après souper selon sa coutume, il étoit souvent surpris par des Cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'étoit pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne sortoit de-là ni avec la tristesse que les matieres pouvoient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur seule de l'application : il en sortoit gai & vif, encore plein des plaisirs qu'il avoit pris, impatient de recommencer. Il rioit volon-

tiers en parlant de Géométrie, & à le voir on eût crû qu'il la falloit étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la sienne ; sa vie étoit une possession perpétuelle & parfaitement paisible de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant si on eût eu à chercher un homme heureux, on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut, mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans sa solitude du Fauxbourg Saint Jacques, il ne laissoit pas de lier commerce avec plusieurs Savans, & des plus illustres, tels que Messieurs du Hamel, du Verney, de la Hire.

M. du Verney lui demandoit assés souvent ses lumieres sur ce qu'il y a en Anatomie qui appartient à la Science des Méchaniques : ils examinoient ensemble des positions de Muscles, leurs points d'appui, leurs directions ; & M. du Verney apprenoit beaucoup d'Anatomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raisonnemens mathématiques appliqués à l'Anatomie.

Enfin en 1687 il se fit connoître du Public par son *Projet d'une nouvelle Méchanique*, dédié à l'Académie des Scien-

ces. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des vérités, & en découvrir les sources, ce sont deux choses qui peuvent d'abord paroître inséparables, & qui cependant sont souvent séparées, tant la Nature a été avare de connoissances à nôtre égard. En Méchanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la nécessité de l'Equilibre dans les cas où il arrive, mais on ne sçavoit pas précisément ce qui le causoit. C'est ce que M. Varignon apperçut par la Théorie des Mouvemens composés, & ce qui fait tout le sujet de son Livre. Les principes essentiels une fois trouvés, les vérités coulent avec une facilité délicieuse pour l'esprit; leur enchaînement est plus simple, & en même temps plus étroit; le spectacle de leur génération, qui n'a plus rien de forcé, en est plus agréable, & cette même génération plus légitime en quelque sorte est aussi plus féconde.

La nouvelle Méchanique fut reçue de tous les Géométres avec applaudissement, & elle valut à son Auteur deux places considérables, l'une de Géométre dans cette Académie en 1688, l'autre de Professeur en Mathé-

matiques au Collége Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choisi.

Il mit au jour en 1690 ses *Nouvelles Conjectures sur la Pésanteur.* Il conçoit une Pierre posée dans l'Air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la Terre. L'Air est un Liquide, dont par conséquent les différentes parties se meuvent en tous les sens imaginables ; & une direction quelconque étant déterminée, il n'est pas possible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la suivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faisant qu'une même colonne. La Pierre est donc frapée par des colonnes qui la poussent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, du haut en bas. Les colonnes qui la poussent latéralement d'Orient en Occident, ou au contraire, sont égales en longueur, & par conséquent en force, & il n'en résulte à la Pierre aucune impression. Mais celles qui la poussent de haut en bas, sont beaucoup plus longues que celles qui la poussent

de bas en haut, & cela à quelque distance de la Terre, où la Pierre ait jamais pû être portée. Elle sera donc poussée avec plus de force de haut en bas, que de bas en haut, & elle tombera vers le centre de la Terre, ou ce qui est le même, perpendiculairement à sa surface, parce que les colonnes latérales égales en forces l'empêchent de s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Si la Pierre étoit à une égale distance & de la Terre, & de la derniere surface de l'Air, elle demeureroit en repos ; plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'Air, on le dira de même de la matiere subtile, & de tout autre Liquide où des Corps seront posés. Telle est en général l'idée de M. Varignon sur la cause de la Pésanteur. Plusieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts l'extrême difficulté de cette matiere, & j'avoue qu'il pourroit bien aussi l'avoir prouvée. Du moins ce Systême a-t-il peu de sectateurs ; & quoique simple, bien lié, bien suivi, il est vrai qu'un Physicien, même avant la discussion, ne se sent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aisément défendu que persua-

dé. Aussi ne l'a-t-il point donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Systêmes. Le titre modeste de *Conjectures* répondoit sincérement à sa pensée; il ne croyoit point qu'en matiere de Physique, & principalement sur les premiers principes de la Physique, on pût passer la conjecture, & il sembloit être ravi que sa chere Géométrie eût seule la certitude en partage.

Dans ses recherches mathématiques, son génie le portoit toujours à les rendre les plus générales qu'il fût possible. Un Paysage dont on aura vû toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vû; il faut qu'il le soit d'un lieu assés élevé, où tous les objets auparavant dispersés se rassemblent sous un seul coup d'oeil. Il en va de même des vérités géométriques; on en peut voir un grand nombre dispersées çà & là, sans ordre entr'elles, sans liaison; mais pour les voir toutes ensemble & d'un coup d'oeil, on est obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adresse. Les formules générales algébriques sont les lieux élevés où l'on

l'on se place pour découvrir tout à la fois un grand Pays. Il n'y a peut-être pas eu de Géométre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait sentir le prix de ses Formules, que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de saisir avidement la Géométrie des Infiniment Petits dès qu'elle parut ; elle s'éleve sans cesse au plus haut point de vûe, à l'infini, & de-là elle embrasse une étendue infinie. Avec quel transport vit-il naître une nouvelle Géométrie & de nouveaux plaisirs ! Quand cette belle & sublime Méthode fut attaquée dans l'Académie même, (*a*) car il falloit qu'elle subît le sort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens Défenseurs, & il força en sa faveur son caractere naturel, ennemi de toute contestation. Il se plaignit quelquefois à moi que cette dispute l'avoit interrompu dans des recherches sur le Calcul intégral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il sacrifia les infiniment Petits à eux-mêmes ; le plaisir & la gloire d'y faire des progrès, au devoir plus pressant de les défendre.

Tous les Volumes que l'Académie a

(a) Voyés l'Hist. de 1701, p. 89 & suiv. 2. Edit.

imprimés rendent compte de ses travaux. Ce ne sont presque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes Théories complettes sur les loix du mouvement, sur les forces centrales, sur la résistance des milieux au mouvement. Là, par le moyen de ses Formules générales, rien ne lui échape de ce qui est dans l'enceinte de la matiere qu'il traite. Outre les vérités nouvelles, on en voit d'autres déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts se rendre dans sa Théorie. Toutes ensemble font corps, & les vuides qu'elles laissoient auparavant entr'elles se trouvent remplis.

La certitude de la Géométrie n'est nullement incompatible avec l'obscurité & la confusion; & elles sont quelquefois telles, qu'il est étonnant qu'un Géométre ait pû se conduire sûrement dans le labyrinthe ténébreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne causent jamais cette désagréable surprise; il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour; il ne s'épargne point, comme font quelquefois de Grands Hommes, le travail de l'arrangement, beaucoup moins flateur, & souvent

plus pénible que celui de la production même; il ne recherche point par des sous-entendus hardis la gloire de paroître profond.

Il possédoit fort l'Histoire de la Géométrie. Il l'avoit apprise, non pas tant précisément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu rassembler des lumieres de tous côtés. Cette connoissance historique est sans doute un ornement pour un Géométre, mais de plus ce n'est pas un ornement inutile. En général, plus l'esprit a été tourné & retourné en différens sens sur une matiere, plus il en devient fécond.

Quoique la santé de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'assiduité & la contention du travail lui causerent en 1705 une grande maladie. On n'est guére si habile impunément. Il fut six mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuisement d'esprits visible. Il m'a conté que quelquefois dans des accès de fiévre il se croyoit au milieu d'une Forêt, où il voyoit toutes les feuilles des arbres couvertes de calculs algebriques. Condamné par ses Médecins, par ses amis, & par lui même, à se priver de tout

travail, il ne laissoit pas, dès qu'il étoit seul dans sa chambre, de prendre un Livre de Mathématique, qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un malade, & n'avoit pas besoin de jouer beaucoup.

Il est à remarquer par rapport à son caractere, que ce fut en ce temps-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis sur de certains Espaces plus qu'infinis que ce grand Géométre attribuoit aux Hyperboles. Il soutenoit au contraire qu'ils n'étoient que finis(a). La critique avoit tous les assaisonnemens possibles d'honnêteté; mais enfin c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifférent pour ces sortes de choses; & celui-ci touché du seul intérêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Mémoires à l'insû de l'Auteur, qui se trouva Aggresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie & de sa langueur, & ne profita nullement du passé. L'Edition de son *Projet de nouvelle Mécha-*

(a) Voyés l'Hist. de 1706, p. 47.

nique ayant été entierement débitée, il ſongea à en faire une ſeconde, ou plutôt un Ouvrage tout nouveau,quoique ſur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien ſentir la grande acquiſition de richeſſes qu'il avoit faite dans l'intervalle ; mais il ſe plaignoit ſouvent que le temps lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de viſites, ſoit de François, ſoit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vû, & les autres pour le conſulter & pour s'inſtruire ; des Ouvrages de Mathématique que l'autorité ou l'amitié de quelques perſonnes l'engageoient à examiner, & dont il ſe croyoit obligé de rendre le compte le plus exact ; un grand commerce de Lettres avec les principaux Géométres de l'Europe, & des Lettres ſavantes & travaillées, car il ne falloit pas plus ſe négliger avec ces Amis-là qu'avec le Public même, tout cela nuiſoit beaucoup au Livre qu'il avoit entrepris. C'eſt ainſi qu'on devient célébre, parce qu'on a été maître de diſpoſer d'un grand loiſir ; & qu'on perd ce loiſir ſi précieux, parce

qu'on eſt devenu célébre. De plus, ſes meilleurs Ecoliers, ſoit du Collége Mazarin, ſoit du Collége Royal, car il y occupoit auſſi une Chaire de Mathématique, étoient en poſſeſſion de lui demander des leçons particulieres. La joie de voir qu'ils en demandaſſent, ſon zéle pour les Mathématiques, ſa bonté naturelle, ſon inclination à étendre un devoir plutôt qu'à le reſſerrer, leur avoit donné ce droit, & ôté la crainte d'en uſer trop librement. Il ſoupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année; il s'enfuyoit à quelque Campagne, où les journées entieres étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré ſon extrême amour pour la paix, il a fini ſa vie par être embarqué dans une conteſtation. Un Religieux Italien habile en Mathématique l'attaqua ſur la Tangente & l'Angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans la Géométrie des Infiniment Petits. Il ſe crut obligé de répondre; & à dire le vrai, les Indifferens ne l'euſſent pas trop cru. Je ne crois pas ſortir du perſonnage de ſimple Hiſtorien, en aſſurant que ſa gloire ne couroit

aucun péril; mais il étoit ſenſible de ce côté là, ou plutôt toute ſa ſenſibilité y étoit raſſemblée. Il répondit par le dernier Mémoire qu'il ait donné à l'Académie, & qui a été le ſeul ou il fût queſtion d'un différend. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore, il n'y nommoit point ſon Adverſaire, qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoiſſoit, qui ne ſe cachoit point; quoiqu'on lui repréſentât la parfaite inutilité, & même la ſuperſtition de cette reticence, il s'obſtina toujours à ne le nommer que l'*Aggreſſeur*. Il eſt vrai qu'il n'en uſoit pas ſi honnêtement à l'égard des Paralogiſmes, & qu'il leur donnoit leur véritable nom.

Dans les deux dernieres années de ſa vie, il fut fort incommodé d'un rhumatiſme placé dans les muſcles de la poitrine; il ne pouvoit marcher quelque temps ſans être obligé de ſe repoſer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours, & tous les remédes y furent inutiles, ce qui ne le ſurprenoit pas beaucoup. Il n'en relâcha rien de ſes occupations ordinaires; & enfin, après avoir fait ſa Claſſe au

Collége Mazarin le 22 Décembre 1722 ſans être plus mal que de coutume, il mourut ſubitement la nuit ſuivante.

Son caractere étoit auſſi ſimple que ſa ſupériorité d'eſprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même louange à tant de perſonnes de cette Académie, qu'on peut croire que le mérite en appartient plutôt à nos Sciences qu'à nos Savans. Il ne connoiſſoit point la jalouſie. Il eſt vrai qu'il étoit à la tête des Géométres de France, & qu'on ne pouvoit compter les grands Géométres de l'Europe ſans le mettre du nombre. Mais combien d'Hommes en tout genre élevés à ce même rang ont fait l'honneur à leurs inférieurs d'en être jaloux & de les décrier? La paſſion de conſerver une premiere place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que quand on lui préſentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection & à la difficulté: le feu de ſon eſprit, des vûes dont il étoit plein ſur chaque matiere venoient traverſer trop impétueuſement celles qu'on lui offroit; mais on parvenoit aſſés facilement à obtenir de lui

lui donne une attention plus tranquille & plus favorable. Il mettoit dans la dispute une chaleur que l'on n'eût jamais cru qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir nettes, franches, loyales en toute occasion, exemptes de tout soupçon d'intérêt indirect & caché, auroient seules suffi pour justifier la Province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer; il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les Hommes, dont effectivement le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vû personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possédoit la vertu de reconnoissance au plus haut degré; il faisoit le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le Bienfaicteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne se croyoit jamais acquitté par toutes ces compensations, dont on s'établit soi-même pour Juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas besoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformé-

ment à cet état. Aussi sa mort subite n'a-t-elle point allarmé ses Amis.

Il m'a fait l'honneur de me léguer tous ses Papiers par son Testament. J'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me sera possible. La nouvelle Méchanique est en assés bon état, & va paroître au jour ; j'espére que les Lettres la suivront. Du reste, je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des trésors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en serai cru : il faudroit un plus habile homme pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque espérance de succès.

ELOGE
DU
CZAR PIERRE I.

COMME il eſt ſans exemple que l'Académie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes Membres, nous ſommes obligés d'avertir que nous ne regarderons le feu Czar qu'en qualité d'Académicien, mais d'Académicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vaſtes Etats de ſa domination; & quand nous le regarderons comme Guerrier & comme Conquérant, ce ne ſera que parce que l'Art de la Guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes Sujets.

La Moſcovie ou Ruſſie étoit encore dans une ignorance & dans une groſſiereté preſque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des Nations. Ce n'eſt pas que l'on

Le Christianisme même, qui impose quelque nécessité de savoir, du moins au Clergé, laissoit le Clergé dans des ténébres aussi épaisses que le Peuple ; tous savoient seulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins ; nul Ecclésiastique n'étoit assés habile pour prêcher devant des Auditeurs si peu redoutables ; il n'y avoit presque pas de Livres dans les plus anciens & les plus riches Monasteres, même à condition de n'y être pas lûs. Il régnoit par-tout une extrême dépravation de moeurs & de sentimens, qui n'étoit pas seulement, comme ailleurs, cachée sous des dehors légers de bienséance, ou revêtue de quelque apparence d'esprit & de quelques agrémens superficiels. Cependant ce même Peuple étoit souverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoissoit point ; & c'est le comble de l'ignorance que d'être orgueilleuse. Les Czars y avoient contribué en ne permettant point que leurs Sujets voyageassent : peut-être craignoit-on qu'ils ne vinssent à ouvrir les yeux sur leur malheureux état. La Nation Moscovite, peu connue que de ses plus

proches Voisins, faisoit presque une Nation à part, qui n'entroit point dans le systême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaison avec les autres Puissances, & peu de considération chés elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de temps en temps quelque révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moscovie, lorsque le Prince Pierre naquit le 11 Juin 1672 du Czar Alexis Michaelowits & de Natalie Kirilouna Nariskin sa seconde Femme. Le Czar étant mort en 1676, Fedor au Théodore son Fils aîné lui succéda, & mourut en 1682, après six ans de régne. Le Prince Pierre, âgé seulement de dix ans, fut proclamé Czar en sa place au préjudice de Jean, quoiqu'aîné, dont la santé étoit fort foible & l'esprit imbécille. Les Strelitz excités par la Princesse Sophie, qui espéroit plus d'autorité sous Jean son Frere de Pere & de Mere, & incapable de tout, se révolterent en faveur de Jean; & pour éteindre la Guerre civile, il fut réglé que les deux Freres régneroient ensemble.

Pierre, déja Czar dans un âge si tendre, étoit très-mal élevé, non-seulement

par le vice général de l'éducation Moscovite, par celui de l'éducation ordinaire des Princes, que la flatterie se hâte de corrompre dans le temps même destiné aux préceptes & à la vérité, mais encore plus par les soins de l'ambitieuse Sophie, qui déja le connoissoit assés pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand Prince & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ses lumieres naturelles, de lui gâter le coeur, de l'avilir par les plaisirs. Mais ni la bonne éducation ne fait les grands caracteres, ni la mauvaise ne les détruit. Les Héros en tout genre sortent tout formés des mains de la Nature, & avec des qualités insurmontables. L'inclination du Czar Pierre pour les Exercices militaires se déclara dès sa premiere jeunesse : il se plaisoit à battre le Tambour; & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuser, comme un enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'est qu'il cherchoit à s'y rendre habile; & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats qui n'y réussissoient pas si bien que lui.

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en habits & en équipages de chevaux. Pour lui, quoique blessé dès-lors de ce faste, qu'il jugeoit inutile & onéreux, il vit cependant avec plaisir que les Sujets, qui n'avoient été jusque-là que trop éloignés de toute sorte de magnificence, en prenoient peu à peu le goût.

Il conçut qu'il pouvoit employer à de plus nobles usages la force de son exemple. Il forma une Compagnie de cinquante Hommes, commandée par des Officiers étrangers, & qui étoient habillés & faisoient leurs exercices à l'Allemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades, celui de Tambour. Ce n'étoit pas une représentation frivole qui ne fît que fournir à lui & à sa Cour une matiere de divertissement & de plaisanterie. Il avoit bien défendu à son Capitaine de se souvenir qu'il étoit Czar ; il servoit avec toute l'exactitude & toute la soumission que demandoit son emploi ; il ne vivoit que de sa paye, & ne couchoit que dans une tente de Tambour à la suite de sa Compagnie. Il devint Sergent, après l'avoir mérité

au jugement des Officiers, qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable ; & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ses Camarades même auroient approuvé l'élévation. Par-là il vouloit apprendre aux Nobles que la naissance seule n'étoit point un titre suffisant pour obtenir les Dignités militaires, & à tous ses Sujets que le mérite seul en étoit un. Les bas emplois par où il passoit, la vie dure qu'il y essuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui même qu'il tenoit de son autorité despotique.

A cette premiere Compagnie de cinquante Hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des Etrangers, toujours disciplinées à la maniere d'Allemagne, & il forma enfin un Corps considérable. Comme il avoit alors la Paix, il faisoit combattre une Troupe contre une autre, ou représentoit des siéges de Places ; il donnoit à ses Soldats une expérience qui ne coûtoit point encore de sang ; il essayoit leur valeur, & préludoit à des Victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela

comme un amusement d'un jeune Prince, & se divertissoient eux-même des nouveaux Spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intéressoit plus qu'il ne pensoient. Le Czar qui les voyoit trop puissans, & d'ailleurs uniquement attachées à la Princesse Sophie, cachoit dans le fond de son cœur un dessein formé de les abattre; & il vouloit s'assurer de Troupes, & mieux instruites, & plus fidelles.

En même temps il suivoit une autre vûe aussi grande & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoise, qu'il avoit trouvée sur un Lac d'une de ses Maisons de plaisance, où elle demeuroit abandonné & inutile, l'avoit frappé, & ses pensées s'étoient élevées jusqu'à un projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord construire à Moscou de petits Bâtimens par des Hollandois, ensuite quatre Frégates de quatre piéces de canon sur le Lac de Pereslave. Déja il leur avoit appris à se battre les unes contre les autres. Deux Campagnes de suite il partit d'Arkangel sur

des Vaisseaux Hollandois ou Anglois, pour s'instruire par lui-même de toutes les opérations de Mer.

Au commencement de 1696 le Czar Jean mourut, & Pierre, seul Maître de l'Empire, se vit en état d'exécuter ce qu'il n'eût pû avec une autorité partagée. L'ouverture de son nouveau Régne fut le Siége d'Azof sur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697, après avoir fait venir des Venitiens pour construire sur le Don des Galeres qui en fermassent l'embouchure, & empêchassent les Turcs de secourir la Place.

Il connut par-là mieux que jamais l'importance d'une Marine ; mais il sentit aussi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaisseaux que des Etrangers, ou de n'en construire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer ; & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être seulement mis en délibération, & que l'exécution de ses vûes, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entierement sur lui une démarche hardie, bisarre en apparence, & qui, si elle manquoit de succès, ne pouvoit être justifié qu'auprès

du petit nombre de ceux qui reconnoissent le grand par-tout où il se trouve. En 1698, n'ayant encore régné seul que près de deux ans, il envoya en Hollande une Ambassade, dont les Chefs étoient M. le Fort, Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin Grand Chancelier; & il se mit dans leur suite *incognito*, pour aller apprendre la construction des Vaisseaux.

Il entra à Amsterdam dans la Maison de l'Amirauté des Indes, & se fit inscrire dans le Rolle des Charpentiers sous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à son Grand-Pere; car dans la Langue Russienne cette différence de terminaison marque un homme du peuple ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il restât aucune trace de sa suprême Dignité. Il l'avoit entierement oubliée, ou plutôt il ne s'en étoit jamais si bien souvenu, si elle consiste plus dans des fonctions utiles aux Peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagne. Il travailloit dans le Chantier avec plus d'assiduité & plus d'ardeur que ses Com-

pour sa hardiesse, que de celui qu'ils devoient à ses ordres. Dès l'année 1700 il eut remis sur pied 30000 hommes d'Infanterie réglée, dont faisoient partie les Troupes qu'il avoit eu déja la prévoyance de former & de s'attacher particulierement.

Alors se déclara dans toute son étendue le vaste projet qu'il avoit conçu. Tout étoit à faire en Moscovie, & rien à perfectionner. Il s'agissoit de créer une Nation nouvelle ; &, ce qui tient encore de la Création, il falloit agir seul, sans secours, sans instrumens. L'aveugle politique de ses Prédécesseurs avoit presque entierement détaché la Moscovie du reste du Monde ; le Commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point ; & cependant toutes les richesses, & même celles de l'esprit, dépendent du Commerce. Le Czar ouvrit ses grands Etats, jusque-là fermés. Après avoir envoyé ses principaux Sujets chercher des connoissances & des lumieres chés les Etrangers, il attira chés lui tout ce qu'il put d'Etrangers capables d'en apporter à ses Sujets, Officiers de Terre & de Mer, Matelots, Ingénieurs, Mathémati-
ciens,

ciens, Architectes, Gens habiles dans la découverte des Mines & dans le travail des Métaux, Médecins, Chirurgiens, Artisans de toutes les espéces.

Toutes ces nouveautés cependant, aisées à décrier par le seul nom de nouveautés, faisoient beaucoup de mécontens ; & l'autorité despotique, alors si légitimement employée, n'étoit qu'à peine assés puissante. Le Czar avoit affaire à un Peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux, accoutumé à des châtimens cruels & souvent injustes, détaché de l'amour de la vie par une affreuse misere, persuadé par une longue expérience qu'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens & les plus légers, tels que celui des anciens habits, où le retranchement des longues barbes, trouvoient une opposition opiniâtre, & suffisoient quelquefois pour causer des séditions. Aussi pour lier la Nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un Peuple plus doux & plus traitable ; & le Czar y étoit d'autant plus

obligé, que les Moscovites ne connois-soient la grandeur & la supériorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince, & à peine un Maître.

En 1700 le Czar soutenu de l'alliance d'Auguste Roi de Pologne, entra en Guerre avec Charles XII Roi de Suede, le plus redoutable Rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas seulement ennemi de toute mollesse, mais amoureux des plus violentes fatigues & de la vie la plus dure, recherchant les périls par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extrémités où son courage le portoit; enfin c'étoit Alexandre, s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur spéculative d'une Prédestination absolue.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne se trouvât entre les deux Nations. Des Moscovites qui n'avoient encore qu'une légere teinture de discipline, nulle ancienne habitude

de valeur, nulle réputation qu'ils craignissent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suedois exactement disciplinés depuis long-temps, accoutumés à combattre sous une longue suite de Rois guerriers leurs Généraux, animés par le seul souvenir de leur Histoire. Aussi le Czar disoit-il en commençant cette Guerre : *Je sai bien que mes Troupes seront long-temps battues, mais cela même leur apprendra enfin à vaincre.* Il s'armoit d'une patience plus héroïque que la valeur même, & sacrifioit l'intérêt de sa gloire à celui qu'avoient ses Peuples de s'aguerrir.

Cependant après que les mauvais succès des premiers commencemens eurent été essuyés, il remporta quelques avantages assés considérables, & la fortune varia, ce qui honoroit déja assés ses armes. On put espérer de se mesurer bientôt avec les Suedois sans inégalité, tant les Moscovites se formoient rapidement. Au bout de quatre ans le Czar avoit déja fait d'assés grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suede, pour être en état de songer à bâtir une Place dont le Port situé sur la Mer Baltique,

pût contenir une Flotte, & il commença en effet le fameux Petersbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suedois n'ont pû l'en chasser, & il a rendu Petersbourg une des meilleures Forteresses de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit prescrite à lui-même, de n'avancer dans les Dignités de la Guerre qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno en Lithuanie, où se trouvoient le Roi de Pologne & les principaux Seigneurs de ce Royaume, il pria ce Prince de prendre le commandement de son Armée, quelques jours après il lui fit proposer en public par le Général Moscovite Ogilvi de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguste répondit qu'il ne connoissoit pas encore assés les Officiers Moscovites, & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces Emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicou & le Lieutenant-Colonel Pierre Alexiowits, c'est-à-dire le Czar. Le Roi dit qu'il connoissoit le mérite de Menzicou, & qu'il lui feroit incessamment expédier le Brevet; mais que pour l'autre il n'étoit

pas assés informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiowits, & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit là une espéce de Comédie, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grands désavantages qu'il eut contre les Suedois depuis 1704, enfin il remporta sur eux en 1709 devant Pultava une victoire complette; il s'y montra aussi grand Capitaine que brave Soldat, & il fit sentir à ses Ennemis combien ses Troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suedoise fut prisonniere de guerre, & on vit un Héros tel que le Roi de Suede fugitif sur les Terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant Général.

Il faisoit manger à sa table les Généraux Suedois prisonniers; & un jour qu'il but à la santé de ses Maitres dans l'Art de la Guerre, le Comte de Rhinschild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre,

Vous, dit-il, *Messieurs les Généraux*. *V. M. est donc bien ingrate*, répliqua le Comte, *d'avoir si maltraité ses Maîtres*. Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingratitude, fit rendre aussi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suede. Il acheva de conquerir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande & une partie de la Pomeranie Suedoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à son Petersbourg naissant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâir, & le peupla, tant des anciens Artisans de Moscovie, que de ceux qu'il rassembloit de toutes parts.

Il fit construire des Galeres inconnues jusque-là dans ces Mers, pour aller sur les Côtes de Suede & de Finlande, pleines de Rochers & inaccessibles aux Bâtimens de haut bord. Il acheta des Vaisseaux d'Angleterre, & fit travailler sans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de

quatre-vingt-dix piéces de canon, où il eut le sensible plaisir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moscovites. Ce grand Navire fut lancé à la Mer en 1718, au milieu des acclamations de tout un Peuple, & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suedois à Pultava lui produisit, par rapport à l'établissement des Arts, un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de trois mille Officiers Suedois furent dispersés dans tous ses Etats, & principalement en Siberie, vaste Pays qui s'étend jusqu'aux confins de la Chine, & destiné à la punition des Moscovites exilés. Ces Prisonniers qui manquoient de subsistance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, se mirent presque tous à exercer les différens Métiers dont ils pouvoient avoir quelque connoissance, & la nécessité les y rendit promptement assés habiles. Il y eut parmi eux jusqu'à des Maîtres de Langues & de Mathématiques. Ils devinrent une espéce de Colonie qui civilisa les anciens Habitans; & tel Art qui, quoiqu'établi à Moscou ou à Petersbourg, eût pû être long-temps à pénétrer en

Siberie, s'y trouva porté tout d'un coup.

L'Histoire doit avouer les fautes des Grands Hommes, ils en ont eux-mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la Tréve qu'il avoient avec le Czar, il se laissa enfermer en 1712 par leur Armée sur les bords de la Riviere de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son Armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient; elle envoya négocier avec le Grand Vizir, en lui laissant entrevoir une grosse somme d'argent. Il se laissa tenter, & la prudence du Czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la Czarine instituât l'Ordre de Sainte Catherine, dont elle seroit Chef, & où il n'entreroit que des Femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-seulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime, mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui soit glorieux.

Le Roi de Suede étant sorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Roman

man n'auroit osé feindre, le Czar se retrouva ce formidable Ennemi en tête, mais il étoit fortifié de l'Alliance du Roi de Danemarck. Il porta la Guerre dans le Duché de Hollstein, Allié de la Suede, & en même temps il y porta ses observations continuelles & ses études politiques. Il faisoit prendre par des Ingénieurs le plan de chaque Ville, & les desseins des différens Moulins & des Machines qu'il n'avoit pas encore; il s'informoit de toutes les particularités du Labourage & des Métiers, & par-tout il engageoit d'habiles Artisans qu'il envoyoit chés lui. A Gottorp, dont le Roi de Danemarck étoit alors Maître, il vit un grand Globe céleste en dedans, & terrestre en dehors, fait sur un dessein de Ticho-Brahé. Douze personnes peuvent s'asseoir dedans autour d'une table, & y faire des observations célestes, en faisant tourner cet énorme Globe. La curiosité du Czar en fut frappée, il le demanda au Roi de Danemarck, & fit venir exprès de Petersbourg une Frégate qui l'y porta. Des Astronomes le placerent dans une grande Maison bâtie pour cet usage.

La Moscovie vit en 1714 un specta-

cle tout nouveau, & que le Czar étoit peut-être surpris de lui donner si-tôt, un Triomphe pour une Victoire navale remportée sur les Suedois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moscovite entra dans le Port de Petersbourg avec les Vaisseaux ennemis qu'elle amenoit, & le Contre-Amiral Suedois Ockrenskield prisonnier, chargé de sept blessures. Les Troupes débarquées passerent avec pompe sous un Arc de Triomphe qu'on avoit élevé; & le Czar qui avoit combattu en personne, & qui étoit le vrai Triomphateur, moins par sa qualité de Souverain, que par celle de premier Instituteur de la Marine, ne parut dans cette Marche qu'à son rang de Contre-Amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle, où le Vice-Czar Romanodofski, assis sur un Trône au milieu d'un grand nombre de Senateurs, le fit appeller, reçut de sa main une Relation du Combat; & après l'avoir assés long-temps interrogé, l'éleva par l'avis du Conseil à la Dignité de Vice-Amiral. Ce Prince n'avoit pas besoin de l'Esclave des Triomphateurs Romains, il savoit assés lui seul prescrire de la modestie à son Triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de générosité, en traitant le Contre-Amiral Suedois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le Général Rhinschild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à se retrouver dans un ennemi, & qui s'y respecte.

Nous supprimerons désormais presque-tout ce qui appartient à la Guerre. Tous les obstacles sont surmontés, & d'assés beaux commencemens établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Danemarck à Copenhague, & y passa trois mois. Là il visita tous les Colléges, toutes les Académies, & vit tous les Savans. Il lui étoit indifférent de les faire venir chés lui, ou d'aller chés eux. Tous les jours il alloit dans une Chaloupe avec deux Ingénieurs côtoyer les deux Royaumes de Danemarck & de Suede, pour mesurer toutes les sinuosités, sonder tous les fonds, & porter ensuite le tout sur des Cartes si exactes, que le moindre banc de sable ne leur a pas échappé. Il falloit qu'il fût bien respecté de ses Alliés, pour n'être pas traversé par eux-mêmes dans ce grand soin de s'instruire si particulierement.

Ils lui donnerent encore une marque de considération plus éclatante. L'Angleterre étoit son alliée aussi-bien que le Danemarck, & ces deux Puissances ayant joint leurs Flottes à la sienne, lui déférerent le commandement en chef. Les Nations les plus expérimentées sur la Mer vouloient bien déja obéir au premier de tous les Russes qui eût connu la Mer.

De Danemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre & à Volfembutel, toujours observant, & de-là en Hollande, où il laissa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'essentiel à apprendre ni à transporter chés lui ; mais il lui restoit à voir la France, un Pays où les connoissances ont été portées aussi loin, & les agrémens de la société plus loin que par-tout ailleurs ; seulement est-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un bisarre mépris du bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la Personne du Roi encore enfant. On le vit qui traversoit avec lui les Appartemens du Louvre, le conduisant par la main, & le prenant presque entre ses bras pour

le garantir de la foule, aussi occupé de ce soin & d'une maniere aussi tendre que son propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717 il fit l'honneur à l'Académie des Sciences d'y venir. Elle se para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'Expériences ou de Machines. Dès qu'il fut retourné dans ses Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins Ecossois, son premier Médecin, qu'il vouloit bien être Membre de cette Compagnie; & quand elle lui en eut rendu graces avec tout le respect & toute la reconnoissance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'ose appeller une Lettre de remerciment, quoiqu'elle vînt d'un Souverain qui s'étoit accoutumé depuis long-temps à être homme. Tout cela est imprimé dans l'Histoire de 1720; & tout glorieux qu'il est à l'Académie, nous ne le répeterons pas. On étoit ici fort régulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Académicien, & il le recevoit avec plaisir de la part de ses Confreres. Les Sciences, en faveur desquelles il s'abaissoit au rang de simple Particulier,

doivent l'élever en récompense au rang des Augustes & des Charlemagnes, qui leur ont aussi accordé leur familiarité.

Pour porter la puissance d'un Etat aussi loin qu'elle puisse aller, il faudroit que le Maître étudiât son Pays presque en Géographe & en Physicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla sans relâche à acquérir cette connoissance & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des Ministres peu accoutumés à rechercher si soigneusement le bien public; il n'en croyoit que ses yeux, & des voyages de trois ou quatre cens lieues ne lui coûtoient rien, pour s'instruire par lui-même. Il les faisoit accompagné seulement de trois ou quatre personnes, & avec cette intrépidité qui suffit seule pour éloigner les périls. Aussi le Czar possédoit-il si exactement la Carte de son vaste Empire, qu'il conçut sans crainte de se tromper les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant sur la situation en général, que sur les détails particuliers des Pays.

Comme tous les Méridiens se rassemblent sous le Pole en un seul point,

les François & les Chinois, par exemple, se trouveroient voisins du côté du Septentrion, si leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainsi la situation fort Septentrionale de l'Empire Moscovite jointe à sa grande étendue, fait que par ses parties Méridionales il touche aux parties Septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il est le voisin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Asie; il a d'ailleurs de grandes Rivieres qui tombent en différentes Mers; la Duvine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan; le Don dans la Mer Noire, partie de la Méditerranée; le Volga dans la Mer Caspienne. Le Czar comprit que ces Rivieres, jusque-là presque inutiles, réuniroient chez lui tout ce qu'il y a de plus séparé, s'il les faisoit communiquer entr'elles, soit par de moindres Rivieres qui s'y jettent, soit par des Canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les Nivellemens nécessaires, choisit lui-même les lieux où les Canaux devoient être creusés, & régla le nombre des Ecluses.

La jonction de la Riviere de Volkoua, qui passe à Petersbourg avec le Volga, est présentement finie, & l'on fait par eau à travers toute la Russie un chemin de plus de huit cens lieues depuis Petersbourg jusqu'à la Mer Caspienne, ou en Perse. Le Czar envoya à l'Académie le Plan de cette grande communication, où il avoit tant de part comme Ingénieur ; il semble qu'il voulût faire ses preuves d'Académicien.

Il y a encore un autre Canal fini qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs ayant repris la Ville d'Asof, située à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce Canal attend une nouvelle conquête.

Vers l'Orient la domination du Czar s'étend dans un espace de plus de quinze cens lieues jusqu'aux Frontieres de la Chine & au voisinage des Mers du Japon. Les Caravanes Moscovites qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entiere à leur voyage. C'étoit-là une ample matiere à exercer un génie tel que le sien ; car ce long chemin pouvoit être & abrégé & facilité, soit par des communications de Rivieres, soit par d'autres travaux, soit

par des Traités avec des Princes Tartares, qui auroient donné passage dans leur Pays. Le voyage pouvoit n'être que de quatre mois. Selon son dessein, tout doit aboutir à Petersbourg, qui par sa situation seroit un Entrepôt du Monde. Cette Ville, à qui il avoit donné la naissance & son nom, étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre son Fondateur; & comme Alexandrie se trouva si heureusement située qu'elle changea la face du Commerce d'alors, & en devint la Capitale à la place de Tyr, de même Petersbourg changeroit les Routes d'aujourd'hui, & deviendroit le centre d'un des plus grands Commerces de l'Univers.

Le Czar porta encore ses vûes plus loin. Il voulut savoir quelle étoit sa situation à l'égard de l'Amérique, si elle tient à la Tartarie, ou si la Mer du Septentrion donnoit un passage dans ce grand Continent, ce qui lui auroit encore ouvert le nouveau Monde. De deux Vaisseaux qui partirent d'Arkangel pour cette découverte jusqu'à présent impossible, l'un fut arrêté par les Glaces; on n'a pas eu de nouvelles de l'autre, qui apparemment a péri.

Au commencement de cette année il a encore donné ordre à un habile Capitaine de Marine d'en construire deux autres pour le même dessein. Il falloit que dans de pareilles entreprises l'opiniâtreté de son voyage se communiquât à ceux qu'il employoit.

La révolution arrivée en Perse par la révolte de Mahmoud, attira de ce côté-là les Armes du Czar & du Grand Seigneur. Le Czar s'empara de la Ville de Derbent sur la Côte occidentale de la Mer Caspienne, & de tout ce qui lui convenoit par rapport au projet d'étendre le Commerce de Moscovie : il fit lever le Plan de cette Mer ; & grace à ce Conquérant Académicien, on en connut enfin la véritable figure, fort différente de celle qu'on lui donnoit communément. L'Académie reçut aussi du Czar une Carte de sa nouvelle Mer Caspienne.

La Moscovie avoit beaucoup de Mines, mais ou inconnues, ou négligées par l'ancienne paresse & le découragement général de la Nation. Il n'étoit pas possible qu'elles échappassent à la vive attention que le Souverain portoit sur tout. Il fit venir d'Allemagne des

gens habiles dans la Science des Métaux, & mit en valeur tous ces Trésors enfouis ; il lui vint de la Poudre d'or des bords de la Mer Caspienne & du fond de la Siberie. On dit qu'une livre de cette derniere Poudre rendoit quatorze onces d'Or pur. Du moins le Fer, beaucoup plus nécessaire que l'Or, devint commun en Moscovie, & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'employent.

On ne peut que parcourir les différens établissemens que lui doit la Moscovie, & seulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes, aussi belle & aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assés grande partie des Officiers sont déja Moscovites. On convient que la Cavalerie n'est pas si bonne, faute de bons chevaux.

Une Marine de quarante Vaisseaux de ligne & de deux cens Galeres.

Des Fortifications selon les dernieres régles à toutes les Places qui en méritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit, que les Bois les plus écartés.

Une Académie de Marine & de Navigation, où toutes les Familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des Colléges à Moscou, à Petersbourg & à Kiof, pour les Langues, les Belles-Lettres & les Mathématiques; de petites Ecoles dans les Villages, où les enfans des Paysans apprennent à lire & à écrire.

Un Collége de Médecine, & une belle Apoticairerie publique à Moscou, qui fournit de remédes les grandes Villes & les Armées. Jusque-là il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun Médecin que pour le Czar, nul Apoticaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie, dont le nom n'étoit seulement pas connu; & ce qu'on peut compter pour une excellente Leçon toujours subsistante, le Cabinet du fameux M. Ruisch acheté par le Czar, où sont rassemblées tant de Dissections si fines, si instructives & si rares.

Un Observatoire, où des Astronomes ne s'occupent pas seulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'Histoire naturelle,

qui apparemment donneront naiſſance à un long & ingénieux travail de recherches phyſiques.

Un Jardin des Plantes, où des Botaniſtes qu'il a appellés raſſembleront avec notre Europe connue tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Aſie, la Perſe & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens caracteres trop barbares & preſque indéchiffrables, à cauſe des fréquentes abbréviations. D'ailleurs des Livres ſi difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune Marchandiſe étrangere.

Des Interprétes pour toutes les Langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoiſe, marque de la grande étendue de cet Empire, & peut-être préſage d'une plus grande.

Une Bibliothéque Royale, formée de trois grandes Bibliothéques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holſtein & en Allemagne.

Après avoir donné à ſon Ouvrage des fondemens ſolides & néceſſaires,

il y ajouta ce qui n'est que de parure & d'ornement. Il changea l'ancienne Architecture grossiere & difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chés lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de Maisons régulieres & commodes, quelques Palais, des Bâtimens publics, & sur-tout une Amirauté, qu'il n'a faite aussi superbe & aussi magnifique, que parce que ce n'est pas un Edifice destiné à une simple ostentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux, qui apprennent ce que c'est que la Peinture à des gens qui ne la connoissoient que par de très-mauvaises représentations de leurs Saints. Il envoyoit à Genes & à Livourne des Vaisseaux chargés de Marchandises, qui lui rapportoient du Marbre & des Statues. Le Pape Clement XI touché de son goût, lui donna une Antique qu'il fit venir par terre à Petersbourg, de peur de la risquer sur mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curiosité qui n'est pas ancienne dans ces Pays-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis jusqu'à présent les Nations les plus savantes

& les plus polies, & elles lui auront épargné cette ſuite ſi lente de progrès qu'elles ont eue à eſſuyer ; bientôt elles verront la Nation Ruſſienne arriver à leur niveau, & y arriver d'autant plus glorieuſement, qu'elle ſera partie de plus loin.

Les vûes du Czar embraſſoient ſi généralement tout, qu'il lui paſſa par l'eſprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiſelles Moſcovites, afin qu'elles priſſent une politeſſe & des manieres dont la privation les défiguroit entierement. Il avoit vû ailleurs combien l'art des agrémens aide la nature à faire des perſonnes aimables, & combien même il en fait ſans elle. Mais les inconvéniens de ces Voyages ſe préſenterent bien vîte, il fallut y renoncer, & attendre que les Hommes devenus polis fuſſent en état de polir les Femmes : elles ſurpaſſeront bientôt leurs Maîtres.

Le changement général comprit auſſi la Religion, qui à peine méritoit le nom de Religion Chrétienne. Les Moſcovites obſervoient pluſieurs Carêmes, comme tous les Grecs, & ces jeûnes,

pourvû qu'ils fussent très-rigoureusement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le culte des Saints avoit dégénéré en une superstition honteuse, chacun avoit le sien dans sa maison pour en avoir la protection particuliere, & on prêtoit à son ami le Saint domestique dont on s'étoit bien trouvé, les miracles ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Pasteurs qui ne savoient rien, n'enseignoient rien à leurs Peuples ; & la corruption des mœurs, qui peut se maintenir jusqu'à un certain point malgré l'instruction, étoit infiniment favorisée & accrue par l'ignorance. Le Czar osa entreprendre la réforme de tant d'abus, sa politique même y étoit intéressée. Les jeûnes, par exemple, si fréquens & si rigoureux, incommodoient trop les Troupes, & les rendoient souvent incapables d'agir. Ses Prédécesseurs s'étoient soustraits à l'obéissance du Patriarche de Constantinople, & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette Dignité, quoiqu'assés dépendante de lui, & par-là se trouva plus maître de son Eglise. Il fit divers Réglemens ecclésiastiques sages & utiles, & ce qui n'arrive pas toujours,

toujours, tint la main à l'exécution. On prêche aujourd'hui en Moſcovite dans Peterſbourg; ce nouveau prodige ſuppléera ici pour les autres. Le Czar oſa encore plus; il retrancha aux Egliſes ou aux Monaſteres trop riches l'excès de leurs biens, & l'appliqua à ſon Domaine. On n'en ſauroit louer que ſa Politique, & non pas ſon zéle de Religion, quoique la Religion bien épurée pût ſe conſoler de ce retranchement. Il a auſſi établi une pleine liberté de conſcience dans ſes Etats, article dont le pour & le contre peut être ſoutenu en général, & par la Politique, & par la Religion.

Il n'avoit que 52 ans, lorſqu'il mourut le 28 Janvier 1725 d'une rétention d'urine, cauſée par un abſcès dans le col de la Veſſie. Il ſouffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours, & ne ſe mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Héros, & toute la piété d'un Chrétien. Comme il avoit déclaré par Edit trois ans auparavant qu'il étoit Maître de diſpoſer de ſa Succeſſion, il la laiſſa à la Czarine ſa Veuve, qui fut reconnue par tous les Ordres de l'Etat Souveraine

Impératrice de Russie. Il avoit toujours eu pour elle une vive passion, qu'elle avoit justifiée par un mérite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ses vûes & de les seconder, par une intrépidité presque égale à la sienne, par une inclination bienfaisante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les soulager.

La domination de l'Impératrice Catherine est encore affermie par la profonde vénération que tous les Sujets du Czar avoient conçue pour lui. Ils ont honoré sa mort de larmes sinceres, toute sa gloire leur avoit été utile. Si Auguste se vantoit d'avoir trouvé Rome de brique, & de la laisser de marbre, on voit assés combien à cet égard l'Empereur Romain est inférieur à celui de la Russie. On vient de lui frapper des Médailles où il est appellé Pierre le Grand, & sans doute le nom de Grand lui sera confirmé par le consentement des Etrangers, nécessaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leur Maître.

Son caractere est assés connu par tout ce qui a été dit ; on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus

remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faste qui n'eût fait qu'environner sa personne, & il laissoit au Prince Menzicou représenter par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne se réserver que les fonctions laborieuses. Il les poussoit à tel point, qu'il alloit lui-même aux Incendies qui sont en Moscovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les Maisons y sont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du secours, il avoit pris une de ces Charges, & pour donner l'exemple il montoit au haut des maisons en feu, quel que fût le péril, & ce que nous admirerions ici dans un Officier subalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Aussi les Incendies sont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toujours nous souvenir de ne pas prendre pour régle de nos jugemens des moeurs aussi délicates, pour ainsi dire, & aussi adoucies que les nôtres: elles condamneroient trop vîte des moeurs plus fortes & plus vigoureuses. Il n'étoit pas exempt d'une certaine dureté

naturelle à toute sa Nation, & à laquelle l'autorité absolue ne remédioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin, très-ordinaires en Moscovie, & dont les suites peuvent être terribles dans celui à qui on ne résiste jamais. La Czarine savoit l'adoucir, s'opposer à propos aux emportemens de sa colere, ou fléchir sa sévérité, & il jouissoit de ce rare bonheur que le dangereux pouvoir de l'amour sur lui, ce pouvoir qui a deshonoré tant de grands hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les Piéces originales la malheureuse Histoire du Prince Alexis son Fils, & la confiance avec laquelle il a fait l'Univers Juge de sa conduite, prouve assés qu'il ne se reprochoit rien. Des traits éclatans de clémence à l'égard de personnes moins cheres & moins importantes, font voir aussi que sa sévérité pour son Fils dut être nécessaire. Il savoit parfaitement honorer le mérite, ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ses Etats, & de l'y multiplier. Il ne se contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des Pensions, faveurs indispensables & absolument dûes selon les

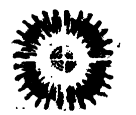
desseins qu'il avoit formés ; il marquoit par d'autres voies une considération plus flatteuse pour les personnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des Funérailles magnifiques à M. Areskins son premier Médecin, & y assista portant une Torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de sa Flotte, l'autre Interpréte des Langues.

Nous avons dit en 1716, *page* 124, qu'ayant consulté sur ses grands desseins l'illustre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une pension considérable, qui alloit chercher dans son Cabinet un savant Etranger, à qui l'honneur d'avoir été consulté eût suffi. Le Czar a composé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de son nom la Liste peu nombreuse des Souverains qui ont écrit. Il se divertissoit à travailler au Tour ; il a envoyé de ses Ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eu la bonté d'en donner un à M. d'Onsembray, dont il jugea le Cabinet digne d'un si grand ornement. Dans les divertissemens qu'il prenoit avec sa Cour, tels que quel-

ques Relations nous les ont exposés; on peut trouver des restes de l'ancienne Moscovie; mais il lui suffisoit de se relâcher l'esprit, & il n'avoit pas le temps de mettre beaucoup de soin à raffiner sur les plaisirs. Cet art vient assés tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été assés courte, ses Projets qui avoient besoin d'une longue suite d'exécution ferme & soutenue, auroient péri presque en naissant, & tout seroit retombé par son propre poids dans l'ancien chaos, si l'Impératrice Catherine n'avoit succédé à la Couronne. Pleinement instruite de toutes les vûes de Pierre le Grand, elle en a pris le fil & le suit; c'est toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulierement recommandé en mourant de protéger les Etrangers, & de les attirer. M. Delisle, Astronome de cette Académie, vient de partir pour Petersbourg, engagé par les graces de l'Impératrice. Messieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom sera immortel dans les Mathématiques, l'ont devancé de quelques mois, & ils ont été devancés aussi par le célébre M. Herman, dont nous avons de si

beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Peterſbourg ! La ſublime Géométrie des Infiniment Petits va pénétrer avec ces grands Géométres dans un Pays où les Elemens d'Euclide étoient abſolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Académie de Petersbourg ; ils ſe feront aſſés connoître, excités & favoriſés comme ils le feront par l'autorité ſouveraine. Le Danemarck a eu une Reine qu'on a nommée la Semiramis du Nord ; il faudra que la Moſcovie trouve quelque nom auſſi glorieux pour ſon Impératrice.



ELOGE
DE MONSIEUR
LITTRE.

ALEXIS LITTRE naquit le 21 Juillet 1658 à Cordes en Albigeois. Son Pere Marchand de cette petite Ville, eut douze Enfans qui vécurent tous, & il ne fut soulagé d'aucun d'eux par l'Eglise.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvû qu'elle soit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le désir & l'industrie, & mettent en oeuvre tout ce qui est en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractere très-sérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas subsisté dans ses Etudes qu'il fit à Villefranche en Rouergue chés les PP. de la Doctrine.

Une

Une grande œconomie n'eût pas suffi ; il fallut qu'il répétât à d'autres Ecoliers plus riches & plus paresseux, ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de savoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui. Dans les temps où il étoit libre, il suivoit un Médecin chés ses Malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raisonnemens qu'il avoit entendus.

Ses Etudes de Villefranche finies, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Médecine ; & il fit si bien, qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie ; mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet, c'est la plus difficile à satisfaire. Les sortes de Livres qui seuls enseignent sûrement l'Anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, sont rares, & on ne les a pas sous sa main en un si grand nombre, ni dans les temps qu'on voudroit. Un certain sentiment, confus à la vé-

rité, mais très-fort & si général, qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les Cadavres humains, & la France n'est pas à cet égard autant au-dessus de la superstition Chinoise que les Anatomistes le désireroient. Chaque Famille veut que son Mort n'ait plus qu'à jouir de ses Obseques, & ne souffre point qu'il soit sacrifié à l'instruction publique; seulement permettra-t-elle en quelques occasions qu'il le soit à son intérêt particulier. La Police restraint extrêmement la permission de disséquer des Morts; & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune, en sont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'est pas de leur nombre, on ne fait guére de grands progrès en Anatomie qui ne soient en quelque sorte illégitimes; on est réduit à frauder les loix, & à ne s'instruire que par artifice, par surprise, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne sont jamais assez fréquens. M. Littre étant à Paris, éprouva les inconvéniens de son amour pour l'Anatomie. Il est vrai qu'il eut un tems assés tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtriere,

qui avoit tous les Cadavres de l'Hôpital à sa disposition. Il s'enferma avec lui pendant l'Hiver de 1684, qui heureusement fut fort long & fort froid, & ils disséquerent ensemble plus de 200 Cadavres. Mais le savoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'Etudians qui coururent à lui, exciterent des envieux qui le traverserent. Il se réfugia dans le Temple, où de plus grands Criminels se mettent quelquefois à l'abri des Priviléges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sûreté avec la permission de Monsieur le Grand Prieur de Vendôme; mais un Officier subalterne avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asile, un Cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement se fit avec une pompe insultante, on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Il essuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie, Lieutenant de Police, obtenue par les Chirurgiens, un second affront, si c'en étoit un, du moins une seconde perte aussi doulou-

reuse. Il fut souvent réduit à se rabattre sur les Animaux, & principalement sur les Chiens qui sont les plus exposés au Scapel, lorsqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ses malheurs, & peut-être par ces malheurs mêmes, sa réputation croissoit, & les Ecoliers se multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du discours, ni une agréable facilité de débiter son savoir, mais une exactitude scrupuleuse à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de simples faits bien vûs. De plus ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ses découvertes, dés qu'ils le méritoient, ou pour avoir heureusement apperçu quelque chose de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée singuliere & juste. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ses intérêts, il n'étoit pas si fin ni si adroit, il ne songeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris & de sa fortune, il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ses nouvelles à sa Famille. Ceux qui l'ont connu, croiront aisé-

ment que les affections communes, le sang, le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir sur lui, & qu'il se tenoit isolé de tout sans se faire violence. Ses parens le presserent fort de retourner s'établir à Cordes ; mais quelle proposition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui sur-tout avoit aussi peu de besoin de parenté ! Il continua donc ici sa forme de vie ordinaire ; pour s'instruire toujours de plus en plus, il assistoit à toutes les Conférences qu'on tenoit sur les matieres qui l'intéressoient ; il se trouvoit aux pansemens des Hôpitaux, il suivoit les Médecins dans leurs visites ; enfin il fut reçu Docteur Régent de la Faculté de Paris.

L'éloquence lui manquoit absolument ; un simple Anatomiste peut s'en passer, mais un Médecin ne le peut guére. L'un n'a que des faits à découvrir & à exposer aux yeux ; mais l'autre éternellement obligé de conjecturer sur des matieres très-douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnemens assés solides, ou qui du moins rassurent & flattent l'imagination effrayée ; il doit quelquefois par-

ler presque sans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les Hommes que dans le temps précisément où ils sont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puerilité de la Maladie régne principalement dans le grand monde, & sur-tout dans une moitié de ce grand monde qui occupe plus les Médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, & qui a souvent plus de besoin d'être amusée que guérie. Un Médecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple; mais en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait en récompense celui des miracles.

Aussi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réussit dans cette Profession; encore ne réussit-il que parmi ceux qui se contentoient de l'art de la Médecine dénué de celui du Médecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la Cour, ni jusqu'aux Femmes du monde. Son Laconisme peu consolant n'étoit d'ailleurs réparé ni par sa figure, ni par ses manieres.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la superficie, ayant passé dans la Classe des Anatomistes au

renouvellement de 1699. nomma M. Littre Docteur en Médecine pour son Eleve, titre qui se donnoit alors, & qu'on a eu la délicatesse d'abolir, quoique personne ne le dédaignât. On connut bientôt M. Littre dans la Compagnie, non par son empressement à se faire connoître, à dire son sentiment, à combattre celui des autres, à étaler un sçavoir imposant, quoiqu'inutile; mais par sa circonspection à proposer ses pensées, par son respect pour celles d'autrui, par la justesse & la précision des Ouvrages qu'il donnoit, par son silence même.

En 1702 n'étant encore monté qu'au grade d'Associé, il lui passa par les mains une maladie, où l'on peut dire sans sortir de la plus exacte simplicité historique, il fit un chef-d'œuvre de Chirurgie & de Médecine (a). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-légere & très-éloignée de ce que demanderoit la justice dûe à M. Littre. La merveille grossiroit infiniment par les détails que nous supprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls signes de grossesse, accablée d'ailleurs d'un

(a) Voyés les Mém. de 1702, p. 241. & suiv.

grand nombre de différentes incommodités très-cruelles, réduite à un état déplorable, & presque entierement désespérée, jettoit par les selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un os que l'on reconnut sûrement pour être celui du bras d'un Foetus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appellé par la curiosité. Il trouva, en introduisant son doigt *index* dans l'anus, qu'à la plus grande distance où ce doigt pût aller, l'intestin *rectum* étoit percé d'un trou par où sortoient les matieres extraordinaires, que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors par la tête d'un Foetus qui y appliquoit sa face; aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un Foetus s'étoit formé dans la trompe ou dans l'ovaire de ce côté là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri; qu'un de ses bras dépouillé de chair, & détaché du reste du squelette par la corruption, avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la plaie.

Quelques autres os eussent pû sortir de même, supposé que la Mere eût pu vivre, & attendre pendant tout le temps nécessaire ; mais les quatre grands os du crâne ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la Mere à la mort ; elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au ventre, presque sûrement mortelle pour la personne la plus saine. M. Littre osa imaginer comme possible de faire passer les quatre os du crâne par la petite plaie de l'intestin. Il inventa des ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun Instrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces ciseaux introduits par le fondement jusqu'à la plaie de l'intestin, il alloit couper le crâne en parties assés petites pour passer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres ciseaux qui ne coupoient point, inventés aussi par lui. On juge bien que cette opération se devoit répéter bien des fois, & dans certains intervales, pour ménager les forces presque éteintes de la Malade ; que de plus il falloit s'y conduire avec une extrême dexterité pour n'adresser qu'au

Fœtus des Instrumens tranchans & très-fins qui eussent pû la blesser mortellement. M. Littre disposoit sur une table les morceaux du crâne déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui restoit à faire. Enfin il eut la joie de voir tout heureusement tiré, sans que sa main se fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la Mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait : l'intestin étoit percé d'une plaie très-considérable ; le long séjour d'un Fœtus pourri dans la cavité du ventre, ce qui y restoit encore de ses chairs fondues, y avoit produit une corruption capable elle seule de causer la mort. Il vint à bout de la corruption par des injections qu'il fit encore d'une maniere particuliere ; il lava, il nettoya, ou plutôt il ranima tout, il referma même la plaie, & la Malade qui après avoir été naturellement fort grasse n'avoit plus que des os absolument décharnés, reprit jusqu'à son premier embonpoint. On a dit même qu'elle étoit redevenue grosse.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de soins les plus assidus & les plus

fatiguans, d'une attention la plus pénible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'espoir de la récompense ; tout le bien de la Malade, tout le bien de son Mari, qui n'étoit qu'un simple Ouvrier en Instrumens de Mathématique, n'y auroit pas suffi. L'extrême singularité du cas avoit piqué sa curiosité ; de plus, la confiance que sa Malade avoit prise en lui, l'attachoit à elle ; il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indispensable de la secourir, parce qu'elle n'espéroit qu'en son secours. Lorsqu'il a raconté toute cette histoire en 1702, il ne s'y est donné simplement que la gloire d'avoir marché sans guide, & usé de beaucoup de précautions & de ménagemens. Du reste, loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration, il la tourna lui-même sur les ressources imprévûes de la Nature. Un autre auroit bien pû éloigner cette idée, même sans penser trop à l'éloigner.

Il fut choisi pour être Médecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occasions de disséquer.

Il a toujours été d'une assiduité exemplaire à l'Académie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de sa vie, parce qu'il perdoit la vûe de jour en jour, mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les Assemblées un silence dont il n'est jamais sorti ; il paroissoit un Disciple de Pithagore, quoiqu'il pût toujours parler en Maître sur les matieres qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier Février 1725 il fut frappé d'Apopléxie, & mourut le 3, sans avoir eu aucune connoissance dans tout cet espace de temps. Cependant cette mort subite ne l'avoit pas surpris ; quinze jours auparavant il avoit fait de son propre mouvement ses dévotions à sa Paroisse.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article ; jamais il n'en avoit vû aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il

n'avoit de sa vie songé au mariage, & ceux qui l'ont vû de plus près, prétendent que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assés pressantes pour l'y porter. Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur Sphere, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger; pour lui il avoit réduit la sienne à n'être guére que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs préparations anatomiques, que des Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois vinrent acheter de lui quelque temps avant sa mort, lorsqu'il n'en pouvoit plus faire d'usage. Les Etrangers le connoissoient mieux que ne faisoit une partie d'entre nous; il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le mérite de nos propres Concitoyens, que nous négligions, peut-être parce que leur modestie leur nuisoit de près.

Il a laissé son Légataire universel M. Littre son Neveu, Lieutenant Général de Cordes.

ELOGE
DE MONSIEUR
HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER naquit à Goude en Hollande le 26 Mars 1656, de Christian Hartsoëker, Ministre Remontrant, & d'Anne Vander-My. Cette Famille étoit ancienne dans le Pays de Drente, qui est des Provinces-Unies.

Son Pere eut, sur lui les vûes communes des Peres, il le fit étudier pour le mettre dans sa Profession, ou dans quelque autre également utile; mais il ne s'attendoit pas que ses projets dussent être traversés par où ils le furent, par le Ciel & par les Etoiles, que le jeune homme considéroit avec beaucoup de plaisir & de curiosité. Il alloit chercher dans les Almanachs, tout ce qu'ils rapportoient sur ce sujet; & ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenoit dans les Ma-

thématiques, il voulut donc étudier les Mathématiques ; mais son Pere s'y opposoit absolument. Ces Sciences ont eu jusqu'à présent si peu de réputation d'utilité, que la plûpart de ceux qui s'y sont appliqués, ont été des rebelles à l'autorité de leurs Parens. Nos Eloges en ont fourni plusieurs exemples.

Le jeune Hartsoëker amassa en secret le plus d'argent qu'il put, il le déroboit aux divertissemens qu'il eût pris avec ses Camarades ; enfin il se mit en état d'aller trouver un Maître de Mathématiques qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres Régles d'Arithmétique ; il n'avoit de l'argent que pour sept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds si court. De peur que son Pere ne découvrît par la lumiere qui étoit dans sa chambre toutes les nuits, qu'il les passoit à travailler, il étendoit devant sa fenêtre les couvertures de son lit, qui ne lui servoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des Bassins de fer, dans lesquels il polissoit assés bien des Verres de six pieds de foyer, & le Dis-

ciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & sans dessein il présentoit un fil de verre à la flamme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondissoit; & comme il savoit déja qu'une boule de verre grossissoit les objets placés à son foyer, & qu'il avoit vû chés M. Leuvenhoeck des Microscopes dont il avoit remarqué la construction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reste du fil, & il en fit un Microscope qu'il essaya d'abord sur un cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à si peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets transparens par le moyen de petites boules de verre, est dûe à M. Leuvenhoeck; & M. Hudde, Bourg-Mestre d'Amsterdam, grand Mathématicien, a dit à M. Hartsoëker qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Géométres & de Philosophes, & eût été réservée à un homme sans Lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le génie de l'ignorant, ou réprimer l'orgueil des Savans sur des découvertes fortuites.

M.

M. Hartsoeker âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ses Microscopes. Tout ce qui pouvoit y être observé, l'étoit. Il fut le premier à qui se dévoila le spectacle du monde le plus imprévû pour les Physiciens, même les plus hardis en conjectures, ces petits Animaux jusque-là invisibles, qui doivent se transformer en Hommes, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter, qui ne sont que dans celle des mâles, qui ont la figure de Grenouilles naissantes, de grosses têtes & de longues queuës, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Observateur, & il n'en osa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne suivit point l'Observation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676, son Pere l'envoya étudier en Littérature, en Grec, en Philosophie, en Anatomie, sous les plus habiles Professeurs de Leyde & d'Amsterdam. Ses Maîtres en Philosophie étoient des Cartésiens aussi entêtés de Descartes, que les Scholastiques précedens l'avoient été d'Aristote. On n'avoit fait dans ces

Ecoles que changer d'esclavage. M. Hartsoëker devint Cartésien à outrance, mais il s'en corrigea dans la suite. Il faut admirer toujours Descartes, & le suivre quelquefois.

M. Hartsoëker alla en 1677 de Leyde à Amsterdam, ayant dessein de passer en France pour y achever ses études. Il reprit les Observations du Microscope, interrompues depuis deux ans, & revit ces Animaux qui lui avoient été suspects. Alors il eut la hardiesse de communiquer son Observation à son Maître de Mathématiques, & à un autre Ami. Ils s'en assurerent tous trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes Animaux sortis d'un Chien, & de la même figure à peu près que les Animaux humains. Ils virent ceux du Coq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'Observation s'affermissoit & s'étendoit, & les trois Confidens de ce secret de la Nature ne doutoient presque plus que tous les Animaux ne naquissent par des métamorphoses invisibles & cachées, comme toutes les espéces de Mouches & de Papillons viennent de métamorphoses sensibles & connues.

Ces trois hommes ſeuls ſavoient quelle liqueur renfermoit les Animaux, & quand on les faiſoit voir à d'autres, on leur diſoit que c'étoit de la ſalive, quoique certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoeck a écrit dans quelqu'une de ſes Lettres qu'il avoit vû dans de la ſalive une infinité de petits Animaux, on pourroit le ſoupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en poſſeſſion des Obſervations Microſcopiques les plus fines, & à qui tous les objets inviſibles appartenoient.

L'illuſtre M. Huguens étant venu à la Haye pour rétablir ſa ſanté, il entendit parler des Animaux de la ſalive qu'un jeune homme faiſoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ſes propres yeux. Auſſi-tôt M. Harſoëker, ravi d'entrer en liaiſon avec ce grand Homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres perſonnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les Animaux; car à meſure que l'Obſervation s'établiſſoit, la timidité & les ſcru-

pules diminuoient naturellement ; de plus la beauté de la découverte seroit demeurée trop imparfaite, & les conséquences philosophiques qui en pouvoient naître, demandoient que le mystere cessât. M. Huguens, qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartsoëker des Lettres de recommandation pour son voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Observatoire, les Hôpitaux, les Savans ; il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huguens. Celui-ci fit mettre alors dans le Journal des Savans, qu'il avoit fait avec un Microscope de nouvelle invention des Observations très-curieuses, & principalement celle des petits Animaux, & cela sans parler de M. Hartsoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'intéressent à ces sortes de nouvelles, & M. Hartsoëker ne résista point à la tentation de dire que le nouveau Microscope venoit de lui, & qu'il étoit le premier Auteur des Observations. Le silence en cette occasion étoit au-dessus de l'humanité. M. Huguens étoit vivant, d'un rare mérite, & par

conséquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartsoëker à revendiquer son bien par un Mémoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne savoit pas encore assés de François pour le composer; différentes plumes le servirent, & chacune lança son trait contre M. Huguens.

L'Auteur du Journal fut trop sage pour publier cette Piéce, & il la renvoya à M. Huguens. Celui-ci fit à M. Hartsoëker une réprimande assés bien méritée, selon M. Hartsoëker lui-même qui l'a écrite. Il lui dit qu'il ne se prenoit pas à lui d'une Piéce qu'il voyoit bien qui partoit de ses ennemis, & qu'il s'offroit à dresser lui-même pour le Journal un Mémoire où il lui rendroit toute la justice qu'il désireroit. M. Hartsoëker y consentit, honteux du procedé de M. Huguens, & heureux d'en être quitte à si bon marché. L'importance dont il lui étoit de se faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, sa jeunesse, de mauvais conseils donnés avec chaleur, sur-tout l'aveu ingénu de sa faute, dont nous ne tenons l'histoire que de lui, peuvent lui servir d'excuses assés légitimes.

Il se confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits Animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les espéces sur lesquelles il put étendre ses expériences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air où ils voltigeoient; que tous les Animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les alimens; que de-là ceux qui convenoient à chaque espéce alloient se rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer ou à les nourrir, & qu'ils passoient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des oeufs dont ils se saisissoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'Animaux primitifs de toutes les espéces! Tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit, ne respire qu'eux, ne se nourrit que d'eux. Il semble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit nécessairement à diminuer, & que les espéces ne seroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les Animaux primitifs ne périssoient point, & qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe grossiere, de

cette espece de masque qui en faisoit, par exemple, des Hommes, ils subsistoient vivans dans leur premiere forme, & se remettoient à voltiger dans l'air, jusqu'à ce que des accidens favorables les fissent de nouveau redevenir Hommes.

M. Hartsoëker demeura à Paris jusqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il se maria. Il revint à Paris, seulement pour le faire voir pendant quelques semaines à sa femme, qui goûta tant ce séjour, qu'ils y revinrent en 1684, & y furent quatorze années de suite, les plus agréables, au rapport de M. Hartsoëker, qu'il ait passées en toute sa vie.

Les Verres de Télescopes qui avoient été sa premiere occupation, lui donnerent beaucoup d'accès à l'Observatoire, où il n'y en avoit que de Campani, excellens à la verité, mais pas assés grands. M. Hartsoëker en fit un qu'il porta à feu M. Cassini, & il se trouva très-mauvais. Un second ne valut pas mieux; enfin un troisiéme fut passable. Cette perséverance qui partoit du fonds de connoissances qu'il se sentoit, fit prédire à M. Cassini que

ce jeune homme, s'il continuoit, réussiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cause de son accomplissement ; le jeune homme encouragé fit de bons Verres de toutes sortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu se défaire à cause de sa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Cassini, qui seule eût été une preuve de mérite.

Sur ces Verres d'un si long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui l'allerent voir, qu'il ne croyoit pas possible de les travailler dans des Bassins ; mais qu'en faisant des essais sur des morceaux de diverses glaces faites pour être plates on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure sphérique, & par conséquent un long foyer ; qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200 pieds ; que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure insensible dans les tables de fer poli, sur lesquelles on étend le verre fondu, ou de la maniere dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres ; que ces essais étoient plus longs que difficiles ; mais

mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694 il fit imprimer à Paris où il étoit, son premier Ouvrage, l'*Essai de Dioptrique.* Il y donne cette Science démontrée géométriquement & avec clarté, tout ce qui appartient aux foyers des Verres sphériques, car il rejette les autres figures comme inutiles, tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des objectifs & des oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux Lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le différent nombre de Verres qu'on y peut mettre. Il y joint pour l'art de tailler les Verres, & sur les conditions que leur matiere doit avoir, une pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne dissimule rien. Le titre de son Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus ; mais il va beaucoup plus loin. Un Systême général de la réfraction & ses expériences le conduisent à la différente réfrangibilité des rayons, propriété que M. Newton avoit trouvée plusieurs années auparavant, & sur laquelle il a fondé son ingénieuse Théorie des Couleurs, l'une des plus belles

découvertes de la Physique moderne. M. Hartsoëker prétend du moins avoir avancé le premier que la différente réfrangibilité venoit de la différente vîtesse, qui effectivement en paroît être la véritable cause ; & parce qu'elle étoit inconnue, il a donné comme un paradoxe inoui en Dioptrique, que l'angle de la réfraction ne dépende pas de la seule inégalité de résistance des deux milieux. Plus le rayon a de vîtesse, moins il se rompt.

L'Essai de Dioptrique est même un Essai de Physique générale, Il y pose les premiers principes tels qu'il les conçoit, deux uniques élémens. L'un est une substance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'est jamais entierement détachée de son tout. L'autre, ce sont de petits corps différens en grandeur & en figure, parfaitement durs & inaltérables, qui nagent confusément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y assemblent, & deviennent les différens corps sensibles. Avec ces deux élémens il forme tout, & tire de cette hypothèse jusqu'à la pesanteur & à la dureté des corps composés. Ailleurs il en a tiré aussi le ressort.

Un assés grand nombre de Phénomenes de Physique générale qu'il explique, l'amenent à la formation du Soleil, des Planetes, & même des Cometes. Il conçoit que les Cometes sont des taches du Soleil, assés massives pour avoir été chassées impétueusement hors de ce grand globe de feu ; elles s'élevent jusqu'à une certaine distance, & retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau, & les dissout, ou les repousse encore hors de lui, s'il ne les dissout pas. On tâche présentement à aller plus loin sur la Théorie des Cometes, & ce ne sont plus des générations fortuites.

L'Histoire des Découvertes faites dans le Ciel par les Télescopes, appartenoit assés naturellement à la Dioptrique. M. Hartsoëker la donne accompagnée de ses réflexions sur tant de singularités nouvelles & imprévûës. Il finit par les Observations du Microscope, & l'on peut juger que les petits Animaux qui se transforment en tous les autres, n'y sont pas oubliés.

Cet Ouvrage lui attira l'estime des Savans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Gallois, qui conser-

va toujours pour lui les mêmes ſentimens. Le Pere Malebranche & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Géométre, voulurent le gagner à la nouvelle Géométrie des Infiniment Petits dont ils étoient pleins, mais il la jugeoit peu utile pour la Phyſique à laquelle il s'étoit dévoué. Il dédaignoit aſſés par la même raiſon les profondeurs de l'Algebre, qui, ſelon lui, ne ſervoient à quelques Savans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde. Il eſt vrai qu'en ne regardant la Géométrie que comme inſtrument de la Phyſique, il pouvoit ſouvent n'avoir pas beſoin que l'inſtrument fût ſi fin ; mais la Géométrie n'eſt pas un pur inſtrument, elle a par elle-même une beauté ſublime indépendante de tout uſage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit auſſi, ſe laiſſer détourner de la Phyſique, il avoit raiſon de craindre les charmes de la Géométrie nouvelle.

Animé par le ſuccès de ſa Dioptrique, il publia deux ans après ſes *Principes de Phyſique* à Paris. Là il expoſe avec plus d'étendue le Syſtême qu'il avoit déja donné en raccourci ; & y joi-

gnant sur les différens sujets ausquels son titre l'engage, un grand nombre, soit de ses pensées particulieres, soit de celles qu'il adopte, il forme un corps de Physique assés complet, parce qu'il y traite presque de tout, & assés clair; parce qu'il évite les grands détails, qui en approfondissant les matieres, les obscurcissent pour une grande partie des Lecteurs.

Au renouvellement de l'Académie en 1699, temps où il étoit retourné en Hollande avec sa famille, il fut nommé Associé Etranger; c'étoit le fruit de la réputation qu'il laissoit à Paris. Quelque temps après il fut aussi agrégé à la Société Royale de Berlin; & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimés depuis, il ne s'est paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toujours mis simplement & à l'antique, *par Nicolas Hartsoëker*; bien différent de ceux qui rassemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croyent augmenter leur mérite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amsterdam pour ses grands desseins, dont nous admirons aujourd'hui les suites, il deman-

da aux Magiſtrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'inſtruire, & lui ouvrir le chemin des connoiſſances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartſoëker, qui n'épargna rien pour ſe montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Diſciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moſcovie ; mais ce Pays étoit trop éloigné, & de mœurs trop différentes, l'incertitude des événemens encore trop grande, une Famille trop difficile à tranſporter. Meſſieurs d'Amſterdam, pour le dédommager en quelque ſorte des dépenſes qu'il avoit été obligé de faire pendant ſa demeure auprès du Czar, lui firent dreſſer une petite eſpéce d'Obſervatoire ſur un des Baſtions de leur Ville. Ils ſavoient bien que c'étoit-là le récompenſer magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Obſervatoire un grand Miroir ardent compoſé de piéces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede ſe ſervit. M. le Landgrave de Heſſe-Caſſel alla le voir travailler, & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla

chés lui. Comme les Savans sont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur faire la cour, les Histoires n'oublient pas les visites rendues aux Savans par les Princes; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même temps le feu Electeur Palatin Jean Guillaume avoit jetté les yeux sur M. Hartsoëker, pour se l'attacher; mais, ce qui est rare, le Philosophe résistoit aux sollicitations de l'Electeur, & ce qui est plus rare encore, l'Electeur persévera pendant trois ans; & enfin en 1704 le Philosophe se résolut à s'engager dans une Cour. Il fut le premier Mathématicien de S.A.E. & en même tems Professeur Honoraire en Philosophie dans l'Université d'Heidelberg.

Ce n'est pas assés pour un Savant attaché à un Prince, d'en recevoir régulierement, & magnifiquement même, si l'on veut ces récompenses indispensables que reçoivent sans distinction tous ses autres Officiers; il lui en faut de plus délicates, il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoissances du Savant, il faut qu'il en fasse usage, & plus cet

usage est fréquent & éclairé en même temps, plus le Savant est bien payé. M. Hartsoëker eut ce bonheur avec son Maître, qui avoit beaucoup d'inclination pour la Physique, & s'y appliquoit plus sérieusement qu'en Prince.

Le Physicien prétendoit même être obligé au Prince d'une Observation singuliere qui le fit changer de sentiment sur une matiere importante. L'Electeur lui apprit la reproduction merveilleuse des jambes d'Ecrivisse. (a) Sur cela M. Hartsoëker, qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perdues ou retranchées, qui est sans exemple dans tous les Animaux connus, s'exécutât par le seul méchanisme, imagina qu'il y avoit dans les Ecrevisses une Ame *Plastique* ou *Formatrice* qui savoit leur refaire de nouvelles jambes, qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres Animaux & dans l'Homme même ; & parce que la fonction de ces Ames Plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits Animaux qui perpétuent les espéces. Ce seroient là les *Natures Plastiques* de

(a) Voyés l'Hist. de 1712, p. 35 & suiv.

M. Cudvorth, qui ont eu de célébres Partisans, si ce n'étoit que celles-ci agissent sans connoissance, & que celles de M. Hartsoëker sont intelligentes. Ce nouveau Systême lui plut tant, qu'il se rétracta hautement de la premiere pensée qu'il avoit eue sur les petits Animaux, & la traita lui-même de *bisarre & d'absurde*, termes que la plus grande sincérité d'un Auteur n'employe guére. Quant aux terribles objections qui se présentent bien vîte contre les Ames Plastiques, il ne se les dissimule pas ; & poussé par lui-même aux dernieres extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne sait pas de réponse. Il semble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Systême, que d'être si promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer son ignorance un peu plutôt.

Il rassembla les Discours préparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux Volumes qui parurent en 1707 & 1708 sous le titre de *Conjectures Physiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet Ouvrage est dans le même goût que les *Essais de Physique*, dont il ne se cache pas de répéter quel-



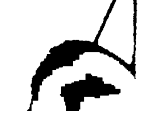
quefois des morceaux en propres termes, aussi-bien que de l'*Essai de Dioptrique*; car à quoi bon cette délicatesse de changer de tours & d'expressions, quand on ne change pas de pensées?

Du Palatinat il fit des voyages dans quelques autres Pays de l'Allemagne, ou pour voir les Savans, ou pour étudier l'Histoire naturelle, sur-tout les Mines. A Cassel il trouva un Verre ardent de M. le Landgrave, fait par M. de Tschirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit feu M. le Duc d'Orléans, & tout pareil. Il répéta les Expériences de M. Homberg, & n'eut pas le même succès à l'égard de la vitrification de l'or, dont nous avons parlé en 1702 *pag.* 34, & en 1717 *pag.* 30. Il est le Philosophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en est point désisté, & a toujours soutenu que ce qui se vitrifioit n'étoit point l'or, mais une matiere sortie du charbon qui soutenoit l'or dans le foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties hétérogenes de l'or. Il nioit même la vitrification d'aucun métal au Verre ardent; jamais il n'avoit seulement pû parve-

nir à celle du plomb, quelque temps qu'il y eût employé. Il est triste qu'un grand nombre d'Expériences délicates soient encore incertaines. Seroit-ce donc trop prétendre que de vouloir du moins avoir des faits bien constans ?

Le Landgrave de Hesse-Cassel dit un jour à M. Hartsoëker, qu'il auroit bien souhaité le trouver peu content de la Cour Palatine. Il répéta deux fois ce discours, que M. Hartsoëker ne vouloit point entendre. Et enfin le prenant par la main, il lui dit : *Je ne sai si vous me comprenés*. M. Hartsoëker obligé de répondre, l'assura de son respect, de sa reconnoissance, & en même temps d'une fidélité inviolable pour l'Electeur. Un refus si noble à des avances si flatteuses dut le faire regreter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les Savans, le présenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princesse Electorale, si célébre par son goût & par ses lumieres. Il reçut un accueil très-favorable ; la Renommée & M. Leibnitz rendoient témoignage à son mérite.



L'Electeur Palatin ayant entendu parler avec admiration du Miroir ardent de M. de Tſchirnhaus, demanda à M. Hartſoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci auſſi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matiere qu'il fût poſſible. Il les eut bientôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces rhinlandiques de diamêtre, & que deux hommes ont de la peine à tranſporter. Il eſt de neuf pieds de foyer, & ce foyer eſt parfaitement rond, & de la grandeur d'un louis d'or. Le Miroir du Palais Royal n'eſt pas ſi grand.

En 1710 il publia un Volume intitulé, *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques*. Ce ſont des réponſes à des objections, dont il a dit depuis que la plupart étoient de M. Leibnitz. Dans cet Ouvrage il devient un homme preſque entierement différent de ce qu'il avoit été juſqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué perſonne; ici il eſt un Cenſeur très-ſévere, & c'eſt principalement ſur les Volumes donnés tous les ans par l'Académie que tombe ſa cenſure. Il eſt vrai qu'il a

ſouvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il eſtimoit, & qu'il ſe tiendroit honoré de la même marque d'eſtime. L'Académie qui ne ſe croit nullement irrépréhenſible, ne fut point offenſée; elle le traita toujours comme un de ſes Membres, ſujet ſeulement à quelque mauvaiſe humeur ; & les Particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des réponſes, qui le plus ſouvent ſont négligées du Public, & tout au plus ſoulagent un peu la vanité des Auteurs.

Les *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques* eurent une *Suite* aſſés ample qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait le Syſtême des Ames Plaſtiques. Dans l'Homme l'Ame raiſonnable donne les ordres ; & une Ame *végétative* qui eſt la Plaſtique, intelligente & plus intelligente que la raiſonnable même, exécute dans l'inſtant, & non-ſeulement exécute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'œconomie animale, de la circulation des liqueurs, de la nutrition, de l'accretion, &c. Opérations trop difficiles

pour n'être l'effet que du ſeul Méchaniſme. Mais, dit-on auſſi-tôt, cette Ame raiſonnable, cette Ame végétative, c'eſt nous-mêmes ; & comment faiſons-nous tout cela ſans en ſavoir rien ? M. Hartſoëker répond par une comparaiſon qui du moins eſt aſſés ingénieuſe. Un ſourd eſt ſeul dans une Chambre, & il y a dans des Chambres voiſines des gens deſtinés à le ſervir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe, & auſſi-tôt des gens viennent qui apportent des plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir ?

Après cela on s'attend aſſés à une Ame végétative intelligente dans les Bêtes, qui en paroiſſent effectivement aſſés dignes. On ne ſera pas même trop ſurpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où elle réparera, comme dans les Ecreviſſes, les parties perdues, aura attention à ne les laiſſer ſortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toujours verticale, fera enfin tout ce que le Méchaniſme n'explique pas

commodément. Mais M. Hartsoëker ne s'en tient pas là. A ce nombre prodigieux d'Intelligences répandues partout, il en ajoute qui président aux mouvemens céleftes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'eft pas là le feul exemple qui faffe voir qu'aucune idée de la Philofophie ancienne n'a été affés profcrite pour devoir déſefperer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclairciffemens* contient, outre plufieurs morceaux de Phyfique deftinés à l'ufage de l'Electeur, différens morceaux particuliers, qui font prefque tous des critiques qu'il fait de plufieurs Auteurs célébres, ou des réponfes à des critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journaliftes dont il n'étoit pas content ; ce font des efpéces de Juges fort fujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716, M. Hartfoëker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice Veuve, Princeffe de la Maifon de Médicis, née avec le goût héréditaire de protéger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais elle fe retira en

Italie au bout d'un an, après avoir fait ses adieux en Princesse, avec des libéralités qu'elle répandit sur ses anciens Courtisans. M. Hartsoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Hesse le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le solliciter; mais il se crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens, il avoit assés vécu dans une Cour; & quelques agrémens qu'un Philosophe y puisse avoir, il ne peut s'empêcher de sentir qu'il est dans un climat étranger. Il se transporta avec toute sa Famille à Utrecht.

Ce fut là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recueil de Piéces de Physique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce ensuite que le principal dessein est de faire voir *l'invalidité* du Systême de Newton, de ce Systême fondé sur la plus sublime Géométrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philosophes de toute une Nation aussi éclairée que l'Angloise, admiré même, & du moins respecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartsoëker, sans user de petits ménagemens peu philosophiques, entre en lice

lice avec courage, & se déclare nettement contre ces grands espaces vuides où se meuvent les Planetes, obligées à décrire des Courbes par des gravitations ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconvéniens qu'il ne peut digerer; & quoiqu'il ne soit rien moins que Cartésien, il aime mieux ramener les Tourbillons de Descartes. L'idée en est effectivement très-naturelle; & de plus les mouvemens de toutes les Planetes, tant principales que subalternes, dirigés en même sens, mais principalement le rapport invariable de toutes les distances à toutes les révolutions, indiquent assés fortement que tous les Corps célestes qui composent le Systême Solaire, sont assujettis à suivre le cours d'un même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Cometes qui se meuvent en tous sens, devroient trouver dans ce grand fluide une résistance qui diminueroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laisser à la fin que le mouvement général du Tourbillon. M. Hartsoëker tâche à se tirer de cette grande difficulté par son Systême particulier

des Cometes, qui n'eſt pas lui-même ſans difficulté.

Dans ce même Recueil il attaque trois Diſſertations, ſur leſquelles M. de Mairan étant encore en Province, & avant que d'être de l'Académie des Sciences, avoit en trois années conſécutives remporté le Prix à l'Académie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Savans en 1722. Il y convient en véritable Savant de quelques fautes réelles, & par-là il acquiert le droit d'être cru ſur ſa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartſoëker dit dans ſa Préface que s'il eût eu les autres Piéces, qui dans les années ſuivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait auſſi ſes Remarques. Il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point perſonnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre; mais il peut paroître que ce Diſcours marque quelque inclination à reprendre, & même un peu de deſſein formé. Il proteſte ſouvent, & avec un grand air de ſincerité, qu'il ne prétend donner que de

ſimples conjectures ; il ſeroit donc aſſés raiſonnable de laiſſer celles des autres en paix : elles ont toutes un droit égal de ſe produire au jour, & ſouvent n'en ont guére de ſe combattre.

Nous paſſerons ſous ſilence le reſte de ce Recueil, deux Diſſertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propoſe tous les ans, l'une ſur le principe, l'autre ſur les loix du Mouvement ; un Diſcours ſur la Peſte, où il prend après le P. Kircher l'hypothèſe des Inſectes ; un Traité des Paſſions, &c. Mais nous en exceptons une Piéce, à cauſe du grand & fameux Adverſaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli, dont M. Hartſoëker avoit attaqué le ſentiment ſur la Lumiere du Barometre, expoſé dans l'Hiſtoire de 1701 (*a*).

M. Bernoulli fit ſoutenir à Baſle ſur ce ſujet une Thèſe où l'on ne ménageoit pas M. Hartſoëker, qui s'en reſſentit vivement. Il ramaſſe de tous côtés les armes qui pouvoient ſervir ſa colere ; & comme il étoit accuſé d'en vouloir toujours aux plus grands Hommes, tels que Meſſieurs Hugens, Leibnitz, Newton, il ſe juſtifie par en parler plus

(a) Page 1 & ſuiv.

librement que jamais, peut-être pour faire valoir sa modération passée. Surtout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occasion & très-incidemment, n'en est pas traité avec plus d'égard ; & son *Harmonie préétablie*, ses *Monades*, & quelques autres pensées particulieres, sont rudement qualifiées. On croiroit que les Philosophes devroient être plus modérés dans leurs querelles que les Poëtes, les Théologiens plus que les Philosophes ; cependant tout est assés égal.

Après que M. Hartsoëker se fut établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Physique, auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un Extrait entier des Lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'Observations rares & curieuses se perdoient dans un tas de choses inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne se donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui sont capables de produire, quand ils veulent bien donner leur temps à rendre les productions d'autrui plus utiles au Public.

Son application continuelle au tra-

vail altéra enfin sa santé, qui jusque-là s'étoit bien soutenue. Peu de temps avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étoient revenus de la maniere dont il en avoit usé à l'égard de l'Académie, il voulut se justifier par une espéce d'Apologie qu'il n'a pû achever entierement. On s'imagine bien sur quoi elle roule, tout ce qu'il y dit est vrai, & il ne reste rien à lui reprocher, qu'une chose dont on ne peut le convaincre, c'est que l'on sent dans ses Critiques plus de plaisir que de besoin de critiquer ; mais ce seroit pousser la délicatesse trop loin, que de donner du poids à un sentiment qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 Décembre 1725. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité dont de faux amis ont abusé assés souvent. Ces qualités, qui s'accordent si peu avec un fond critique naturellement chagrin & malfaisant, sont peut-être sa meilleure Apologie.



ELOGE
DE MONSIEUR
DE LISLE.

GUILLAUME DELISLE naquit à Paris le dernier Février 1675, de Claude Delisle, homme très-célébre par sa grande connoissance de l'Histoire & de la Géographie, & qui les enseignoit dans Paris avec beaucoup de succès à tous ceux qui, faute de loisir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vîte, avoient besoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de son temps, & heureusement son temps a été très-long, ont appris de lui. Feu M. le Duc d'Orleans fut son Disciple; & comme il se connoissoit dès-lors en hommes, il conserva toujours pour lui une bienveillance particuliere. M. Delisle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en savent qu'autant qu'il faut pour débiter à un Ecolier ce qu'il ne savoit pas; il pos-

ſedoit à fond les Sciences dont il faiſoit profeſſion, & je l'ai aſſés connu pour aſſurer que la candeur de ſon caractere étoit telle, qu'il n'eût oſé enſeigner ce qu'il n'eût ſû que ſuperficiellement.

Le Pere reconnut bientôt dans ſon Fils toutes les diſpoſitions qu'il pouvoit ſouhaiter, & il étoit impoſſible que l'éducation manquât à la nature. M. Deliſle preſque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déja dreſſé & deſſiné lui-même ſur l'Hiſtoire ancienne des Cartes que M. Freret a vûes, car il eſt bon d'avoir pour cette eſpéce de prodige un témoin illuſtre par une grande érudition. Ce fut vers la Géographie que M. Deliſle tourna toutes ſes études, déterminé de ce côté-là par ſon inclination, aidé de toutes les connoiſſances, & conduit avec toute l'affection d'un Pere.

Communément on n'a guére d'idée de ce que c'eſt qu'une Carte géographique, & de la maniere dont elle ſe fait. Pour peu qu'on liſe, on voit aſſés la différence d'une Hiſtoire à une autre du même ſujet, & on juge les Hiſtoriens; mais on ne regarde pas de ſi

près à des Cartes de Géographie, on ne les compare point, on croit assés qu'elles sont toutes à peu près la même chose, que les modernes ne sont qu'une répétition des anciennes ; & si dans l'usage on en préfere quelques-unes, c'est sur la foi d'une réputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les besoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude. Il est vrai que pour celles qui appartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut-être trop parfaite ; mais il n'y a que les Navigateurs qui sentent cette nécessité, il y va de leur vie.

Si lorsqu'un Géographe entreprend de faire une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'Observations astronomiques bien exactes de la longitude & de la latitude de chaque lieu, la Carte seroit bientôt faite, tout viendroit s'y placer de soi-même à l'intersection d'un Méridien & d'un parallele connus. Jamais cette Carte n'auroit besoin de correction, à moins qu'il n'arrivât des changemens physiques, qu'elle ne garantissoit pas. Mais on a jusqu'ici

très

très-peu d'Observations des longitudes des lieux. On ne peut guére en avoir que depuis que feu M. Cassini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on observe à l'Académie des Eclipses des Fixes par les Planetes; car avant cela on n'avoit pour les longitudes que des Eclipses de Lune, qui sont rares, qui jusqu'à l'invention des Lunettes n'étoient pas assés bien observées, & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aisément des déterminations assés précises. On a toujours pû observer les latitudes, & les Observations pourroient être en grande quantité; mais il faut des Observateurs, & il n'y en a que depuis environ deux cens ans, & en très-petit nombre, semés dans quelques Villes principales de l'Europe. On n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés sûrement par Observation astronomique; & où prendre tous les autres en nombre infini? On ne peut avoir recours qu'aux mesures itineraires, aux distances des lieux, répandues en une infinité d'Histoires, de Voyages, de Relations, d'Ecrits de toutes espéces,

mais peu exactement ; & ce qui est encore pis, différemment presque dans tous. Il faut peser l'autorité de cette multitude de differens Titres, & on ne le peut qu'avec le secours de beaucoup d'autres connoissances subsidiaires ; il faut accorder les contradictions qui ne sont qu'apparentes ; il faut faire un choix bien raisonné quand elles sont réelles. Enfin les mesures comme les lieues, qui varient tant, non-seulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit Pays du même Etat à un autre voisin, doivent être si bien connues du Geographe, qu'il les puisse comparer toutes entr'elles, & les rapporter à une mesure commune, telle que la lieue commune de France. Tout cela est d'un détail immense, & capable de lasser la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui employeroient autant de temps & de travail à quelque Théorie brillante, & peut-être inutile ; ils seroient récompensés & par le plaisir de la production, & par un certain éclat qui frapperoit le Public.

Les parties des Cartes qui représentent les Mers, ou seulement les Côtes,

ont encore leurs difficultés particulieres. On ne peut trop ramasser, trop comparer de Journaux de Pilotes & de Routiers ; les distances y sont marquées selon des rhums de Vent, ausquels on ne peut se fier s'ils ont été pris sans la Boussole, & qu'il faut corriger si la variation de l'Aignille n'a pas été alors connue, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuse & fatiguante discussion ! Il faut être bien né Géographe pour s'y engager.

Aussi n'avoit-on pas pris jusqu'à présent toutes les peines nécessaires, & peut-être ne savoit-on pas même assés bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanson a été dans le siécle passé le plus fameux de nos Géographes, cette Science lui doit beaucoup, cependant ses Cartes étoient fort imparfaites, soit par la faute de son siécle, soit par la sienne. Il n'avoit pas encore assés d'Observations, & il n'avoit pas assés approfondi, ni assés recherché. Lorsque le tems amena de nouvelles connoissances, il aima mieux les négliger que de corriger ses premiers Ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux une discordance qui le bles-

soit. La source de son Nil fut toujours sous le Tropique du Capricorne à 35 degrés de distance de sa véritable position, parce qu'il en avoit cru Ptolomée qui en avoit jugé ainsi. Sa Chine, sa Tartarie, sa Terre d'Yeço s'obstinoient à demeurer mal placées & mal disposées, contre le témoignage de Relations indubitables.

M. Delisle vint dans le temps où tout sembloit annoncer que la Géographie alloit changer de face. Le zéle de la Religion & l'amour des Richesses, principes bien opposés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des découvertes dans les Climats lointains; & l'Astronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fournissoit de nouveau les longitudes par les Satellites de Jupiter, d'autant plus sûrement que les lieux étoient plus éloignés. Plusieurs points de la Terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & ausquelles les autres devoient s'assujettir.

A la fin de 1699 M. Delisle âgé de vingt-cinq ans donna ses premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la Terre,

& deux Globes, l'un céleste, l'autre terrestre, dédiés à S. A. R. feu M. le Duc d'Orleans; le tout, & principalement les Globes, avoient été faits sous les yeux & sous la direction de feu M^r. Cassini, ce qui seul auroit répondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du siécle présent se fit donc à l'égard de la Géographie par une Terre presque nouvelle que M. Delisle présenta. La Méditerranée, cette Mer si connue de tout temps par les Nations les plus savantes, toujours couverte de leurs Vaisseaux, traversée de tous les sens possibles par une infinité de Navigateurs, n'avoit que huit cens soixante lieues d'Occident en Orient, au lieu de onze cens soixante qu'on lui donnoit, erreur presque incroyable. L'Asie étoit pareillement racourcie de cinq cens lieues, la position de la Terre d'Yeço changée de dix-sept cens. Une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins sensibles ne surprenoient que les yeux savans; encore M. Delisle avoit-il jugé à propos de respecter jusqu'à un certain point les préjugés établis, & de n'user pas à toute rigueur du droit que

lui donnoient ses découvertes, tant le faux s'attire d'égards par cette ancienne possession où il se trouve toujours.

Les Globes & les Cartes eurent une approbation générale, & un Homme qui avoit le titre de Géographe du Roi voulut en partager le fruit par une Mappemonde en quatre feuilles, qu'il publia aussitôt après, fort semblable à ce qui venoit de paroître. M. Delisle muni d'un Privilége, se plaignit en Justice d'avoir été entierement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit mises dans la nouvelle Mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiser le larcin. Le Conseil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matiere, où il y en a peu, feu M. Sauveur & M. Chevalier, tous deux de cette Académie. Le détail de l'exactitude scrupuleuse qu'ils apporterent à cette affaire est imprimé; ils se convainquirent parfaitement que l'Adversaire de M. Delisle étoit un Plagiaire. L'Arrêt du Conseil fut conforme à leur avis, mais le Procès dura six ans. M. Delisle perdit à s'assurer ce qui lui étoit dû une grande partie de ces six années, qu'il eût employées entieres à s'enrichir utilement

pour le Public. Il usa généreusement de sa victoire; il avoit droit par l'Arrêt de faire casser les Planches du Géographe condamné, il lui en laissa tout ce qui n'appartenoit pas précisément à la Géographie, des Ornemens assés agréables; des Cartouches recherchés, qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuser les yeux de la plupart du monde.

La Méditerranée, plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit cru jusqu'à là, avoit fort étonné, & quelques-uns ne se rendoient pas encore aux Observations astronomiques. M. Delisle, pour ne laisser aucun doute, entreprit de mesurer toute cette Mer en détail & par parties sans employer ces Observations, mais seulement les Portulans & les Journaux de Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en suivant les Terres, que de celles qui traverseroient d'un bout à l'autre; & tout cela évalué avec toutes les précautions nécessaires, réduit & mis ensemble, s'accordoit à donner à la Méditerranée la même étendue que les Observations astronomiques dont on vouloit se défier.

Il devoit publier une *Introduction à la Géographie*, dans laquelle il eût rendu compte de tous les changemens dont il étoit auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance qui eût pû le dispenser de ce grand appareil de preuves. Il est vrai qu'en plusieurs occasions particulieres il en avoit donné qui marquoient tant de capacité & d'exactitude, tout ce qui sortoit de ses mains étoit si bien d'accord avec ce qui en étoit déja sorti, que cette confiance du Public ne pouvoit passer pour une grace.

Peut-être penseroit-on que l'extrême difficulté des discussions géographiques, & le peu d'apparence que des Critiques s'y embarquent, donnent à un Géographe une liberté assés ample de régler bien des choses à son gré. Mais sur les matieres les moins maniées par le gros des Savans, il y a toujours, du moins si on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un sujet de censure, même léger. D'ailleurs un véritable Savant prend un amour pour l'objet

perpétuel de ses recherches, & se fait à cet égard une conscience qui ne lui permet pas d'imposer. On pouvoit compter que M. Delisle étoit singuliérement dans cette disposition, il avoit la candeur de son Pere.

Des Mappemondes, des Cartes générales de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, ne sont que des ébauches de la représentation de la Terre. Les Cartes particulieres demandent une nouvelle étude, & une étude d'autant plus pénible qu'elles sont plus particulieres. L'objet croît toujours à mesure qu'il est regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y considéroit pas auparavant. Le nombre des matériaux nécessaires devient toujours plus accablant pour le Géographe; & s'il se pique de précision, tous ceux qu'il peut recouvrer lui sont nécessaires.

Encore une difficulté qui n'appartient guére qu'à la Géographie, c'est d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens physiques, ils sont peu considérables. Que les Mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent sur les terres, que de grandes Rivieres se fas-

sent d'autres embouchures, qu'il naisse de nouvelles Isles, un médiocre savoir embrasse sans peine ce petit nombre d'événemens rares ; mais les limites civiles des Royaumes, des Provinces, des Gouvernemens, des Diocèses, sont sujettes à de grandes variations dans certains intervalles de temps, & de plus la Langue de la Géographie change presque absolument, tout prend de nouveaux noms, & c'est malheureusement dans les siécles les plus ténébreux, les plus dépourvûs de bons Auteurs. Il n'y a personne qui n'en sache un petit nombre d'exemples : mais qu'est-ce que ce petit nombre en comparaison de ce qu'un Géographe en doit savoir ? Les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Asie, défigurerent les anciens noms, ou les effacerent, & leur en substituerent d'autres ; & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui sur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Delisle a embrassé la Géographie dans toute son étendue, il l'a suivie dans toutes ses branches, & l'a prouvé au Public par des Cartes de toutes les espéces, qui sont au nombre de quatre-

vingt-dix. Nous en indiquerons seulement quelques-unes de chaque sorte, qui serviront d'exemples.

Une Carte intitulée, *le Monde connu aux Anciens*, & celles de l'Italie & de la Grece, &c. Nous avons rapporté en 1714 (a) qu'il avoit fait voir combien les Mesures itineraires des Romains étoient justes & conformes aux Observations astronomiques qu'on a eues depuis, & combien l'Italie & la Grece étoient différentes de ce qu'elles paroissoient sur toutes les autres Cartes. Par-là se justifioient certaines choses que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop absurdes & trop incroyables.

Une Carte des Evêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle Edition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la Géographie ancienne & de la Géographie la plus particuliere; car il y avoit en Afrique plus de six cens Evêchés, dont une partie n'étoient que de gros Bourgs & même des Châteaux; & il n'y a pas jusqu'à leurs noms qu'il ne soit souvent très-mal-aisé de déterminer sûrement.

(a) Page 80 & suiv.

Une Carte de l'Empire Grec du moyen âge, tirée de la Description qu'en fit l'Empereur Constantin Porphirogenete dans le dixiéme siécle. C'est-là plus que par-tout ailleurs qu'on trouve une Langue toute nouvelle. L'Empire est divisé en *Themes*, expression inouie jusque-là, & tout est une espéce d'Enigme qui semble faite pour le supplice des Géographes. Après cela il ne faut presque pas compter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Diocèse de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum.*

Une Carte de la Perse absolument nouvelle & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Pays, qui jusque-là n'avoit ressemblé ni aux Histoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la véritable étendue ou figure de la Mer Caspienne, que l'on doit aux conquêtes & aux découvertes du feu Czar (*a*); mais M. Delisle en avoit approché autant qu'il étoit possible par ses seules conjectures, & par son art singulier de mettre en oeuvre & de combiner tous ses différens matériaux.

(*a*) Voyez l'Hist. de 1725, p. 121 & suiv.

Une Carte d'Artois, pour mettre au-devant des Commentaires de M. Maillart sur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un petit Pays si proche de nous & si connu, il y avoit des Rivieres omises, & en récompense d'autres supposées; quarante Villages créés, ou du moins transportés de si loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient sur les lieux?

M. Delisle entra dans l'Académie en 1702, Eleve en Astronomie du grand M. Cassini, quoiqu'il ne fût ni ne voulût être Observateur; mais on compta que l'usage qu'il savoit faire des Observations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faisoit pas; & quoique dans le plan de l'Académie il n'y eût point de place de Géographe, on lui en laissa occuper une, qui selon les apparences devoit redevenir après lui place d'Astronome, faute d'un Géographe tel que lui. Il passa ensuite au grade d'Associé; mais le plus glorieux événement de sa vie a été d'être appellé pour montrer la Géographie au Roi. Alors il commença à faire des Cartes

uniquement par rapport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Histoire. Il en dressa une générale du Monde en 1720, où les Cartes générales par où il avoit débuté en 1700 étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumieres, que parce qu'il avoit acquis aussi plus de hardiesse à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même temps plus d'autorité. Les Auteurs, ainsi que ceux qui gouvernent, doivent un peu se régler sur l'opinion qu'ils sentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuse Retraite des dix mille, nécessaire pour entendre l'Histoire que Xenophon en a écrite, parut en 1721. Elle lui produisoit une difficulté très-considérable, qu'il ne pouvoit lever que par une supposition hardie, que nous avons déja exposée au Public (a). Quelquefois les Savans ne sont pas fâchés de se trouver dans ces sortes de détroits, d'où ils ne peuvent sortir qu'à force de savoir.

Dès l'an 1718 il fut honoré par Brevet du titre de premier Géographe du Roi, que personne n'avoit encore porté,

(a) Voyés l'Histoire de 1721, pag. 78 & suiv.

ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une pension.

Il avoit entrepris plusieurs Ouvrages pour le Roi; une Carte de l'Empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étendue beaucoup moindre, & par conséquent plus vraisemblable par ce même principe paradoxe, dont il se servoit pour la Retraite des dix mille; l'Empire des Perses sous Darius; l'Empire Romain dans sa plus grande étendue; la France selon toutes ses différentes divisions, tant sous les Romains, que sous les trois Races de ses Rois. Toutes ces Cartes particulierement destinées à l'Histoire, & aux Histoires les plus intéressantes, étoient des secours & des avantages qui de l'éducation du Roi devoient passer à celle des Particuliers; mais ces travaux, quoiqu'apparemment fort avancés, ne sont pas finis.

On croit aussi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre Sainte, Théatre des plus grands évenemens qui ayent jamais été & qui puissent jamais être. Il y travailloit depuis longtemps avec un soin si scrupuleux & si difficile à contenter, qu'il semble que la Religion y eût part. Il joignoit à la Terre-

Sainte l'Egypte, Pays très-fameux & très-peu connu.

Il ne paroissoit presque plus d'Histoire ou de Voyage que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Delisle. Ces sortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour son Histoire de Malte qui va paroître, il la finit le 25 Janvier 1726 au matin; & étant sorti l'après-dînée, il fut frappé dans la rue d'une Apoplexie, dont il mourut le même jour sans avoir repris connoissance.

Quoique le nom d'un Savant ait bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des Têtes couronnées, & même seulement jusqu'à celles de son Maître, le nom de M. Delisle avoit frappé les Puissances étrangeres. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur; & elle fut trouvée si exacte & si correcte, que S. M. l'honora d'une Lettre accompagnée d'un présent que la Lettre rendoit presque inutile. L'Ambassadeur qui lui remit l'un & l'autre, avoit ordre en même temps de faire tous ses efforts

efforts pour l'engager à passer dans les États de ce Prince, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit ; mais l'amour de la Patrie le retint, & peut-être aussi l'espérance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude assés ordinaire à toute Patrie. D'autres Puissances lui ont fait les mêmes sollicitations. Le Czar alloit le voir familierement pour lui donner quelques remarques sur la Moscovie, & plus encore pour connoître chés lui, mieux que par-tout ailleurs, son propre Empire.

Deux de ses Freres, tous deux de cette Académie, & Astronomes, ont été appellés à Petersbourg. Un autre avoit pris l'Histoire pour son partage. Il est rare qu'un Pere savant ait quatre Fils qui le soient aussi, & avec succès. Cette inclination n'a pas coutume de se communiquer tant, & encore moins le génie.



ELOGE
DE MONSIEUR
DE MALEZIEU.

NICOLAS DE MALEZIEU naquit à Paris en 1650, de Nicolas de Malezieu, Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie des Forges, originaire de Champagne. Il étoit encore au berceau lorsqu'il perdit son Pere, & il demeura entre les mains d'une Mere qui avoit beaucoup d'esprit; elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir que cet Enfant méritoit une bonne éducation. Il la prévenoit même, & dès l'âge de quatre ans il avoit appris à lire & à écrire presque sans avoir eu besoin de Maître. Il n'avoit que douze ans quand il finit sa Philosophie au Collége des Jésuites à Paris. De-là il voulut aller plus loin, parce qu'il entendoit parler d'une Philosophie nouvelle qui faisoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua sous M. Rohaut, & en même temps aux Mathé-

matiques, dont elle emprunte perpétuellement le secours, qu'elle se glorifie d'emprunter.

Ces Mathématiques qui souffrent si peu qu'on se partage entr'elles & d'autres Sciences, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Histoire, le Grec, l'Hébreu, & même la Poësie, plus incompatible encore avec elles que tout le reste. Toutes les sortes de Sciences se présentent à un jeune Homme né avec de l'esprit, mille hasards les font passer en revûe sous ses yeux, & c'est quelque inclination particuliere, ou plutôt quelque talent naturel, source de l'inclination, qui le détermine à un choix; on préfere ce que l'on sent qui promet plus de succès. M. de Malezieu ne fit point de choix, & il embrassa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un succès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut, à peine âgé de 20 ans, & il n'eut pas besoin de sa pénétration pour sentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite enveloppé qui perçât difficilement au travers d'un extérieur triste & sombre; sa facilité à entendre & à

retenir lui avoit épargné ces efforts & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie; les Sciences étoient entrées dans son esprit comme dans leur séjour naturel, & n'y avoient rien gâté; au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la gaieté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour sa conversation & pour son caractere.

Des affaires domestiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit destiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaison étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, aussi connu par la beauté de son esprit que par la pureté de ses moeurs, & il se fortifia par ce commerce dans des sentimens de Religion & de piété qu'il a conservés toute sa vie. Il se maria à vingt-trois ans avec Demoiselle Françoise Faudelle de Faveresse, & quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il passa dix ans en Champagne dans une douce solitude, uniquement occupé de deux passions heureuses, car on juge bien que les Livres en étoient une. C'est un bonheur pour les Savans que

leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loisir de se faire un bon fonds dans le repos d'une Province; le tumulte de Paris ne permet pas assés qu'on fasse de nouvelles acquisitions, si ce n'est celle de la maniere de savoir.

Le feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montausier & M. l'Evêque de Meaux de lui chercher des gens de Lettres propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déja le Savant M. Chevreau pour Précepteur, ils jetterent les yeux sur M. de Malezieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une seconde fois en quelque sorte par le Public, lorsqu'il les connut assés. Il se trouvoit entre leurs caracteres toute la ressemblance, & de plus toute la différence qui peuvent servir à former une grande liaison; car on se convient aussi par ne se pas ressembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille & toujours égal, ils se réunissoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faisoit qu'un seul homme en qui tout se trouvoit dans un juste

degré. Ils rencontrerent dans le jeune Prince des dispositions d'esprit & de cœur si heureuses & si singulieres, qu'on ne peut assurer qu'ils lui ayent été fort utiles, principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guére que l'avantage de voir de plus près & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit souvent dans son particulier à la suite de M. le Duc du Maine, lorsqu'il n'étoit question que d'amusemens, & ces occasions si flatteuses étoient extrémement favorables pour faire briller la vivacité, le génie, & les ressources de génie de M. de Malezieu.

La Cour rassembloit alors un assés grand nombre de gens illustres par l'esprit, Messieurs Racine, Despreaux, de la Bruyere, de Malezieu, de Court, M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une espéce de Société particuliere, d'autant plus unie, qu'elle étoit plus séparée de celle des Illustres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal supérieur, ni se soumettre aveuglément à des jugemens, quoique revêtus de ce nom si imposant de jugemens de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité souve-

raine à Versailles, & Paris même ne se croyoit pas toujours assés fort pour en appeller.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conty, qui brilloient beaucoup aussi par l'esprit, mais qui ne doivent être comptés qu'à part, honoroient M. de Malezieu de leur estime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un mérite éclatant. Il le fut, & très-particulierement de M. l'Abbé de Fenelon, depuis Archevêque de Cambray, & il n'en conserva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorsque ces deux grands Prélats furent brouillés par une Question subtile & délicate, qui ne pouvoit guére être une Question que pour d'habiles Théologiens. On dit même que ces deux respectables Adversaires le prirent souvent pour Arbitre de plusieurs articles de leurs différends. Soit qu'il s'agît des procedés, ou du fond, quelle idée n'avoient-ils pas ou de ses lumieres, ou de sa droiture?

Quand M. le Duc du Maine se maria, M. de Malezieu entra dans une nouvelle carriere. Une jeune Princesse

avide de savoir, & propre à savoir tout, trouva d'abord dans sa Maison celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de se l'attacher particulierement par ce moyen infaillible que les Princes ont toujours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui fit sentir. Souvent pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit sur le champ, en présence de toute sa Cour, Virgile, Terence, Sophocle, Euripide, & depuis ce tems-là les traductions n'ont plus été nécessaires que pour une partie de ces Auteurs. Il seroit fort du goût de cette Académie que nous parlassions aussi des Sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide; mais nous craindrions de révéler les secrets d'une si grande Princesse. Il est vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences; mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a pénétré.

M. de Malezieu eut encore auprès d'elle une fonction très-différente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La Princesse aimoit à donner chés elle des Fêtes, des Divertissemens, des Spectacles

tacles; mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'esprit. M. de Malezieu occupoit ses talens moins sérieux à imaginer ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit souvent Acteur. Les Vers sont nécessaires dans les Plaisirs ingénieux; il en fournissoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de temps, & ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur mérite. Les In-promptu lui étoient assés familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Seaux, où le génie & la gaieté produisent assés souvent ces petits enthousiasmes soudains. En même temps il étoit Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, à la place de Messieurs Daguesseau & de Fieubet, Conseillers d'Etat, qui étoient morts; il étoit Chancelier de Dombes, premier Magistrat de cette Souveraineté. L'esprit même d'affaires ne s'étoit pas refusé à lui.

En 1696 feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathématiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette par-

tie de son éducation à M. de Malezieu ; tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres Enfans de France. M. de Malezieu assés délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Madame du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce scrupule, demanda du moins en grace, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointemens du Roi.

Parmi tous les Elemens de Géométrie qui avoient paru jusque-là, il choisit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs & les mieux digerés, pour en faire le fond des leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions & quelques retranchemens. Il remarqua bientôt que le jeune Prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, *tomboit aussi quelquefois dans l'inconvénient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord.*

Pour le fixer davantage, il lui proposa *d'écrire de sa main au commencement d'une leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille.* Toutes ces leçons écrites par le Prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un Corps, que M. Boissiere, Bibliothécaire de M. le Duc du Maine, fit imprimer en 1715, sous le titre d'*Elemens de Géométrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne.* L'Editeur les dédie au Prince même qui en est l'Auteur, & n'oublie pas tout ce qui est dû au savant Maître de Géométrie. Il y a à la fin du Livre quelques Problêmes qui n'appartiennent point à des Elemens, résolus par la méthode analitique, & qui, selon toutes les apparences, sont de M. de Malezieu. Il est dit sur ce sujet, qu'Archimede & les grands Géométres anciens *ont dû avoir notre Analise, ou quelque méthode équivalente, parce qu'il est moralement impossible qu'ils eussent suivi, sans s'égarer, des routes aussi composées que celles qu'ils proposent.* Mais par-là on leur ôte la force merveilleuse qui a été nécessaire pour suivre, sans s'égarer, des routes si tortueuses, si longues & si em-

taine de Carabiniers; & deux Filles, dont l'une est mariée à M. de Meſſrmy, Premier Préſident du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant général du Pays d'Aunis, & Meſtre de Camp de Cavalerie.



ELOGE
DE MONSIEUR
NEUTON.

ISAAC NEUTON naquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642, à Volstrope dans la Province de l'Incoln. Il sortoit de la branche aînée de Jean Neuton, Chevalier Baronnet, Seigneur de Volstrope. Cette Seigneurie étoit dans la Famille depuis près de 200 ans. Messieurs Neuton s'y étoient transportés de Westby dans la même Province de Lincoln, mais ils étoient originaires de Neuton dans celle de Lancastre. La Mere de M. Neuton, nommée Anne Ascough, étoit aussi d'une ancienne Famille. Elle se remaria après la mort de son premier Mari, Pere de M. Neuton.

Elle mit son Fils âgé de 12 ans à la grande Ecole de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à

prendre connoiſſance de ſes affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva ſi peu occupé de ce ſoin, ſi diſtrait par les Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y ſuivre ſon goût en liberté. Il le ſatisfit encore mieux en paſſant de là au Collége de la Trinité dans l'Univerſité de Cambridge, où il fut reçu en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathématiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop ſimple, indigne de lui prendre du temps; il le ſavoit preſque avant que de l'avoir lû, & un coup d'oeil ſur l'énoncé des Théorêmes les lui démontroit. Il ſauta tout d'un coup à des Livres tels que la Géométrie de Deſcartes, & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoiſſoient point la ſource, *Qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naiſſant.* Il y a des preuves que M. Neuton avoit fait à vingt-quatre ans ſes grandes Découvertes en Géométrie, & poſé les fondemens de ſes deux célébres Ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Si des intelligences ſupé-

rieures à l'Homme ont aussi un progrès de connoissances, elles volent tandis que nous rampons, elles suppriment des milieux, que nous ne parcourons qu'en nous traînant lentement & avec effort, d'une vérité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator, né dans le Holstein, mais qui a passé sa vie en Angleterre, publia en 1668 sa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une suite ou série infinie la quadrature de l'hyperbole. Alors il parut pour la premiere fois dans le Monde savant une suite de cette espéce, tirée de la nature particuliere d'une courbe, avec un art tout nouveau & très-délié. L'illustre M. Barrou, qui étoit à Cambridge, où étoit M. Neuton âgé de vingt-six ans, se souvint aussi-tôt d'avoir vû la même théorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes sortes de courbes, même méchaniques, à leurs quadratures, à leurs rectifications, à leurs centres de gravité, aux solides formés par leurs révolutions, aux surfáces de ces solides; de sorte que quand les déterminations

étoient possibles, les suites s'arrêtoient à un certain point, ou si elles ne s'arrêtoient pas, on en avoit les sommes par régles; que si les déterminations précises étoient impossibles, on en pouvoit toujours approcher à l'infini, supplément le plus heureux & le plus subtil que l'Esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Géométre de posseder une théorie si féconde & si générale; c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une théorie si surprenante & si ingénieuse; & M. Neuton averti par le Livre de Mercator que cet habile Homme étoit sur la voie, & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant, devoit naturellement se presser d'étaler ses trésors pour s'en assurer la véritable proprieté qui consiste dans la découverte. Mais il se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epistolicum*, *qu'il avoit cru que son secret étoit entierement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge assés mûr pour composer*. Il se laissoit enlever sans regret ce qui

avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces espérances de cette espéce, & il attendoit l'âge convenable pour composer ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choses. Son Manuscrit sur les suites infinies fut simplement communiqué à M. Collins & à Milord Brounker, habiles en ces matieres, & encore ne le fut-il que par M. Barrou, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait aussi modeste qu'il l'eût voulu.

Ce Manuscrit tiré en 1669 du Cabinet de l'Auteur, porte pour titre, *Méthode que j'avois trouvée autrefois, &c.* Et quand cet *autrefois* ne seroit que trois ans, il auroit donc trouvé à vingt-quatre ans toute la belle théorie des suites. Mais il y a plus; ce même Manuscrit contient & l'invention & le calcul des *Fluxions*, ou Infiniment Petits, qui ont causé une si grande contestation entre M. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Histoire en 1716 (a) dans l'Eloge de M. Leibnitz; & quoique ce fût l'Eloge de M. Leib-

(a) Pag. 109 & suiv.

nitz, nous y avons si exactement gardé la neutralité d'Historien, que nous n'avons présentement rien de nouveau à dire pour M. Neuton. Nous avons marqué expressément *que M. Neuton étoit certainement Inventeur, que sa gloire étoit en sûreté, & qu'il n'étoit question que de sçavoir si M. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en est convaincue, quoique la Société Royale ne l'ait pas prononcé dans son Jugement, & l'ait tout au plus insinué. M. Neuton est constamment le premier Inventeur, & de plusieurs années le premier. M. Leibnitz de son côté est le premier qui ait publié ce calcul; & s'il l'avoit pris de M. Neuton, il ressembleroit du moins au Promethée de la Fable, qui déroba le feu aux Dieux, pour en faire part aux Hommes.

En 1687 M. Neuton se résolut enfin à se dévoiler & à révéler ce qu'il étoit; les *Principes Mathematiques de la Philosophie naturelle* parurent. Ce Livre, où la plus profonde Géométrie sert de base à une Physique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit & qu'il devoit avoir un jour. Comme il est écrit très-savamment, que les

paroles y sont fort épargnées, qu'assés souvent les conséquences y naissent rapidement des principes, & qu'on est obligé à suppléer de soi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loisir de l'entendre. Les grands Géométres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec soin; les médiocres ne s'y embarquerent qu'excités par le témoignage des grands; mais enfin quand le Livre fut suffisamment connu, tous ces suffrages qu'il avoit gagnés si lentement éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'esprit original qui brille dans l'Ouvrage, de cet esprit créateur, qui dans toute l'étendue du Siécle le plus heureux ne tombe guére en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étendue des Pays savans.

Deux théories principales dominent dans les *Principes Mathématiques*, celle des forces centrales, & celle de la résistance des milieux au mouvement, toutes deux presque entierement neuves, & traitées selon la sublime Géométrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces

matieres, sans avoir M. Neuton devant les yeux, sans le répéter, ou sans le suivre ; & si on veut le déguiser, quelle adresse pourra empêcher qu'il ne soit reconnu ?

Le rapport trouvé par Kepler, entre les révolutions des corps célestes, & leurs distances à un centre commun de ces révolutions, régne constamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainsi qu'il est nécessaire, qu'une certaine force empêche ces grands corps de suivre pendant plus d'un instant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il suit de la régle de Kepler, que cette force qui sera centrale, ou plus particulierement *centripete*, aura sur un même corps une action variable selon les différentes distances à ce centre, & cela dans la raison renversée des quarrés de ces distances ; c'est-à-dire, par exemple, que si ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de sa révolution, l'action de la force centrale sur lui en seroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Neuton est parti de-là pour toute sa Physique du Monde pris en grand.

Nous pouvons ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſideré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour centre de ſon mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulſion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui reſtât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en ſuivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Neuton démontre par ce mouvement que dans la premiere minute de ſa deſcente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa diſtance de la Terre eſt de 60 demi-diametres de la Terre : donc ſi la Lune étoit à la ſurface de la Terre, ſa force ſeroit augmentée ſelon le quarré de 60, c'eſt-à dire qu'elle ſeroit 3600 fois plus puiſſante, & que la Lune dans une minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant ſi l'on ſuppoſe que la force qui agiſſoit ſur la Lune ſoit la même que celle que nous appellons peſanteur dans les corps terreſtres, il

s'ensuivra du Systême de Galilée, que la Lune qui à la surface de la Terre parcouroit 3600 fois 15 pieds en une minute, devroit parcourir aussi 15 pieds dans la premiere soixantiéme partie, ou dans la premiere seconde de cette minute. Or on sait par toutes les expériences, & on n'a pû les faire qu'à de très-petites distances de la surface de la Terre, que les corps pesans tombent de 15 pieds dans la premiere seconde de leur chute. Ils sont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chutes, dans le même cas précisément, que si ayant fait autour de la Terre, avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même distance, ils se trouvoient ensuite tout près de la surface de la Terre, & s'ils sont dans le même cas où seroit la Lune, la Lune est dans le cas où ils sont, & n'est retirée à chaque instant vers la Terre que par la même pesanteur. Une conformité si exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des causes.

Il est vrai que dans le Systême de Galilée, qu'on a suivi ici, la pesanteur est

est constante, & que la force centrale de la Lune ne l'est pas dans la démonstration même qu'on vient de donner. Mais la pesanteur peut bien ne paroître constante, ou pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos expériences, qu'à cause que la plus grande hauteur d'où nous puissions voir tomber des corps, n'est rien par rapport à la distance de 1500 lieues où ils sont tous du centre de la Terre. Il est démontré qu'un boulet de canon tiré horisontalement, décrit dans l'hypothèse de la pesanteur constante une parabole terminée à un certain point par la rencontre de la Terre; mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre sensible l'inégalité d'action de la pesanteur, il décriroit au lieu de la parabole une ellipse, dont le centre de la Terre seroit un des foyers, c'est-à-dire qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune est pesante à la maniere des corps terrestres, si elle est portée vers la Terre par la même force qui les y porte, si selon l'expression de M. Neuton elle pese sur la Terre, la même cause agit dans tout ce merveilleux assemblage de corps célestes; car toute

la Nature est une, c'est par-tout la même disposition, par-tout des ellipses décrites par des corps dont le mouvement se rapporte à un corps placé dans un des foyers. Les Satellites de Jupiter pesent sur Jupiter, comme la Lune sur la Terre, les Satellites de Saturne sur Saturne, toutes les Planetes ensemble sur le Soleil.

On ne sait point en quoi consiste la pesanteur, & M. Neuton lui-même l'a ignoré. Si la pesanteur agit par impulsion, on conçoit qu'un bloc de marbre qui tombe peut être poussé vers la Terre, sans que la Terre soit aucunement poussée vers lui ; & en un mot tous les centres ausquels se rapportent les mouvemens causés par la pesanteur, pourront être immobiles. Mais si elle agit par attraction, la Terre ne peut attirer le bloc de marbre, sans que ce bloc n'attire aussi la Terre. Pourquoi cette vertu attractive seroit-elle plutôt dans certains corps que dans d'autres ? M. Neuton pose toujours l'action de la pesanteur réciproque dans tous les corps, & proportionnelle seulement à leurs masses, & par là il semble déterminer la pesanteur à

être réellement une attraction. Il n'employe à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des corps ; force, à la vérité, inconnue, & qu'il ne prétend pas définir : mais si elle pouvoit agir aussi par impulsion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été préferé ? Car on conviendra qu'il n'étoit guére possible de les employer tous deux indifferémment, ils sont trop opposés. L'usage perpétuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à M. Neuton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec une idée proscrite par les Cartésiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation ; il faut être présentement sur ses gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité ; on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Quoi qu'il en soit, tous les corps, selon M. Neuton, pesent les uns sur les autres, ou s'attirent en raison de leurs masses ; & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conséquent ils sont attirés, & qu'ils attirent,

leurs forces attractives varient dans la raison renversée des quarrés de leurs distances à ce centre ; & si tous ensemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre commun à eux & à d'autres, ce sont encore de nouveaux rapports qui font une étrange complication. Ainsi chacun des cinq Satellites de Saturne pese sur les quatre autres, & les quatre autres sur lui ; tous les cinq pesent sur Saturne, & Saturne sur eux ; le tout ensemble pese sur le Soleil, & le Soleil sur ce tout. Quelle Géométrie a été nécessaire pour débrouiller ce cahos de rapports ! Il paroît téméraire de l'avoir entrepris ; & on ne peut voir sans étonnement que d'une Théorie si abstraite, formée de plusieurs Théories particulieres, toutes très-difficiles à manier, il naisse nécessairement des conclusions toujours conformes aux faits établis par l'Astronomie.

Quelquefois même ces conclusions semblent deviner des faits ausquels les Astronomes ne se seroient pas attendus. On prétend depuis un temps, & surtout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne sont entr'eux dans leur plus

grande proximité, qui est de 165 millions de lieues, leurs mouvemens ne sont plus de la même régularité que dans le reste de leur cours; & le Systême de M. Neuton en donne tout d'un coup la cause, qu'aucun autre Systême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils sont plus proches, & par-là la régularité du reste de leur cours est sensiblement troublée. On peut aller jusqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déréglement.

La Lune est la moins réguliere des Planetes; elle échappe assés souvent aux tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que son profond savoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des Vers Latins qu'il a mis au-devant des *Principes* de M. Neuton, que *la Lune jusque-là ne s'étoit point laissée assujettir au frein des calculs, & n'avoit été domptée par aucun Astronome*; mais qu'elle l'est enfin dans le nouveau Systême. Toutes les bisarreries de son cours y deviennent d'une nécessité qui les fait prédire, & il est difficile qu'un Systême où elles

prennent cette forme, ne soit qu'un Systême heureux, sur-tout si on ne les regarde que comme une petite partie d'un tout, qui embrasse avec le même succès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre si naturellement par l'action de la Lune sur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux phénomene semble en être dégradé.

La seconde des deux grandes Théories sur lesquelles roule le Livre des *Principes*, est celle de la résistance des milieux au mouvement, qui doit entrer dans les principaux phénomenes de la Nature, tels que les mouvemens des corps célestes, la lumiere, le son. M. Neuton établit à son ordinaire sur une très-profonde Géométrie, ce qui doit résulter de cette résistance, selon toutes les causes qu'elle peut avoir, la densité du milieu, la vîtesse du corps mû, la grandeur de sa surface; & il arrive enfin à des conclusions qui détruisent les Tourbillons de Descartes, & renversent ce grand Edifice céleste qu'on auroit cru inébranlable. Si les Planetes se meuvent autour du Soleil dans un milieu quel qu'il soit, dans

une matiere ètherée qui remplit tout, & qui, quelque subtile qu'elle soit, n'en résistera pas moins, ainsi qu'il est démontré, comment les mouvemens des Planetes n'en sont-ils pas perpétuellement & même promptement affoiblis? Sur-tout comment les Cometes traversent-elles les Tourbillons librement en tous sens, quelquefois avec des directions de mouvement contraires aux leurs, sans en recevoir nulle altération sensible dans leurs mouvemens, de quelque longue durée qu'ils puissent être? Comment ces Torrens immenses & d'une rapidité presque incroyable, n'absorbent-ils pas en peu d'instans tout le mouvement particulier d'un corps qui n'est qu'un atome par rapport à eux, & ne le forcent-ils pas à suivre leur cours?

Les corps célestes se meuvent donc dans un grand vuide, si ce n'est que leurs exhalaisons & les rayons de lumiere, qui forment ensemble mille entrelassemens différens, mêlent un peu de matiere à des espaces immatériels presque infinis. L'attraction & le vuide, bannis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les

apparences, y reviennent ramenés par M. Neuton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés.

Les deux grands Hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres Esprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Géométres excellens ont vû la nécessité de transporter la Géométrie dans la Physique. Tous deux ont fondé leur Physique sur une Géométrie qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumieres. Mais l'un prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomenes de la Nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomenes pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part

part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomenes tels qu'ils sont. Les phénomenes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assés évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pû arrêter deux hommes de cette espéce, ce ne sont pas les bornes de leur Esprit, mais celles de l'Esprit humain.

En même temps que M. Neuton travailloit à son grand Ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, aussi original, aussi neuf, moins général par son titre, mais aussi étendu par la maniere dont il devoit traiter un sujet particulier. C'est l'*Optique*, ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui parut pour la premiere fois en 1704. Il avoit fait pendant le cours de trente années des Expériences qui lui étoient nécessaires.

L'art de faire des Expériences porté à un certain degré, n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, est compliqué de tant d'au-

tres faits qui le composent ou le modifient, qu'on ne peut sans une extrême adresse démêler tout ce qui y entre, ni même sans une sagacité extrême soupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur composition ; & quelquefois, si l'on n'avoit bien choisi sa route, on s'engageroit dans des labyrinthes d'où l'on ne sortiroit pas. Les faits primitifs & élémentaires semblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de soin que des causes ; & quand on parvient à les voir, c'est un spectacle tout nouveau & entierement imprévû.

L'objet perpétuel de l'*Optique* de M. Neuton, est l'anatomie de la Lumiere. L'expression n'est point trop hardie, ce n'est que la chose même. Un très-petit rayon de lumiere qu'on laisse entrer dans une chambre parfaitement obscure, mais qui ne peut être si petit qu'il ne soit encore un faisceau d'une infinité de rayons, est divisé, dissequé, de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le composoient séparés les uns des autres, & teints chacun d'une couleur particuliere, qui après cette

séparation ne peut plus être altérée. Le blanc dont étoit le rayon total avant la dissection, résultoit du mélange de toutes les couleurs particulieres des rayons primitifs. La séparation de ces rayons étoit si difficile, que quand M. Mariotte l'entreprit sur les premiers bruits des Expériences de M. Neuton, il la manqua, lui qui avoit tant de génie pour les Expériences, & qui a si bien réussi sur tant d'autres sujets.

On ne sépareroit jamais les rayons primitifs & colorés, s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en passant par le même lieu, par le même prisme de verre, ils se rompent sous différens angles, & par-là se démêlent quand ils sont reçus à des distances convenables. Cette différente réfrangibilité des rayons rouges, jaunes, verds, bleus, violets, & de toutes les couleurs intermédiaires en nombre infini, propriété qu'on n'avoit jamais soupçonnée, & à laquelle on ne pouvoit guére être conduit par aucune conjecture, est la découverte fondamentale du Traité de M. Neuton. La différente réfrangibilité amene la différente réfléxibilité. Il y a plus; les rayons qui tombent sous

le même angle sur une surface, s'y rompent & réfléchissent alternativement; espéce de jeu qui n'a pû être apperçu qu'avec des yeux extrêmement fins & bien aidés par l'Esprit. Enfin, & sur ce point seul, la premiere idée n'appartient pas à M. Neuton, les rayons qui passent près des extrêmités d'un corps sans le toucher, ne laissent pas de s'y détourner de la ligne droite, ce qu'on appelle *infléxion.* Tout cela ensemble forme un corps d'*Optique* si neuf, qu'on pourra désormais regarder cette Science comme presque entierement dûe à l'Auteur.

Pour ne pas se borner à des spéculations qu'on traite quelquefois injustement d'oisives, il a donné dans cet Ouvrage l'invention & le dessein d'un Télescope par réfléxion, qui n'a été bien exécuté que long-temps après. On a vû ici que ce Télescope n'ayant que 2 pieds & demi de longueur, faisoit autant d'effet qu'un bon Télescope ordinaire de 8 ou 9 pieds; avantage très-considérable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étendue.

Une utilité de ce Livre, aussi grande

peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoissances nouvelles dont il est plein, est qu'il fournit un excellent modèle de l'art de se conduire dans la Philosophie expérimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les Expériences & les Observations, il la faudra interroger comme M. Neuton, d'une maniere aussi adroite & aussi pressante. Des choses qui se dérobent presque à la recherche par être trop déliées, il les fait réduire à souffrir le calcul, & un calcul qui ne demande pas seulement le savoir des bons Géométres, mais encore plus une dextérité particuliere. L'application qu'il fait de sa Géométrie a autant de finesse que sa Géométrie a de sublimité.

Il n'a pas achevé son *Optique*, parce que des Expériences dont il avoit encore besoin furent interrompues, & qu'il n'a pû les reprendre. Les pierres d'attente qu'il a laissées à cet Edifice imparfait, ne pourront guére être employées que par des mains aussi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis sur la voie, autant qu'il a pû, ceux qui voudront continuer

son Ouvrage, & même il leur trace un chemin pour passer de l'Optique à une Physique entiere. Sous la forme de *Doutes* ou de *Questions à éclaircir*, il propose un grand nombre de vûes qui aideront les Philosophes à venir, ou du moins feront l'Histoire toujours curieuse des Pensées d'un grand Philosophe.

L'attraction domine dans ce Plan abrégé de Physique. La force qu'on appelle *dureté* des corps, est l'attraction mutuelle de leurs parties, qui les serre les unes contre les autres ; & si elles sont de figure à se pouvoir toucher par toutes leurs faces sans laisser d'interstices, les corps sont parfaitement durs. Il n'y a de cette espèce que de petits corps primordiaux & inaltérables, élémens de tous les autres. Les fermentations ou effervescences chimiques, dont le mouvement est si violent, qu'on les pourroit quelquefois comparer à des Tempêtes, sont des effets de cette puissante attraction, qui n'agit entre les petits corps qu'à de petites distances.

En général il conçoit que l'attraction est le principe agissant de toute la Nature, & la cause de tous les mouve-

vens. Car si une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu, ne faisoit ensuite que se distribuer différemment selon les loix du choc, il paroît qu'il périroit toujours du mouvement par les chocs contraires sans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit assés promptement dans un repos qui seroit la mort générale de tout. La vertu de l'attraction toujours subsistante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, est une ressource perpétuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à se combiner de façon que le Systême de l'Univers se dérégleroit, *& qu'il demanderoit*, selon M. Neuton, *une main qui y retouchât.*

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cause qu'il ne connoît point, & dont seulement il considére, compare & calcule les effets; & pour se sauver du reproche de rappeller les *qualités occultes* des Scholastiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifestes* & très-sensibles par les phénomenes; mais qu'à la vérité les causes de ces qualités sont

occultes, & qu'il en laisse la recherche à d'autres Philosophes. Mais ce que les Scholastiques appelloient qualités occultes, n'étoient-ce pas des causes? Ils voyoient bien aussi les effets. D'ailleurs ces causes occultes que M. Neuton n'a pas trouvées, croyoit-il que d'autres les trouvassent? S'engagera-t-on avec beaucoup d'espérance à les chercher?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Géométrie, l'un de la *Quadrature des Courbes*, l'autre un *Dénombrement des Lignes* qu'il appelle *du troisiéme ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le sujet en étoit trop différent de celui de l'Optique, & on les a imprimés à part en 1711 avec une *Analyse par les Equations infinies*, & la *Méthode différentielle*. Ce ne seroit plus rien dire que d'ajouter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Géométrie qui lui appartenoit entiérement.

Absorbé dans ces spéculations, il devoit naturellement être & indifférent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lorsqu'en 1687, année de la publication de ses *Principes*,

les Priviléges de l'Université de Cambridge, où il étoit Professeur en Mathématique dès l'an 1669, par la démission de M. Barrou en sa faveur, furent attaqués par le Roi Jacques II, il fut un des plus zélés à les soutenir, & son Université le nomma pour être un de ses Délégués pardevant la Cour de *Haute-Commission*. Il en fut aussi le Membre représentant dans le Parlement de *Convention* en 1688, & il y tint séance jusqu'à ce qu'il fût dissous.

En 1696 le Comte de Halifac, Chancelier de l'Echiquier, & grand Protecteur des Savans, car les Seigneurs Anglois ne se piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & souvent le sont eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Neuton *Garde des Monnoyes*; & dans cette Charge il rendit des services importans à l'occasion de la grande Refonte qui se fit en ce temps-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-considérable, & qu'il a possedé jusqu'à sa mort.

On pourroit croire que sa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géométre & Phy-

ficien ; & en effet cette matiere demande souvent des calculs difficiles, & quantité d'expériences chimiques ; & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre, par sa *Table des Essais des Monnoyes étrangeres*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que son génie s'étendît jusqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mélange des Sciences spéculatives. A la convocation du Parlement de 1701, il fut choisi de nouveau Membre de cette Assemblée pour l'Université de Cambridge. Après tout, c'est peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme si incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues se réduisent elles-mêmes à des calculs très-fins, & à des combinaisons délicates, que les Esprits accoutumés aux hautes spéculations saisissent plus facilement & plus sûrement, dès qu'ils sont instruits des faits, & fournis des matériaux nécessaires.

M. Neuton a eu le bonheur singulier de jouir pendant sa vie de tout ce qu'il méritoit, bien différent de Descartes

qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens, pour être nés chés eux. Loin de chercher à les rabaisser par des critiques injurieuses, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils sont tous de concert à les élever; & cette grande liberté qui les divise sur les points les plus importans, ne les empêche point de se réunir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'Esprit doit être précieuse à un Etat; & qui peut la procurer à leur Patrie, leur devient infiniment cher. Tous les Savans d'un Pays qui en produit tant, mirent M. Neuton à leur tête par une espéce d'acclamation unanime; ils le reconnurent pour Chef & pour Maître; un Rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déja consacrée par le respect d'une longue suite de Siécles. Enfin il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux hon-

neurs ; il a vû son Apothéose. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute opposée. En vain les Romains se seroient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur étoit devenu familier. Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit possible, le rendre commun par la gloire qui y seroit attachée.

En 1703 M. Neuton fut élû Président de la Société Royale, & l'a été sans interruption jusqu'à sa mort pendant 23 ans ; exemple unique, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conséquences

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705 ; titre d'honneur qui marque du moins que son nom étoit allé jusqu'au Trône, où les noms les plus illustres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour sous le Roi George. La Princesse de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit assés de lumieres & de connoissances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être sa-

tisfaite que par lui. Elle a souvent dit publiquement qu'elle se tenoit heureuse de vivre de son temps, & de le connoître. Dans combien d'autres Siécles & dans combien d'autres Nations auroit-il pû être placé sans y retrouver une Princesse de Galles!

Il avoit composé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne songeoit point à publier; mais cette Princesse à qui il en confia les vûes principales, les trouva si neuves & si ingénieuses, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'Ouvrage, qui ne sortiroit jamais de ses mains, & qu'elle posséderoit seule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il s'en échappa cependant une copie; il étoit difficile que la curiosité excitée par un morceau singulier de M. Neuton, n'usât de toute son adresse pour pénétrer jusqu'à ce Trésor, & il est vrai qu'il faudroit être bien sévere pour la condamner. Cette copie fut apportée en France par celui qui étoit assés heureux pour l'avoir, & l'estime qu'il en faisoit l'empêcha de la garder avec le dernier soin. Elle fut vûe, traduite, & enfin imprimée.

Le point principal du Syſtême chronologique de M. Neuton, tel qu'il paroît dans cet Extrait qu'on a de lui, eſt de rechercher, en ſuivant avec beaucoup de ſubtilité quelques traces aſſés foibles de la plus ancienne Aſtronomie Grecque, quelle étoit au temps de Chiron le Centaure la poſition du Colure des Equinoxes par rapport aux Etoiles fixes. Comme on ſait aujourd'hui que ces Etoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans, ſi on ſait une fois qu'au temps de Chiron le Colure paſſoit par certaines Fixes, on ſaura, en prenant leur diſtance à celles par où il paſſe aujourd'hui, combien de temps s'eſt écoulé depuis Chiron juſqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'époque, & néceſſairement enſuite celle de la Guerre de Troye, deux grands événemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Neuton les met de 500 ans plus proches de l'Ere Chrétienne, que ne font ordinairement les autres Chronologiſtes. Le Syſtême a été attaqué par deux Savans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier, &

de s'être pressés de critiquer. Mais cet empressement même ne fait-il pas honneur à M. Neuton? Ils se sont saisis le plus promptement qu'ils ont pû de la gloire d'avoir un pareil Adversaire. Ils en vont trouver d'autres en sa place. Le célébre M. Halley, premier Astronome du Roi de la Grande-Bretagne, a déja écrit pour soutenir toute l'astronomique du Systême; son amitié pour l'illustre Mort, & ses grandes connoissances dans la matiere doivent le rendre redoutable. Mais enfin la contestation n'est pas terminée; le Public, peu nombreux, qui est en état de juger, ne l'a pas encore fait; & quand il arriveroit que les plus fortes raisons fussent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Neuton, peut-être ce Public seroit-il quelque temps en suspens, & peut-être seroit-il excusable.

Dès que l'Académie des Sciences par le Réglement de 1699 pût choisir des Associés Etrangers, elle ne manqua pas de se donner M. Neuton. Il entretint toujours commerce avec elle, en lui envoyant tout ce qui paroissoit de lui. C'étoient ses anciens travaux, ou qu'il faisoit réimprimer, ou qu'il donnoit

pour la premiere fois. Depuis qu'il fut employé à la Monnoye, ce qui étoit arrivé déja quelque temps auparavant, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de Mathématique ni de Philosophie. Car quoique l'on pût compter pour une entreprise considérable la Solution du fameux Problême des *Trajectoires*, proposé aux Anglois comme un défi par M. Leibnitz pendant sa contestation avec eux, & recherché bien soigneusement pour l'embarras & la difficulté, ce ne fut presque qu'un jeu pour M. Neuton. On assure qu'il reçut ce Problême à quatre heures du soir, revenant de la Monnoye fort fatigué, & ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Après avoir servi si utilement dans les connoissances spéculatives toute l'Europe savante, il servit uniquement sa Patrie dans des affaires dont l'utilité étoit plus sensible & plus directe, plaisir touchant pour tout bon Citoyen; mais tout le temps qu'il avoit libre, il le donnoit à la curiosité de son Esprit, qui ne se faisoit point une gloire de dédaigner aucune sorte de connoissance, & savoit se nourrir de tout. On a trouvé de lui après

après sa mort quantité d'Ecrits sur l'Antiquité, sur l'Histoire, sur la Théologie même, si éloignée des Sciences par où il est connu. Il ne se permettoit ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper légerement & avec une foible attention.

Sa santé fut toujours ferme & égale jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, circonstance très-essentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença à être incommodé d'une incontinence d'urine; encore dans les cinq années suivantes qui précéderent sa mort, eut-il de grands intervalles de santé, ou d'un état fort tolérable, qu'il se procuroit par le régime & par des attentions dont il n'avoit pas eu besoin jusque-là. Il fut obligé de se reposer de ses fonctions à la Monnoie sur M. Conduitt, qui avoit épousé une de ses Niéces; il ne s'y résolut que parce qu'il étoit bien sûr de remettre en bonnes mains un dépôt si important & si délicat. Son jugement a été confirmé depuis sa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Neuton ne souffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de sa vie. On jugea sûrement qu'il avoit

la pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur si violens que les goutes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience; & dès qu'il avoit quelques momens de relâche, il sourioit & parloit avec sa gaieté ordinaire. Jusque-là il avoit toujours lû ou écrit plusieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le Samedi 18 Mars V. S. au matin, & parla longtemps avec le Docteur Mead, Médecin célébre. Il possédoit parfaitement tous ses sens & tout son esprit; mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le Lundi suivant 20 Mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son corps fut exposé sur un lit de parade dans la Chambre de Jerusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Westminster, le Poile étant soutenu par Milord Grand Chancelier, par les Ducs de Montrose & Roxburgh, & par les

Comtes de Pembrocke, de Sussex & de Maclesfield. Ces six Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction solemnelle, font assés juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la Pompe funebre. L'Evêque de Rochester fit le Service, accompagné de tout le Clergé de l'Eglise. Le corps fut enterré près de l'entrée du Choeur. Il faudroit presque remonter chés les anciens Grecs, si l'on vouloit trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le savoir. La famille de M. Neuton imite encore la Grece de plus près par un Monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle employe une somme considérable. Le Doyen & le Chapitre de Westminster ont permis qu'on le construise dans un endroit de l'Abbaye qui a souvent été refusé à la plus haute Noblesse. La Patrie & la Famille ont fait éclater pour lui la même reconnoissance, que s'il les avoit choisies.

Il avoit la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ses dernieres années, l'oeil fort vif & fort perçant, la phisionomie agréable & vénérable en même temps, principalement quand il ôtoit sa perruque, & laissoit voir une

chevelure toute blanche, épaisse & bien fournie. Il ne se servit jamais de lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages litteraires que l'Esprit & la Science attirent à ceux qui s'élevent trop. On voit par une de ses Lettres du *Commercium Epistolicum*, que son Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'éleverent lui firent abandonner alors ce dessein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la suite, il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimoit tant, & elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractere doux promet naturellement de la modestie, & on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres; il n'agis-

soit jamais d'une maniere à faire soupçonner aux Observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnoit assés le soin de se faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, & dont il est si difficile de se reposer sur personne? Combien de grands Hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix!

Il étoit simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyoit dispensé ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie, nulle singularité ni naturelle, ni affectée; il savoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Eglise Anglicane, il n'eût pas persécuté les Non-Conformistes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les moeurs, & les vrais Non-Conformistes étoient pour

les Vicieux & les Méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la Religion naturelle, il étoit persuadé de la révélation; & parmi les Livres de toute espéce qu'il avoit sans cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le plus assidument étoit la Bible.

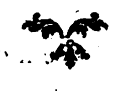
L'abondance où il se trouvoit, & par un grand patrimoine, & par son Emploi, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par son Testament, ce fût donner : aussi n'a-t-il point laissé de Testament, & il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses Parens, ou à ceux qu'il savoit dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre espéce, n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bienséance exigeoit de lui en certaines occasions de la dépense & de l'appareil, il étoit magnifique sans aucun regret, & de très-bonne grace. Hors de-là tout ce faste, qui ne paroît quelque chose de grand qu'aux petits caracteres, étoit sévérement retranché, & les fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit

effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, & en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'est point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais, abîmé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge, occupé ensuite d'une Charge importante, & même de sa grande considération, qui ne lui laissoit sentir ni vuide dans sa vie, ni besoin d'une société domestique.

Il a laissé en biens meubles environ 32000 livres sterlin, c'est-à-dire sept cens mille livres de notre Monnoie. M. Leibnitz son concurrent mourut riche aussi, quoique beaucoup moins, & avec une somme de réserve assés considérable (*a*). Ces exemples rares, & tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas.

(*a*) Voyés l'Hist. de 1716, p. 128.



ELOGE DU PERE REYNEAU.

CHARLES REYNEAU naquit à Brissac, Diocèse d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, Maître Chirurgien, & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de vingt ans, car nous ne savons rien de tout le temps qui a précedé; mais il est presque absolument impossible de se tromper en jugeant de ce premier temps inconnu par tout le reste de sa vie. Des inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entr'elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années, exemptes de tout mélange qui les altérât, ont dû être non-seulement toujours dominantes, mais toujours les seules; & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude & une extrême piété.

Ses Supérieurs l'envoyerent profes-

ser

ser la Philosophie à Toulon, ensuite à Pezenas. C'étoit entierement la Philosophie nouvelle. Ce que les plus attachés à l'ancienne Scholastique tâchent encore d'en conserver, tient de jour en jour moins de place chés eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Cartésien, ou, si l'on veut, Philosophe moderne, sans être un peu Géométre; mais on le détermina encore plus puissamment de ce côté-là, en lui donnant les Mathématiques à professer à Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables se réunissoient à l'animer dans cette fonction, son goût pour ces Sciences, le plaisir naturel à tout homme de répandre & de communiquer son goût, le desir d'être utile aux autres, si puissant sur un coeur bien fait, celui de bien remplir un devoir que lui avoit imposé la Religion par la bouche de ses Supérieurs, peut-être même l'amour de la gloire, pourvû qu'il ne s'en apperçût pas. Il se rendit familier tout ce que la Géométrie moderne, si féconde & déja si immense, a produit de découvertes ingénieuses & de hautes spéculations. Il fit plus, il entreprit pour l'usage de ses Disciples

de mettre en un même corps les principales Théories répandues dans Descartes, dans Leibnitz, dans Newton, dans les Bernoulli, dans les Actes de Leipsic, dans les Mémoires de l'Académie, en un grand nombre de lieux peut-être moins connus ; trésors trop dispersés, & qui par-là sont moins utiles. De-là est né le Livre de l'*Analyse démontrée*, qu'il publia en 1708, après avoir professé vingt-deux ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre ensemble tous les Historiens, ou tous les Chronologistes, ou même tous les Physiciens ; ils sont trop contraires, trop hétérogenes les uns aux autres, ce sont des Métaux qui ne s'allient point ; mais tous les Géométres sont homogenes, & leurs idées ne peuvent refuser de s'unir. Cependant on ne doit pas penser que l'union en soit aisée. Les Géométres inventeurs ne sont arrivés de toutes parts qu'à des vérités, mais à une infinité de vérités différentes, parties de différentes sources, qui ont tenu des cours différens ; & il s'agit de les rassembler, en leur donnant à toutes des sources communes, & pour ainsi dire, un même lit, où elles puissent toutes

également couler. Quand elles sont amenées à ce nouvel état, le Public destiné à en profiter en profite davantage; & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des Inventeurs, il doit plus de reconnoissance au second. Il a été plus particulierement l'objet de l'un que de l'autre.

L'Analyse du P. Reyneau porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre plusieurs méthodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas assés clairement, ou assés exactement; car il arrive quelquefois en ces matieres qu'on est bien sûr de ce qu'on ne pourroit pourtant pas démontrer à la rigueur, & plus souvent qu'on se réserve des secrets, & qu'on se fait une gloire d'embarrasser ceux qu'il ne faudroit qu'instruire.

Quoique le succès des meilleurs Livres de Mathématique soit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les suffrages viennent les uns après les autres, on a rendu une assés prompte justice à l'*Analyse démontrée*, parce que tous ceux qui l'ont prise pour guide dans la Géométrie moderne, ont senti qu'ils étoient

bien conduits. Aussi est-il établi présentement, du moins en France, qu'il faut commencer par-là, & marcher par ces routes, quand on veut aller loin ; & le P. Reyneau est devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Géométrie.

Après avoir donné des leçons à ceux qui étoient déja Géométres jusqu'à un certain point, il voulut en donner aussi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abaissoit en quelque sorte ; mais ce qui le dédommageoit bien, il se rendoit plus généralement utile. Il fit paroître en 1714 sa *Science du Calcul.* Le Censeur Royal, Juge excellent & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage, que *quoiqu'il y en ait déja plusieurs sur ces matieres, on avoit besoin de celui-là, où tout est traité avec toute l'étendue nécessaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté possible.* En effet, dans toutes les parties de Mathématiques il y a beaucoup de bons Livres qui en traitent à fond, & on se plaint que l'on n'a pas de bons Elemens, même pour la simple Géométrie. Cela ne viendroit-il point de ce que pour faire de bons Elémens il faudroit savoir

beaucoup plus que le Livre ne contiendra? Ceux qui ne savent guére que ce qu'il doit contenir, se pressent de faire des Elemens; mais il ne savoient pas assés. Ceux qui savent assés dédaignent de faire des Elemens, ils brilleront davantage dans d'autres entreprises. Le savoir & la modestie du P. Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail. Il n'a paru encore que le premier Volume in-4°. de cette *Science du Calcul*. On a trouvé dans ses papiers une grande partie de ce qui doit composer le second; mais cela demande encore les soins d'un ami intelligent & zélé, & cet ami sera le P. de Maziere son Confrere, déja connu par un Prix qu'il a remporté dans cette Académie.

Lorsque par le Réglement de 1716 cette Compagnie eut de nouveaux Membres sous le titre d'Associés libres, le P. Reyneau fut aussi-tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de son assiduité à nos Assemblées; il aimoit la retraite, & par goût, & par principe de piété; il lui étoit d'ailleurs survenu une assés grande difficulté d'entendre; cependant il ne manquoit guére de venir ici, & il falloit qu'il comptât

bien d'en rapporter toujours quelque chose qui le payât. On a pû remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les différentes matieres qui se traitent dans l'Académie, & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit.

Il fut obligé dans ses dernieres années de se ménager sur le travail; & enfin après s'être toujours affoibli pendant quelque temps, il mourut le 24 Février 1728.

Sa vie a été la plus simple & la plus uniforme qu'il soit possible; l'étude, la priere, deux Ouvrages de Mathématique en sont tous les évenemens. Il falloit qu'il fût beaucoup plus que modeste, pour dire, comme il a fait quelquefois, qu'on avoit bien de la patience de le souffrir dans l'Oratoire, & qu'apparemment c'étoit en considération d'un Frere qu'il a dans la même Congrégation, & qui s'est acquitté avec succés de différens emplois, discours qui ne pouvoit être que sincere dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité chrétienne consistât en des paroles. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres, & près de mourir il re-

fusoit les soins d'un petit Domestique, qu'il auroit peut-être gêné. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, & il comptoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché, de n'être de rien. Seulement il se mêloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathématiques ; & il ne recevoit guére de visites que de ceux avec qui il ne perdoit pas son temps, parce qu'ils avoient besoin de lui. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerces. Ses principaux amis ont été le P. Malebranche, dont il adoptoit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms en même rang ; la premiere Dignité du Royaume est si peu nécessaire à M. le Chancelier pour l'illustrer, qu'on peut ne le traiter que de grand Homme.

ELOGE DE M. LE MARECHAL *DE TALLARD*.

CAMILLE D'HOSTUN naquit le 14 Février 1652 de Roger d'Hostun, Marquis de la Beaume, & de Catherine de Bonne, fille & unique héritiere d'Alexandre de Bonne d'Auriac, Vicomte de Tallard. Sa naissance le destinoit à la Guerre, & encore plus son inclination. Il entra dans le service aussi-tôt qu'il y put entrer; il fut Mestre de Camp du Régiment des Cravattes en 1668, c'est-à-dire à l'âge de seize ans, & en 1672 il suivit le Roi à la Campagne de Hollande. Nous supprimons un détail trop militaire des différentes actions où il se trouva pendant le cours de cette Guerre, des blessures qu'il reçut; nous ne rapporterons qu'un trait qui prouvera combien sa valeur, & même sa capacité dans le Commandement, furent connues de

bonne heure, & eſtimées par le meilleur Juge qu'on puiſſe nommer. M. de Turenne le choiſit en 1674 pour commander le Corps de bataille de ſon Armée aux Combats de Mulhauſen & de Turkeim.

Dans la Guerre ſuivante, qui commença en 1688, il eut preſque toujours non-ſeulement des Commandemens particuliers pendant les Hivers, mais des Corps d'Armée ſéparés ſous ſes ordres ſeuls pendant les Etés. Il commandoit l'Hiver en 1690 dans les Pays ſitués entre l'Alſace, la Sare, la Moſelle & le Rhin, lorſqu'il conçut le deſſein preſque téméraire de paſſer le Rhin ſur la glace, pour mettre à contribution le Bergſtrat & le Rhingau, & y réuſſit. Il fut fait Lieutenant général en 1693.

Après cette Guerre, terminée en 1697, l'Europe ſe voyoit ſur le point de retomber dans un trouble du moins auſſi grand, par la mort de Charles II Roi d'Eſpagne. Toutes les Cours étoient pleines de prétentions, de projets, d'eſpérances, de craintes, & toutes auroient ſouhaité qu'une heureuſe Négociation eût pû prévenir l'embraſement général dont on étoit menacé. Ce fut

pour cette Négociation, qui demandoit les vûes les plus pénétrantes & la plus fine dexterité, que le Roi nomma le Comte de Tallard seul. Il l'envoya en Angleterre Ambassadeur extraordinaire, chargé de ses Plein-pouvoirs & de ceux de M. le Dauphin, pour y traiter de ses droits à la succession d'Espagne avec l'Empereur, le Roi Guillaume & les Etats Généraux. Un Homme de Guerre fit tout ce qu'on auroit attendu de ceux qui ne se sont exercés que dans les affaires du cabinet, & qui s'y sont exercés avec le plus de succès. Il conclut un Traité de Partage en faveur du Prince de Baviere en 1698; mais ce Prince étant mort peu de temps après, tout changea de face, l'habileté politique de M. le Comte de Tallard fut mise à une épreuve toute nouvelle, & il vint à bout de conclure un second Traité. Le Roi lui en marqua son entiere satisfaction, en le faisant Chevalier de ses Ordres, & Gouverneur du Comté de Foix.

On ne sait que trop que la sage prévoyance des Négociations fut inutile. Après la mort du Roi d'Espagne, arrivée en 1700, la Guerre se ralluma

l'année suivante. Les Ennemis ayant assiégé Keyservert en 1702, M. le Comte de Tallard qui commandoit un Corps destiné à agir sur le Rhin, leur en fit durer le Siége pendant cinquante jours de Tranchée ouverte. Souvent pour ces chicanes de guerre bien conduites, il faut plus d'activité, plus de vigilance, plus d'habileté, que pour des actions plus brillantes. Il chassa aussi les Hollandois du Camp de Mulheim, où ils s'étoient établis, & soumit Traerbach à l'obéissance du Roi.

Il avoit passé par toutes les occasions qui pouvoient prouver ses talens dans le métier de la Guerre, & par tous les grades qui devoient les récompenser, à l'exception d'un seul; il l'obtint de la justice du Roi au commencement de 1703, & fut Maréchal de France. A peine étoit-il revêtu de cette Dignité, qu'il vola au secours de Traerbach, que le Prince héréditaire de Hesse assiégeoit avec toutes ses forces, & il conserva à la France cette conquête qu'elle lui devoit.

Dans la même année il commanda l'Armée d'Allemagne sous l'autorité de Monseigneur le Duc de Bourgogne; &

après avoir tenu long-temps les Ennemis en suspens sur ses desseins, il forma le Siége de Brisac, & prit cette importante Place. Le Prince étant parti de l'Armée, le Maréchal de Tallard entreprit le Siége de Landau, Place non moins considérable que Brisac. Les Ennemis, forts de 30000 hommes, marcherent pour secourir Landau; & le Maréchal ayant laissé une partie de son Armée au Siége, alla avec l'autre leur livrer Bataille dans la Plaine de Spire, & les défit. Il leur prit trente piéces de canon & plus de 4000 prisonniers. Landau qui se rendit le même jour, & la soumission de tout le Palatinat, furent les fruits incontestables de la victoire.

Les Etats ne peuvent pas plus que les Particuliers se flatter d'une prosperité durable. L'année 1704 mit fin à cette longue suite d'avantages remportés jusque-là par nos armes, & la fortune de la France changea. Une Armée Françoise, qui sous la conduite du Maréchal de Villars avoit pénétré dans le cœur de l'Allemagne, commandée ensuite par les Maréchaux de Tallard & de Marsin, sous l'autorité de l'Electeur de Baviere, fut absolument défaite à

Hochstet, le Maréchal de Tallard blessé, pris & conduit en Angleterre, où il fut détenu sept ans. Le Roi opposa ses faveurs aux disgraces de la fortune, & peu de mois après la Bataille d'Hochstet il nomma M. le Maréchal de Tallard Gouverneur de Franche-Comté, pour l'assurer qu'il ne jugeoit pas de lui par cet événement ; consolation la plus flatteuse qu'il pût recevoir, & qui cependant devoit encore augmenter la douleur de n'avoir pas en cette occasion servi heureusement un pareil Maître. Quand il fut revenu d'Angleterre, le Roi le fit Duc en 1712, & ensuite Pair de France en 1715.

Mais ces grands Titres, quoique les premiers de l'Etat, sont presque communs en comparaison de l'honneur que le Roi lui fit en le nommant par son Testament pour être du Conseil de Régence. Ce Testament n'eut pas d'exécution, & M. de Tallard fut quelque temps oublié ; mais cette Place qui lui avoit été destinée, lui fut bientôt après rendue par M. le Duc d'Orleans, & d'autant plus glorieusement, que ce grand Prince si éclairé paroissoit en quelque sorte se rendre au besoin qu'on

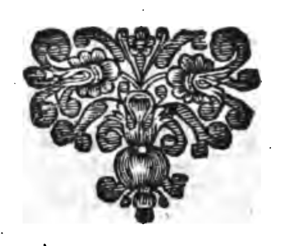
avoit du Maréchal de Tallard. Enfin si-tôt que le Roi eut pris en 1726 la résolution de gouverner par lui-même son Royaume, il appella ce Maréchal à son Conseil suprême en qualité de Ministre d'Etat.

Comblé de tant d'honneurs, capables de remplir la plus vaste ambition, il désira d'être de cette Académie; il ne lui restoit plus d'autre espéce de mérite à prouver que le goût des Sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723, & l'année suivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Président. Après avoir commandé des Armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement si peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec soin à tout ce qui lui en étoit nouveau.

Il avoit une constitution assés ferme, & il parvint à l'âge de soixante-seize ans avec une santé qui n'avoit été guére alterée ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit, ni par toute l'agitation des divers évenemens de sa vie. Il mourut le 29 Mars 1728.

Il avoit épousé en 1667 Marie-Catherine de Grollée de Dorgeoise de la

Tivoliere. Il en a eu deux Fils, dont l'aîné fut tué à la Bataille d'Hochstet, & le second est Monsieur le Duc de Tallard; & une Fille, qui est Madame la Marquise de Sassenage.



ELOGE
DU P. SEBASTIEN
TRUCHET,
CARME.

JEAN TRUCHET naquit à Lyon en 1657 d'un Marchand fort homme de bien, dont la mort le laissa encore très-jeune entre les mains d'une Mere pieuse aussi qui le chérissoit tendrement, & ne négligea rien pour son éducation. Dès l'âge de dix-sept ans il entra dans l'Ordre des Carmes, & prit le nom de Sebastien ; car cet Ordre est de ceux où l'on porte le renoncement au monde jusqu'à changer son nom de Baptême. Il n'a été connu que sous celui de Frere ou de Pere Sebastien, & il le choisit par affection pour sa Mere, qui se nommoit Sebastiane.

Ceux qui ont quelque talent singulier peuvent l'ignorer quelque temps, & ils en sont d'ordinaire avertis par quelque

quelque petit événement, par quelque hasard favorable. Un homme destiné à être un grand Méchanicien, ne pouvoit être placé par le hasard de la naissance dans un lieu où il en fût ni plus promptement, ni mieux averti qu'à Lyon. Là étoit le fameux Cabinet de M. de Serviere, Gentilhomme d'une ancienne Noblesse, qui après avoir long-tems servi, mais peu utilement pour sa fortune, parce qu'il n'avoit songé qu'à bien servir, s'étoit retiré couvert de blessures, & avoit employé son loisir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'Ouvrages de Tour nouveaux, de différentes Horloges, de modéles d'inventions propres pour la Guerre ou pour les Arts. Il n'y avoit rien de plus célébre en France que ce Cabinet, rien que les Voyageurs & les Etrangers eussent été plus honteux de n'avoir pas vû. Ce fut là que le P. Sebastien s'apperçut de son génie pour la Méchanique. La plupart des Piéces de M. de Serviere étoient des Enigmes dont il s'étoit réservé le secret : le jeune homme devinoit la construction, le jeu, l'artifice ; & sans doute l'Auteur étoit mieux loué par

celui qui devinoit, & dès-là sentoit le prix de l'invention, que par une foule d'Admirateurs, qui ne devinant rien, ne sentoient que leur ignorance, ou tout au plus la surprise d'une nouveauté.

Les Supérieurs du P. Sebastien l'envoyerent à Paris au Collége Royal des Carmes de la Place Maubert, pour y faire ses études en Philosophie & en Théologie. Il n'y eut guére que la Physique qui fût de son goût, toute Scholastique qu'elle étoit, toute inutile, toute dénuée de pratique; mais enfin elle avoit quelque rapport éloigné aux Machines. Il leur donnoit tout le temps que ses devoirs laissoient en sa disposition, & peut-être sans s'en appercevoir leur en abandonnoit-il quelque petite partie que les autres études eussent pû reclamer. Le moyen que le devoir & le plaisir fassent entr'eux des partages si justes?

Charles II Roi d'Angleterre avoit envoyé au feu Roi deux Montres à répétition, les premieres qu'on ait vûes en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret, précaution des Ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construction, & s'en assurer d'autant plus la

gloire & le profit. Les Montres se dérangerent, & furent remises entre les mains de M. Martineau, Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les savoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les Montres; que s'il n'y réussissoit pas, il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au P. Sebastien, qui les ouvrit assés promptement, & de plus les raccommoda sans savoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par ses circonstances l'Ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit déja habile en Horlogerie, & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque temps après il vient de la part de M. Colbert un ordre au P. Sébastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué; nulle explication sur le motif de cet ordre, un silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le P. Sebastien ne manqua pas à l'heure, il se présente interdit & tremblant; le Ministre accompagné de deux Membres de cette Académie, dont M. Mariotte

étoit l'un, le loue sur les Montres, & lui apprend pour qui il a travaillé; l'exhorte à suivre son grand talent pour les Méchaniques, sur-tout à étudier les Hidrauliques, qui devenoient nécessaires à la magnificence du Roi; lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux Académiciens, qui le dirigeront; & pour l'animer davantage, & parler plus dignement en Ministre, il lui donne 600 livres de pension, dont la premiere année, selon la coutume de ce temps-là, lui est payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans, & de quel désir de bien faire dût-il être enflammé! Les Princes ou les Ministres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre, ou ne savent pas qu'il faut des hommes, ou n'ont pas l'art d'en trouver.

Le P. Sebastien s'appliqua à la Géométrie absolument nécessaire pour la Théorie de la Méchanique. Que le génie le plus heureux pour une certaine adresse d'exécution, pour l'invention même, ne se flatte pas d'être en droit d'ignorer & de mépriser les principes de Théorie, qui ne sauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela, le

Géométre a encore beaucoup à apprendre pour être un vrai Méchanicien; il faut que la connoissance des différentes pratiques des Arts, & cela est presque immense, lui fournisse dans les occasions des idées & des expédiens; il faut qu'il soit instruit des qualités des métaux, des bois, des cordes, des ressorts, enfin de toute la *matiere machinale*, si l'on peut inventer cette expression à l'exemple de *matiere médicinale*; il faut que de tout ce qu'il employera dans ses Ouvrages, il en connoisse assés la nature, pour n'être pas trompé par des accidens physiques imprévûs qui déconcerteroient les entreprises. Le P. Sebastien, loin de rien négliger de ce qui lui pouvoit être utile par rapport aux Machines, alloit jusqu'au superflu, s'il y en peut avoir; il étudioit l'Anatomie; il travailloit assidûment en Chimie dans le Laboratoire de M. Homberg, ou plutôt dans celui de feu M. le Duc d'Orleans, dont le commerce étoit si flatteur par sa bonté naturelle, & l'approbation si précieuse par ses grandes lumieres.

Selon l'ordre que le P. Sebastien avoit reçu d'abord de M. Colbert de

s'attacher aux Hidrauliques, il posséda à fond la construction des Pompes & la conduite des Eaux, il a eu part à quelques Aqueducs de Versailles, & il ne s'est guére fait ou projeté en France pendant sa vie de grands Canaux de communication de Rivieres, pour lesquels on n'ait du moins pris ses conseils; & l'on ne doit pas seulement lui tenir compte de ce qui a été exécuté sur ses vûes, mais encore de ce qu'il a empêché qui ne le fût sur des vûes fausses, quoiqu'il ne reste aucune trace de cette sorte de mérite. En général le travail d'esprit, que demandent ces entreprises, est assés ingrat; c'est un bonheur rare que le projet le mieux pensé vienne à son entier accomplissement; une infinité d'inconvéniens & d'obstacles étrangers se jettent à la traverse. Nous commençons à sentir depuis un temps combien sont avantageuses les communications des Rivieres; & cependant nous aurons bien de la peine à faire dans l'étendue de la France, ce que les Chinois, moins instruits que nous en Méchanique, & qui ne connoissent pas l'usage des Ecluses, ont fait dans l'étendue de leur Etat presque cinq fois plus grande.

La pratique des Arts, quoique formée par une longue expérience, n'est pas toujours aussi parfaite à beaucoup près qu'on le pense communément. Le P. Sebastien a travaillé à un grand nombre de Modéles pour différentes Manufactures; par exemple, pour les proportions des Filieres des Tireurs d'Or de Lyon, pour le blanchissage des Toiles à Senlis, pour les Machines des Monnoyes de France; travaux peu brillans, & qui laissent périr en moins de rien le nom des Inventeurs, mais par cet endroit-là même réservés aux bons Citoyens.

Sur la réputation du P. Sebastien, M. Gunterfield, Gentilhomme Suedois, vint à Paris lui redemander, pour ainsi dire, ses deux mains, qu'un coup de canon lui avoit emportées; il ne lui restoit que deux moignons au-dessus du coude. Il s'agissoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement que celui de ces moignons, distribué par des fils à des doigts qui seroient fléxibles. On assure que l'Officier Suedois fut renvoyé au P. Sebastien par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à

reconnoître aucune supériorité dans notre Nation. Une entreprise si difficile, & dont le succès ne pouvoit être qu'une espéce de miracle, n'effraya pas tout-à-fait le P. Sebastien. Il alla même si loin, qu'il osa exposer ici aux yeux de l'Académie & du Public *ses études*, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives, & différens morceaux déja exécutés, qui devoient entrer dans le dessein général. Mais feu Monsieur eut alors besoin de lui pour le Canal d'Orleans, & l'interrompit dans un travail qu'il abandonna peut-être sans beaucoup de regret. En partant il remit le tout entre les mains d'un Méchanicien, dont il estimoit le génie, & qu'il connoissoit propre à suivre ou à rectifier ses vûes. C'est M. du Quet, dont l'Académie a approuvé différentes inventions. Celui-ci mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'Officier Suedois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assés long séjour à Paris, & se résolut à une privation dont il avoit pris peu à peu l'habitude. Après tout cependant on avoit trouvé de nouveaux artifices, & passé les bornes où l'on

l'on se croyoit renfermé. Peut-être se trompera-t-on plutôt en se défiant trop de l'industrie humaine, qu'en s'y fiant trop.

Feu M. le Duc de Lorraine étant à Paris *incognito*, fit l'honneur au P. Sebastien de l'aller trouver dans son Couvent, & il vit avec beaucoup de plaisir le Cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de retour dans ses Etats, où il vouloit entreprendre différens ouvrages, il le demanda à M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume, qui accorda avec joie au Prince son Beaufrere un homme qu'il aimoit, & dont il étoit bien aise de favoriser la gloire. Son voyage en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit renouvellerent presque ce que l'Histoire Grecque raconte sur quelques Poëtes ou Philosophes célébres qui allerent dans des Cours. Les Savans doivent d'autant plus s'intéresser à ces sortes d'honneurs rendus à leurs pareils, qu'ils en sont aujourd'hui plus désaccoutumés.

Le feu Czar Pierre le Grand honora aussi le P. Sebastien d'une visite qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie si épaisse, & avec

tant de génie, créateur d'un peuple nouveau, ne pouvoit se rassasier de voir dans le Cabinet de cet habile homme tant de modéles de Machines, ou inventées ou perfectionnées par lui; tant d'Ouvrages, dont ceux qui n'étoient pas recommendables par une grande utilité, l'étoient au moins par une extrême industrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette espéce d'étude, il voulut boire, & ordonna au P. Sebastien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même verre, où il versa lui-même le vin, lui à qui le despotisme le plus absolu auroit pû persuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Russie. On peut même penser qu'il fit naître exprès une occasion de mettre le P. Sebastien de niveau avec lui.

Ceux d'entre les Seigneurs François qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les Méchaniques, ont voulu être en liaison particuliere avec un homme qui les possedoit si bien. Il a imaginé pour M. le Duc de Noailles, lorsqu'il faisoit la guerre en Catalogne, de nouveaux Canons, qui se portoient plus

aisément sur les Montagnes, & se chargeoient avec moins de poudre; & il a fait des Mémoires pour M. le Duc de Chaulne, sur un Canal de Picardie. Il a été appellé pour cette partie aux études des trois Enfans de France, Petits-Fils du feu Roi, & il a souvent travaillé pour le Roi même. C'est lui qui a inventé la Machine à transporter de gros Arbres tout entiers sans les endommager, de sorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face, & étoit orné de longues Allées arrivées de la veille.

Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly; il les fit sur ce qu'on en avoit exposé de cette espéce au Public, & que le feu Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea, & encherit beaucoup sur cette merveille dans deux Tableaux qu'il présenta à S. M.

Le premier, que le Roi appella son petit Opera, changeoit cinq fois de décoration à un coup de sifflet; car ces Tableaux avoient aussi la propriété d'être resonnans ou sonores. Une petite boule qui étoit au bas de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup de sifflet, & mettoit tout en

mouvement, parce que tout étoit réduit à un seul principe. Les cinq Actes du petit Opera étoient représentés par des Figures, qu'on pouvoit regarder comme les vrais Pantomimes des Anciens; elles ne jouoient que par leurs mouvemens ou leurs gestes, qui exprimoient les sujets dont il s'agissoit. Cet Opera recommençoit quatre fois de suite sans qu'il fût besoin de remonter les ressorts; & si on vouloit arrêter le cours d'une représentation à quelque instant que ce fût, on le pouvoit par le moyen d'une petite détente cachée dans la bordure, on avoit aussi-tôt un Tableau ordinaire & fixe; & si on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il avoit fini. Ce Tableau long de seize pouces six lignes sans la bordure, & haut de treize pouces quatre lignes, n'avoit qu'un pouce trois lignes d'épaisseur pour renfermer toutes les Machines. Quand on les voyoit désassemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux, & de leur extrême délicatesse. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la précision nécessaire, & de lier ensemble une longue suite de mouvemens, tous dé-

pendans d'inſtrumens ſi minces & ſi fragiles? N'étoit-ce pas imiter d'aſſés près le Méchaniſme de la Nature dans les Animaux, dont une des plus ſurprenantes merveilles eſt le peu d'eſpace qu'occupent un grand nombre de Machines ou d'Organes qui produiſent de grands effets?

Le ſecond Tableau, plus grand, & encore plus ingénieux, repréſentoit un Payſage où tout étoit animé. Une Riviere y couloit; des Tritons, des Sirenes, des Dauphins nageoient de temps en temps dans une Mer qui bornoit l'horiſon; on chaſſoit, on pêchoit; des Soldats alloient monter la garde dans une Citadelle élevée ſur une montagne; des Vaiſſeaux arrivoient dans un Port, & ſaluoient de leur canon la Ville; le P. Sebaſtien lui-même étoit là qui ſortoit d'une Egliſe pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenue, car le Roi y paſſoit en chaſſant avec ſa ſuite. Cette grace étoit quarante piéces de marbre qu'il donnoit aux Carmes de la Place Maubert pour leur grand Autel. On diroit que le P. Sebaſtien eût voulu rendre vraiſemblable le fameux Bouclier d'Achille pris à la lettre,

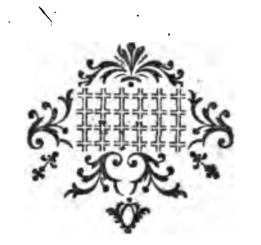
ou ces Statues à qui Vulcain sçavoit donner du mouvement, & même de l'intelligence.

En même temps que le Roi donna à l'Académie le Réglement de 1699, il nomma le P. Sebastien pour un des Honoraires. Son titre ne l'obligeoit à aucun travail réglé, & d'ailleurs il étoit fort occupé au dehors : cependant outre quelques Ouvrages qu'il nous a donnés, comme son élégante Machine du Systême de Galilée pour les Corps pesans, ses Combinaisons des Carreaux mi-partis, qui ont excité d'autres Savans à cette recherche, il a été souvent employé par l'Académie par l'examen des Machines, qu'on ne lui apporte qu'en trop grand nombre. Il en faisoit très-promptement l'analyse & le calcul, & même sans analyse & sans calcul il auroit pû s'en fier au coup d'œil, qui en tout genre n'appartient qu'aux Maîtres, & non pas même à tous. Ses critiques n'étoient pas seulement accompagnées de toute la douceur nécessaire, mais encore d'instructions & de vûes qu'il donnoit volontiers ; il n'étoit point jaloux de garder pour lui seul ce qui faisoit sa supériorité.

Les dernieres années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729.

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne compteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espéce, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas. Ces Talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire. Mais le P. Sebastien n'en a pas été plus estimé comme Méchanicien ou comme Ingénieur, parce qu'il étoit Religieux. Quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel en a même paru davantage; car quoique fort répandu au-dehors, presque incessamment dissipé, il a toujours été un très-bon Religieux, très-fidéle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste, & selon l'expression dont se servit feu M. le Prince en parlant de lui au Roi, *aussi simple que ses Machines*. Il conserva toujours dans la derniere rigueur tout l'extérieur convenable à son habit; il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce

du monde ; & que le monde ne manque pas de désapprouver, & de railler dans ceux même à qui il l'a donné, quand ils ne sont pas faits pour l'avoir. Et comment eût-il manqué aux bienséances d'un habit qu'il n'a jamais voulu quitter, quoique des Personnes puissantes lui offrissent de l'en défaire par leur crédit, en se servant de ces moyens que l'on a sû rendre légitimes ? Il ne prêta point l'oreille à des propositions qui en auroient apparemment tenté beaucoup d'autres ; & il préféra la contrainte & la pauvreté où il vivoit, à une liberté & à des commodités qui eussent inquiété sa délicatesse de conscience.



ELOGE
DE MONSIEUR
BIANCHINI.

FRANÇOIS BIANCHINI naquit à Verone le 13 Décembre 1662, de Gaſpard Bianchini, & de Cornelie Vailetti.

Il embraſſa l'état Eccléſiaſtique ; & l'on pourroit croire que des vûes de fortune, plus ſenſées encore & mieux fondées en Italie que par-tout ailleurs, l'y déterminerent, s'il n'avoit donné dans tout le cours de ſa vie des preuves d'une ſincere piété. Il fut reçu Docteur en Théologie, mais il ne ſe contenta pas des connoiſſances qu'exige ce grade ; il voulut poſſéder à fond toute la belle Littérature, & non ſeulement les Livres écrits dans les Langues ſavantes, mais auſſi les Médailles, les Inſcriptions, les Bas-reliefs, tous les précieux reſtes de l'Antiquité, tréſors aſſés communs en Italie pour prou-

ver encore aujourd'hui ſon ancienne domination.

Après avoir amaſſé des richeſſes de ce genre preſque prodigieuſes, il forma le deſſein d'une Hiſtoire Univerſelle, conduite depuis la Création du Monde juſqu'à nos jours, tant Profane qu'Eccléſiaſtique, mais l'une de ces parties toujours ſéparée de l'autre, & ſéparée avec tant de ſcrupule, qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais dans la Profane rien de ce qui n'étoit connu que par l'Eccléſiaſtique. La Chronologie ou de ſimples Annales ſont trop ſéches; ce ne ſont que des parties de l'Hiſtoire miſes véritablement à leur place, mais ſans liaiſon & iſolées. *Un air de Muſique*, c'eſt lui-même qui parle, *eſt ſans comparaiſon plus aiſé à retenir, que le même nombre de Notes qui ſe ſuivroient ſans faire un chant.* D'un autre côté, l'Hiſtoire qui n'eſt pas continuellement appuyée ſur la Chronologie, n'a pas une marche aſſés réglée ni aſſés ferme. Il vouloit que la ſuite des temps & celle des faits ſe développaſſent toutes deux enſemble avec cet agrément que produiſent, même aux yeux, la diſpoſition induſtrieuſe, & la

mutuelle dépendance des parties d'un Corps organisé.

Il avoit imaginé une division des temps facile & commode, 40 Siécles depuis la Création jusqu'à Auguste, 16 Siécles d'Auguste à Charles V, chacun de ces 16 Siécles partagés en cinq vingtaines d'années; de sorte que dans les huit premiers, de même que dans les huit derniers, il y a 40 de ces vingtaines comme 40 Siécles dans la premiere division, régularité de nombres favorable à la mémoire. Au milieu des 16 Siécles comptés depuis Auguste se trouve justement Charlemagne, époque des plus illustres. Le hasard sembloit s'être souvent trouvé d'accord avec les intentions de M. Bianchini. Il avoit imaginé de plus de mettre à la tête de chaque Siécle de la quarantaine par où il ouvroit ce grand Théâtre, & ensuite à la tête de chaque vingtaine d'années, la représentation de quelque Monument qui eût rapport aux principaux événemens qu'on alloit voir: c'étoit la décoration particuliere de chaque Scéne, non pas un ornement inutile, mais une instruction sensible donnée aux yeux & à l'imagination

par tout ce qui nous reste de plus rare & de plus curieux.

Il publia en 1697 la premiere partie de ce grand dessein. Elle devoit contenir les 40 premiers Siécles de l'Histoire Profane; mais il se trouva que le Volume auroit été d'une grosseur difforme, & il n'y entra que 32 Siécles, qui finissent à la ruine du grand Empire d'Assyrie. Le titre est, *La Istoria Universale provata con Monumenti, & figurata con Simboli de gli Antichi.* M. Bianchini occupé d'autres travaux qui sont survenus, n'a point donné de suite. Mais cette partie n'est pas seulement suffisante pour donner une haute idée de tout l'Ouvrage; elle en est le morceau qui eût été le plus considérable, par la difficulté & l'obscurité des matieres à éclaircir : là précisément où elle se termine, le jour alloit commencer à paroître, & à conduire les pas de l'Historien.

Si d'un grand Palais ruiné on en trouvoit tous les débris confusément dispersés dans l'étendue d'un vaste terrein, & qu'on fût sûr qu'il n'en manquât aucun, ce seroit un prodigieux travail de les rassembler tous, ou du

moins, sans les rassembler, de se faire, en les considérant, une idée juste de toute la structure de ce Palais. Mais s'il manquoit des débris, le travail d'imaginer cette structure seroit plus grand, & d'autant plus grand, qu'il manqueroit plus de débris, & il seroit fort possible que l'on fît de cet Edifice différens plans qui n'auroient presque rien de commun entr'eux. Tel est l'état où se trouve pour nous l'Histoire des temps les plus anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri; ceux qui nous restent ne sont que rarement entiers: de petits fragmens & en grand nombre qui peuvent être utiles, sont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires, où l'on ne s'avise pas de les aller déterrer; mais ce qu'il y a de pis, & qui n'arriveroit pas à des débris matériels, ceux de l'Histoire ancienne se contredisent souvent, & il faut ou trouver le secret de les concilier, ou se résoudre à faire un choix qu'on peut toujours soupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des Savans du premier ordre, & les plus originaux, ont donné sur cette matiere, ce sont différentes combinai-

ſons de ces matériaux d'Antiquité ; & il y a encore lieu à des combinaiſons nouvelles, ſoit que tous les matériaux n'ayent pas été employés, ſoit qu'on en puiſſe faire un aſſemblage plus heureux, ou ſeulement un autre aſſemblage.

Il paroît que M. Bianchini les a ramaſſés de toutes parts avec une extrême ſoin, & les a mis en œuvre avec une induſtrie ſinguliere. Les Siécles qui ont précédé le Déluge, vuides dans l'Hiſtoire Prophane que l'on traite ici, & à laquelle on interdit le ſecours de l'Hiſtoire Sainte, ſont remplis par l'invention des Arts les plus néceſſaires, & l'on en rapporte tout ce que les Anciens en ont dit de plus certain, ou imaginé de plus vraiſemblable. Il eſt aiſé de voir quels ſujets ſuivent le Déluge. Par-tout c'eſt un grand ſpectacle raiſonné, appuyé non-ſeulement ſur les témoignages que le ſavoir peut fournir, mais encore ſur des réflexions tirées de la nature des choſes, & fournies par l'eſprit ſeul, qui donne la vie à ce grand amas de faits inanimés. Rien n'eſt mieux manié que les Etabliſſemens des premiers Peuples en diffé-

rens Pays, leurs Transmigrations, leurs Colonies, l'Origine des Monarchies ou des Républiques, les Navigations ou de Marchands ou de Conquerans; & sur ce dernier article M. Bianchini fait toujours grand cas de ce qu'il appelle la *Thalassocratie*, l'empire ou du moins l'usage libre de la Mer. En effet l'importance de cette Thalassocratie connue & sentie dès les premiers temps, l'est aujourd'hui plus que jamais; & les Nations de l'Europe s'accordent assés à penser qu'elles acquierent plus de véritable puissance en s'enrichissant par un commerce tranquille, qu'en aggrandissant leurs Etats par des conquêtes violentes. Selon M. Bianchini, ce n'étoit point du ravissement d'Hélene qu'il s'agissoit entre les Grecs & les Troyens; c'étoit de la Navigation de la Mer Egée & du Pont Euxin, sujet beaucoup plus raisonnable & plus intéressant; & la guerre ne se termina point par la prise de Troye, mais par un Traité de Commerce. Cela est même assés fondé sur l'Antiquité; mais de-là l'Auteur se trouve conduit à un paradoxe plus surprenant, c'est que l'Iliade n'est qu'une pure Histoire al-

légorisée dans le goût oriental. Ces Dieux tant reprochés à Homere, & qui pourroient l'empêcher d'être reconnu pour divin, sont pleinement justifiés par un seul mot; ce ne sont point des Dieux, ce sont des Hommes ou des Nations. Sesostris, Roi de l'Ethiopie Orientale ou Arabie, avoit conquis l'Egypte, toute l'Asie Mineure, une partie de la grande Asie; & après sa mort, les Rois ou Princes qu'il avoit rendus tributaires, secouerent peu à peu le joug. Le Jupiter d'Homere est celui des Successeurs de Sesostris, qui régnoit au temps de la guerre de Troye; il ne commande qu'à demi aux Dieux, c'est-à-dire aux Princes ses Vassaux, & il ne les empêche pas de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens, selon leurs intérêts & leurs passions. Junon est la Syrie appellée *blanche*, alliée de l'Ethiopie Orientale, mais avec quelque dépendance, & cette Syrie est caractérisée par les *bras blancs* de Junon. Minerve est la savante Egypte; Mars une Ligue de l'Armenie, de la Colchide, de la Thrace & de la Thessalie; & ainsi des autres. A la faveur de cette Allégorie,

gorie, Homere se retrouve divin ; il faut avouer cependant qu'il l'étoit déja, quoiqu'on ne la connût point.

Après tout ce qui vient d'être dit, on ne s'attendroit point que M. Bianchini fût un grand Mathématicien. Naturellement le génie des vérités mathématiques & celui de la profonde érudition sont opposés, ils s'excluent l'un l'autre, ils se méprisent mutuellement, il est rare de les avoir tous deux, & alors même il est presque impossible de trouver le temps de satisfaire à tous les deux. M. Bianchini les posséda pourtant ensemble, & les porta loin. Il eut une occasion heureuse de donner en même temps des preuves incontestables de l'un & de l'autre. Lorsqu'au commencement de ce Siécle il fut question à Rome de l'affaire du Calendrier, dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), & que le Pape Clement XI eut fait une Congrégation sur ce sujet, M. Bianchini, qu'il en avoit nommé Sécretaire, fit deux Ouvrages qui avoient rapport & à cette grande affaire & à sa nouvelle dignité, & où

(*a*) Page 127 & suiv. 2. Edit.
(*b*) Page 105 & suiv. 2. Edit.

la Mathématique se lioit nécessairement avec l'érudition la plus recherchée. Il les publia en 1703 sous ces titres, *De Calendario & Cyclo Cæsaris, ac de Canone Paschali Sancti Hippolyti Martyris, Dissertationes duæ.* Telle est la nature de ces Ouvrages, qu'on les défigureroit trop, si on vouloit en donner une idée; tout Lecteur en sentira le prix, pourvû qu'il soit assés savant pour les bien lire. Nous rapporterons seulement que l'Auteur s'est attaché à défendre le Canon Paschal de Saint Hipolyte, que le grand Scaliger avoit hardiment traité de *puerile*, & qui par les remarques de M. Bianchini, se trouve être le plus bel Ouvrage qu'on ait fait en ce genre jusqu'à la réformation du Calendrier sous Grégoire XIII. Ce devoit être un double plaisir pour un Savant & pour un Catholique zélé, qu'une victoire remportée en cette matiere sur Scaliger.

M. Bianchini fut purement Mathématicien dans la construction du grand Gnomon qu'il fit dans l'Eglise des Chartreux de Rome, pareil à celui que le grand M. Cassini avoit fait dans S. Petrone de Bologne. Il en vient de naî-

tre un troisiéme dans S. Sulpice de Paris, par les soins d'un Pasteur qui songe à tout, & on en finit actuellement à l'Observatoire un quatriéme. Ces Gnomons ne sont que de grands Quarts de Cercle, mais plus justes à proportion de leur grandeur, & ce plus de justesse paye assés tous les soins presque incroyables de leur construction. Clement XI fit frapper une Médaille du Gnomon des Chartreux, & M. Bianchini publia une ample Dissertation *De Nummo & Gnomone Clementino.*

Il partageoit continuellement sa vie entre les recherches d'Antiquité, & les recherches de Mathématique, sur-tout celles d'Astronomie. Tantôt Astronome, & tantôt Antiquaire, il observoit ou les Cieux ou d'anciens Monumens, avec des yeux éclairés de la lumiere propre à chaque objet, ou plutôt il savoit prendre des yeux différens selon ces différens objets. Nous ne donnerons pour exemple de cette remarquable alternative, que ses deux derniers Ouvrages imprimés à une année l'un de l'autre. Le premier en 1727, *Camera ed Inscrizioni Sepolcrali de Liberti, Servi, ed Ufficiali della Casa di Augusto,*

&c. Le ſecond en 1728, *Heſperi & Phoſphori nova Phænomena, ſive Obſervationes circa Planetam Veneris.*

On découvrit en 1726 hors de Rome ſur la Voie Appienne un Bâtiment ſouterrein, conſiſtant en trois grandes Salles, dont les murs étoient percés dans toute leur étendue de niches pareilles à celles que l'on fait dans les Colombiers, afin que les Pigeons s'y logent. Elles étoient remplies le plus ſouvent de quatre Urnes cineraires, & accompagnées d'Inſcriptions, qui marquoient le nom & la condition des perſonnes dont on voyoit les cendres; tous étoient ou Eſclaves ou Affranchis de la Maiſon d'Auguſte, & principalement de celle de Livie. L'Edifice étoit magnifique, tout de marbre, avec des ornemens de Moſaïque d'un bon goût. M. Bianchini ne manqua pas de ſentir toute la joie d'un Antiquaire, & de ſe livrer avec tranſport à ſa curioſité. Il penſa lui en coûter la vie, il alloit tomber de quarante pieds de haut dans ces ruines, & il fit pour ſe retenir un effort violent dont il fut long-temps fort incommodé, ce qui interrompit les Obſervations qu'il faiſoit en même

temps sur Venus. Il s'enfermoit donc le jour dans le Colombier sépulchral & souterrein, & la nuit il montoit dans son Observatoire. Il a donné une description exacte de ce Colombier, & toutes les recherches savantes qu'on peut faire à l'occasion des Inscriptions, sur-tout l'explication d'un grand nombre de noms d'Offices, qui sont sans doute d'une excellente Latinité, vû le Siécle, mais d'une Latinité presque perdue aujourd'hui. En joignant le nombre des Morts de ce grand Tombeau à ceux d'un autre tout pareil découvert précédemment, & qui n'étoit non plus que pour la Maison d'Auguste, M. Bianchini en trouve 6000, sans tous ceux qui devoient être dispersés en une infinité d'autres lieux plus éloignés de Rome. Ce grand nombre n'étonne plus, dès que l'on voit par plusieurs Charges rapportés dans les Inscriptions, combien le Service étoit divisé en petites parties. Telle Esclave n'étoit employée qu'à peser la laine que filoit l'Imperatrice, une autre à garder ses Boucles d'oreilles, une autre son petit Chien.

Les Observations de M. Bianchini sur Venus nous intéressent davantage.

Venus est très-difficile à observer autant & de la maniere qu'il le faudroit pour en apprendre tout ce que la curiosité astronomique demanderoit. Comme le cercle de sa révolution autour du Soleil est enfermé dans celui de la Terre, on ne la voit ni quand elle est entre le Soleil & nous, parce qu'alors son Hémisphere obscur est tourné vers nous, ni quand le Soleil est entre nous & elle, parce qu'alors il la cache ou l'efface. Il ne reste que le temps où elle n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties opposées de son cours, & où même elle en est à un certain éloignement. Ces temps qui précedent le lever du Soleil, ou suivent son coucher, sont courts, parce que Venus ne s'écarte pas beaucoup du Soleil, encore en faut-il nécessairement perdre une bonne demi-heure pour attendre que Venus soit assés dégagée des rayons de cet Astre. Mercure qui étant plus proche du Soleil, est encore plus dans le cas de ces difficultés, échappe presque entierement aux Astronomes.

M. Cassini étant encore en Italie, s'étoit appliqué en 1666 & 1667 à découvrir les taches de Venus, pour déter-

miner par leur moyen ſon mouvement diurne ou de rotation, ſi elle en avoit un. Il vit des taches à la vérité, & même une partie plus luiſante, qui fait le même effet par rapport au mouvement de rotation ; il crut que ce mouvement pouvoit être de 23 heures, ſi cependant ce n'en étoit pas un de libration, tel que celui qu'on attribue à la Lune, car les plus grands Hommes ſont les moins hardis à affirmer. Le peu de dûrée que pouvoit avoir chacune de ſes Obſervations, lui rendoit le tout aſſés incertain, & depuis ce temps-là il paroît avoir abandonné cette Planete. Enſuite M. Huguens, qui avoit découvert l'Anneau de Saturne, & un de ſes Satellites, chercha inutilement des taches dans Venus, il n'y vit qu'une lumiere parfaitement égale. Nous avons dit en 1700 (*a*) que feu M. de la Hire y avoit vû de grandes inégalités en ſaillie, qui pouvoient être des Montagnes, ce qui ne s'accorde ni avec M. Caſſini, ni avec M. Huguens, & ne prouve que la difficulté du ſujet. En dernier lieu le P. Briga, Jéſuite, Profeſſeur en Mathématique au Collége de Florence, qui

(*a*) Page 121, 2 Edit.

travailloit à un grand Ouvrage sur Venus, avoit invité tous les Observateurs de sa connoissance & en Europe & à la Chine, à chercher les taches de cette Planete avec leurs meilleurs Télescopes, & tous lui avoient répondu qu'ils y avoient perdu leurs peines.

De plus, il manquoit à la Théorie de Venus que sa parallaxe fût connue par observation immédiate ; elle n'étoit que tirée par des conséquences ou des circuits, toujours moins sûrs que l'observation. On sait que la parallaxe d'une Planete est la différence entre les deux lieux du Ciel où on la rapporte vûe du centre de la Terre, ou vûe d'un point de sa surface, ce qui donne la grandeur dont le demi-diametre de la Terre seroit vû de cette Planete, & la distance de la Planete à la Terre.

Ce fut par la recherche de la parallaxe de Venus que M. Bianchini commença. Il voulut tenter d'y appliquer l'ingénieuse Méthode trouvée par feu M. Cassini pour la parallaxe de Mars, & expliquée en 1706 (a). Elle consiste à comparer à une Etoile fixe extrêmement proche de la Planete dont on

(a) Page 97 & suiv.

cherchât la parallaxe, le mouvement de cette Planete, & cela pendant un temps assés long. On n'auroit pas vû assés long-temps Venus prise le matin ou le soir; mais avec des Lunettes on la peut voir en plein jour & dans le Méridien, quelquefois même à l'œil nud, & alors on avoit le temps nécessaire. Mais on ne voit pas ainsi les Fixes, à moins cependant qu'elles ne soient de la premiere grandeur, & c'étoit un pur bonheur d'en trouver quelqu'une extrémement proche de Venus vûe en plein jour & au Méridien. M. Bianchini espéra sur la foi des tables du mouvement de Venus, que le 3 Juillet 1716 elle se trouveroit dans le Méridien à peu près avec *Regulus*, ou le *Cœur du Lion*; & en effet il vit ces deux Astres dans la même ouverture de sa Lunette. Il répéta l'observation les trois jours suivans, & après s'en être bien assuré, il trouva par la Méthode de M. Cassini, & vérifia encore par une autre voie, que la parallaxe de Venus étoit de 24 secondes. Nous supprimons toutes les attentions fines & délicates qu'il apporta, le mérite n'en seroit senti que par les Astronomes, &

[illegible]

[illegible] d'un certain [illegible] venait avec [illegible] huit ans, il [illegible] travail en [illegible] pas d'emblée [illegible].

Il fut plus [illegible]

tion encore plus importante des taches de Venus, qu'il fit en 1726. Ce n'étoit pas la faute de ceux qui ne les avoient point vûes, ou les avoient mal vûes ; ils ne se servoient que de Verres de 50 ou 60 pieds de foyer, qui n'étoient pas suffisans. Campani & Divini, les plus excellens Ouvriers en ce genre, en avoient fait de 100 & de 120 pieds ; mais la difficulté étoit de manier des tuyaux de cette énorme longeur, qui se courboient toujours très-sensiblement vers le milieu. M. Hugens avoit ingénieusement imaginé le moyen de se passer de tuyau ; mais il restoit encore tant d'embarras & d'incommodités, qu'on auroit apparemment abandonné l'invention, si M. Bianchini n'eût trouvé le secret de remédier à tout. Il vint à Paris en 1712, & fit voir à l'Académie sa Machine, qui parût simple, portative, maniable, & expéditive au-delà de tout ce qu'on eût osé espérer. L'Académie a cru qu'elle en devoit la description au Public, & elle l'a donnée dans ses Mémoires de 1713 (a). Il étoit dans l'ordre que l'Auteur en recueillît le fruit

(a) Page 299 & suiv.

Il vit très sûrement les taches de Venus prise dans toutes les situations où elle lui peut être, & dans toute la variété, quoiqu'assés bornée, de ces situations. Ces taches vûes par les grands Verres qu'il employoit, ne sont que comme les taches de la Lune vûes à l'œil nud ; & si celles-ci sont des Mers, les autres en seront aussi. Il conseille à ceux qui voudront bien voir les taches de Venus, de s'accoutumer auparavant à regarder avec attention celles de la Lune, à bien suivre leurs contours, & à les distinguer les unes des autres. L'oeil préparé par cet apprentissage en sera plus habile & plus savant, quand il se transportera sur Venus.

M. Bianchini en distingua assés nettement les taches pour y établir vers le milieu du disque sept Mers, qui se communiquent par quatre Détroits, & vers les extrémités deux autres Mers, sans communication avec les premieres. Des parties qui sembloient se détacher du contour de ces Mers, il les appella Promontoires, & en compta huit. Comme il avoit un droit de propriété sur ce grand Globe presque tout nouveau, &

dû à ses veilles, il imposa des noms à ces Mers, à ces Détroits, à ces Promontoires; & à l'exemple tant des anciens Grecs qui ont mis dans le Ciel leurs Héros, que des Astronomes modernes qui ont rempli la Lune de Philosophes & de Savans, il favorisa qui il voulut de ces espéces d'Apothéoses, toujours cependant avec un choix judicieux. Il avoit reçu des graces du Roi de Portugal, & il donna son nom à la premiere Mer. Pour ces autres grands Pays dont il disposoit, il les partagea entre les Généraux Portugais les plus illustres par leurs conquêtes dans les deux Indes, & entre les plus célébres Navigateurs qui ont ouvert le chemin à ces conquêtes. Galilée & Cassini se trouvent là, non pas tant par l'amour de M. Bianchini pour sa Patrie, que parce que ces deux grands Hommes qui n'ont jamais navigé, ont été aussi utiles à la Navigation & à la connoissance du Globe terrestre, que Colomb, Vespuce & Magellan. L'Académie des Sciences & le nouvel Institut de Bologne ont aussi leur place dans Venus. Les principaux Domaines des Savans ne sont point exposés à la jalousie des autres hommes.

Nous avons dit en plusieurs endroits de nos Histoires, & principalement en 1701 (*a*), quelle est la méthode dont on se sert pour découvrir par les taches d'une Planete, & par les circonstances de leur mouvement, l'axe de la rotation, & sa position sur le plan de l'orbite que la Planete décrit. Parce que Venus est une Planete inférieure, on ne sauroit voir son disque entierement éclairé du Soleil ; il y a toujours sur ce disque une ligne qui sépare la partie obscure d'avec l'éclairée, & est une portion d'un cercle, qui vû du Soleil, sépareroit les deux Hémisphéres, l'un éclairé, l'autre obscur. Le plan de ce cercle est toujours perpendiculaire à une ligne tirée du centre du Soleil à celui de Venus, & cette ligne est nécessairement dans le plan de l'orbite de Venus, ou de son écliptique particuliere. C'est par rapport à la ligne de la derniere illumination sur le disque de la Planete que M. Bianchini observoit le mouvement des taches, & l'inclinaison de la ligne de ce mouvement ; par-là il parvint à déterminer que l'axe de la rotation de Venus étoit incliné de 15 degrés à son orbite ou écliptique.

(*a*) Pag. 101 & suiv. 2 Edit.

Lorsque l'axe de rotation d'une Planete est perpendiculaire à son orbite, comme l'est presque celui de Jupiter, cette Planete a toujours le Soleil dans son Equateur, & ses deux poles éclairés en même tems; elle jouit d'un équinoxe perpétuel, & chacune de ses parties n'a jamais que la même Saison. Si au contraire l'axe de rotation est infiniment incliné sur l'orbite, c'est-à-dire couché dans son plan, la Planete n'a un équinoxe que deux fois dans son année; ses deux poles ont alternativement le Soleil vertical, & chacune de ses parties a la plus grande inégalité de Saisons qu'il soit possible. L'axe de Venus est si incliné sur son orbite, qu'il s'en faut peu qu'elle ne soit dans ce dernier cas; & l'on ne connoît point de Planete qui à cet égard differe tant de Jupiter.

M. Cassini avoit cru, ou plutôt soupçonné que la rotation de Venus étoit de vingt-trois heures. Il voyoit d'un jour à l'autre une certaine partie du disque avancée d'une certaine quantité, & il jugeoit qu'elle s'étoit ainsi avancée après une révolution entiere du Globe, qui par conséquent n'auroit

a donné une nouvelle Edition en trois tomes *in-folio*, enrichie d'une infinité de recherches très-ſavantes, ſont un trop grand Ouvrage qui nous meneroit trop loin, ſur-tout après ceux du même genre dont nous avons rendu compte ; & pluſieurs autres Ouvrages moins conſidérables ſeulement par le volume, ſont en trop grand nombre. Il y en a même quelques-uns qui ſont des Piéces d'Eloquence, & l'on dit qu'il embraſſoit juſqu'à la Poëſie. Il ſe trouve en effet dans ſon ſtile, quand les occaſions s'en préſentent, une force & une beauté d'expreſſion, des figures, des comparaiſons, qui ſentent le génie poëtique.

L'Académie le mit dès l'an 1700 dans le petit nombre de ſes Aſſociés Etrangers.

Il mourut d'une Hydropiſie le 2 Mars 1729. On lui trouva un cilice qui ne fut découvert que par ſa mort, & toute ſa vie par rapport à la Religion avoit été conforme à cette pratique ſecrette. La facilité, la candeur de ſes moeurs étoient extrêmes, & encore plus, s'il ſe peut, ſon ardeur à faire plaiſir. Il n'étoit jamais engagé dans aucune étude ſi intéreſſante pour

lui, dans aucun travail dont la continuation fût si indispensable, & l'interruption si nuisible, qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un service.

Son mérite a été bien connu, & l'on pourroit dire récompensé, si l'on s'en rapportoit à sa modestie. Il a eu deux Canonicats dans deux des principales Eglises de Rome. Il a été Camerier d'honneur de Clement XI, & Prélat Domestique de Benoît XIII. Outre le Secretariat de la Congrégation du Calendrier, Clement XI lui donna par une Bulle une Intendance générale sur toutes les Antiquités de Rome, ausquelles il étoit défendu de toucher sans sa permission. Il auroit pû aspirer plus haut dans un Pays où l'on sait qu'il faut quelquefois décorer la Pourpre elle-même par les talens & par le savoir. L'exemple récent du Cardinal Noris l'autorisoit à prendre des vûes si élevées & si flatteuses; mais on assure que sa modération naturelle & la Religion l'en préserverent toujours.

ELOGE
DE MONSIEUR
MARALDI.

JACQUES-PHILIPPE MARALDI naquit le 21 Août 1665 à Perinaldo dans le Comté de Nice, lieu déja honoré par la naissance du grand Cassini. Il fut fils de François Maraldi, & d'Angela-Catherine Cassini, Soeur de ce fameux Astronome.

Après qu'il eut fini avec distinction le cours des Etudes ordinaires, son goût naturel le porta aux Sciences plus élevées, aux Mathématiques, & il y avoit fait tant de progrés à l'âge de 22 ans, que son Oncle établi en France depuis plusieurs années, l'y appella en 1687 pour cultiver lui-même ses talens, & les faire connoître dans un Pays où l'on avoit eu un soin singulier d'en rassembler de toutes parts. Sans doute M. Cassini, Etranger & circonspect comme il étoit, ne se fût pas

chargé d'un Neveu dont il n'eût pas beaucoup esperé, & qui lui auroit été plus reproché que tout autre qu'il eût mis à la même place.

Dès les premiers temps que M. Maraldi se mit à observer le Ciel, il conçut le dessein de faire un Catalogue des Etoiles fixes. Ce Catalogue est la piéce fondamentale de tout l'Edifice de l'Astronomie. Les Fixes qui à la vérité ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur, & d'une quantité présentement bien connue, & qui d'ailleurs ne changent point de situation entre elles, sont prises pour des points immobiles ausquels ont rapport tous les mouvemens qui sont au-dessous d'elles, ceux des Planetes & des Cometes, & par-là il est de la derniere importance de connoître exactement & le nombre & la position de ces points lumineux qui régleront tout. Non-seulement les Télescopes ont prodigieusement enrichi le Ciel de Fixes auparavant invisibles, mais la simple vûe plus attentive & mieux dirigée en a porté le nombre beaucoup au-delà de celui que les Anciens avoient prétendu déterminer à peu près, & c'est

proprement de nos jours qu'il n'est presque plus permis de les compter. Mais que ne peut la curiosité ingénieuse & opiniâtre ? On les compte, ou du moins on leur assigne à toutes leurs places dans leurs Constellations. Le Catalogue de Bayer est celui dont les Astronomes se servent le plus ordinairement, & auquel ils semblent être convenus de donner leur confiance ; mais M. Maraldi crut pouvoir porter la précision & l'exactitude au-delà de celles de tous les Catalogues connus, & il se détermina courageusement à en faire un nouveau.

Quelques efforts d'esprit que l'on fasse, & quelque assiduité qu'on y donne, on est trop heureux quand il n'en coûte que de demeurer dans son Cabinet. Ces veilles que les Savans & les Poëtes même ont tant de soin de faire valoir, prises dans le sens le plus littéral, ne sont pas des veilles en comparaison de celles qui se font en plein air & en toutes saisons pour étudier le Ciel. Le Géométre le plus laborieux mene presque une vie molle au prix d'un Astronome également occupé de sa Science. Sur-tout quand on a entre-

pris un Catalogue des Fixes, on n'a point trop de toutes les nuits de l'année ; les seules que l'on ait de relâche sont celles où le Ciel est trop couvert ; encore se plaint-on de cette grace de la Nature. Aussi M. Maraldi altéra-t-il beaucoup sa santé par un si long & si rude travail ; il en contracta de fréquens maux d'Estomac, dont il s'est toujours ressenti, parce qu'il ne put pas s'empêcher d'en entretenir toujours la cause.

Cependant il communiquoit assés facilement ce qui lui avoit tant coûté. De son Ouvrage, qui n'est encore que manuscrit, il en a détaché des positions d'Etoiles, dont quelques Auteurs avoient besoin ; par exemple, M. Delisle pour son Globe céleste, M. Manfredi pour ses Ephémérides, M. Isaac Broukner pour le Globe dont il a été parlé en 1725 (a).

Son Catalogue n'étoit pas seulement sur le papier ; il étoit tellement gravé dans sa tête, qu'on ne lui pouvoit désigner aucune Etoile, quoique presque imperceptible à la vûe, qu'il ne dît sur le champ la place qu'elle occupoit

(a) Pages 103 & 104.

dans sa Constellation. Puisque les Etoiles ont été appellées dans les Livres saints l'*Armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoissoit toute cette Armée, comme Cyrus connoissoit la sienne.

Quelquefois de petites Cometes, & qui durent peu, ne sont pas reconnues pour Cometes, parce qu'on les prend pour des Etoiles de la Constellation où elles paroissent, & cela faute de savoir assés de quel assemblage d'Etoiles cette Constellation est composée. Peut-être croira t-on que ce ne seroit pas un grand malheur d'ignorer une Comete si petite & de si peu de durée, qu'elle ne devoit pas dans la suite se faire remarquer. Mais les Astronomes n'en jugent pas ainsi. Ils ont tous aujourd'hui une extrême ardeur pour le Systême des Cometes, qui fait à notre égard les dernieres limites du Systême entier de l'Univers ; & ils ne veulent rien perdre de tout ce qui peut conduire à en avoir quelque connoissance, tout sera mis à profit. Il étoit difficile que des Phénomenes célestes éhappassent à M. Maraldi ; la plus petite nouveauté dans le Ciel frapoit aussi-tôt des yeux

yeux si accoutumés à ce grand objet. Ceux qui observoient en même lieu que lui, & qui auroient pû être jaloux des premieres découvertes, avouent que le plus souvent c'est lui qui en a eu l'honneur.

La Construction du Catalogue, des Observations, soit journalieres, soit rares, & dont le temps se fait beaucoup attendre, comme celles des phases de l'Anneau de Saturne, des déterminations de retours d'Etoiles fixes, qui disparoissent quelquefois, des applications adroites des Méthodes données par M. Cassini, des vérifications de Théories dont il est important de s'assurer, des corrections d'autres Théories qui peuvent recevoir plus d'exactitude, voilà tous les événemens de la vie de M. Maraldi ; nos Histoires en sont pleines, & ont fait d'avance une grande partie de son Eloge.

Il travailla sous M. Cassini en 1700 à la prolongation de la fameuse Méridienne jusqu'à l'extrémité méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand Ouvrage. De-là il alla en Italie ; & comme alors on travailloit à Rome sur la grande affaire du Calen-

drier, dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), le Pape Clement XI profita de l'heureuse occasion d'y employer un Astronome formé par M. Cassini. Il donna entrée à M. Maraldi dans les Congrégations qui se tenoient sur ce sujet. M. Bianchini lié d'une grande amitié avec M. Cassini, ne manqua pas de s'associer son Neveu dans la construction d'une grande Méridienne qu'il traçoit pour l'Eglise des Chartreux de Rome, à l'imitation de celle de Saint Petrone de Bologne, tracée par celui qu'ils reconnoissoient tous deux pour leur Maître.

En 1718 M. Maraldi alla avec trois autres Académiciens terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a passé sa vie, depuis son arrivée à Paris, renfermé dans l'Observatoire, ou plutôt il l'a passée toute entiere renfermé dans le Ciel, d'où ses regards & ses recherches ne sortoient point.

Il se délassoit pourtant quelquefois, il prenoit des divertissemens. Il faisoit des Observations physiques sur des In-

(*a*) Page 123, 2 Edit.
(*b*) Page 105, 2 Edit.

ſectes, ſur des Pétrifications curieuſes, ſur la culture des Plantes, partie de la Botanique, à laquelle il ſeroit temps que l'on ſongeât autant qu'on a fait juſqu'ici à la Nomenclature, qui n'eſt qu'un Préliminaire. Ce n'eſt pas que ce Préliminaire ſoit fini; s'il doit l'être jamais, ce ne ſera que dans pluſieurs Siécles; mais on l'a mis en état de permettre que l'on aille déformais plus avant. Nous avons rendu compte en 1712 (a) de la plus importante Obſervation terreſtre de M. Maraldi; c'eſt celle des Abeilles, qui malgré l'agrément naturel du ſujet, a demandé un travail très-fatiguant par la longue aſſiduité de pluſieurs années, & par l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui ſe paſſoit dans ce merveilleux petit État.

Il ne reſtoit plus à M. Maraldi pour achever ſon Catalogue des Fixes, que d'en déterminer quelques-unes vers le Zénit & vers le Nord; & dans ce deſſein il venoit de placer un Quart de Cercle mural ſur le haut de la Terraſſe de l'Obſevatoire, lorſqu'il tomba malade. Il employa le ſeul remède auquel

(a) Page 5 & ſuiv.

Il eût constance, une diete austere; il s'en étoit toujours bien trouvé, mais nul remede ne réussit toujours; il mourut le premier Décembre 1729.

Son caractere étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du sérieux, de la simplicité, de la droiture; mais ce qui n'est pas si commun, c'est le sentiment de la reconnoissance porté au plus haut point, tel qu'il l'avoit pour son Oncle. Il vouloit le veiller lui-même dans ses maladies, & il y apportoit le soin le plus attentif, & la plus tendre inquiétude; M. Cassini avoit en lui un second Fils. L'impression des bienfaits redouble de force, quand ils partent d'un homme à qui les indifférens même ne pourroient refuser de la vénération.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE-HENRY DU TROUSSET DE VALINCOURT naquit le premier Mars 1653, de Henry du Trousset, & de Marie du Pré. Sa Famille étoit noble & honorable, originaire de Saint Quentin en Picardie. Ayant perdu son pere à l'âge de 6 ou 7 ans, il demeura entre les mains d'une mere propre à remplir seule tous les devoirs de l'éducation de ses enfans.

Il ne brilla point dans ses Classes; ce Latin & ce Grec qu'on y apprend, n'étoient pour lui que des sons étrangers dont il chargeoit sa mémoire, puisqu'il le falloit; mais ses Humanités finies, s'étant trouvé un jour seul à la Campagne avec un Terence pour tout amusement, il le lut d'abord avec assés d'indifférence, & ensuite avec un goût qui lui fit bien sentir ce que c'é-

toit que les Belles-Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité si naturelle de surpasser ses Compagnons d'étude, sans savoir à quoi il étoit bon de les surpasser ; mais il fut touché de la valeur réelle & solide, jusque-là inconnue, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déja sa raison seule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du temps passé, il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens & modernes. Il lui échappa quelques petits Ovrages en vers, fruits assés ordinaires de la jeunesse de l'esprit, qui est alors en sa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ses vers assés sérieusement pour en faire parade, ni même pour les désavouer. Il a conservé jusqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuse Princesse de Cléves ayant paru, Ouvrage d'une espéce qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non pour s'opposer à la juste ap-

miration du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts, & pour se donner le plaisir d'entrer dans des discussions fines & délicates. Ce dessein intéressoit le Censeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés, au travers desquelles il avoit sû démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une gaieté agréable, & peut-être seulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton de l'ironie, qui, quoique léger, est moins respectueux pour un Livre d'un si rare mérite, que le ton d'une Critique sérieuse & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume, que si on avoit eu à défendre une mauvaise cause. M. de Valincourt ne répliqua point; les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces sortes de combats trop désavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes moeurs & par les bienséances; & le Public lui-même, malgré sa malignité, se lasse bientôt de ce spectacle. Après avoir vû une ou deux joûtes, il laisse les deux Champions se battre sur l'Arene sans témoins.

Un homme de mérite n'est pas destiné à n'être qu'un Critique, même excellent, c'est-à-dire habile seulement à relever des défauts dans les productions d'autrui, impuissant à produire de lui-même. Aussi M. de Valincourt se tourna-t-il bien vîte d'un autre côté plus convenable à ses talens & à son caractere. Il donna en 1681 la *Vie de François de Lorraine Duc de Guise*, petit morceau d'Histoire qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Historien; des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de soin, & prises quelquefois dans des sources éloignées, ne passent point les bornes d'une raisonnable curiosité; une narration bien suivie & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intéresse toujours; un stile noble & simple, qui tire ses ornemens du fond des choses, ou les tire d'ailleurs bien finement; nulle partialité pour le Héros, qui pouvoit cependant inspirer de la passion à son Ecrivain.

Un Avertissement de l'Imprimeur à la tête de ce petit Livre annonce d'autres Ouvrages du même genre, & sans doute de la même main; mais M. de Valincourt

Valincourt n'eut pas le loisir de les finir. L'illustre Evêque de Meaux, qui ordinairement fournissoit aux Princes les Gens de mérite dans les Lettres, dont ils avoient besoin, le fit entrer en 1685 chés M. le Comte de Toulouse, Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentilhomme attaché à sa suite; mais quelque temps après le Sécretariat général de la Marine étant venu à vaquer, il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit aussi Sécretaire de ses Commandemens; & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fond de travail pour le Sécretaire, dont les occupations se multiplioient à proportion des Dignités de son Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé, sans qu'il y pensât, à des fonctions si importantes; les nouvelles connoissances dont il eut besoin, entrerent plus aisément, & se placerent mieux dans un esprit où elles en trouvoient déja d'autres, qu'elles n'eussent fait dans un esprit entierement vuide.

Lorsqu'en 1704 M. l'Amiral gagna la Bataille de Malaga contre les Flottes Angloise & Hollandoise jointes en-

femble, M. de Valincourt qui n'étoit point Officier de Marine, & ne prétendoit nullement aux récompenses militaires, fut toujours à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût reçu une blessure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon qui tua un Page. Cet attachement si fidèle, porté jusqu'aux occasions où il étoit si périlleux, & en même temps tout-à-fait inutile, avoit pour objet un Maître qui savoit se faire aimer, & dont la justice & la droiture feroient un mérite & un nom à un homme du commun. Aussi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés sans interruption, sans trouble, sans essuyer aucun orage de Cour, sans en craindre, & cela pendant quarante-cinq ans. Cependant il n'étoit point flatteur ; un Prince du même sang lui rend hautement ce témoignage. Il est vrai qu'il avoit un art de dire la vérité ; mais enfin il osoit la dire, & l'adresse ne servoit qu'à rendre le courage utile. Peu à peu la nécessité d'employer cette adresse diminue, & les droits de l'homme de bien se fortifient toujours.

Tout le temps que les emplois de

M. de Valincourt lui laissoient libre, étoit donné à des Etudes de son goût, & principalement à celles qui avoient rapport à ses emplois; car son devoir déterminoit assés son goût. La Marine tient à la Physique, & encore plus essentiellement aux Mathématiques; & il ne manqua pas d'ajouter aux Belles-Lettres, qui avoient été sa premiere passion, ces sciences plus élevées & plus abstraites. Ainsi il se trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire, à laquelle l'Académie le nomma en 1721. Il étoit de l'Académie Françoise dès 1699. Je l'ai vû dans l'une & dans l'autre, j'ai été témoin de sa conduite & de ses sentimens. Il ne croyoit pas que ce fût assés de voir son nom écrit dans les deux Listes, qu'il en retireroit toujours, sans y rien mettre du sien, l'honneur qui lui en pouvoit revenir, que tout le reste lui devoit être indifférent, & que des Titres qui par eux-mêmes laissent une grande liberté, laissoient jusqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces Compagnies une affection sincere, une vivacité peu commune pour leurs intérêts; & en effet une Académie est

une eſpéce de Patrie nouvelle que l'on eſt d'autant plus obligé d'aimer, qu'on l'a choiſie ; mais il faut convenir que ces obligations délicates ne ſont pas pour tout le monde.

Il avoit travaillé toute ſa vie à ſe faire dans une Maiſon de Campagne qu'il avoit à Saint Cloud, & où il ſe retiroit ſouvent, une Bibliothéque choiſie. Elle montoit à 6 ou 7000 Volumes, lorſqu'elle fut entierement conſumée il y a près de cinq ans par le feu qui prit à la Maiſon. Ses Recueils, fruits de toutes ſes lectures, des Mémoires importans ſur la Marine, des Ouvrages ou ébauchés ou finis, tout périt en même temps, & il en fut le ſpectateur. La Philoſophie qui auroit été plus rigide ſur une perte de biens, lui permettoit d'être ſenſiblement affligé de celle d'un tréſor amaſſé par elle-même, & où elle ſe complaiſoit ; mais ſon courage ne ſe démentit point : *Je n'aurois guére profité de mes Livres*, diſoit-il, *ſi je ne ſavois pas les perdre*. Il étoit encore ſoutenu par une Philoſophie bien ſupérieure, par la Religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de ſa vie il fut de temps en

temps attaqué de diverses maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin il mourut le 4 Janvier 1730, âgé de 77 ans.

On s'appercevoit aisément dans son commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes lectures. Il en ornoit volontiers sa conversation & ses Lettres, mais à propos avec nouveauté, avec graces, conditions nécessaires & peu observées. Un certain sel qu'il avoit dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie ; mais il s'est toujours défendu courageusement d'un talent dangereux pour qui le possede, injuste à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plupart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, & principalement de Messieurs Racine & Despreaux, & par cette raison il fut choisi après la mort de M. Racine pour être associé à M. Despreaux dans le travail ou le dessein de l'Histoire du feu Roi. Apparemment sa liaison avec ce grand Satirique lui fit adopter quelques-uns de ses jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poëtes Lyriques, jugement insou-

tenable ſur le Parnaſſe, & recevable ſeulement dans un Tribunal infiniment plus reſpectable, où le Satirique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé ſon compte. Cependant M. de Valincourt ne ſe laiſſa point emporter à l'exceſſive chaleur que mirent ſes amis dans des diſputes littéraires, qui ont fait aſſés de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refuſoient l'adoration aux Anciens; il négocia même des réconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu ſeulement des amis dans les Lettres, il en a eu dans les premieres Places de l'Etat, non pas ſimplement comme un homme d'eſprit dont la converſation peut délaſſer, mais comme un homme d'un grand ſens à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'eſt jamais fait valoir de ces commerces ſi flatteurs & ſi dangereux pour la vanité, il les cachoit autant qu'il étoit poſſible, & ce qu'il cachoit encore avec plus de ſoin, c'eſt l'uſage qu'il en a fait toutes les fois que la juſtice ou le mérite ont eu beſoin de ſon crédit.

Il n'étoit point marié, & jouissoit d'un revenu considérable. Sa Famille publie hautement sa générosité pour elle, & ses bienfaits toujours prévenans; mais elle craindroit d'offenser sa vertu, & d'aller contre ses intentions, si elle révéloit ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.



ELOGE
DE MONSIEUR
DU VERNEY.

GUICHARD-JOSEPH DU VERNEY naquit à Feurs en Forez le 5 Août 1648, de Jacques du Verney, Médecin de la même Ville, & d'Antoinette Pittre. Ses Classes faites, il étudia en Médecine à Avignon pendant 5 ans, & en partit en 1667 pour venir à Paris, où il se sentoit appellé par ses talens.

A peine arrivé dans cette grande Ville, il alla chés le fameux Abbé Bourdelot, qui tenoit des Conférences de Gens de Lettres de toutes les espéces. Il leur fit une Anatomie du Cerveau, & d'autres ensuite chés M. Denys, savant Médecin, où l'on s'assembloit aussi. Il démontroit ce qui avoit été découvert par Stenon, Swammerdam, Graaf, & les autres grands Ana-

tomiſtes, & il eut bientôt une réputation.

Outre ſes connoiſſances déja grandes & rares par rapport à ſon âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promptement en vogue, ce fut l'éloquence avec laquelle il parloit ſur ces matieres. Cette éloquence n'étoit pas ſeulement de la clarté, de la juſteſſe, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les ſujets dogmatiques; c'étoit un feu dans les expreſſions, dans les tours, & juſque dans ſa prononciation, qui auroit preſque ſuffi à un Orateur. Il n'eût pas pû annoncer indifféremment la découverte d'un vaiſſeau, ou un nouvel uſage d'une partie; ſes yeux en brilloient de joie, & toute ſa perſonne s'animoit. Cette chaleur ou ſe communique aux Auditeurs, ou du moins les préſerve d'une langueur involontaire qui auroit pû les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune, & d'une figure aſſés agréable. Ces petites circonſtances n'auront lieu, ſi l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de Dames, qui furent elles-mêmes curieuſes de l'entendre.

A mesure qu'il parvenoit à être plus à la mode, il y mettoit l'Anatomie, qui renfermée jusque-là dans les Ecoles de Médecine, ou à Saint Côme, osa se produire dans le beau monde, présentée de sa main.

Je me souviens d'avoir vû des gens de ce monde-là qui portoient sur eux des piéces séches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les Compagnies, sur-tout celles qui appartenoient aux sujets les plus intéressans. Les Sciences ne demandent pas à conquérir l'Univers; elles ne le peuvent ni ne le doivent; elles sont à leur plus haut point de gloire, quand ceux qui ne s'y attachent pas, les connoissent assés pour en sentir le prix & l'importance.

Il entra en 1676 dans l'Académie, qui ne comptoit encore que dix années depuis son établissement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avoit faite de Messieurs Gayent & Pecquet, tous deux habiles Anatomistes, mais le dernier plus fameux par la découverte du Reservoir du Chile, & du Canal Thorachique. Du caractere dont étoit M. du Verney, il

n'avoit pas besoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il se mit à travailler à l'Histoire naturelle des Animaux, qui faisoit alors une partie des occupations de l'Académie, & il tient beaucoup de place dans l'Histoire Latine de M. du Hamel.

Quand ceux qui étoient chargés de l'éducation de M. le Dauphin, Ayeul du Roi, songerent à lui donner des connoissances de Physique, on fit l'honneur à l'Académie de tirer de son Corps ceux qui auroient cette fonction, & ce furent M. Roëmer pour les Expériences générales, & M. du Verney pour l'Anatomie. Celui-ci préparoit les parties à Paris, & les transportoit à Saint-Germain ou à Versailles. Là il trouvoit un Auditoire redoutable, le Dauphin environné de M. le Duc de Montausier, de M. l'Evêque de Meaux, de M. Huet, depuis Evêque d'Avranches, de M. de Cordemoy, qui tous, en ne comptant pour rien les titres, quoiqu'ils fassent toujours leur impression, étoient fort savans, & fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les Démonstrations d'Anatomie réussirent si bien auprès du jeune Prince,

qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chasse, si on les lui pouvoit continuer après son dîner.

Ce qui avoit été fait chés lui, se recommençoit chés M. de Meaux avec plus d'étendue & de détail. Il s'y assembloit de nouveaux Auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuse, le P. de la Chaise, M. Dodart, tous ceux que leur goût y attiroit, & qui se sentoient dignes d'y paroître. M. du Verney fut de cette sorte pendant près d'un an l'Anatomiste des Courtisans, connu de tous, & presque ami de ceux qui avoient le plus de mérite. Ses succès de Paris l'avoient porté à la Cour, & il en revint à Paris avec ce je ne sai quoi de plus brillant que donnent les succès de la Cour.

Les fatigues de son métier, très-pénible par lui-même, & plus pénible pour lui que pour tout autre, lui causerent un mal de poitrine si violent, qu'on lui crut un ulcere au poumon. Il en revint cependant, bien résolu à se ménager davantage à l'avenir. Mais comment exécuter cette résolution? Comment résister à mille choses qui s'offroient, & qui forçoient ses regards

& ses recherches à se tourner de leur côté? Comment leur refuser ses nuits, même après les jours entiers? Souvent l'Anatomie ne souffre pas de délais; mais quand elle en eût souffert, en pouvoit-il prendre?

En 1679 il fut nommé Professeur d'Anatomie au Jardin Royal, & il alla en Basse-Bretagne pour y faire des dissections de Poissons, envoyé dans cette vûe avec M. de la Hire, qui devoit avoir d'autres occupations. Ils furent envoyés tous deux l'année suivante sur la côte de Bayonne pour les mêmes desseins. Il entra dans une Anatomie toute nouvelle; mais il ne put qu'ébaucher la matiere, & depuis son retour la seule structure des ouïes de la Carpe lui coûta plus de temps que tous les Poissons qu'il avoit étudiés dans ses deux voyages.

Il mit les Exercices anatomiques du Jardin Royal sur un pied où ils n'avoient pas encore été. On vit avec étonnement la foule d'Ecoliers qui s'y rendoit, & on compta en une année jusqu'à 140 Etrangers. Plusieurs d'entr'eux retournés dans leur Pays, ont été de grands Médecins, de grands

Chirurgiens, & ils ont semé dans toute l'Europe le nom & les louanges de leur Maître. Sans doute ils ont souvent fait valoir son autorité, & se sont servis du fameux *il l'a dit*. Nous avons rapporté dans l'Eloge de M. Lemery (*a*), qu'il faisoit ici en même temps des Cours de Chimie avec le même éclat. Une Nation qui auroit pris sur les autres une certaine supériorité dans les Sciences, s'appercevroit bientôt que cette gloire ne seroit pas stérile, & qu'il lui en reviendroit des avantages aussi réels, que d'une marchandise nécessaire & précieuse, dont elle seroit seule le commerce.

Il publia en 1683 son *Traité de l'Organe de l'Ouie*, qui fut traduit en Latin dès l'année suivante, & imprimé à Nuremberg. Cette Traduction a été insérée dans la Bibliothéque Anatomique de Manget. On sera surpris que ce soit là le seul qu'ait donné M. du Verney, vû le long temps qu'il a vécu depuis; mais quand on le connoîtra bien, on sera surpris au contraire qu'il l'ait donné. Jamais il ne se contentoit pleinement sur un sujet, & ceux

(*a*) Voyés l'Hist. de 1715, p. 74 & 75.

qui ont quelque idée de la Nature, le lui pardonneront. Il faisoit d'une partie qu'il examinoit toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer ; pour la voir de tous les sens, il employoit toutes les injections, & cela demande déja un temps infini, ne fût-ce qu'en tentatives inutiles. Mais il arrivoit ce qui arrive presque toujours des discussions poussées dans un grand détail ; elles ne levent guére une difficulté sans en faire naître une autre ; cette nouvelle difficulté qu'on veut suivre, produit aussi sa difficulté incidente, & on se trouve engagé dans un labyrinthe. De plus, un premier travail qui auroit voulu être continué, est interrompu par un autre, que quelques circonstances, ou si l'on veut, la simple curiosité, rendent indispensable. Une connoissance acquise comme par hasard, aura une espéce d'effet rétroactif, qui détruira ou modifiera beaucoup des connoissances précédentes qu'on croyoit absolument sûres. Ajoutés à ce fond d'embarras que produit la nature de l'Anatomie, une peur de se méprendre, une frayeur des jugemens du Public, qui ne peut guére

être excessive, & l'on concevra sans peine qu'un très-habile Anatomiste peut n'avoir pas imprimé. Il faut pourtant avouer qu'un trop grand amour de la perfection, ou une trop grande délicatesse de gloire, feront perdre au Public une infinité de vûes & d'idées, qui pour être d'une certaine utilité, n'auroient pas eu besoin d'une entiere certitude, ou d'une précision parfaite.

M. du Verney fut assés long-temps le seul Anatomiste de l'Académie, & ce ne fut qu'en 1684 qu'on lui joignit M. Mery (a). Ils n'avoient rien de commun qu'une extrême passion pour la même Science, & beaucoup de capacité; du reste presque entierement opposés, sur-tout à l'égard des talens extérieurs. Si l'on pouvoit quelquefois craindre que par le don de la parole M. du Verney n'eût la facilité de tourner les faits selon ses idées, on étoit sûr que M. Mery ne pouvoit que se renfermer dans une sévere exactitude des faits, & que l'un eût tenu en respect l'éloquence de l'autre. Le grand avantage des Compagnies résulte de

(a) Voyés l'Hist. de 1712, p. 130.

ces

cet équilibre des caracteres. On remarqua que M. du Verney prit un nouveau feu par cette espéce de rivalité. Elle n'éclata jamais davantage que dans la fameuse question de la circulation du sang du Fœtus, dont nous avons tant parlé. Elle le conduisit à examiner d'autres sujets qui pouvoient y avoir rapport, la circulation dans les Amphibies, tels que la Grenouille; car le Fœtus qui vit d'abord sans respirer l'air, & ensuite en le respirant, est une espéce d'Amphibie. Ceux-là le conduisoient à d'autres Animaux approchans, sans être Amphibies, comme le Crapaud; & enfin aux Insectes, qui font un genre à part, & offrent un spectacle tout nouveau.

Aussi excelloit-il dans l'Anatomie comparée, qui est l'Anatomie prise le plus en grand qu'il soit possible, & dans une étendue où peu de gens la peuvent embrasser. Il est vrai que pour nous & pour nos besoins la structure du Corps humain paroîtroit suffire; mais on le connoît mieux quand on connoît aussi toutes les autres Machines faites à peu près sur le même dessein. Après celles-là il s'en présente

d'autres d'un dessein fort différent : il y aura moins d'utilité à les étudier à cause de la grande différence ; mais par cette raison-là même la curiosité sera plus piquée, & la curiosité n'a-t-elle pas ses besoins ?

Dans les premiers temps de ses Exercices du Jardin Royal, il faisoit & les Démonstrations des parties qu'il avoit préparées, & les discours qui expliquoient les usages, les maladies, les cures, & résolvoient les difficultés. Mais sa foiblesse de poitrine qui se faisoit toujours sentir, ne lui permit pas de conserver les deux fonctions à la fois. Un habile Chirurgien choisi par lui, faisoit sous lui les Démonstrations, & il ne lui restoit plus que les Discours, dans lesquels il avoit de la peine à se renfermer. C'est lui qui a le premier enseigné en ce lieu-là l'Ostologie & les maladies des Os.

De son Cabinet, où il avoit étudié des Cadavres ou des Squelettes, il alloit dans les Hôpitaux de Paris, où il étudioit ceux dont les maux avoient rapport à l'Anatomie. Si la machine du Corps disséquée & démontrée, présente encore tant d'Enigmes très-diffi-

ciles & très-obscures, à plus forte raison la machine vivante, où tout est sans comparaison moins exposé à la vûe, plus enveloppé, plus équivoque. C'étoit-là qu'il appliquoit sa Théorie aux faits, & qu'il apprenoit même ce que la seule Théorie ne lui eût pas appris. En même temps il étoit d'un grand secours, & aux Malades, & à ceux qui en étoient chargés. Quoiqu'il fût Docteur en Médecine, il évitoit de s'engager dans aucune pratique de Médecine ordinaire, quelque honorable, quelque utile qu'elle pût être ; il prévoyoit qu'un cas rare de Chirurgie, une opération singuliere, lui auroit causé une distraction indispensable, & il s'acquittoit assés envers le Public de son devoir de Médecin, non-seulement par les instructions générales qu'il donnoit sur toute l'Anatomie, mais par l'utilité dont il étoit dans les occasions particulieres.

Loin d'avoir rien à se reprocher sur cet article, il ne se reprochoit que d'être trop occupé de sa Profession. Il craignoit que la Religion, dont il avoit un sentiment très-vif, ne lui permît pas un si violent attachement, qui s'empa-

roit de toutes ses pensées & de tout son temps. L'Auteur de la Nature, qu'il admiroit & révéroit sans cesse dans ses Ouvrages si bien connus de lui, ne lui paroissoit pas suffisamment honoré par ce culte savant, toujours cependant accompagné du culte ordinaire le plus régulier. L'âge qui s'avançoit, les infirmités qui augmentoient, contribuoient peut-être à ce scrupule, sans lui donner pourtant le pouvoir de s'y livrer entierement.

Les mêmes raisons l'empêcherent pendant plusieurs années de paroître à l'Académie. Il demanda à être Vétéran, & sa place fut remplie par M. Petit, Docteur en Médecine. Il paroissoit avoir oublié l'Académie, lorsque tout d'un coup il se réveilla à l'occasion de la réimpression de l'Histoire naturelle des Animaux, à laquelle il avoit eu anciennement beaucoup de part. Il reprit à 80 ans des forces de la jeunesse pour revenir dans nos Assemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avoit connue, & qu'on n'attendoit plus. Une grande passion est une espéce d'Ame, immortelle à sa maniere, & presque indépendante des organes.

Il ne perdoit aucun des intervalles que lui laiſſoient des ſouffrances, qui redoubloient toujours, & qui le mirent pluſieurs fois au bord du tombeau. Il revoyoit avec M. Vinſlou ſon Traité de l'Oreille, dont il vouloit donner une ſeconde Edition, qui ſe ſeroit bien ſentie des acquiſitions poſtérieures. Il avoit entrepris un Ouvrage ſur les Inſectes, qui l'obligeoit à des ſoins très-pénibles. Malgré ſon grand âge, par exemple, il paſſoit des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin, couché ſur le ventre, ſans oſer faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des Limaçons, qui ſemblent en vouloir faire un ſecret impénétrable. Sa ſanté en ſouffroit, mais il auroit encore plus ſouffert de rien négliger. Il mourut le 10 Septembre 1730, âgé de 82 ans.

Il étoit en commerce avec les plus grands Anatomiſtes de ſon temps, Malpighi, Ruyſch, Pitcarne, Bidloo, Boerhaave. J'ai vû les Lettres qu'il en avoit reçues, & je ne puis m'empêcher d'en traduire ici une de Pitcarne, écrite en Latin, datée de l'an 1712, à cauſe de ſon caractere ſingulier.

Très-illustre du Verney, voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, & qui te rend graces de ces Discours divins qu'il a entendus de toi à Paris il y a 30 ans. Je te recommande Thomson mon ami, & Ecossois. Je t'envoyerai bientôt mes Dissertations où je résoudrai ce Problême : Une Maladie étant donnée, trouver le Remède. *A Edimbourg, &c.* Celui qui s'élevoit à de pareils Problêmes, & dont effectivement le nom est devenu si célébre, se faisoit honneur de se reconnoître pour Disciple de M. du Verney. On voit de plus par des Lettres de 1698, que lui qui auroit pû instruire parfaitement dans l'Anatomie un frere qu'il avoit, il l'envoyoit d'Angleterre à Paris, pour y étudier sous le plus grand Maître.

En général il paroît par toutes ces Lettres, que la réputation de M. du Verney étoit très-brillante chés les Etrangers, non-seulement par la haute idée qu'ils remportoient de sa capacité, mais par la reconnoissance qu'ils lui devoient de ses manieres obligeantes, de l'intérêt qu'il prenoit à leurs progrès, de l'affection dont il animoit ses leçons. Ceux qui lui adressoient de

nouveaux Disciples, ne lui demandoient pour eux que ce qu'ils avoient éprouvé eux-mêmes. Ils disent tous que son Traité de l'Ouie leur a donné une envie extrême de voir les Traités des quatre autres Sens qu'il avoit promis dans celui-là. Ils l'exhortent souvent à faire part à tout le Public de ses richesses, qu'il ne peut plus tenir cachées après les avoir laissé appercevoir dans ses Discours du Jardin Royal. Ils le menacent du péril de se les voir enlever par des gens peu scrupuleux, & on lui cite même un exemple où l'on croit le cas déja arrivé; mais il a toujours été ou peu sensible à ce malheur, ou trop irrésolu à force de savoir.

On lui donne assés souvent dans ces Lettres une premiere place entre tous les Anatomistes. Il est vrai que dans ce qu'on écrit à un homme illustre, il y entre d'ordinaire du compliment; on peut mettre à un haut rang celui qui n'est pas à un rang fort haut, mais on n'ose pas mettre au premier rang celui qui n'y est pas; la louange est trop déterminée, & on ne pourroit sauver l'honneur de son jugement.

Il est du devoir de l'Académie de

publier un bienfait qu'elle a reçu de lui. Il lui a légué par son Testament toutes ses préparations anatomiques, qui sont & en grand nombre, & de la perfection qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les Squelettes d'Animaux rares, que la Compagnie a depuis long-temps dans une Salle du Jardin Royal, composera un grand Cabinet d'Anatomie, moins estimable encore par la curiosité, que par l'utilité dont il sera dans les recherches de ce genre.



ELOGE
DE M. LE COMTE
MARSIGLI.

LOUIS-FERDINAND MARSIGLI naquit à Bologne le 10 Juillet 1658, du Comte Charles-François Marsigli, issu d'une ancienne Maison Patricienne de Bologne, & de la Comtesse Marguerite Cicolani. Il fut élevé par ses parens selon qu'il convenoit à sa naissance, mais il se donna à lui-même, quant aux Lettres, une éducation bien supérieure à celle que sa naissance demandoit. Il alla dès sa premiere jeunesse chercher tous les plus illustres Savans d'Italie; il apprit les Mathématiques de Geminiano Montanari & d'Alphonse Borelli, l'Anatomie de Marcel Malpighi, l'Histoire naturelle des Observations que son génie lui fournissoit dans ses voyages.

Mais ils eussent été trop bornés, s'ils se fussent renfermés dans l'Italie. Il

alla à Constantinople en 1679 avec le Bayle que Venise y envoyoit. Comme il se destinoit à la Guerre, il s'informa, mais avec toute l'adresse & les précautions nécessaires, de l'état des forces Ottomanes, & en même temps il examina en Philosophe le Bosphore de Thrace & ses fameux courans. Il écrivit sur l'un & l'autre de ces deux sujets. Le Traité du Bosphore parut à Rome en 1681, dédié à la Reine Christine de Suede, & c'est le premier qu'on ait de lui. L'autre intitulé, *Del incremento, e decremento dell Imperio Ottomano*, doit paroître présentement imprimé à Amsterdam avec une Traduction Françoise.

Il revint de Constantinople dès l'an 1680, & peu de tems après, lorsque les Turcs menaçoient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ses services à l'Empereur Léopold, qui les accepta. Il lui fut aisé de prouver combien il étoit au-dessus d'un simple Soldat, par son intelligence dans les Fortifications, & dans toute la science de la Guerre. Il fit avec une grande approbation des Généraux, des lignes & des travaux sur le Rab pour arrê-

ter les Turcs, & il en fut récompensé par une Compagnie d'Infanterie en 1683, quand les Ennemis parurent pour passer cette Riviere. Ce fût là qu'après une action assés vive il tomba blessé & presque mourant entre les mains des Tartares, le 2 Juillet jour de la Visitation. Ce n'est pas sans raison que nous ajoutons le nom de cette Fête à la date du jour. Il a fait de sa captivité une Relation, où il a bien senti que l'art n'étoit point nécessaire pour la rendre touchante. Le sabre toujours levé sur sa tête, la mort toujours présente à ses yeux, des traitemens plus que barbares, qui étoient une mort de tous les momens, feront frémir les plus impitoyables ; & l'on aura seulement de la peine à concevoir comment sa jeunesse, sa bonne constitution, son courage, la résignation la plus chrétienne, ont pû résister à une si affreuse situation. Il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs freres & très-pauvres, avec qui il souffrit encore beaucoup, mais plus par leur misere que par leur cruauté ; il comptoit qu'ils lui avoient sauvé la

vie. Ces Maîtres si doux le faisoient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane, & un troisiéme Turc qui vivoit avec eux étoit chargé de ce soin.

Enfin, car nous supprimons beaucoup de détails, quoiqu'intéressans, il trouva moyen de donner de ses nouvelles en Italie, & de se faire racheter, & le jour de sa liberté fut le 25 Mars 1684 jour de l'Annonciation. Ses réfléxions sur ces deux dates de sa captivité & de sa délivrance sont la plus remarquable partie de son Eloge, puisqu'elles découvrent en lui un grand fond de piété. Il conçut, & ce sont ici ses paroles, que dans deux jours où l'auguste Protectrice des Fidéles est particulierement honorée, elle lui avoit obtenu deux graces du Ciel ; l'une consistoit à le punir salutairement de ses fautes passées, l'autre à faire cesser la punition.

Remis en liberté, il alla à Bologne se montrer à ses Concitoyens qui avoient pleuré sa mort, & qui verserent d'autres larmes en le revoyant ; & après avoir joui de toutes les douceurs d'une pareille situation, il re-

tourna à Vienne se présenter à l'Empereur, & reprendre ses emplois militaires. Il fut chargé de fortifier Strigonie & quelques autres Places, & d'ordonner les travaux nécessaires pour le Siége de Bude que méditoient les Impériaux. Il eut part à la construction d'un Pont sur le Danube, ce qui lui donna occasion d'observer les ruines d'un ancien Pont de Trajan sur ce même fleuve. Il fut fait Colonel en 1689.

En cette même année l'Empereur l'envoya deux fois à Rome, pour faire part aux Papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands succès des Armées Chrétiennes, & des projets formés pour la suite.

Lorsqu'après une longue guerre, funeste aux Chrétiens mêmes qui en remportoient l'avantage, l'Empereur & la République de Venise d'une part, & de l'autre la Porte, vinrent à songer à la Paix, & qu'il fut question d'établir les limites entre les Etats de ces trois Puissances, le Comte Marsigli fut employé par l'Empereur dans une affaire si importante, & comme un homme de Guerre qui connoissoit ce qui fait une bonne Frontiere, & comme

un Savant bien instruit des anciennes possessions, & comme un habile Négociateur qui sauroit faire valoir des droits. Se trouvant sur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut à quelque distance de là une Montagne, au pied de laquelle habitoient les deux Turcs dont il avoit été Esclave. Il fit demander dans le Pays Turc s'ils vivoient encore, & heureusement pour lui ils se retrouverent. Il eut le plaisir de se faire voir à eux environné de troupes qui lui obéissoient ou le respectoient, & le plaisir encore plus sensible de soulager leur extrême misere, & de les combler de présens. Il crut leur devoir encore sa rançon, parce que l'argent qu'ils en avoient reçu leur avoit été enlevé par le Commandant Turc, sous ce prétexte extravagant que leur Esclave étoit un fils ou un proche parent du Roi de Pologne, qu'ils auroient dû envoyer au Grand Seigneur. Il fit encore plus pour eux, persuadé presque que c'étoient des Libérateurs généreux, qui pour son seul intérêt l'avoient tiré des mains des Tartares. L'emploi qu'il avoit pour régler les limites le mettant à portée

d'écrire au Grand Visir, il lui demanda pour l'un de ces deux Turcs un Timariot, Bénéfice militaire, & en obtint un beaucoup plus considérable que celui qu'il demandoit. Sa générosité fut sentie par ce Visir, comme on auroit pû souhaiter qu'elle le fût par le premier Ministre de la Nation la plus polie & la plus exercée à la vertu.

Les différentes opérations d'une Guerre très-vive, suivies de toutes celles qui furent nécessaires pour un réglement de limites, devoient suffire pour occuper un homme tout entier. Cependant au milieu de tant de tumulte, d'agitation, de fatigues, de périls, M. Marsigli fit presque tout ce qu'auroit pû faire un Savant qui auroit voyagé tranquillemment pour acquérir des connoissances. Les armes à la main, il levoit des Plans, déterminoit des positions par les méthodes astronomiques, mesuroit la vîtesse des Riviéres, étudioit les Fossiles de chaque Pays, les Mines, les Métaux, les Oiseaux, les Poissons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui sait où il les faut porter. Il alloit jusqu'à faire des épreuves chimiques & des Ana-

tomies. Le temps bien ménagé est beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne savent guére que le perdre. Le métier de la Guerre a des vuides fréquens, & quelquefois considérables, abandonnés ou à une oisiveté entiere, ou à des plaisirs qu'on se rend témoignage d'avoir bien mérités. Ces vuides n'en étoient point pour le Comte Marsigli, il les donnoit à un autre métier presque aussi noble, à celui de Philosophe & d'Observateur, il les remplissoit comme auroit Xenophon. Il amassa un grand Recueil, non-seulement d'Ecrits, de Plans, de Cartes, mais encore de curiosités d'Histoire naturelle.

La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une Guerre qui embrasa l'Europe, l'importante Place de Brisac se rendit par capitulation à feu M. le Duc de Bourgogne le six Septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & sous lui M. Marsigli, parvenu alors au grade de Général de Bataille. L'Empereur persuadé que Brisac avoit été en état de se défendre, & qu'une si prompte capitulation s'étoit faite contre

les régles, nomma des Juges pour connoître de cette grande affaire. Ils prononcerent le quatre Février 1704 une Sentence, par laquelle le Comte d'Arco étoit condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le dix-huit du même mois, & le Comte Marsigli à *être déposé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée.* Un coup si terrible lui dut faire regreter l'esclavage chés les Tartares.

Il est presque impossible que de pareils coups fassent la même impression sur le coupable & sur l'innocent ; l'un est terrassé malgré lui-même par le témoignage de sa conscience ; l'autre en est soutenu & relevé. Il alla à Vienne pour se jetter aux pieds de l'Empereur, & lui demander la révision du Procès ; mais il ne put en huit mois approcher de S. M. I. grace en effet très-difficile à obtenir du Prince le plus juste, à cause des conséquences ou dangereuses, ou tout au moins désagréables. Il eut donc recours au Public, & remplit l'Europe d'un grand Mémoire imprimé pour sa justification. Par bonheur pour lui un Anonime, & ce ne fut qu'un Anonime, y répondit, ce qui lui don-

na lieu de lever jusqu'aux moindres scrupules que son Apologie auroit pû laisser. Le fond en est que long-temps avant le Siége de Brisac, il avoit représenté très-instamment que la Place ne pourroit se défendre, & il le fait voir par les états de la Garnison, des munitions de Guerre, &c. piéces dont on ne lui a pas contesté la vérité. On lui avoit refusé, sous prétexte d'autres besoins, tout ce qu'il avoit demandé de plus nécessaire & de plus indispensable. Il n'étoit point le Commandant, & il n'avoit fait que se ranger à l'avis entierement unanime du Conseil de Guerre. Mais cette grande briéveté, à laquelle nous sommes obligés de réduire ses raisons, lui fait tort, & il vaut mieux nous contenter de dire que le Public, qui sait si bien faire entendre son jugement sans le prononcer en forme, ne souscrivit pas à celui des Commissaires Impériaux. Les Puissances mêmes alliées de l'Empereur, intéressées par conséquent à la conservation de Brisac, reconnurent l'innocence du Comte Marsigli, & la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des Ecrits qui furent

publiés. Parmi tous ces ſuffrages favorables nous en avons encore un à compter, qui n'eſt à la vérité que celui d'un Particulier; mais ce Particulier eſt M. le Maréchal de Vauban, dont l'autorité auroit pû être oppoſée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caton à celle des Dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avoit voulu au commencement d'une grande Guerre donner un exemple effrayant de ſévérité, dont on prévoyoit les beſoins dans beaucoup d'autres occaſions pareilles. La Morale des Etats ſe réſout pour de ſi grands intérêts à haſarder le ſacrifice de quelques Particuliers.

M. Marſigli envoya toutes ſes pièces juſtificatives à l'Académie, comme à un Corps dont il ne vouloit pas perdre l'eſtime; & il eſt remarquable dans la Lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en peu de mots de ſa malheureuſe ſituation, il ne penſe plus qu'à des projets d'Ouvrages, & les expoſe aſſés au long, principalement l'idée qu'il avoit d'établir le véritable cours de la ligne des Monta-

gnes, qui commence à la Mer Noire, va parallelement au Danube jusqu'au Mont Saint Gotard, & continue jusqu'à la Méditerranée.

Dans l'impression de ses Apologies il met pour vignette une espéce de devise singuliere qui a rapport à son aventure. C'est une M, premiere lettre de son nom, qui porte de part & d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots, *Fractus integro.* Eût-il imaginé, eût-il publié cette représentation affligeante, s'il se fût cru flétri ? & n'eût-il pas cru l'être, si la voix publique ne l'eût pleinement rassuré ?

Il chercha sa consolation dans les Sciences, dont il s'étoit heureusement ménagé le secours, sans prévoir qu'il lui dût être un jour si nécessaire. Ce qui n'avoit été pour lui qu'un lieu de plaisance devint un asile. Il conserva la pratique d'étudier par les voyages, dont il avoit contracté l'habitude, & c'est réellement la meilleure pour l'Histoire naturelle, qui étoit son grand objet. Il alla en Suisse, où la Nature se présente sous un aspect si différent de tous les autres ; & ce Pays l'intéressoit particu-

lierement, parce qu'il vouloit faire un Traité de la ſtructure organique de la Terre, & que les Montagnes ſont peut-être des eſpéces d'os de ce grand Corps. Il vint enſuite à Paris, où il ne trouva pas moins de quoi exercer ſa curioſité, quoique d'une maniere différente. De-là il parcourut la France, & s'arrêta à Marſeille pour étudier la Mer.

Etant un jour ſur le Port, il reconnut un Galerien Turc pour être celui qui l'attachoit toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux frappé d'un effroi mortel, ſe jetta à ſes pieds pour implorer ſa miſéricorde, qui ne devoit conſiſter qu'à ne pas ajouter de nouvelles rigueurs à ſa miſere préſente. M. Marſigli écrivit à M. le Comte de Pontchartrain pour le prier de demander au Roi la liberté de ce Turc, & elle fut accordée. On le renvoya à Alger, d'où il manda à ſon Libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les Eſclaves Chrétiens. Il ſemble que la Fortune imitât un Auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévûes & ſingulieres en faveur des vertus de ſon Héros.

Le Comte Marſigli fut rappellé de Marſeille en 1709 par les ordres du Pape Clément XI, qui dans les conjonctures d'alors crut avoir beſoin de Troupes, & lui en donna le commandement, tant l'affaire de Briſac lui avoit laiſſé une réputation entiere; car la valeur & la capacité les plus réelles n'auroient pas ſuffi, il faut toujours dans de ſemblables choix compter avec l'opinion des hommes. Quand ce commandement fut fini par le changement des conjonctures, le Pape voulut retenir M. Marſigli auprès de lui par l'offre des emplois militaires les plus importans dont il diſposât, & même pour n'épargner aucun moyen, par l'offre de la Prélature, qui auroit pû le relever ſi glorieuſement, & le porter à un rang ſi haut; mais il refuſa tout pour aller reprendre en Provence les délicieuſes Recherches qu'il y avoit commencées. Il en envoya à l'Académie en 1710 une aſſés ample Relation dont nous avons rendu compte, (*a*) & la belle découverte des fleurs du Corail y eſt compriſe. Cet Ouvrage a été imprimé à Amſterdam en 1715 ſous

(a) Voyés l'Hiſt. de 1710, p. 23, 48, & 69.

le titre d'*Histoire Physique de la Mer*. Des affaires domestiques le rappellerent à Bologne, & là il commença l'exécution d'un dessein qu'il méditoit depuis long-temps, digne d'un homme accoutumé au grand, pendant tout le cours de sa vie.

Entre toutes les Villes d'Italie, Bologne est célébre par rapport aux Sciences & aux Arts. Elle a une ancienne Université pareille aux autres de l'Europe, une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, nommée *Clémentine*, parce qu'elle a été établie par Clément XI, enfin une Académie des Sciences, qui s'appelle l'Académie des *Inquiets*, nom assés convenable aux Philosophes modernes, qui n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent & chercheront toujours. Le Comte Marsigli voulut encore orner de ce côté-là sa Patrie, quoique déja si ornée. Il avoit un fonds très-riche de toutes les différentes Piéces qui peuvent servir à l'Histoire naturelle, d'Instrumens nécessaires aux Observations astronomiques, ou aux Expériences de Chimie, de Plans pour les Fortifications, de Modéles de Machines,

d'Antiquités, d'Armes étrangeres, &c. le tout non-seulement acquis à grands frais, mais transporté encore à plus grands frais de différens lieux éloignés jusqu'à Bologne, & il en fit une donation au Sénat de cette Ville par un Acte autentique du 11 Janvier 1712, en formant un Corps qui eût la garde de tous les fonds donnés, & qui en fît à l'avantage du Public l'usage réglé par les conditions du Contrat. Il nomma ce Corps l'*Institut des Sciences & des Arts de Bologne.* Sans doute il eut des difficultés à vaincre de la part des Compagnies plus anciennes, différens intérêts à concilier ensemble, des caprices même à essuyer; mais il n'en reste plus de traces, & c'est autant de perdu pour sa gloire, à moins qu'on ne lui tienne compte de ce qu'il n'en reste plus de traces. Il suborna son Institut à l'Université, & le lia aux deux Académies. De cette nouvelle disposition faite avec toute l'habileté requise, & tous les ménagemens nécessaires, il en résulte certainement que la Physique & les Mathématiques ont aujourd'hui dans Bologne des secours & des avantages considérables

considérables qu'elles n'y avoient jamais eus, & dont le fruit doit se communiquer par une heureuse contagion.

Le Sénat donna à l'Institut un Palais tel que le demandoient les grands fonds reçus de M. Marsigli, qu'il falloit distribuer en différens Appartemens, selon les Sciences.

Dans ce Palais habitent six Professeurs, chacun dans le quartier de la Science qui lui appartient. On croit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée, le songe d'un Savant réalisé. Il sera facile de juger qu'on n'a pas oublié un Observatoire. Il est occupé par M. Eustachio Manfredi, Astronome de l'Institut, si ce n'est pas lui faire tort que de le désigner par cette seule qualité, lui qui allie aux Mathématiques les talens qui leur sont le plus opposés.

L'Institut s'ouvrit en 1714 par une Harangue du P. Hercule Corazzi, Religieux Olivetan, Mathématicien de la nouvelle Compagnie. Le Comte Marsigli, qui n'avoit pas voulu permettre que son nom parût dans aucun Monument public, ne put échapper aux justes

louanges de l'Orateur. Comment séparer le Fondateur d'avec la Fondation ? Les louanges refusées savent bien revenir avec plus de force, & il est peut-être aussi modeste de leur laisser leur cours naturel, en ne les prenant que pour ce qu'elles valent.

En 1715 l'Académie des Sciences ayant proposé au Roi, selon sa régle, pour une place vacante d'Associé étranger, deux Sujets, qui furent M. le Duc d'Escalonne Grand d'Espagne, & M. Marsigli, le Roi ne voulut point faire de choix entr'eux, & il ordonna que tous deux seroient de l'Académie, parce que la premiere place d'Associé étranger qui vaqueroit ne seroit point remplie. N'eût-il pas sans hésiter donné la préférence à un homme du mérite & de la dignité du Duc d'Escalonne, pour peu qu'il fût resté de tache au nom de son Concurrent, & cette tache n'eût-elle pas été de l'espéce la plus odieuse aux yeux de ce grand Prince ? M. Marsigli étoit aussi de la Société Royale de Londres, & de celle de Montpellier. Ce n'étoit pas un honneur à négliger pour les différentes Académies, que de

compter parmi leurs Membres le Fondateur d'une Académie.

Elle l'occupoit toujours, & il se livroit volontiers à toutes les idées qui lui venoient sur ce sujet, quelques soins & quelques dépenses qu'elles demandassent. Il mit sur pied une Imprimerie, qui devoit être fournie non-seulement de caracteres Latins & Grecs, mais encore Hébreux & Arabes, & il fit venir de Hollande des Ouvriers habiles pour les fondre. Il eut des raisons pour ne pas donner ce grand fonds à l'Institut directement, mais aux Peres Dominicains de Bologne, à condition que tous les Ouvrages qui partiroient de l'Institut seroient imprimés en remboursant seulement les frais. Il donna à cette Imprimerie le nom d'Imprimerie de Saint Thomas d'Aquin, dont il invoquoit la protection pour cet établissement & pour tout l'Institut. Le Protecteur étoit bien choisi; car Saint Thomas dans un autre siécle & dans d'autres circonstances étoit Descartes. Nous passons sous silence des Processions où il vouloit que l'on portât huit Bannieres, qui auroient représenté les

principaux événemens de la vie du Saint, & ausquelles on jugea à propos de substituer la Châsse de ses Reliques. La dévotion d'Italie prend assés souvent une forme qui n'est guére de notre goût d'aujourd'hui.

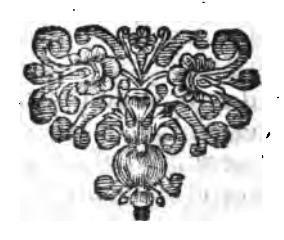
Ce qui en sera certainement davantage, c'est l'établissement qu'il fit d'un Tronc dans la Chapelle de l'Institut ; pour le rachat des Chrétiens, & principalement de ses Compatriotes Esclaves en Turquie. Il n'oublia rien pour animer cette charité ; il se souvenoit de ses malheurs utilement pour les autres malheureux. Par le même souvenir il ordonna une Procession solemnelle de l'Institut tous les vingt-cinq ans, le jour de l'Annonciation. Ces Fêtes, ces Cérémonies fondées sur la piété, pouvoient aussi avoir une politique sensée & légitime ; elles lioient l'Institut à la Religion, & en assuroient la durée.

Il manquoit encore à la Collection d'Histoire naturelle, dont l'Institut étoit en possession, quantité de choses des Indes ; car ce qui y dominoit c'étoit l'Europe, & il jugea qu'il ne pouvoit avoir promptement ces curiosités

qu'en les allant chercher en Angleterre & en Hollande. Il s'embarqua à Livourne pour Londres, quoique dans un âge déja fort avancé, & il alla de Londres à Amsterdam finir ses savantes emplettes. Là il donna à imprimer son grand Ouvrage du *Cours du Danube*, dont il a paru à la Haye en 1726 une Edition magnifique en six Volumes in-folio, & il négocia avec les Libraires un nombre de bons Livres destinés à son Institut. Quand toutes ses nouvelles acquisitions furent rassemblées dans Bologne, il en fit sa donation en 1727.

Tout cela fini, tous ses projets heureusement terminés, il imita en quelque sorte Solon, qui après avoir été le Législateur de son Pays, & n'ayant plus de bien à lui faire, s'en exila. Il alla en 1728 retrouver sa retraite de Provence, pour y reprendre ses Recherches de la Mer, & suivre en liberté ce génie d'observation qui le possedoit. Mais il eut en 1729 une légere attaque d'Apopléxie, & les Médecins le renvoyerent dans l'air natal. Il ne fit qu'y languir jusqu'au premier Novembre 1730, qu'une seconde attaque l'emporta. Tout

Bologne fit parfaitement son devoir pour un pareil Citoyen, qui à l'exemple des anciens Romains, avoit uni en même degré les Lettres & les Armes, & donné tant de preuves d'un amour singuliere pour sa Patrie.



ELOGE
DE MONSIEUR
GEOFFROY.

ESTIENNE - FRANÇOIS GEOFFROY naquit à Paris le 13 Février 1672, de Mathieu-François Geoffroy, Marchand Apoticaire, ancien Echevin & ancien Consul, & de Louise de Vaux, fille d'un Chirurgien célébre en son temps. Le Bisayeul paternel de M. Geoffroy avoit été aussi premier Echevin de Paris, & alors on ne choisissoit que des Bourgeois d'ancienne famille & d'une réputation bien nette, espéce de Noblesse qui devroit bien valoir celle dont la preuve ne consiste que dans les filiations.

Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que quand il fut en Physique il se tenoit chés son Pere des Conférences réglées, où M. Cassini apportoit ses Planispheres, le P. Sebastien ses Machines, M. Joblot ses Pierres

d'Aiman, où M. du Verney faisoit ses Dissections, & M. Homberg des Opérations de Chimie, où se rendoient du moins par curiosité plusieurs autres Savans fameux, & de jeunes gens qui portoient de beaux noms, qu'enfin ces Conférences parurent si bien entendues & si utiles, qu'elles furent le modéle & l'époque de l'établissement des expériences de Physique dans les Colléges; sans doute on croiroit qu'il s'agissoit de l'éducation d'un Fils de Ministre, destiné pour le moins aux grandes Dignités de l'Eglise: cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son Pere ne destinoit qu'à lui succéder dans sa profession. Mais il savoit combien de connoissances demande la Pharmacie embrassée dans toute son étendue; il l'aimoit, & par goût, & parce qu'elle lui réussissoit fort; & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à son Fils les moyens de poursuivre avec plus d'avantage la carriere où lui-même auroit vielli.

Après cette premiere étude de Physique générale, M. Geoffroy fit des Cours particuliers de Botanique, de Chimie & même d'Anatomie, quoique cette

cette Science ne fût pas de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement, où l'on est le maître de choisir ses plaisirs. Il tournoit, il travailloit des Verres de Lunettes, il exécutoit des Machines en petit, il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roselli, si connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain.*

En 1692 son Pere l'envoya à Montpellier, pour y apprendre la Pharmacie chés un habile Apoticaire, qui de son côté envoya son Fils à Paris chés M. Geoffroy, échange bien entendu, puisque l'un & l'autre de ces jeunes gens, en laissant dans la maison paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours, alloit chercher dans une maison étrangere ce qu'il n'eût pas trouvé chés lui.

M. Geoffroy suivit les plus habiles Professeurs de la fameuse Ecole de Montpellier, & il vit presque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'est toujours accru depuis, & qui par lui-même, & sans nul secours étranger, s'est élevé à la premiere place. Avant que de revenir à Paris, M. Geoffroy voyagea dans les Provinces Méridio-

nales du Royaume, & alla voir les Ports de l'Océan; car il embrassoit aussi ce qui n'étoit que de pure curiosité. Il en eût été peut-être bien puni à Saint Malo, où il se trouva enfermé en 1693, dans le temps du bombardement des Anglois, si la terrible Machine infernale qui menaçoit d'abîmer tout n'eût manqué son effet. M. le Comte de Tallard, depuis Duc, Pair & Maréchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambassade extraordinaire d'Angleterre, il choisit M. Geoffroy, qui n'étoit point Médecin, pour avoir soin de sa santé, & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvû de titre, fût trop hardie. M. Geoffroy qui savoit voyager, ne manqua pas de profiter du séjour de Londres; il gagna l'amitié de la plupart des Illustres d'un Pays qui en produit tant, & principalement celle de M. le Chevalier Sloane, & en moins de six mois il devint leur Confrere par une place qu'ils lui donnerent dans la Société Royale.

De là il passa en Hollande, où il vit d'autres Savans, fit d'autres observations, acquit de nouvelles connoissan-

ges. Il se présenta encore à lui l'occasion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de son Médecin, selon le langage de M. Geoffroy, & en qualité d'ami, selon le langage de cet Abbé ; car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit l'Histoire Naturelle, & la matiere médicinale ; & il étoit d'autant plus obligé à porter ses vûes de ce côté-là, que son pere avoit dessein de lui laisser sa place & son établissement. Dès 1693 il avoit subi l'examen pour la Pharmacie, & fait son chef-d'œuvre ; cependant ce n'étoit point là le fond de son intention, il vouloit être Médecin, & n'osoit le déclarer. Il faisoit des études équivoques qui convenoient également au plan de son pere & au sien : telle étoit la matiere médicinale, qu'un habile Apoticaire ne sauroit trop connoître, & que souvent un habile Médecin ne connoît pas assés.

Enfin quand le temps fut venu de ne pouvoir plus soutenir la dissimulation, & de prendre un parti décisif, il se dé-

clara, & le pere se rendit. Il avoit destiné à la Médecine son second fils, qui est aujourd'hui l'un des Chimistes de cette Académie : celui-là prit la Pharmacie au lieu de son aîné. Cette légere transposition dut être assés indifférente au pere ; mais enfin ce n'étoit pas sa son premier projet, & il apprit combien la Nature qu'il n'avoit pas assés consultée sur ses enfans, est jalouse de ses droits.

M. Geoffroy se mit donc sur les Bancs de Médecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Sa premiere Thêse fut extrêmement retardée, parce que M. Fagon, premier Médecin, qui devoit y présider, & qui avoit coutume de commettre pour la Présidence, voulut présider en personne, honneur qui se fit acheter par des délais. M. Geoffroy qui avoit fait sa Thêse lui-même, quoique selon l'usage établi elle dût être l'ouvrage du Président, avoit choisi cette Question, *Si le Médecin est en même temps un Méchanicien Chimiste?* On sent assés qu'il avoit intérêt de conclure pour l'affirmative, au hasard de ne pas comprendre tous les Médecins dans sa définition. Il composa pareille-

ment ſes deux autres Thèſes de Bachelier, & à plus forte raiſon celles dont il fut Préſident après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des ſujets utiles ou intéreſſans. Celle où il demandoit *ſi l'Homme a commencé par être Ver*, piqua tellement la curioſité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François, pour les initier dans des miſteres dont elles n'avoient point la théorie. On aſſure que toutes les Thèſes ſorties de ſa main n'ont pas ſeulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités preſque complets ſur les ſujets choiſis, mais qu'elles ſe ſont trouvées plus au goût des Etrangers qu'un grand nombre d'autres, où ils ſe plaignent que le ſoin dominant a été celui de l'élégance du ſtile & de la belle Latinité.

Il ne ſe preſſa point de ſe jetter dans la pratique dès qu'il en eut le droit; il s'enferma pendant dix ans dans ſon Cabinet, & il voulut être sûr d'un grand fond de connoiſſances, avant que de s'en permettre l'uſage. Les Médecins ont entr'eux ce qu'ils appellent les bons principes; & puiſqu'ils ſont les bons,

ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les Confreres de M. Geoffroy conviennent qu'il les possedoit parfaitement. Son caractere doux, circonspect, moderé, & peut-être même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la Nature, à ne la pas troubler par des remédes sous prétexte de l'aider, & à ne l'aider qu'à propos, & autant qu'elle le demandoit. Une chose singuliere lui fit tort dans les commencemens; il s'affectionnoit trop pour ses Malades, & leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les allarmoit : on en reconnut enfin le principe, & on lui sut gré d'une tendresse si rare & si chere à ceux qui souffrent.

Persuadé qu'un Médecin appartient également à tous les Malades, il ne faisoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaises, entre les brillantes & les obscures. Il ne recherchoit rien & ne rejettoit rien. De-là il est aisé de conclure que ce qui dominoit dans le nombre de ses pratiques, c'étoient les obscures ou les mauvaises, & d'autant plus que ses premiers engagemens lui étoient sacrés, & qu'il n'eût pas voulu les rompre ou s'en acquitter

légerement pour courir aux occasions les plus flatteuses qui seroient survenues. D'ailleurs, souverainement éloigné de tout faste, il n'étoit point de ceux qui savent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de suggérer tout bas à la Renommée ce qu'ils veulent qu'elle répete tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue, & M. Geoffroy étoit bien connu dans les grandes affaires de Médecine : ceux qui s'étoient saisis des premiers postes, l'appelloient presque toujours en consultation ; il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumieres. Ciceron conclut que les Romains étoient le plus vaillant Peuple du monde, de ce que chaque Peuple se donnoit le premier rang pour la valeur, & accordoit toujours le second aux Romains.

En 1709 le Roi lui donna la place de Professeur en Médecine au Collége Royal, vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ses Auditeurs toute l'Histoire de la matiere médicinale, sur laquelle il avoit depuis long-temps amassé de grandes provisions. Tout le régne minéral a été

expédié, c'est-à-dire tous les minéraux qui sont en usage dans la Médecine, & c'est ce qu'on a jusqu'à présent sur ce sujet de plus recherché, de plus certain & de plus complet. Il en étoit au régne végétal; & comme il suivoit l'ordre alphabétique, il en est resté à la *Mélisse*, qui, quoiqu'assés avancée dans l'alphabet, laisse après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces sortes de matieres. Il n'avoit point touché au régne animal; mais du moins tout ce qu'il a dicté s'est trouvé en très-bon ordre dans ses papiers, & on espere que sa Famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la Charge de Professeur en Chimie au Jardin Royal, la faisoit exercer par quelqu'un qu'il choisissoit. M. de S. Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pû le remplir en 1707, à cause de ses infirmités, M. Geoffroy eut sa place, & s'en acquitta si bien, que dans la suite M. Fagon se démit absolument de la Charge en sa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon, pour mettre en œuvre M. Geoffroy tout entier, lui demanda qu'aux

leçons ordinaires de Chimie il en joignît ſur la matiere médicinale, ce qui dans une même ſéance ajoutoit deux heures, & quelquefois trois, à deux autres heures déja employées. M. Geoffroy y conſentit, emporté par ſon zèle, & ſans doute auſſi par un certain ſentiment de gloire qui agit & qui doit agir ſur les ames les plus éloignées de la vanité. Il étoit ſoutenu par le plaiſir de voir que de ſi longues ſéances, loin de rebuter les Auditeurs, ne les rendoient que plus aſſidus & plus attentifs; mais enfin il conſulta trop peu les interêts de ſa ſanté qui étoit naturellement foible, & qui en ſouffrit.

La Faculté de Médecine qui ſe choiſit tous les deux ans un Chef qu'on appelle Doyen, crut en 1726 ſe trouver dans des circonſtances où il lui en falloit un qui, quoique digne de l'être, ne fît aucun ombrage à ſa liberté, & qui aimât mieux ſa Compagnie que ſa place. M. Geoffroy fut élû; mais comme tous les Membres d'une République ne ſont pas également Républicains, quelques-uns attaquerent ſon élection par des irrégularités prétendues, & lui-même auroit été volon-

tiers de leur parti, mais l'élection fut confirmée par le jugement de la Cour.

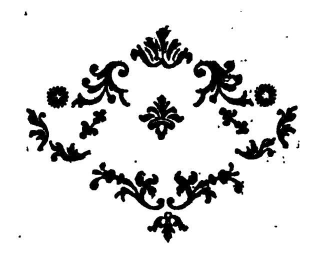
Ses deux années de Décanat finies, il fut continué, & celà par les suffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On sentoit un nouveau besoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un Procès entre les Médecins & les Chirurgiens, espéce de guerre civile qui divisoit les Citoyens d'un même Etat, & il falloit ou du zéle pour la soutenir, ou de la douceur pour la terminer, & même en la soutenant il falloit toujours de la douceur avec le zéle. On lui fit un honneur singulier; il y a sous le Doyen un Censeur qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance, d'autant plus fort, qu'on est plus dégagé de passions tumultueuses. Il se livra sans mé-

nagement aux travaux extraordinaires du second Décanat, qui joints à ceux qu'exigeoient sa profession & ses différentes places, ruinerent absolument sa santé, & au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la derniere main à un Ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avoient pas fini : c'est un Recueil des Médicamens composés les plus usités, que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore représenté comme Académicien, parce que nos Histoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude que les autres, si ce n'est dans les quatre dernieres années, où le Décanat étoit une dispense assez légitime. Il donna en 1718 un Systême singulier, & une Table des affinités ou rapports des différentes substances en Chimie. Ces affinités firent de la peine à quelques-uns, qui craignirent que ce ne fussent des attractions déguisées, d'autant plus dangereuses, que d'habiles gens ont déja sû leur donner des formes séduisantes ; mais enfin on recon-

nut qu'on pouvoit passer par dessus ce scrupule, & admettre la Table de M. Geoffroy, qui bien entendue & amenée à toute la précision nécessaire, pouvoit devenir une loi fondamentale des opérations de Chimie, & guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie dès l'an 1699, & il est mort le 6 Janvier 1731.



ELOGE
DE MONSIEUR
RUYSCH.

FREDERIC RUYSCH naquit à la Haye le 23 Mars 1638, de Henry Ruysch, Sécretaire des Etats Généraux, & d'Anne Van-Berghem. La Famille des Ruysch étoit d'Amsterdam, où depuis 1365 elle avoit continuellement occupé les premieres Magistratures jusqu'en 1576, que la guerre contre l'Espagne apporta du changement à sa fortune.

M. Ruysch se destina à la Médecine, & il commença par s'appliquer à la matiere médicinale, aux Plantes, aux Animaux ou parties d'Animaux, aux Minéraux qui y appartiennent, aux opérations de Chimie, aux dissections anatomiques, & de tout cela il se fit de bonne heure un Cabinet déja digne des regards & de l'attention des Connoisseurs. Il étoit tout entier à ce qu'il

avoit entrepris ; peu de ſommeil avec beaucoup de ſanté ; point de ces amuſemens inutiles qui paſſent pour des délaſſemens néceſſaires ; nul autre plaiſir que ſon travail ; & quand il ſe maria en 1661, ce fut en grande partie pour être entierement ſoulagé des ſoins domeſtiques, ce qui lui réüſſit aſſés aiſément dans le Pays où il vivoit.

En ce temps-là vint à Leyde un Anatomiſte aſſés fameux, nommé Bilſius, que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé profeſſer à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de conſidération ceux qui avoient juſque-là le plus brillé dans cette Science, & préféroit de beaucoup & hautement ſes découvertes aux leurs, principalement ſur ce qui regarde le mouvement de la bile, de la limphe, du chile, de la graiſſe. MM. Del Boé ou Sylvius & Van-Horne, Profeſſeurs à Leyde, qui auroient voulu réprimer la vanité de cet Etranger, crurent ne le pouvoir ſans le ſecours du jeune Ruyſch, qui avoit donné plus de temps qu'eux à des diſſections fines & délicates. De la Haye où il demeuroit, il venoit à Leyde leur apporter ſes préparations, & leur mettre en

main de quoi étonner Bilſius, & il retournoit bien vîte à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations deſtinées au même uſage.

Après avoir fourni en ſecret des armes contre Bilſius, il vint enfin à ſe battre avec lui à viſage découvert; car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la réſiſtance qu'il ſentoit en ſoufflant les vaiſſeaux limphatiques d'un certain ſens, lui faiſoit croire qu'il s'y trouvoit des valvules, qu'il n'avoit pourtant pas encore vûes, & il n'étoit pas le ſeul qui eût eu cette penſée. Bilſius nia ces valvules avec la derniere aſſurance, & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient ſeulement poſſibles. M. Ruyſch fit ſi bien par ſon adreſſe ſinguliere, qu'il les découvrit, & au nombre de plus de deux mille, & les démontra, à la grande ſatisfaction de ceux qui étoient bien-aiſes de voir confondre des déciſions téméraires & ſuperbes. L'Adverſaire qui ſe tenant bien ſûr qu'il ne verroit pas, avoit promis de ſe rendre s'il voyoit, fit effectivement tout ſon poſſible pour ne pas voir; & quand il y fut forcé, il ſe ſauva

par un endroit qu'on n'avoit pas prévû ; il dit qu'il connoissoit bien ces valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruysch dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui est le premier des siens, a fait l'histoire détaillée de cette contestation, où le vaincu qui pouvoit l'être sans honte & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteusement.

M. Ruysch fut dès l'an 1664 Docteur en Médecine dans l'Université de Leyde, & il eut presque aussi-tôt après une occasion qui n'étoit que trop décisive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La Peste ravagea la Hollande, & il se dévoua aux Pestiferés de la Haye sa Patrie ; début qui, quelque glorieux qu'il soit, ne sera pas envié.

Mais sa grande occupation, celle qui a rendu son nom si célébre, a été de porter l'Anatomie à une perfection jusque-là inconnue. On s'étoit longtemps contenté des premiers Instrumens, qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne servoient guére qu'à séparer des parties solides dont on observoit la structure

particuliere,

particuliere, ou la disposition qu'elles avoient entr'elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruysch, fut le premier qui, pour voir le mouvement du sang dans les vaisseaux, & les routes qu'il suit pendant la vie, inventa une nouvelle espéce de seringue, par où il injectoit dans les vaisseaux une matiere colorée qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit, & par conséquent celui du sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée, mais ensuite on l'abandonna, parce que la matiere injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bientôt inutile.

Jean Swammerdam remédia au défaut de l'invention de Graaf. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matiere chaude, qui en se refroidissant à mesure qu'elle couloit dans les vaisseaux, s'y épaissît de sorte qu'arrivée à leur extrémité elle cessât de couler; ce qui demande, comme on voit, une grande précision, tant pour la nature particuliere de la matiere qu'on employera, que pour le juste degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force dont on la poussera. Par ce moyen Swam-

merdam rendoit visibles pour la premiere fois les arteres & les veines capillaires de la face, mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété qui vint à l'occuper entierement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assés indifférent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins, car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit fait Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernieres ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignées, devenoient visibles, & ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans Microscope. Quelle devoit être la matiere assés déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même-temps assés solide pour s'y durcir?

On voyoit de petites parties qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'Enfans étoient in-

jectés tout entiers ; l'opération n'eût guére été possible dans les autres. Cependant en 1666 il entreprit par ordre des Etats Généraux le cadavre déja fort gâté de Guillaume Bercley, Vice-Amiral Anglois, tué à la Bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande, & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pû l'être le plus petit cadavre. Les Etats Généraux récompenserent ce travail d'une maniere digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa mollesse, sa flexibilité, & même s'embellissoit avec le temps, parce que la couleur en devenoit plus vive jusqu'à un certain point.

Les cadavres, quoiqu'avec tous leurs visceres, n'avoient point de mauvaise odeur ; au contraire ils en prenoient une agréable, quand même ils eussent senti fort mauvais avant l'opération.

Tout se garantissoit de la corruption par le secret de M. Ruysch. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses piéces se gâter par les ans, & de ne pouvoir fixer de

terme à leur durée. Tous ces Morts ſans deſſéchement apparent, ſans rides, avec un teint fleuri, & des membres ſouples, étoient preſque des Reſſuſcités; ils ne paroiſſoient qu'endormis, tout prêts à parler quand ils ſe réveilleroient. Les Momies de M. Ruyſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencerent à faire du bruit, ils trouverent, ſelon une loi bien établie de tout temps, beaucoup d'Incrédules ou de Jaloux. Ils détruiſoient par quantité de raiſonnemens les faits qu'on leur avançoit; quelques-uns diſoient en propres termes qu'*ils ſe laiſſeroient plutôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables.* A tous leurs diſcours M. Ruyſch répondoit ſimplement, *venés & voyés;* ſon Cabinet étoit toujours prêt à leur parler, & à raiſonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus ſon refrain perpétuel, ſon cri de guerre.

Un Profeſſeur de Médecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine

si solidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le Novateur ne se rendoit point, le Docteur redoubla ses lettres, & il lui dit enfin que tout ce qu'il faisoit dérogeoit à la dignité de Professeur. M. Ruysch répondit, *venés & voyés.*

Il a caché le nom de ce Professeur si délicat sur cette dignité, mais il n'a pas ménagé de même ceux de MM. Rau & Bidloo, célébres tous les deux dans l'Anatomie, & qui s'étoient hautement déclarés contre lui, Bidloo surtout. Celui-ci se vantoit d'avoir, & même avant M. Ruysch, le secret de préparer & de conserver les cadavres; & sur cela M. Ruysch lui demande pourquoi donc il n'a pas vû telles & telles choses, pourquoi il a gâté ses tables anatomiques par des fautes qu'il lui marque, &c. Jusque-là tout est dans les régles, & M. Ruysch paroît avoir tout l'avantage; mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme, quand sur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher subtil, il répond qu'il aime mieux être *Lanio subtilis* que *Leno famosus.* Le jeu des mots Latins peut l'avoir tenté, mais c'étoit aller trop ru-

crétions ou filtrations, &c. Cependant il faut avouer, & il l'avouoit sans peine, qu'il n'avoit pas tout vû. Quelquefois il tombe dans des difficultés où il ne feint point d'avoir recours, soit à la volonté de Dieu qui opere sans méchanisme, soit au dessein qu'il a eu de nous cacher le méchanisme. Un premier voile qui couvroit l'Isis des Egyptiens, a été enlevé depuis un temps; un second, si l'on veut, l'est aussi de nos jours; un troisiéme ne le sera pas, s'il est le dernier.

M. Ruysch, outre les fonctions de Médecin & de Professeur en Anatomie, avoit encore été chargé par les Bourgmestres d'Amsterdam, où étoit son domicile, de l'inspection de tous ceux qui avoient été tués ou blessés dans des querelles particulieres, pour en faire son rapport aux Juges. De plus, par des vûes d'un bon Gouvernement, on avoit créé pour lui une place de Professeur ou Maître des Sages-Femmes, qui souvent n'étoient pas assés instruites. Elles se hâtoient, par exemple, de tirer, & même avec violence, le placenta lorsqu'il tardoit à venir, & elles aimoient mieux le met-

tre en piéces, ce qui causoit souvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre sans impatience, ou à n'aider que doucement à sa sortie, parce qu'un muscle orbiculaire qu'il avoit découvert au fond de la matrice le poussoit naturellement en dehors, & pouvoit même suffire pour le chasser entierement.

Il est aisé de juger combien dans ses différentes fonctions il lui tomboit entre les mains des faits remarquables, & avec quel soin s'en emparoit un homme si curieux de ramasser, & si habile à conserver.

Enfin il étoit Professeur en Botanique, & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit point dans cette occupation son caractere naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fournissoit des Plantes de tous les climats de l'Univers. Il les disséquoit avec la même adresse que les Animaux, & dégageant entierement leurs vaisseaux de la pulpe ou parenchime, il montroit à découvert tout ce qui faisoit leur vie. Les Animaux & les Plantes étoient également embaumés, & sûrs de la même durée.

Son Cabinet, où tout alloit se rassembler, devint si abondant & si riche, qu'on l'eût pris pour le Trésor savant d'un Souverain. Mais non content de la richesse & de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le spectacle. Il mêloit des bouquets de Plantes & des Coquillages à de tristes Squélettes, & animoit le tout par des Inscriptions ou des Vers pris des meilleurs Poëtes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-Bas, que ce Cabinet de M. Ruysch. Les Savans seuls l'admiroient dignement; tout le reste vouloit seulement se vanter de l'avoir vû. Les Généraux d'Armée, les Ambassadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois y venoient comme les autres, & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre I. vint en Hollande pour la premiere fois en 1698, il fut frappé, transporté à cette vûe. Et en effet quelle surprise & quel plaisir pour un Génie naturellement aussi avide du vrai, qu'un pareil spectacle, où il n'avoit point été conduit par degrés! Il baisa avec tendresse le corps

d'un petit Enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se lasser d'y recevoir des instructions, & il dînoit à la table très-frugale de son Maître pour passer les journées entieres avec lui. A son second voyage en 1717 il acheta le Cabinet & l'envoya à Petersbourg, présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie, qui se trouvoit tout d'un coup & sans peine en possession de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations Savantes.

Aussi-tôt après, M. Ruysch âgé de 79 ans, recommença courageusement un Cabinet nouveau. Sa santé toujours ferme le lui permettoit, le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce second travail devoit même lui être plus facile & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de temps en tâtonnemens & en épreuves, il étoit sûr de ses moyens & du succès. D'ailleurs des choses rares, qui autrefois lui auroient échappé, ou qu'il n'auroit obtenues qu'avec peine, venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727 il fut choisi par cette Aca-

démie pour être un de ses Associés Etrangers. Il étoit Membre aussi de l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, & de la Société Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728 de se casser l'os de la cuisse par une chute. Il ne pouvoit plus guére marcher sans être soutenu par quelqu'un ; mais du reste il n'en fut pas moins sain de corps & d'esprit jusqu'en 1731, qu'il perdit en peu de temps toute sa vigueur qui s'étoit maintenue sans altération sensible. Il mourut le 22 Févrrier, âgé de plus de 92 ans, & n'ayant eu sur une si longue carriere qu'environ un mois d'infirmité. Peu de temps avant sa mort, il avoit fini le Catalogue de son second Cabinet qu'il avoit rendu fort ample en quatorze ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas assés vécu pour voir la fin des contradictions injustes & désagréables qu'ils s'étoient attirées par leur mérite, & leur nom seul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en personne, grace à sa bonne constitution qui l'a fait survivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Ou-

vrages, ses seize Epitres problématiques, les trois Décades de ses *Adversaria Anatomico-Medico-Chirurgica*, ses onze *Trésors*, &c. Tout cela est le produit d'une très-longue vie, dont tous les momens ont été occupés du même objet; faits nouveaux, observations rares, réfléxions de théorie, remarques de pratique; tout est écrit d'un stile simple & concis, dont toutes les paroles signifient, & qui n'a pour but que l'instruction sans étalage. Le plus souvent en parlant de ses découvertes, il ne se regarde que comme l'instrument dont il a plû à Dieu de se servir pour manifester au genre humain des vérités utiles, & ce ton si humble & si chrétien ne peut être suspect dans un homme qui n'étoit obligé à le prendre, ni par son état, ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une singularité de ses Ouvrages. Il a publié ses *Adversaria* en Hollandois & en Latin sur deux colonnes, l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matieres qu'il n'est permis qu'aux Physiciens de traiter sans enveloppe & dans les termes propres.

Quand il les traite, ce n'eſt qu'en Latin, & on s'apperçoit d'un vuide dans la colonne Hollandoiſe. Il n'a pas voulu préſenter des images dangereuſes à ceux ou à celles qui n'en avoient pas beſoin.



ELOGE
DE M. LE PRESIDENT
DE MAISONS.

JEAN-RENÉ DE LONGUEIL naquit à Paris le 15 Juillet 1699, de Claude de Longueil, Marquis de Maisons, Président du Parlement, & de Charlote Roque de Varangeville.

On sait que la Maison de Longueil est distinguée par son ancienneté, tant dans l'Epée que dans la Robe, & plus encore par les dons de l'esprit qui s'y sont assés perpétués pour lui donner un caractere général, & former en faveur du nom une prévention agréable.

Le jeune M. de Maisons, à cause de la délicatesse de sa santé, fut élevé dans la maison paternelle. On assure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins, & sentoit toutes les beautés des François; car à quoi sert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une Langue

étrangere, quand on ne ſait pas juger; comme il arrive ſouvent, de ceux qu'on lit dans la Langue que l'on parle? La partie de l'éducation qui régarde le goût, extrêmement négligée juſqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maiſons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop ſévere; mais le plaiſir de critiquer peut être pardonné à la grande jeuneſſe.

A l'âge de 14 ans il fit un cours de Phyſique, mais de vraie Phyſique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il ſe plaiſoit à faire lui-même les expériences, ce qui inſtruit beaucoup plus que de les laiſſer faire à des gens plus exercés, & d'en être ſimple ſpectateur. On eſt obligé d'entrer dans des détails dont l'importance & les ſuites ne ſont bien connues que de ceux qui y ont prêté leurs mains.

On le mit à 15 ans dans la Juriſprudence qui devoit être ſon grand objet, & il embraſſa l'étude d'une maniere à contenter une famille accoutumée à fournir de bons ſujets pour une importante place. Ce fut alors qu'il perdit ſon pere, Magiſtrat très-conſideré, & dans ſa Compagnie, & dans le Public,

& à qui il n'a manqué qu'une plus longue vie pour monter encore à une plus haute considération. Le feu Roi eût la bonté de réparer autant qu'il se pouvoit le malheur du fils, & il lui accorda la Charge de Président du Parlement, *dans l'espérance*, lui dit-il, *qu'il le serviroit avec la même fidélité qu'avoient fait ses Ancêtres.* Cette grace a une époque remarquable ; elle fut la derniere d'un si long Régne.

La Régence ne fut pas moins favorable à M. de Maisons. Il eut par grace singuliere voix & séance à sa place de Président dès l'âge de 18 ans.

Il travailla à mériter tout ce qu'il avoit obtenu, & le mérita en effet par son application aux affaires, par la pénétration qu'il y faisoit déja paroître, par une droiture infléxible dans l'administration de la Justice.

Cependant il conservoit toujours du goût pour la Physique. Ceux à qui il n'est permis de prendre les Sciences que pour le délassement ou pour l'ornement, ne peuvent choisir ni des délassemens plus nobles, ni des ornemens qui siéent mieux. Il se fit à Maisons un Jardin de Plantes rares, & un Laboratoire de

Chimie, dignes tous les deux d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu fort mauvaise grace. Il est sorti du Jardin le seul Caffé que l'on sache qui ait encore pû venir à maturité en France, & on assure qu'il n'a pas moins de parfum que celui de Moka. M. de Maisons a fait lui-même dans le Laboratoire le Bleu de Prusse, le plus parfait que l'on ait encore dans cette espéce de couleur. Il avoit aussi depuis peu fait préparer des lieux pour les expériences de M. Newton sur la Lumiere, qui ne sont pas aisées à répéter, & qui peut-être eussent été poussées plus loin. Nous ne nous intéressons pas tant à son Cabinet de Médailles, quoique très-curieux ; mais nous ne laissons pas de bien connoître tout le prix de l'étendue & de la variété de ses connoissances.

Avec tous les droits qu'il avoit par rapport à nous, il désira d'être un de nos Honoraires, & il le fut vers la fin d'Août 1726. Le Roi le nomma Président de l'Académie pour l'année 1730. Il marqua par un redoublement d'assiduité qu'il ne regardoit pas ce titre comme un vain titre d'honneur, & il

le marqua encore mieux dans les occasions où il fut question de quelque intérêt général de la Compagnie. Alors un Corps ne peut guére se mouvoir par lui-même ; toute son action, toute sa vie réside dans son Chef, & le nôtre s'acquitta de ses fonctions avec une ardeur & un zéle qui nous firent bien sentir l'avantage de le posseder. Il prenoit une habitude qui lui devoit être utile dans des fonctions pareilles, & plus importantes ausquelles il étoit destiné, mais dont il a été privé par une fin trop prompte.

Il mourut de la petite Vérole le 13 Septembre 1731, ne laissant qu'un fils de la fille unique de M. d'Angervilliers, Sécretaire d'Etat.



ELOGE
DE MONSIEUR
CHIRAC.

PIERRE CHIRAC naquit en 1650 à Conques en Rouergue, de Jean Chirac & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre après ses études, que de se destiner à l'Eglise, qui lui parut une ressource presque absolument nécessaire. En étudiant la Théologie, il ne laissa pas de s'appliquer par curiosité à la Philosophie de Descartes, qui avoit déja pénétré jusque dans le Rouergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû sans aucun secours, il crut pouvoir sortir de Conques, & il alla à Montpellier, où cette même Philosophie naissante aussi commençoit à remuer les esprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoutumée

depuis long-tems à la Science & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, prit chés lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déja comme grand Physicien, pour lui confier la direction des études de deux de ses fils qu'il destinoit à la Médecine. Il fut si content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut songer solidement à ce qui pouvoit lui convenir ; & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'état dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Physique, il le détermina à en profiter pour embrasser la profession de Médecin.

M. Chirac devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enseigna cinq ans après les différentes parties de la Médecine. On sentit bien le prix des leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire ; on se les transmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur, & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec

le même empressement les discours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus & encore plus approfondis que les leçons ; on rassembloit, on réunissoit ce que différentés personnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un corps, tant on étoit animé par l'espérance d'une grande instruction.

Outre les leçons publiques, M. Chirac faisoit chés lui des cours particuliers, plus instructifs encore pour ses Disciples, & même pour lui, à cause de la liberté de la conversation ; les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier se remplissoit d'Habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut assés plein de théorie, il se mit dans la pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & son nom vivra longtemps. M. Chirac le prit pour guide & pour modéle, avec les restrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre, sans renoncer aux connoissances particulieres qu'il pouvoit avoir acquises, ni à des vûes dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oser les approuver.

En 1692 M. le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Médecin de l'Armée de Rouſſillon. Il fut en 1693 au Siége de Roſes, après lequel une Diſſenterie épidémique ſe mit dans l'Armée. Le Miniſtre de la Guerre lui envoya de Paris de l'Ipecacuana, qui y étoit encore nouveau, & connu ſeulement ſous le nom *de Remede du Médecin Hollandois.* Il en donna avec opiniâtreté & de toutes les façons, ſans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin réduit à trouver ſa reſſource en lui-même, il donna du lait coupé avec la leſſive de ſarment de vigne, & il eut le plaiſir de voir preſque tous ſes Malades guéris.

Quelques années après il y eut à Rochefort une autre Maladie épidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la Diſſenterie, nouvelle dans nos climats, & effrayante par le ſeul ſpectacle. M. Begon, Intendant de cette Ville, demanda au Roi M. Chirac, déja très-célébre, ſingulierement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres, plus néceſſaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être

cinq cens, travail énorme, & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources, & s'en assura si bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il composa un grand Mémoire de la maniere dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la Maladie étoit susceptible; car il prévoyoit tout, il détailloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul, en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la Maladie, traité selon ses ordres, & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire, une Jaunisse, & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites Véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts, il y avoit inflammation de cerveau. Il eût fallu les saigner pour la prévenir, & même saigner du pied pour faire une diversion ou *révulsion* du sang en en-bas. Mais saigner dans la petite Vérole! saigner

du

du pied, sur-tout des Hommes! quelle étrange pratique! n'en meurt-on pas toujours? Et en effet la saignée du pied dans les Hommes étoit presque toujours suivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard & dans les cas désesperés. Un violent préjugé sur ce sujet bien établi, bien enraciné chés le Peuple, ne l'étoit pas moins chés les Médecins, qui de plus ne se vouloient pas laisser renvoyer à l'Ecole. Ils ne l'accusoient que d'ignorance ou de témérité, tandis que le Peuple l'accusoit d'un dessein formé contre les jours du Genre humain. Il soutint courageusement sa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts; ses Malades guérissoient, les autres mouroient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore guére justifié.

C'est lui qui a réglé aussi, mais avec moins de contradiction, la maniere généralement reçue dont on conduit aujourd'hui le reméde d'une autre Maladie du même nom. Les grands Médecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis, est la plus sûre & la plus heureuse; mais

ceux qui établissent solidement de nouveaux principes, sont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'art tel qu'ils le trouvent jusqu'où il peut aller; les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Aussi M. Silva, si bon Juge en ces matieres, & si intéressé à ne pas souffrir des usurpateurs dans les premiers rangs, a dit *qu'il appartenoit à M. Chirac d'être Législateur en Médecine.*

Après s'être entierement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur & de Médecin. Là il eut deux contestations à essuyer, & même plus que des contestations, car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'acide du sang avec M. Vieussens, célébre Docteur de la même Faculté, & de la structure des cheveux avec M. Sorazzi, Médecin Italien. Ni l'un ni l'autre sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assés persuadé de son propre mérite, cependant il ne nous rassure pas assés pour nous procurer quelque tranquillité quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en

jour ; les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité ; on l'appelloit pour les Malades de distinction, & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706 feu M. le Duc d'Orleans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laissoit son premier Médecin à Paris ; & comme il lui en falloit un auprès de sa personne, M. le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le proposa par zéle pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui, le choix fut fait, & eut les suites les plus heureuses. M. le Duc d'Orleans au Siége de Turin fut très-dangereusement blessé au poignet, & se trouvoit sur le point d'en perdre le bras, lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras dans des eaux de Balaruc qu'on fit venir. Ce remède si simple, & auquel il eût été si naturel de ne pas penser, produisit une parfaite & prompte guérison presque miraculeuse. Il en a fait l'Histoire dans une grande Dissertation en forme de Thèse *sur les Plaies*, Ouvrage qui par

la solidité & l'abondance de l'instruction, se fait pardonner sans peine une grande négligence de stile.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque temps après la Campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris, & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Médecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier avec toutes les récompenses dûes à ses services ; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vû de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris ; il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maison du Prince.

Il lui manquoit assés de choses presque nécessaires en ce Pays-ci. Il parloit peu, séchement, & sans agrément. Il ne faisoit guére aux Malades ces expli-

cations circonſtanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne ſont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une eſpéce de plaiſir. Il leur préſentoit dans les occaſions l'idée déſobligeante , quoique vraie, qu'il y avoit de la fantaiſie & de la viſion dans leurs infirmités ; il leur nioit ſans détour juſqu'à leur ſentiment même ; & combien les Femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il ſe prêtoit peu aux objections ſouvent puériles des Malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaiſance, aucune modification à ſes déciſions laconiques. Heureux les Malades, quand il avoit pris le bon chemin ! Il n'étoit guére conſolant , & n'avoit preſque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus oppoſés. De plus, il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais ſuccès, qui plus certainement encore ſeroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris, qu il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit incommodée de la quantité

de carroſſes qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puiſque Paris étoit le lieu de la Scéne ; mais il falloit au fond que de grandes & rares qualités euſſent ſurmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil*, d'une juſteſſe & d'une promptitude ſinguliere, & peut-être unique. C'étoit une eſpéce d'inſpiration, dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le plan de la cure, & le ſuivoit avec une conſtance inébranlable, parce qu'il n'auroit pû s'en départir ſans agir contre des lumieres qui le frappoient ſi vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas ſi conſtans, & même ne le doivent pas. Les Malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils ſe ſentoient conduits par une main plus ferme ; ſon infléxibilité leur aſſuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ſes rigueurs. Ils voyoient encore que ſi les occaſions le demandoient, il haſardoit

volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le Malade étoit important, il savoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevoient aussi-tôt le Public contre lui; cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuse pour le Malade, mais moins pour le Médecin; & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orleans, déja Régent du Royaume, le fit son premier Médecin, choix presque nécessaire qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été possible, sa grande pratique de Paris. L'année suivante il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, & sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des priviléges de ce titre.

En 1718 il succéda à M. Fagon dans la Sur-intendance du Jardin du Roi. Il étoit à la source des graces, puisque le

Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720 Marseille fut attaquée d'une Maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée; il proposa en sa place MM. Chicoineau & Verny, célébres Médecins de Montpellier, dont il garantit le savoir, le zéle & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit son gendre, car la fille unique du Précepteur étoit devenue un assés bon parti pour épouser le Disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune, & qui en avoit ouvert la route, en profitât.

MM. Chicoineau & Verny arrivés à Marseille, trouvérent la Peste, accompagnée de toute la désolation, de toute la consternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'étoit presque plus habitée que par

par des cadavres qui jonchoient les rues, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainsi dire, le Médecin général de Marseille, par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent, par les secours de toute espéce qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumieres dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Médecins de Montpellier, & ses amis qu'il crut dignes d'une Commission si honorable & si peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris, fut l'un d'entr'eux. Ils rassurerent d'abord le Peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordoient les Malades; & par l'impunité de cette hardiesse toujours heureuse. Peut-être, & cela ne diminueroit guére la gloire de l'Héroïsme, étoient-ils dans le sentiment de M. Chirac, que la Peste ne se communique pas par contagion. Quoi qu'il en soit de cette opinion si paradoxe, il seroit difficile qu'elle fût plus dangereuse

& plus funeste aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis longtemps une idée qui eût pû contribuer à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a son savoir qui n'est que pour lui ; il s'est fait par ses observations & par ses réfléxions certains principes qui n'éclairent que lui. Un autre, & c'est ce qui n'arrive que trop, s'en sera fait de tous différens, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non-seulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus, les observations d'un Pays sont ordinairement perduës pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chés soi, & ne songe point à former de Societé. L'Histoire d'une Maladie qui aura régné dans un lieu, ne sortira point de ce lieu-là, ou plutôt on ne l'y sera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumieres, plus d'uniformité dans les pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Pa-

ils auroient composé une Académie, qui eût été en correspondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Pays étrangers qui l'eussent bien voulu. Dans un temps où les Pleurésies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulierement dans toutes leurs circonstances, aussi-bien que les effets pareillement détaillés des remédes. On auroit fait de toutes ces relations un résultat bien précis, des espéces d'aphorismes, que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les Pleurésies fussent revenues, pour voir quels changemens ou quelles modifications il faudroit apporter au premier résultat. Au bout d'un temps on auroit eu une excellente Histoire de la Pleurésie, & des régles pour la traiter aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup d'oeil quel étoit le projet, tout ce qu'il embrassoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé & y avoit fait entrer le Roi, mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort que le plus grand nombre sentit douloureusement, M. Chirac perdoit non-seulement un Prince de la Famille royale, mais encore un premier Ministre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur, mais toujours attaché à son auguste Maison, il quitta la Cour, & commença à se livrer absolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Médecin. On lui donnoit la premiere place dans sa Profession, & les plus illustres de ses Confreres y consentoient, sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les Consultations comme auroit fait Hypocrate ; on l'auroit presque dispensé de raisonner, & son autorité seule eût suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier Médecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoineau son gendre, qui indépendamment de ce titre avoit pour lui l'Histoire de la Peste de Marseille, une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés ; mais quand le dessein fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ses Membres composassent une petite Troupe choisie, qui auroit été trop fiere de cette distinction, & se seroit crue en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles ? N'étoit-on pas déja assés instruit par les voies ordinaires ? Enfin comme il est aisé de contredire, on contredisoit, & avec force ; & le premier Médecin trop engagé d'honneur pour reculer, persuadé d'ailleurs de l'u-

tilité de son projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses, & il se déterminoit pour les partis de vigueur, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pousser jusqu'au bout la science du pronostic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable, bien dûe à un travail aussi long, aussi assidu, aussi pénible, aussi utile à la Société. Il legue par son Testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres, qui seront employées à fonder deux Chaires pour deux Professeurs, dont l'un fera des Leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le Traité de Borelli *De Motu Animalium*, & les matieres qui y ont rapport.

On peut juger par là combien il estimoit l'Anatomie; & puisqu'il l'estimoit tant, on peut juger qu'il la possedoit à fond. Il alloit encore plus loin, jusqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet Art, dont assés commune-

ment les Médecins ne s'inquiètent pas, Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les opérations manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire est de guérir, il avoit obtenu en 1726 l'établissement de six places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roi, qui seroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville. Mais ce dessein, qui à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidens étrangers ; & le préjugé contraire à la réunion des deux Professions, qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute sa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par sa conduite autant qu'il le pouvoit ; il ne manquoit pas d'opérer de sa main, lorsqu'il trouvoit des Malades sans secours, ou avec de mauvais secours. Aussi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les grandes occasions, ravis d'avoir un témoin & un juge si éclairé, qui se faisoit un honneur d'être alors l'un d'entr'eux. C'est à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit

à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Médecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand Sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son Ami, & il a eu le plaisir de la voir accomplie.



ELOGE

DE M. LE CHEVALIER *DE LOUVILLE*.

JACQUES-EUGENE D'ALLONVILLE, Chevalier de Louville, naquit le 14 Juillet 1671 de Jacques d'Allonville, Chevalier Seigneur de Louville, & de Catherine de Moyencourt. Il y avoit au moins trois cens ans que ses Ancêtres possedoient la Terre & Seigneurie de Louville dans le Pays Chartrain.

Il étoit cadet ; il fut destiné à l'Eglise, & on lui en donna l'habit, qui assés souvent accoutume les Enfans à croire qu'ils y sont appellés. Pour lui il ne se le laissa pas persuader si aisément ; & quand il fut question de le tonsurer à sept ans, il attendit le jour de la cérémonie pour déclarer en quatre paroles, avec une fermeté froide, inébranlable, & fort au-dessus de son âge, qu'il ne vouloit point être Ecclésiastique. Il fit ses études d'une maniere

assés commune, & il ne se distingua que par un caractere plus sérieux & plus sensé que celui de ses pareils, & par son dédain pour leurs divertissemens. Le hasard lui fit tomber entre les mains ce qu'il lui falloit, & qu'il eût cherché s'il en eût eu quelque idée, les Elemens d'Euclide par Henryon. Il n'avoit que douze ans, & les lisant seul il les entendit d'un bout à l'autre sans difficulté. C'est de lui que l'on tient ce fait ; mais ceux qui l'ont connu n'ont pas hésité à l'en croire sur sa parole.

Sa naissance ne lui laissoit plus d'autre parti à prendre que celui de la Guerre, qui d'ailleurs s'accordoit assés avec son goût pour les Mathématiques: Il entra d'abord dans la Marine, & se trouva à la Bataille de la Hogue en 1690. De-là il passa au service de Terre, & fut Capitaine dans le Régiment du Roi à la fin de 1700. M. le Marquis de Louville son frere aîné, Gentilhomme de la Manche du Duc d'Anjou, suivit en Espagne ce Prince devenu Roi de cette grande Monarchie, & bientôt après il fit venir le Chevalier dans une Cour où toutes sortes d'agrémens l'attendoient. Il les y trouva en effet ; il

fut Brigadier des Armées du Roi d'Espagne, il eut un Brevet d'une Pension assés considérable sur l'Assiente, mais qui lui demeura inutile. Au bout de quatre ans il fut obligé par de malheureux événemens qui ne sont que trop connus, à repasser en France, où il reprit le Service. Il fut pris à la Bataille d'Oudenarde, absolument dépouillé de tout, & envoyé prisonnier en Hollande, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans qu'il fut échangé. Quand la Paix se fit, il avoit un Brevet de Colonel à la suite des Dragons de la Reine, avec une Pension de 4000 livres accordée par le feu Roi.

Le peu de temps qu'une vie agitée & tumultueuse lui avoit permis jusque-là de donner aux Mathématiques, n'avoit fait qu'irriter sa passion pour elles; mais on entroit alors dans une Paix qui ne pouvoit être que longue, & qui lui assuroit en même temps & beaucoup de loisir, & une fortune honnête. Naturellement il devoit se contenter de cette situation, du moins jusqu'à une nouvelle Guerre : cependant il voulut absolument rompre avec tout ce qui n'appartenoit pas à son goût dominant; &

malgré les remontrances de sa famille & de ses amis, malgré une bréche considérable qu'il faisoit à son revenu, il alla avec cette fermeté invincible dont il avoit déja donné un essai en refusant la tonsure, remettre entre les mains du Ministre de la Guerre son Brevet de Colonel & les appointemens.

Maître enfin de lui-même, il se dévoua aux Mathématiques, & principalement à l'Astronomie. Il alla à Marseille en 1713 ou 14 dans le seul dessein d'y prendre exactement la hauteur du Pole, qui lui étoit nécessaire pour lier avec plus de sûreté ses Observations à celles de Pytheas, anciennes d'environ 2000 ans.

En 1715 il fit le voyage de Londres exprès pour y voir l'Eclipse totale du Soleil, & il n'eut point de regret à un Contrat de 8000 livres sur la Ville, que cette curiosité lui coûta, & qui n'étoit pas un fort petit objet dans sa fortune.

Il n'y a guére dans Paris d'autre habitation que l'Observatoire qui puisse parfaitement convenir à un Astronome. Il lui faut un grand horison, des lieux

d'une disposition particuliere, & qu'il ne soit pas obligé de quitter selon les intérêts ou le caprice d'autrui. M. le Chevalier de Louville, très-porté d'ailleurs à la retraite par son caractere, fixa son séjour dans une petite Maison de Campagne qu'il acheta en 1717 à un quart de lieue d'Orleans : ce lieu s'appelle Carré. La Nature lui offroit là tout ce qu'il pouvoit désirer de commodités astronomiques, & il sut bien s'y procurer celles qui dépendoient de lui. Il étoit de l'Académie dès 1714, & cette demeure éloignée ne s'accordoit pas tout-à-fait avec nos régles; mais les Astronomes sont rares. Il promit d'apporter tous les ans à Paris les fruits de sa retraite, & s'en acquitta réguliérement.

On aura peut-être peine à croire combien dans ce siécle-ci, en France, à trente lieues de Paris, un Astronome avec tout son équipage & ses pratiques ordinaires, fut un spectacle étonnant aux yeux de tout le canton de Carré. Nous ne rapporterions pas ces bagatelles, si elles n'étoient de quelque utilité pour l'Histoire des connoissances du Genre humain, & si elles ne faisoient voir avec

quelle extrême lenteur les Nations en corps cheminent vers les vérités les plus simples. Les Eclipses de Soleil & les Cometes, qui effrayoient le Peuple de Paris il n'y a pas cent ans, lui sont devenues indifférentes. Mais encore aujourd'hui les Paysans d'auprès d'Orleans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voyent observer le Ciel, sinon que c'est un Magicien. Quand leurs Vignes ont manqué, ils l'en accusent. Un mât de trente ou trente-cinq pieds qu'il a planté dans son Jardin pour y attacher une Lunette de trente pieds, est destiné à lui faire voir les Etoiles de plus près, & plusieurs l'ont vû se faire *hisser* au haut du mât, & y rester long-temps. Les honnêtes gens du Pays, trop éclairés pour donner dans la Magie, viennent de toutes parts lui demander quel temps il fera, ou si la récolte sera abondante. Il est vrai que Paris même n'est pas encore bien parfaitement désabusé de faire le même honneur à Messieurs de l'Observatoire.

M. le Chevalier de Louville eût été accablé par le nombre excessif de visites qu'une folle curiosité lui amenoit;

comme s'il eût été un Brachmane ou un Gimnosophiste; mais il y mit ordre le mieux qu'il put par la maniere dont il savoit les recevoir. Il avoit établi qu'on pouvoit venir dîner avec lui, mais à condition d'y dîner seulement. Quand on arrivoit avant l'heure, on prenoit un Livre dans la Bibliothéque pour s'amuser, ou bien on alloit se promener dans un Jardin assés agréable & bien tenu, on étoit le maître; mais lui il ne sortoit de son Cabinet que pour se mettre à table, & le repas fini il rentroit dans ce Cabinet, laissant à ses Hôtes la même liberté qu'auparavant. On voit assés combien il gagnoit de temps par un retranchement si rigoureux & si hardi de toutes les inutilités ordinaires de la Société.

Il faisoit de ses propres mains, dans ses Instrumens astronomiques, tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus difficile, tout ce que les plus habiles Ouvriers n'osent faire dans la derniere perfection, parce qu'il leur en coûteroit un temps & des peines dont on ne pourroit pas se résoudre à leur tenir assés de compte. Pour lui il ne les épargnoit point, fort satisfait d'en être payé par

lui-même, si ses Observations en étoient plus justes. Nous avons donné en 1724 (*a*) un exemple assés remarquable de toutes les attentions scrupuleuses & presque vétilleuses qu'il avoit apportées à la détermination de la grandeur des diametres du Soleil, point fondamental pour la théorie de cet Astre, dont il donna de nouvelles tables imprimées dans le Volume de 1720 (*b*). Nous y avons expliqué les principes de leur construction, qui demandoit également & une fine recherche de spéculation, & une grande exactitude de pratique. Les calculs astronomiques, qui ne roulent que sur des *à peu près*, quoiqu'extrêmement approchans, il les vouloit amener à être des calculs algébriques exempts de tout tâtonnement. L'Astronomie acquéroit par là une certaine noblesse, & devenoit plus véritablement Science. Ce que nous avons dit en 1724 (*c*) sur sa nouvelle méthode de calculer les Eclipses, explique suffisamment ses pensées sur ce sujet.

(*a*) Page 82 & suiv.
(*b*) Page 80 & suiv.
(*c*) Voyés l'Hist. de 1724, p. 74 & suiv.

Il

Il en avoit une plus singulière & plus sujette à contestation sur l'obliquité de l'écliptique par rapport à l'Equateur. Tous les Astronomes la posent constante, & il la croyoit décroissante, mais seulement d'une minute en cent ans; de sorte que dans un temps très-long qui se détermine aisément, l'écliptique viendroit à se mettre dans le plan de l'Equateur, & les deux poles verroient ensemble le Soleil pendant quelques années. M. de Louville se donna la peine de ramasser de tous côtés, & depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, tout ce qui pouvoit appartenir à ce sujet directement ou indirectement, & à quelque exception près, tout aboutissoit à rendre l'obliquité de l'écliptique décroissante, souvent assés juste selon la proportion posée. Il crut même pouvoir prouver dans certaines circonstances heureuses, que ce décroissement (a) qui ne peut être que d'une extrême lenteur, avoit été cinq ans précisément des trois secondes qu'il falloit. Il n'ignoroit pas que cette grandeur est en Astronomie

(a) Voyés l'Hist. de 1714, p. 68, de 1716, p. 48, de 1721, p. 65.

un Infiniment Petit; mais le ſoin ſingulier qu'il mettoit à ſes Obſervations pouvoit juſtifier une confiance qu'il ne ſe fût pas permiſe autrement.

Quoiqu'il parût s'être renfermé dans l'Aſtronomie, il ſe mêla de la célébre Queſtion des *Forces Vives*. Il fut le premier de l'Académie qui oſât ſe déclarer contre M. Leibnitz (*a*). Quel nom! quelle autorité! Mais ſi le Géométre par lui-même eſt fait pour ne pas déférer aux noms & aux autorités, le caractere de M. de Louville le rendoit à cet égard plus Géométre qu'un autre. Il continua en 1728 (*b*) la même entrepriſe, & M. de Mairan ſe joignit à lui avec une nouvelle Théorie. C'étoit alors l'illuſtre M. Bernoulli qu'ils attaquoient. Le procès des *Forces Vives* n'eſt pas encore jugé en forme. Il ne faut pas s'attendre qu'il ſorte du Monde Savant une voix générale qui le décide; mais dans la ſuite du temps les Géométres, que des occaſions inévitables forceront à prendre un parti, tomberont dans le bon par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié. Il y

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1721, p. 81 & ſuiv.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1728, p. 73 & ſuiv.

a eu, & il y aura encore de ces décisions sourdes du Public.

Au commencement de Septembre 1732 M. le Chevalier de Louville eut deux accès de Fiévre léthargique qui ne l'étonnerent point. Il avoit coutume de regarder ses maux comme des phénomenes de Physique, ausquels il ne s'intéressoit que pour en trouver l'explication. Il continuoit sa vie ordinaire lorsque la même Fiévre revint, & l'emporta le 10 du mois au bout de quarante heures, pendant lesquelles il fut absolument sans connoissance.

Il avoit l'air d'un parfait Stoïcien, renfermé en lui-même, & ne tenant à rien d'extérieur; bon ami cependant, officieux, généreux, mais sans ces aimables dehors qui souvent suppléent à l'essentiel, ou du moins le font extrêmement valoir. Il étoit fort taciturne, même quand il étoit question de Mathématiques; & s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de son savoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient sincerement. Le Savant qui ne parle que pour instruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être instruits, fait une grace; au lieu

que lorsqu'il ne parle que pour étaler, on lui fait une grace si on l'écoute. Dans les lectures que M. de Louville faisoit à nos Assemblées, il ne manquoit pas de s'arrêter tout court dès qu'on l'interrompoit : il laissoit avec un flegme parfait un cours libre à l'objection ; & quand il l'avoit désarmée ou lassée par son silence, il reprenoit tranquillement où il avoit quitté : apparemment il faisoit ensuite ses réfléxions, mais il ne l'avoit seulement pas promis. On prétend que ce Stoïcien si austere & si dur ne laissoit pas d'avoir sur sa table, sur ses habillemens, certaines délicatesses, certaines attentions raffinées, qui le rapprochoient un peu des Philosophes du parti opposé.



ELOGE

DE MONSIEUR

DE LAGNY.

THOMAS FANTET DE LAGNY naquit à Lyon de Pierre Fantet, Secretaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Médecine de Montpellier. Il fut élevé dans sa premiere jeunesse par un oncle paternel, Chanoine & Doyen de Jouarre, & continua ses études aux Grands Jésuites de Lyon, toujours le premier de sa Classe. Il composoit des Vers Grecs dès la Quatriéme, lorsqu'à peine ses Camarades savoient lire le Grec. Il ne saisissoit pas seulement mieux que les autres l'instruction générale qu'on leur donnoit à tous, il la prévenoit souvent, & les Leçons qu'il avoit reçues lui faisoient deviner celles qui alloient suivre. Il acheta un jour par hasard, ou par instinct, si on veut, l'Euclide du P. Fournier, & l'Al-

gebre de Jacques Pelletier du Mans. Dès qu'il eût vû de quoi il s'agissoit dans ces deux Livres-là, il ne s'occupa plus d'autre chose, mais secretement. La grande avance qu'il avoit dans ses Classes, le don de retenir par cœur ce qu'il avoit entendu réciter une fois, celui de composer en Latin à mesure qu'on lui dictoit le sujet de la composition en François, tout cela lui faisoit trouver beaucoup de temps pour son plaisir, c'est-à-dire pour cette étude cachée, bien plus difficile que l'autre.

S'il sacrifioit les Belles-Lettres aux Mathématiques, on peut aisément juger qu'il ne traita pas mieux la Philosophie de l'Ecole, au moins celle de ce temps-là, d'autant plus insupportable à un esprit Géométre, qu'elle prétend raisonner; au lieu que l'Eloquence & la Poësie ne prétendent guére que flatter ou remuer l'imagination. La Jurisprudence à laquelle on le destinoit, car quel est le pere qui aimât assés peu ses enfans pour les destiner aux Mathématiques? la Jurisprudence n'eut pas plus d'attraits pour lui. Après avoir fait trois années de Droit à Toulouse, il résista aux promesses les plus flatteuses

d'une puissante protection que lui fit M. de Fieubet, Premier Président de ce Parlement, pour l'attacher à son Barreau. Il résolut de se livrer entierement à son goût, & de venir à Paris, où il avoit en vûe une place dans l'Académie des Sciences.

Il étoit déja digne d'y penser. A l'âge de dix-huit ans, avec les deux Livres élémentaires que nous avons nommés, & que l'on ne connoît presque plus, parce que d'autres plus parfaits & plus instructifs ont pris leur place, sans aucun autre guide, sans Maître, sans un Ami à qui il pût seulement parler sur ces matieres, il avoit jetté les fondemens des grandes Théories, qu'il a depuis étendues & perfectionnées d'une nouvelle Méthode pour la résolution des équations réductibles du troisiéme & du quatriéme degré, de la quadrature du cercle infiniment approchée, de la cubature de certaines portions sphériques. Il est vrai que quand il lui fut ensuite permis d'avoir des Livres, & qu'après avoir étudié la Géométrie il étudia les Géométres, il trouva, peut-être avec autant de joie que de déplaisir, qu'il avoit été prévenu, mais seule-

ment en partie, sur quelques-unes de ses découvertes. La gloire en étoit un peu diminuée, mais non pas le mérite; & il apporta toujours à Paris ce fonds qui avoit tant produit de lui-même, & qui ne pouvoit que devenir plus fécond par les secours étrangers.

Les talens dénués de fortune aspirent tous à Paris, ils s'y rendent presque tous, & s'y nuisent les uns aux autres. Il arrive le plus souvent qu'on y trouve toutes les places prises. M. de Lagny ne put entrer dans l'Académie qu'en 1695; mais parce que son poste pouvoit être encore long-temps infructueux, M. l'Abbé Bignon, le protecteur général des Lettres, le fit nommer en 1697 Professeur royal d'Hidrographie à Rochefort. Il se défendit d'abord d'accepter cet emploi, en représentant qu'il n'entendoit pas la Marine; mais son bienfaicteur qui sentit bien le prix d'un refus si modeste & si désintéressé, le rassura contre sa prétendue ignorance, & lui garantit qu'il l'auroit bientôt surmontée. Cependant M. de Lagny, pour une plus grande sûreté, & par un extrême scrupule sur ses devoirs, demanda au Roi la permission de faire

une campagne sur Mer, afin de connoître par lui-même le Pilotage. Le Roi la lui accorda, & de plus, respectant en quelque sorte un génie né pour de plus grands objets que l'Hidrographie, il eut la bonté de lui donner un autre Hidrographe qui travailla sous lui, & c'est le même qui dans la suite lui a succedé.

Supérieur à son emploi autant qu'il l'étoit, il eut tout le temps nécessaire pour de plus hautes spéculations. Il envoyoit ses découvertes à l'Académie, dont il étoit toujours Membre; mais les circonstances, quoique légeres, ont toujours un certain pouvoir dans les choses mêmes qui sembleroient en devoir être les plus indépendantes. On lisoit ses Mémoires avec moins d'attention que si on les lui avoit entendu lire. C'étoit assés sa coutume de supposer dans un Mémoire ce qui étoit établi dans un autre que l'on n'avoit pas; tout étoit bien lié, mais seulement pour lui, & on suspendoit son jugement, on arrètoit l'impression naturelle que chaque partie auroit faite, jusqu'à ce qu'on eût vû le tout ensemble. Il m'a plusieurs fois avoué lui-même que ce

tout enſemble, il eût eu bien de la peine à le former. Ses nouvelles idées étoient en trop grand nombre, trop vives, trop impatientes de ſe placer, pour ſouffrir un arrangement bien régulier & bien tranquille. Enfin dans le temps du ſéjour de M. de Lagny à Rochefort, l'Académie commençoit à s'occuper beaucoup de la Géométrie nouvelle, & tout ce qu'il donnoit appartenoit à l'ancienne, quoique pouſſée plus loin: il ne parloit que de choſes dont les autres avoient parlé ; & quoiqu'il en parlât fort différemment, la curioſité étoit moins piquée que ſi les choſes elles-mêmes avoient été plus neuves. La nouveauté ne perd guére ſes droits ſur nous, & il faut convenir qu'elle en avoit en cette occaſion des plus forts qu'elle puiſſe jamais avoir.

M. de Lagny ennuyé de Rochefort, malgré les occupations de ſa place, malgré ſes études particulieres, malgré le plaiſir d'y réuſſir ſelon ſes ſouhaits, car le moyen qu'il ne ſe ſentît toujours propre à un plus grand Théâtre? faiſoit de temps en temps des voyages à Paris, pour épier les occaſions d'y reſter. Ce ne fut qu'au commencement de la

Régence que feu M. le Duc d'Orleans l'y arrêta, en le faisant Soudirecteur de la Banque générale, de la même maniere à peu près, & par les mêmes motifs que l'on donna en Angleterre la Direction de la Monnoie de Londres à M. Newton. On jugea, & là & ici, que la grande science du calcul, ordinairement assés stérile par rapport à l'utilité des Etats, seroit tournée avantageusement vers ce grand objet, & qu'en même temps les deux Géométres à qui elle avoit coûté de longs travaux, en seroient récompensés par de semblables postes. Tous deux se trouverent tout-à-coup dans une richesse qui leur étoit nouvelle, transportés du milieu de leurs Livres sur des tas d'argent, & tous deux y conserverent leurs anciennes moeurs, cet esprit de modération & de désintéressement, si naturel à ceux qui ont cultivé les Lettres. Mais la fortune de M. Newton fut durable, & celle de M. de Lagny ne le fut pas; les affaires changerent en France, la Banque cessa; mais avec honneur pour M. de Lagny, tous ses Billets furent acquittés, & il laissa dans l'ordre le plus exact tout ce qui avoit appartenu

à ſon adminiſtration. Le Philoſophe fut heureux de n'avoir pas perdu dans une ſituation paſſagere le goût de ſimplicité qui lui devoit être d'un plus long uſage.

Rendu entierement à l'Académie, il ne lui fut pas difficile d'en bien remplir les devoirs. Il ſe trouvoit riche de plus de vingt gros Porte-feuilles *in-folio*, pleins de ſes réfléxions, de ſes recherches, de ſes calculs, de ſes nouvelles théories; il n'avoit qu'à y choiſir ce qu'il lui plairoit, & à l'en détacher. Tout cela tendoit principalement à une réforme ou refonte entiere de l'Arithmétique, de l'Algebre & de la Géométrie commune. Il s'étoit rencontré avec M. Leibnitz; car les preuves de la rencontre ont été bien faites, ſur l'idée ſinguliere d'une Arithmétique qui n'auroit que deux chiffres, au lieu que la nôtre en a dix. L'Algebre ſans comparaiſon plus étendue & plus compliquée, & qui l'eſt d'une maniere à effrayer, changeoit entierement de forme entre ſes mains; tout ſe réſolvoit par des progreſſions arithmétiques de ſon invention, qui naiſſoient des équations propoſées; le fameux cas irréductible, ce

nœud-gordien, cet écueil qui subsistoit depuis la naissance de l'Algebre, ou disparoissoit, ou n'embarrassoit plus. La mesure des angles, dont il faisoit une Science à part sous le nom de Goniométrie, méritoit cet honneur par la nouveauté de la théorie qui l'établissoit ; & de là se tiroit une Trigonométrie beaucoup plus simple que celle dont on se contente jusqu'à présent, & délivrée de toutes ces Tables de Sinus, Tangentes & Sécantes, attirail incommode, toujours borné, quelque vaste qu'il soit, & qui demande qu'on se repose avec une confiance aveugle sur le travail d'autrui. Enfin un des grands objets de M. de Lagny, étoit sa Cyclométrie, ou mesure du cercle. Il la trouvoit par des séries ou suites infinies de nombres, telles que leurs sommes, si on eût pû les avoir, l'eussent donné exactement, ou que du moins chacun de leurs termes, ou les sommes d'un nombre fini de ces termes, la donnoient toujours avec moins d'erreur, de sorte que l'erreur diminuoit tant qu'on vouloit. Il s'étoit encore rencontré avec M. Leibnitz sur une série donnée en cette matiere par

ce grand Géométre, & qui fit du bruit en son temps; mais, quoiqu'ingénieuse, elle a le défaut d'être trop lente dans tout son cours; au lieu que le mérite de ces sortes de séries consiste à être fort rapides dans leur marche à leur origine, & ensuite si lentes vers leur extrémité, qu'on puisse sans erreur sensible négliger tous leurs derniers termes, quoiqu'en nombre infini. Il avoit souverainement l'art de former ces séries avec facilité, de leur donner une certaine élégance dont elles sont susceptibles, & qui est une espéce d'agrément de surérogation; de leur faire prendre enfin, selon les différens besoins, différentes formes sans en altérer le fond. Comme les médiocres Géométres ont souvent le malheur de trouver la quadrature exacte du cercle refusée aux autres, & qu'ils ne manquent pas d'apporter à l'Académie leurs magnifiques assertions, M. de Lagny les réprimoit dans le moment, en leur faisant voir, par le moyen de ses séries, des quadratures plus exactes que les leurs, & plus exactes à l'infini.

Il avoit peut-être mal pris son temps de ne travailler qu'à de nouveaux fon-

demens du grand édifice de la Géométrie, quand on ne songeoit presque plus qu'à en construire le comble par la sublime & fine théorie de l'infini. Mais ce comble une fois mis, il semble que les fondemens posés par M. de Lagny conviendroient mieux à tout l'édifice tel qu'il sera alors. Non-seulement toutes les vûes qu'il a données se lieroient facilement avec l'infini, elles y percent déja, & y entreroient, quand même il ne l'auroit pas voulu.

Nous avons rendu un compte assés détaillé de ses travaux, à chaque occasion qu'il nous en a donnée dans nos Volumes, où il s'agit si souvent de lui. Pour rapporter cependant quelques traits particuliers de son génie, assés courts pour trouver place ici, nous en choisirons deux, sans prétendre qu'ils soient absolument préférables à beaucoup d'autres.

Il a donné à l'Académie en 1705 (a) l'expression algébrique de la série infinie des tangentes de tous les arcs ou angles multiples d'un premier arc ou angle quelconque connu, & cela d'une maniere si simple, qu'il n'avoit besoin

(a) Voyés l'Hist. pag. 99 & suiv.

que de deux propositions très-élémentaires d'Euclide. Descartes a dit que ce qu'il avoit le plus desiré de savoir dans la théorie des courbes, étoit la méthode générale d'en déterminer les tangentes qu'il trouva ; & je sai de M. de Lagny qu'il avoit eu le même désir de trouver le théorême énoncé, dont il voyoit l'utilité extrême pour toute sa Goniométrie & sa Cyclométrie. La fameuse joie d'Archimede s'est de temps en temps renouvellée chés les Géométres, plus souvent pour la vivacité du sentiment, mais assés souvent aussi pour la beauté & l'importance des découvertes.

La cubature de la Sphere, ou la cubature des coins & des piramides sphériques que l'on démontre égales à des piramides rectilignes (*a*), est encore un morceau de M. de Lagny, neuf, singulier, & qui seul prouveroit un grand Géométre. Il l'eût choisi pour orner son Tombeau, qui en eût imité plus parfaitement celui d'Archimede, où la Sphere entroit aussi.

Quand ses forces baisserent assés sensiblement, il demanda la vétérance,

(*a*) Voyés les Mém. de 1714, p. 409.

qu'il avoit bien méritée. On faisoit alors un Recueil général des anciens Ouvrages de l'Académie; on jugea à propos d'y faire entrer un grand Traité d'Algebre manuscrit qu'il avoit fait, beaucoup plus étendu, plus complet & plus neuf que celui qu'il avoit publié en 1697. Mais il fallut que ce fût un de ses amis, M. l'Abbé Richer, Chanoine de Provins, fort au fait de ces matieres, & plein des vûes de M. de Lagny, qui se chargeât du soin de revoir ce Traité, d'éclaircir ce qui en avoit besoin, de perfectionner l'ordre de tout, & même il y ajouta beaucoup du sien.

M. de Lagny mourut le 12 Avril 1734. Dans les derniers momens où il ne connoissoit plus aucun de ceux qui étoient autour de son lit, quelqu'un pour faire une expérience philosophique, s'avisa de lui demander quel étoit le quarré de douze : il répondit dans l'instant, & apparemment sans savoir qu'il répondoit, cent quarante-quatre.

Il n'avoit point cette humeur sérieuse ou sombre qui fait aimer l'étude, ou que l'étude elle-même produit. Malgré son grand travail, il avoit toujours assés de gaieté, mais cette gaieté étoit celle

d'un homme de Cabinet. Elle eut cet avantage, que comme elle étoit fortifiée par des principes acquis dans ce Cabinet même, elle fut indépendante non-seulement d'une plus grande ou moindre fortune, mais encore des événemens littéraires, si sensibles à ceux qui n'ont point d'autres événemens dans leur vie. Il voyoit fort tranquillement que la plupart des Géométres, qu'un certain torrent emportoit loin de lui dans des régions où il n'avoit pas pris la peine de pénétrer, en fussent moins touchés de ce qu'il produisoit; & jamais il ne partit de lui aucun trait, ni de chagrin, ni de malignité contre la nouvelle Géométrie. Se fût-il possedé jusqu'à ce point-là, si son ame eût reçu quelque atteinte? Nous laissons l'éloge d'une autre qualité de son ame aux regrets de quelques pauvres familles, que la médiocrité de sa fortune ne l'empêchoit pas de soutenir.

Il a été honoré de l'amitié particuliere de M. le Chancelier, & de M. le Duc de Noailles aujourd'hui Maréchal de France, deux noms qu'il suffit de prononcer.

M. le Duc d'Orleans lui fit l'honneur

de s'aider de ses lumieres, & de plusieurs travaux qu'il lui ordonna, lorsqu'il voulut s'instruire à fond sur tout ce qui regarde le Commerce, les Changes, les Monnoies, les Banques, les Finances du Royaume, connoissances qui ne seroient pas moins nécessaires à ceux qui sont à la tête de tout, qu'à ceux mêmes chés qui elles paroissent jusqu'ici presque entierement renfermées, & qui en savent tirer tant d'utilité.

M. de Lagny a été marié deux fois, & n'a laissé qu'une fille qui est du premier lit.



ELOGE
DE MONSIEUR
DE RESSONS.

JEAN-BAPTISTE DESCHIENS DE RESSONS naquit à Châlons en Champagne le 24 Juin 1660, de Pierre Defchiens, Sécretaire du Roi, & de Marie Mauriffet. Son pere qui étoit fort riche le deftina aux emplois qui du moins confervent la richeffe ; mais la Nature le deftinoit à un autre où le patrimoine eft fort expofé, fans compter la vie. A dix-fept ans il fe déroba de la maifon paternelle pour entrer dans les Moufquetaires noirs ; il en fut tiré par force, & ne demeura chés fon pere qu'autant de temps qu'il lui fallut pour ménager une feconde évafion. Il fe jetta dans le Régiment de Champagne, où il eut bientôt une Lieutenance, & d'où il fut encore arraché. Enfin pour finir ce combat perpétuel entre fa famille & lui, en la mettant plus hors de

portée de le poursuivre, il alla à Toulon, & y fut reçu dans la Marine en 1683 Volontaire à Brevet.

Cette inclination invincible pour la Guerre promettoit beaucoup, & elle tint tout ce qu'elle promettoit, une valeur signalée, de l'ardeur à rechercher les occasions, de l'amour pour les périls honorables. Il servit avec éclat dans les Bombardemens de Nice, Alger, Genes, Tripoli, Roses, Palamos, Barcelone, Alicant. Dès l'an 1693, dix ans après son entrée dans la Marine, il étoit parvenu à être Capitaine de Vaisseau, élevation rapide où la faveur & l'intrigue n'eurent cependant aucune part.

Il y a une infinité de gens de guerre qui sont des Héros dans l'action, & hors de là ne font guére de réfléxions sur leur métier. En général le nombre des hommes qui pensent est petit, & l'on pourroit dire que tout le Genre humain ressemble au Corps humain ou le Cerveau; & apparemment une très-petite partie du Cerveau est tout ce qui pense, tandis que toutes les autres parties beaucoup plus considérables par leur masse, sont privées de cette

noble fonction, & n'agissent qu'aveuglément. M. de Ressons s'étoit particulierement adonné à l'Artillerie; il ne se contenta pas d'en pratiquer les régles dans toute leur exactitude, il en voulut approfondir les principes, & examiner de plus près tous les détails; & quand un bon esprit prend cette route en quelque genre que ce soit, il est étonné lui-même de voir combien on a laissé encore à faire à ses recherches & à son industrie. Dans l'art de tirer les Bombes, dont tant d'habiles gens se sont mêlés, M. de Ressons compta jusqu'à vingt-cinq défauts de pratique qu'il corrigea avec succès en différentes rencontres. (*a*) M. le Duc du Maine, Grand-Maître de l'Artillerie, voulut avoir dans ce Corps qu'il commande, un homme qui y convenoit si bien. Il le détermina à quitter le Service de Mer pour celui de Terre sur la fin de 1704, & fit créer en sa faveur une dixiéme Charge de Lieutenant Général d'Artillerie sur Terre. A tout ce qui l'animoit auparavant il se joignit ce choix si flatteur, & les bontés d'un si grand Prince. Ainsi nous supprimons tout le

(*a*) Voyés les Mém. de 1716, p. 19 & suiv.

détail de sa vie militaire pendant la Guerre de la Succession d'Espagne; il ne pouvoit ni manquer d'occasions, ni leur manquer.

Dans les temps de Paix, cet homme qui n'avoit respiré que Bombardemens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire forger ou à lancer des Foudres, faisoit ses délices de la culture d'un assés beau Jardin qu'il s'étoit donné. Il avoit assurément fait plus de ravages que ces premiers Consuls ou Dictateurs Romains, plus célébres par leur retour aux fonctions du labourage après leurs triomphes, que par leurs triomphes mêmes. Ces sortes de plaisirs si simples & si peu apprêtés, qu'on ne goûte que dans la solitude, ne peuvent guére être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de se voir & de se reconnoître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec soi quand on vit avec soi.

M. de Ressons porta dans son Jardin le même esprit d'observation & de recherche dont il avoit fait tant d'usage dans l'Artillerie; & quand il fut entré en 1716 dans l'Académie en qualité d'Associé libre, tantôt il nous donna

ce que nous avons déja rapporté sur les Bombes, ou de nouvelles manieres d'éprouver la Poudre; (a) tantôt de nouvelles pratiques d'Agriculture, comme celle de garantir les Arbres de leur lépre ou de la mousse; (b) alternativement Guerrier & Laboureur, ou Jardinier, toujours Citoyen.

Il avoit des idées particulieres sur le Salpêtre; il en tiroit de certaines Plantes, & prétendoit faire une composition meilleure que la commune, & à meilleur marché. On dit que le Prince Régent, dont le suffrage ne sera ici compté, si l'on veut, que pour celui d'un habile Chimiste, avoit assés approuvé ses vûes. L'Académie accoutumée aux discussions rigoureuses, lui fit des objections qu'elle savoit bien mettre dans toute leur force. Il les essuya avec une douceur qui auroit pû servir d'exemple à ceux qui ne sont que Gens de Lettres; mais il cessa de s'exposer à des espéces de combats ausquels il n'étoit pas assés exercé. Il a laissé un Ouvrage considérable manuscrit sur le Salpêtre & la Poudre.

(a) Voyés l'Hist. de 1720, p. 112.
(b) Voyés l'Hist. de 1716, p. 31.

Dans les dernieres années de sa vie il tomba dans un grand affoiblissement, qui ne fut pourtant pendant un temps assés long que celui de ses jambes dont il ne pouvoit plus se servir ; tout le reste étoit sain. Il n'avoit point attendu l'âge ou les infirmités pour se tourner du côté de la Religion ; il en étoit bien pénétré, & je sai de lui-même qu'il avoit écrit sur ce sujet. Je ne doute pas que la vive persuasion & le zéle ne fussent ce qui dominoit dans cet Ouvrage ; mais si la Religion pouvoit se glorifier de ce que les Hommes font pour elle, peut-être tireroit-elle autant de gloire des foibles efforts d'un Homme de Guerre en sa faveur, que des plus savantes productions d'un Théologien. Il mourut le 31 Janvier 1735, âgé de 75 ans, ayant fait tout le chemin qu'un bon Officier devoit faire par de longs services ; seulement peut-être un meilleur Courtisan auroit-il été plus loin.

Son caractere étoit assés bien peint dans son extérieur ; cet air de guerre hautain & hardi qui se prend si aisément, & qu'on trouve qui sied si bien, étoit surmonté ou même effacé par la douceur naturelle de son ame ; elle se

marquoit dans ses manieres, dans ses discours, & jusque dans son ton. A peine toute la bienséance d'un état absolument différent du sien auroit-elle demandé rien de plus.

Il avoit épousé Anne-Catherine Berrier, fille de Jean-Baptiste Berrier de la Ferriere, Doyen des Doyens des Maîtres des Requêtes, & de Marie Potier de Novion. Il en a eu deux enfans.



ELOGE
DE MONSIEUR
SAURIN.

JOSEPH SAURIN naquit en 1659 à Courtaiſon dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin, Miniſtre Calviniſte à Grenoble, eut trois garçons qu'il deſtina tous trois au Miniſtere, & dont il fut le ſeul Précepteur, depuis l'Alphabet juſqu'à la Théologie & à l'Hébreu. Joſeph étoit le dernier des trois, & il fut reçu, quoique fort jeune, Miniſtre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'eſprit naturel, & ce qui eſt encore plus important, beaucoup de Logique naturelle, un caractere vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuſe, un extérieur agréable & animé qui s'accordoit au diſcours & le ſoutenoit; ce furent les talens qu'il apporta à la Prédication, & qui ne manquerent pas d'être applaudis par ſon parti, dans

un temps principalement où le Calvinisme visiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avoit besoin plus que jamais d'Orateurs véhémens. M. Saurin ne le fut apparemment que trop, il s'échappa dans un Sermon à quelque chose de hardi ou d'imprudent, & il fut obligé de quitter le Royaume, & de se retirer à Geneve, d'où il passa dans l'Etat de Berne, qui le reçut avec toutes les distinctions dûes à sa grande réputation naissante, & à son zéle pour la cause commune.

Si ses Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient, nous pourrions parler avec encore plus de sûreté du genre de son éloquence; mais nous savons d'ailleurs quels étoient ses principes sur cette matiere. Il rejettoit sans pitié tous les ornemens; il ne vouloit que le vrai rendu dans toute sa force, exposé avec sa seule beauté naturelle. Une éloquence si sévere est assurément plus chrétienne, plus digne d'hommes raisonnables; mais ne parle-t-on pas toujours à des hommes?

MM. de Berne donnerent à M. Saurin, quoiqu'étranger, une Cure con-

ſidérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poſte, lorſque la révocation de l'Edit de Nantes, arrivée en 1686, diſperſa dans tous les Etats Proteſtans preſque tous ſes Confreres François, fugitifs, errans, incertains du ſort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouiſſoit en comparaiſon d'eux, ou du moins ſa tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Queſtions de la Prédeſtination & de la Grace excitent des diviſions & des tempêtes parmi les Proteſtans comme parmi nous. Ils ont comme nous deux Syſtêmes théologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur eſt le plus ancien chés eux, c'eſt celui de Calvin, & c'eſt de-là que tous ſes Sectateurs ſont partis d'abord. Mais la raiſon naturelle réſiſte trop à ce Syſtême; & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de ſon operation elle produiſe enfin quelque effet, elle a ramené avec le temps un grand nombre de Théologiens Calviniſtes au Syſtême le plus doux. Les Défenſeurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le beſoin même chés les Novateurs, le nom impoſant ou plutôt ſou-

droyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magistrature assés constante à suivre ses anciennes voies. Ils ont obtenu en Suisse un Formulaire absolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le Ministere Ecclésiastique sont obligés de signer.

Les Théologiens dominans, aussi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans leur théorie, demanderent la signature du Formulaire aux Ministres François réfugiés, dont on savoit assés que le sentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuse situation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refuserent de signer; mais il s'agissoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage céda peu à peu à cette considération bien pesée; tous les jours il se détachoit quelqu'un qui alloit signer.

M. Saurin ne fut pas de ce nombre; il éluda la signature par toutes les chicanes à peu près raisonnables qu'il put imaginer pour gagner du temps, résolu, quand il ne pourroit plus se défendre, à quitter une place qui étoit toute sa

fortune, & à se retirer en Hollande. Toutes ses mesures étoient déja prises pour cette courageuse retraite, lorsqu'un ancien Ministre fort accrédité en Suisse, fort son ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suisse alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un Certificat absolu qu'il avoit droit de donner, mais sur une signature qu'on ne verroit point, conçu en des termes dont toute la délicatesse de conscience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureusement cet ami étoit d'un caractere aussi ferme & aussi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne se fût pas livré à la conduite d'un homme dont les principes différens des siens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans son état, & ce fut pendant ce temps si convenable qu'il épousa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiselle de l'ancienne & noble famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suisse. Un Etranger ne possedant pour tout bien qu'une Cure, plus considérable à la vérité que plusieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penser à un

pareil mariage ; mais ſon mérite perſonnel fut compté pour beaucoup. Les Pays les plus ſenſés ſont ceux où ce n'eſt pas là une ſi grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroiſſoit avoir ſigné le fatal Formulaire. Les modifications ſecrettes appaiſoient ſa conſcience, mais l'apparence d'une lâcheté bleſſoit ſa gloire ; il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, & il fit quelques confidences indiſcrettes de la maniere dont tout s'étoit paſſé. Il prêcha même contre le ſentiment théologique qu'il n'approuvoit pas ; & quoiqu'il eût pris des tours extrêmement adroits, on pouvoit l'entendre, & l'on ſait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a réparé ces fautes en les racontant dans un Ecrit public. C'eſt le chef-d'œuvre de la plus ſincere modeſtie que d'avouer de l'orgueil, & les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent ſe formoit contre lui ; toute la protection qu'il pouvoit eſpérer de l'alliance qu'il avoit priſe, ne l'auroit pas dérobé aux coups de Théologiens inéxorables ; il le ſavoit, mais ce n'étoit pas là ſa plus grande peine

peine; il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé sur la Religion qu'il professoit. Il en avoit fait toute son étude, & toujours dans le dessein de s'y affermir; mais un bon esprit n'est pas autant qu'un autre le maître de penser comme il voudroit; peut-être aussi avoit-il déja trop souffert d'une autorité ecclésiastique, qui pour n'être que purement humaine, & pour ne prétendre à rien de plus, n'en est pas moins absolue ni moins rigoureuse. Mais une femme estimable qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion dont il commençoit à se désabuser. Quel parti prendre dans une situation si embarrassante & si cruelle?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun confident, bien des irrésolutions qui n'étoient ni éclairées, ni soulagées par un conseil étranger, il se détermina à passer en Hollande, sur un prétexte qui, quoique vrai, trompoit sa femme qu'il laissoit en Suisse. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Ministres de Hollande, le confirmerent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étoient apparemment moins

précautionnés avec un Confrere ; & enfin il écrivit à l'illuſtre M. Boſſuet, Evêque de Meaux, le deſſein ou plutôt le beſoin où il étoit de conférer avec lui ſur la Religion. Les Sauf-conduits néceſſaires, car on étoit alors dans la Guerre qui commença en 1688, furent bientôt expédiés, toutes les difficultés du voyage applanies. Le zéle de ce grand Prélat égaloit ſes lumieres, & en peu de temps le voilà tête à tête dans ſa maiſon de Germini avec le jeune Miniſtre Calviniſte fort inſtruit, plein de feu dans la diſpute, nullement dreſſé à la politeſſe d'un monde qu'il n'avoit pas encore vû, ne reconnoiſſant rien de ſupérieur à lui que la raiſon, ſecrettement animé encore, comme on le peut ſoupçonner, par la gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il ſe rendit à la fin, & il fit ſon abjuration entre les mains du vainqueur le 21 Septembre 1690, âgé de 31 ans.

Le ſecret lui étoit abſolument néceſſaire par rapport à ſa femme ; mais un malheureux haſard le fit découvrir, & dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il eſt aiſé de s'imaginer le cri

universel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient violemment son honneur ; & comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on peut juger que le zéle de Religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, ce que la Religion désapprouve le plus.

Il s'agissoit de tirer de Suisse Madame Saurin, & ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevûes secrettes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui succéderent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant, & suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entiere, & la résolution désormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari sur la frontiere, séparé alors de sa femme, détention à laquelle par le crédit de M. de Meaux, le

Roi même s'intéressa, c'est ce que M. Saurin appelloit le *Roman de sa vie.* Il n'a pas voulu par cette raison le donner au Public dans un grand détail, & nous l'abrégeons encore infiniment en parlant à l'Académie des Sciences.

M. Saurin arrivé à Paris, eut l'honneur d'être présenté par M. de Meaux au Roi, qui le reçut avec une extrême bonté, & sur le témoignage du Prélat, l'honora aussi-tôt de ses bienfaits. C'est-là où commence la partie de son Histoire qui nous intéresse le plus.

Libre désormais & tranquille dans Paris, il n'eut plus qu'à se déterminer sur le choix d'une occupation ; son esprit & sa fortune en avoient également besoin. Il délibéra entre la Géométrie & la Jurisprudence ; la Géométrie l'emporta. Il sortoit d'une Théologie toute contentieuse ; il seroit tombé dans la Jurisprudence qui l'est encore davantage. Il conçut qu'en se donnant à la Géométrie, il habiteroit une région où la vérité est moins sujette à se couvrir de nuages, & où sa raison trop long-temps agitée jouiroit avec sûreté d'un certain repos. De plus, il avoit l'esprit naturellement géométrique, &

il eût été Géométre jusque dans le Barreau.

Dès l'an 1703, c'est-à-dire après douze ans tout au plus d'application aux Mathématiques, il s'y trouva assés fort pour oser défendre le Systême des Tourbillons de Descartes contre une objection de l'illustre M. Huguens, sous laquelle tous les Cartésiens avoient succombé, & qu'ils avoient le déplaisir de voir souvent répeté comme victorieuse. M. Huguens avoit prouvé que selon Descartes, les corps pesans auroient dû tendre, non au centre de la Terre, comme ils y tendent toujours, mais à différens points de l'axe de la Terre; & M. Saurin démontra fort simplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au centre. L'objection ne reparoît plus depuis la réponse.

Après ce coup d'essai il donna encore dans la même année la solution d'un Problême proposé par M. le Marquis de l'Hôpital dès 1692 aux Géométres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été dix ou onze ans sans être tâté & même bien tourné de tous les sens par les plus habiles, mais

inutilement. M. Saurin étant alors le Géométre de la petite Société choisie qui travailloit au Journal des Savans, ornoit ce Journal de tout ce qu'il vouloit publier dans le genre qui lui appartenoit.

Ensuite il se trouva engagé dans la fameuse dispute des Infiniment Petits; il sembloit que quoique réfugié dans le sein de la Géométrie, la controverse allât l'y chercher. Son Adversaire étoit M. Rolle, le plus profond de nos Algébristes, & en même temps subtil, artificieux, fécond en certains stratagêmes, dont on ne croiroit pas trop que des Sciences démonstratives fussent susceptibles. Avec la bonne cause en main, c'étoit bien tout ce qu'on pouvoit faire que de le suivre de retranchement en retranchement, & de se sauver de tous les piéges qu'il savoit tendre sur son chemin. M. Saurin las d'avoir passé bien du temps à cet exercice, las de ses avantages mêmes, s'adressa à l'Académie, dont M. Rolle étoit Membre, pour lui demander une décision, déclarant que si elle ne jugeoit pas dans un certain temps, il tiendroit M. Rolle pour condamné, puisque toute la fa-

veur de la Compagnie devoit être pour lui. L'Académie ne jugea entr'eux qu'en adoptant M. Saurin en 1707, & avec des distinctions flatteuses. Il eut l'assurance de ne demeurer que fort peu de temps dans un premier grade par où la rigueur de l'usage établi vouloit qu'il passât ; & quand il parvint à celui qui lui convenoit, il fut préferé à des concurrens dont on ne put s'empêcher de faire l'éloge dans le temps qu'on ne les choisissoit pas. La Géométrie des Infiniment Petits n'avoit pas besoin d'une décision plus formelle.

M. Saurin débuta dans l'Académie par d'importans Mémoires sur les courbes de la plus vîte descente ; question que les illustres Freres MM. Bernoulli avoient chargé à l'envi de difficultés pour s'embarrasser mutuellement, & à plus forte raison ceux qui oseroient toucher après eux à cette matiere. Nous en avons rendu un compte assés ample en 1709. (a)

Il avoit entrepris un Traité sur la pesanteur selon le Systême Cartésien, & il en donna un morceau dans la même année. Il se trouvoit en tête le redou-

(a) Voyés l'Hist. p. 68 & suiv.

table M. Newton ; & quoiqu'animé par son succès avec M. Huguens, il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer sans beaucoup de crainte ce nouvel Adversaire. Il propose des vûes ingénieuses, mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le sont pas ; il ne se dissimule rien de ce qui est contre lui, & sauve du moins sa gloire ; mais au milieu des difficultés dont il se sent environné, il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philosophes doivent faire tous leurs efforts pour conserver les Tourbillons de Descartes ; *sans quoi*, dit-il, *on se trouveroit replongé dans les anciennes ténebres du Péripatétisme, dont le Ciel veuille nous préserver.* On entend assés qu'il parle des Attractions Newtoniennes. Eût-on cru qu'il fallût jamais prier le Ciel de préserver des François d'une prévention trop favorable pour un Systême incompréhensible, eux qui aiment tant la clarté ; & pour un Systême né en Pays étranger, eux qu'on accuse tant de ne goûter que ce qui leur appartient ?

Le principal & presque l'unique divertissement de M. Saurin, étoit d'aller tous les jours à un Caffé où s'assem-

bloient des Gens de Lettres de toutes les espéces, & là se forma le plus cruel orage qu'il ait jamais essuyé. Nous n'en renouvellerons point l'histoire en détail ; elle fut long-temps l'entretien de Paris & des Provinces. Il se répandit dans ce Caffé des Chansons contre tous ceux qui y venoient, ouvrage digne des trois Furies, si elles ont de l'esprit. On en soupçonna violemment M. Rousseau, illustre par son talent poëtique, & celui-ci en accusa juridiquement M. Saurin, à qui personne ne pensoit, & qui ne faisoit point de Vers. Cependant sur l'accusation du Poëte, le Géométre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chansons. Il écrivit de sa prison à des personnes d'un grand crédit, qui protégeoient hautement & vivement M. Rousseau, des Lettres fort touchantes, & où le vrai se faisoit bien sentir. Il publia sur le même ton des Requêtes adressées au Public autant qu'aux Juges, des Mémoires où il faisoit le parallele de sa vie & de ses moeurs avec la vie & les moeurs de son accusateur ; & c'est delà que sont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées.

Toutes ces piéces sont assés bien écrites & assés bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrêt du 7 Avril 1712. M. Saurin fut pleinement justifié, & M. Rousseau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-considérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de respectables Protecteurs dans les Pays étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrêt du Parlement.

Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'événement, fut aussi fort longue, & on ne voit reparoître son nom dans nos Volumes annuels qu'en 1716 (*a*). Un ébranlement violent dure encore après que la cause en a cessé ; & une ame long-temps agitée, bouleversée en quelque sorte par de vives passions, ne recouvre pas si-tôt la tranquillité nécessaire pour reprendre le fil délié des spéculations mathématiques qu'elle avoit entierement perdu. M. Saurin les recommença par une Question importante

(*a*) Voyés l'Hist. de 1716, p. 47 & suiv.

déja entamée par M. Rolle ſur la nouvelle Méthode des Tangentes des Courbes. Il faiſoit voir que l'ingénieuſe application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un ſujet différent en apparence, étoit plus étendue que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même, & il en montroit aux yeux toute l'univerſalité par de certaines colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différens cas. La Géométrie va juſqu'à avoir de l'agrément, quand elle donne de ces ſortes de ſpectacles dont l'ordonnance & pour ainſi dire l'Architecture plaiſent à l'eſprit.

M. Saurin traita encore cette matiere en 1723 (*a*), & non-ſeulement il continuoit de répondre à M. Rolle qu'il étoit à propos de pourſuivre juſqu'au bout, mais il donna des éclairciſſemens ſur quelques autres points de la nouvelle Géométrie, qui n'avoient pas été bien ſaiſis par d'habiles gens ; car ce n'a été qu'avec le temps qu'on a appris à bien manier un Inſtrument ſi fin & ſi délicat. Ici j'héſite à lui donner un témoignage public de ma reconnoiſſance, où l'on pourra bien croire que

(*a*) Voyés les Mém. p. 222.

ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occasion dans les termes les plus obligeans un Ouvrage manuscrit sur *la Géométrie à l'Infini* qu'il avoit entre les mains, & qui fut imprimé quatre ans après en 1727. Il épuisa enfin en 1725 (*a*) tout ce sujet qu'il avoit tant approfondi, & rectifia encore quelques idées d'un bon Géométre.

Les intérêts du Systême des Tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géométrie; mais il procédoit par-tout de bonne foi. Il auroit bien souhaité, pour se débarrasser entierement d'une terrible objection de M. Newton, que des fluides plus subtils eussent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc; mais il se convainquit malgré lui par ses propres lumieres que cela n'étoit pas, & il en donna en 1718 (*b*) une démonstration si simple & si naturelle, qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant, & il le savoit bien, cette difficulté même pourra être résolue d'ailleurs; d'autres aussi invincibles en apparence ont déja été surmontées,

(*a*) Voyés les Mém. p. 238.
(*b*) Voyés les Mém. p. 191.

tout commence à s'éclaircir, & il est permis de croire que l'Univers Cartésien violemment ébranlé & étrangement défiguré, se raffermira & reprendra sa forme.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin sur l'art de l'Horlogerie (a), dont il avoit entrepris un examen général. Il avoit beaucoup de peine à se contenter lui-même, & par conséquent il expédioit peu, & finissoit difficilement. Il n'est pas impossible qu'un peu de paresse ne se cache sous d'honnêtes apparences; mais c'est dommage qu'il ait abandonné cette entreprise qui demandoit beaucoup de finesse d'esprit. Ce sont des Ouvriers, mais habiles, qui conduits moins par des principes scientifiques que par des observations bien faites & des expériences bien suivies, ont formé à la longue un Art si merveilleux. Il s'agit maintenant pour les Savans de développer ce qu'on peut y avoir mis sans trop savoir qu'on l'y mettoit; & de découvrir de la Géométrie & de la Méchanique où elles ne sont pas visibles pour tous les Géométres & pour tous les Méchaniciens.

(a) Voyés l'Hist. de 1720, p. 106 & suiv.

Nous ne nous arrêterons plus sur quelques morceaux de Géométrie, presque tous dans le goût de recherches fines, que M. Saurin a semés dans nos Volumes, jusqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la vétérance en 1731. Il commençoit à ressentir les infirmités de l'âge avancé, il devenoit sujet à de fréquens accès de fiévre qui paroissoient venir de son naturel toujours ardent. Le temps de son repos fut occupé tantôt par des consultations qu'on lui faisoit d'Ouvrages importans, ausquelles il avoit le loisir de se prêter; tantôt par de simples lectures dont il laissoit le choix à son goût seul, & si l'on veut aux caprices de son goût. Pousserons-nous assés loin la sincérité que nous nous sommes toujours prescrite, pour oser dire ici qu'il lisoit jusqu'à des Romans, & y prenoit beaucoup de plaisir? Cependant si l'on y fait réfléxion, on trouvera que cette lecture frivole peut assés accommoder les deux extrémités de la vie; la jeunesse infiniment moins touchée du simple vrai que d'un merveilleux toujours passionné; la vieillesse qui devenue moins sensible au vrai, assés souvent douteux ou peu utile, a

besoin d'être réveillé epar le merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fiévre léthargique le 29 Décembre 1737. Son caractere est déja presque entierement représenté dans ce qui a été dit ; d'un côté un esprit élevé, lumineux, qui pensoit en grand, & ajoutoit du sien à toutes les lumieres acquises, un grand talent pour toutes les opérations d'esprit, & qui n'attendoit que son choix pour se déterminer entr'elles ; d'un autre côté du courage, de la vigueur d'ame, qui devoient rendre aussi les passions plus difficiles à maîtriser. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticable les voies de la fortune, qui sied si bien & est si nuisible, & qui par conséquent n'est guére permise qu'à un homme isolé dont la conduite ne tire à conséquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après sa mort quelque fruit de son nom & de son mérite ; mais elle l'auroit peut-être manqué sous un Ministre moins persuadé de l'espéce de droit qu'elle avoit, & moins sensible à la maniere ingénieuse dont il fut appuyé par le fils du défunt. Les soins de M. Saurin vivant auroient dû natu-

rellement avoir des effets plus considérables. Il ne cherchoit pas à se faire beaucoup de liaisons, & jusqu'à sa forme de vie tout s'y opposoit, il travailloit toute la nuit & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux, M. de l'Hôpital, le P. Malebranche ; on y peut joindre M. de la Motte, digne d'entrer dans une liste si noble & si courte.



ELOGE
DE MONSIEUR
BOERHAAVE.

HERMAN BOERHAAVE naquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout près de Leyde, de Jacques Boerhaave, Pasteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de cinq ans il perdit sa mere, qui laissoit encore trois autres enfans. Un an après le pere se remaria, & six nouveaux enfans augmenterent sa famille. Heureux les Pays où le luxe & des moeurs trop délicates n'en font point craindre le nombre! Il arriva encore une chose qui seroit assés rare dans d'autres Pays & dans d'autres moeurs, la seconde femme devint la mere commune de tous les enfans de son mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le pere, & par un amour naturel, & par une économie nécessaire, étoit le Précepteur des garçons aussi longtemps qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, & il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de onze ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres; & dans le même temps qu'il lui formoit l'esprit, il avoit soin de lui fortifier le corps par quelque exercice moderé d'Agriculture; car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de quatorze ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcere malin à la cuisse gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remédes; enfin après avoir épuisé tout l'art des Médecins & des Chirurgiens, il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit dissous du sel, & il se guérit lui-même; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses Etudes. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de

ſavoir, & il en avoit trop de beſoin par l'état de ſa fortune. Il entra à quatorze ans dans les Ecoles publiques de Leyde, paſſoit rapidement d'une Claſſe dans une plus élevée, & par-tout il enlevoit les Prix. Il n'avoit que quinze ans quand la mort de ſon pere le laiſſa ſans ſecours, ſans conſeil, ſans bien.

Quoique dans ſes Etudes il n'eût pour dernier & principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts aſſés conſidérables vers une autre Science extrémement différente, vers la Géométrie, qu'il auroit preſque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Eſprits faits pour le vrai ſavent-ils par une eſpéce d'inſtinct qu'il doit y avoir une Géométrie qui ſera quelque choſe de bien ſatisfaiſant pour eux ; mais enfin M. Boerhaave ſe ſentit forcé à s'y appliquer, ſans aucune autre raiſon que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureuſement ce fut là pour lui après la mort de ſon pere une reſſource qu'il n'avoit pas prévûe. Il trouva moyen de ſubſiſter à Leyde, & d'y continuer ſes Etudes de Théologie, en enſeignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté, la maladie dont il s'étoit guéri lui fit faire des réfléxions sur l'utilité de la Médecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des leçons du fameux Drelincourt ; mais il s'attacha aux Dissections publiques, & en fit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, & qu'on ne sait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui ; tout le reste il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Théologie ne laissoit pas d'avancer, & cette Théologie c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la critique de l'Ancien & du Nouveau Testament, les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs modernes. Comme on le connoissoit capable de beaucoup de choses à la fois, on lui avoit conseillé d'allier la Médecine à la Théologie, & en effet il leur donnoit la même application, & se préparoit à pouvoir remplir en même temps les deux

fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une vaste & profonde lecture dans les matieres théologiques avoit été de lui persuader que la Religion très-simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vicieuses subtilités philosophiques, qui n'avoient produit que des dissentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public sur cette Question: *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Savans?* On voit assés où ce sujet, qui n'avoit pas été pris au hasard, devoit le conduire, & quelle cruelle satire du Ministere Ecclésiastique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il avec une façon de penser si singuliere, exercer ce Ministere tel qu'il le trouvoit? Pouvoit-il esperer d'amener un seul de ses Collégues à son avis? N'étoit il pas sûr d'une guerre

générale déclarée contre lui, & d'une guerre théologique ?

Un pur accident où il n'avoit rien à se reprocher se joignit apparemment à ces réfléxions, & le détermina absolument à renoncer au Ministere & à la Théologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un inconnu plus orthodoxe qu'habile attaqua si mal ce Systême, que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lû Spinosa. Il fut obligé d'avouer que non, mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé & ardent Défenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raisonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas : le Public non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions, le seconda bien, & en peu de temps M. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prieres du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de

Dieu, même en matiere de Physique, sans se découvrir la tête; respect qui à la vérité peut paroître petit, mais qu'un hypocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son avanture il se résolut à n'être désormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entierement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zéle violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuses, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet esprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup, & peu réussi.

Il fut reçu Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de vingt-cinq ans, & ne discontinua pas ses Leçons de Mathématique, dont il avoit besoin en attendant les Malades qui ne viennent pas si-tôt. Quand ils commencerent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne se crut plus à son aise que parce qu'il étoit plus en état de se rendre habile dans sa Profession. Par la même raison qu'il se faisoit peu à peu une Bibliothéque, il se fit aussi un La-

boratoire de Chimie ; & quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici, on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances différentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que seroit-ce donc, si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence & à la Politique ? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sû convient, & qu'une grande facilité de compréhension, une mémoire heureuse, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guére qu'apprendre, que savoir ce qui a été sû par d'autres ; mais ils sauront eux seuls ce qui a été sû par un grand nombre d'autres séparément, & il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractere opposé, d'être d'un côté de grands Hommes, & de l'autre des Enfans.

Sa réputation augmentoit assés vîte, & sa fortune fort lentement. Un Seigneur qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III Roi d'Angleterre, le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chés lui à la Haye ;

Haye ; mais le jeune Médecin craignit pour sa liberté, quoique peut-être avec peu de raison ; & il refusa courageusement. Les Lettres, les Sciences forment assés naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles moderent beaucoup les désirs.

M. Boerhaave eut dès-lors trois amis de grande considération, M. Jacques Trigland, célébre Professeur en Théologie, & MM. Daniel Alphen & Jean Van-den-Berg, tous deux élevés aux premieres Magistratures qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient presque deviné le mérite de M. Boerhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la suite de se savoir bon gré, & pour lui un sujet de reconnoissance qu'il sentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde, & l'effraya par cette proposition qu'il jugea aussi-tôt trop téméraire & trop ambitieuse pour lui ; mais cet ami habile & zélé qui se crut assés fort par son crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur public, il fit encore chés lui des Cours particuliers, qui sont & plus instructifs & plus fréquentés, & pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmenterent considérablement ses appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie savoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur, l'une en Botanique, l'autre en Chimie ; & les honneurs qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirerent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Eu-

rope lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fiere qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chés elle.

Quoique le lieu où il tenoit chés lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chimie fût assés grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les Siécles où les Etablissemens publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Pays de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célébre ; que quelquefois même on l'ait suivi jusque dans des Solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie & la rage de ses rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Colléges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quelque genre que ce soit ? Trouvera-t-on ailleurs un Maître si supérieur à ceux que l'on avoit chés soi ? Sera-t-on suffisamment

récompensé du voyage ? Il n'est guére possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talens rares & particuliers d'un Professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des Systêmes nouveaux ; mais il le sera à posseder parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa Science ; à porter de la lumiere par-tout où les Auteurs originaux auront, selon leur coutume, laissé beaucoup d'obscurité ; à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables ; enfin à refondre toute la Science, si on peut esperer, comme on le peut presque toujours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait M. Boerhaave sur la Chimie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déja tirée de ces ténébres mistérieuses où elle se retranchoit anciennement, & d'où elle se portoit pour une Science unique qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les loix générales de la Physique, & qu'elle prétendoit conserver quelques droits & quelques priviléges par-

ticuliers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une simple Physique claire & intelligible. Il a rassemblé toutes les lumieres acquises depuis un temps, & qui étoient confusément répandues en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainsi dire, une Illumination bien ordonnée qui offre à l'esprit un magnifique spectacle.

Il faut avouer cependant que dans cette Physique ou Chimie si pure & si lumineuse, il y admet l'attraction, & pour agir avec plus de franchise que l'on ne fait assés souvent sur cette matiere, il reconnoît bien formellement que cette attraction n'est point du tout un principe méchanique. Peut-être la croiroit-on plus supportable en Chimie qu'en Astronomie, à cause de ces mouvemens subits, violens, impétueux, si communs dans les opérations chimiques ; mais en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose, quand on aura prononcé le mot d'attraction ? On l'accuse d'avoir mis dans cet Ouvrage des opérations qu'il n'a point faites lui-même, & dont il s'est trop fié à ses Artistes.

Outre les qualités essentielles aux

grands Professeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de savoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément & séchement, & on est pressé d'avoir fait. Pour lui il leur faisoit sentir une envie sincere de les instruire; non-seulement il étoit très-exact à leur donner tout le temps promis, mais il ne profitoit point des accidens qui auroient pû légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudiot à reconnoître les talens, il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulieres.

Il faisoit plus; si ses Disciples tomboient malades, il étoit leur Médecin, & il les préféroit sans hésiter aux Pratiques les plus brillantes & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfans adoptifs à qui il devoit son secours, & en les traitant il les instruisoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur,

& les remplissoit toutes trois de la même maniere. Il publia en 1707 ses *Institutiones Medicæ*, & en 1708 ses *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis*. Nous ne parlons que des premieres Editions, qui ont toujours été suivies de plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Institutions, sont fort estimés de ceux qui sont en droit d'en juger ; il s'y propose d'imiter Hippocrate. A son exemple, il ne se fonde jamais que sur l'expérience bien avérée, & laisse à part tous les Systêmes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'Esprit humain, désavouées par la Nature. Cette sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du temps d'Hippocrate, où les Systêmes n'étoient ni en aussi grand nombre, ni aussi séduisans. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le stile serré & nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t-on croire que les Institutions de Médecine & les Aphorismes de M. Boerhaave ayent eu un assés grand

ſuccès pour paſſer les bornes de la Chrétienté, pour ſe répandre juſqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui? par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin? Entendront-ils une infinité de choſes qui ont rapport à notre Phyſique, à notre Anatomie, à notre Chimie d'Europe, & qui en ſuppoſent la connoiſſance? Comment ſentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne ſont à la portée que de nos Savans? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui par ordre de l'Univerſité de Leyde a fait l'Oraiſon funebre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe il y avoit alors cinq ans; que l'ayant confrontée à l'Original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Conſtantinople.

Un autre fait qui regarde les *Inſtitutions* n'eſt guére moins ſingulier, quoique d'un genre très différent. Lorſqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epitre Dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-ten-

drement & dans les termes les plus vifs de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remerciement, & qu'il faisoit publiquement à sa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces sortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flatteuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçu. Il dédia son Cours de Chimie à son frere Jacques Boerhaave, Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur pere à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations chimiques ausquelles il se livroit, quoique destiné à la Théologie. Ils firent ensuite entr'eux un échange de destination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si funeste aux Plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espéce de dédommagement. Le nouveau Professeur trouva dans le Jardin public trois mille Plantes; il avoit doublé ce nom-

bre dès 1720. Heureusement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux & à sa santé, & à son amour pour la vie simple, que le soin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'eussent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la distribution & la *Nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un de ses trois Cours, les Etrangers qui avoient pris ses Leçons sortoient de Leyde, & se dispersoient en différens Pays, où ils portoient son nom & ses louanges. Chacune des trois fonctions fournissoit un flot qui partoit, & cela se renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, & souvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres sont bien lents en comparaison.

Un grand Professeur en Médecine & un grand Médecin peuvent être deux hommes différens, tant il est arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choses qui paroissent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être séparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit sur-tout le *Pronostic* admirable ; & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudians, une autre foule presque aussi nombreuse de ceux qui venoient de toutes parts le consulter sur des Maladies singulieres rebelles à la Médecine commune, & quelquefois même par un excès de confiance sur des maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai oui dire que le Pape Benoît XIII le fit consulter.

Après cela on ne sera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toscane, l'ayent honoré de leurs visites. Dans ces occasions c'est le Public qui entraîne ses Maîtres, & les force à se joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences

choisit M. Boerhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque temps après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail (*a*) suivi nuit & jour & sans interruption pendant quinze ans entiers sur un même feu; d'où il résultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conséquent de se changer en aucun autre métal. Cette opération ne convenoit qu'à un Chimiste & fort intelligent & fort patient, & en même temps fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent & si malheureusement engagé par les Alchimistes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuse, & son tempérament, quoique fort & robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit

[*a*] Voyés l'Hist. de 1734, p. 55 & suiv.

à cheval ; & quand il ne pouvoit ſortir de chés lui, il jouoit de la Guitarre, divertiſſement plus propre que tout autre à ſuccéder aux occupations ſérieuſes & triſtes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces ſortes d'occupations n'ont pas, ou ne conſervent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la derniere qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens qui le vit en particulier trois ſemaines avant ſa mort, atteſte qu'il le trouva au milieu de ſes mortelles ſouffrances dans tous les ſentimens non-ſeulement de ſoumiſſion, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il eſt aiſé de juger que ſes mœurs avoient toujours été très-pures. Il ſe mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence ; & il mettoit volontiers auſſi les autres en ſa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il déſarmoit la médiſance & la ſatire en les négligeant ; il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élancent d'un grand feu, & s'éteignent

aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable, & dont on est surpris quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux millions de Florins, c'est-à-dire de quatre millions de notre Monnoie. Et qu'auroient pû faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejetté aucun moyen, & qui sont partis du même point que lui ? Il a joui long temps de trois Chaires de Professeur; tous les Cours particuliers produisoient beaucoup ; les Consultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées sans qu'il l'exigeât, & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, & sur celui de sa réputation. D'ailleurs la vie simple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité & d'ostentation, nulle fantaisie, ce sont encore là de grands fonds, & tout cela mis ensemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche, Ordinairement les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vastes & insatia-

bles désirs, mais à leur médiocre mérite. M. Boerhaave en a eu une proportionnée à son grand mérite, & non à ses désirs très-moderés. Il a laissé une fille unique héritiere de tout ce grand bien.



ELOGE

DE MONSIEUR

MANFREDI.

EUSTACHIO MANFREDI naquit à Bologne le 20 Septembre 1674, d'Alphonſe Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois freres & deux ſœurs.

Son eſprit fut toujours au-deſſus de ſon âge. Il fit des Vers dès qu'il put ſavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philoſophie. Il faiſoit même dans la maiſon paternelle de petites aſſemblées de jeunes Philoſophes ſes camarades; ils repaſſoient ſur ce qu'on leur avoit enſeigné dans leur Collége, s'y affermiſſoient, & quelquefois l'approfondiſſoient davantage. Il avoit pris naturellement aſſés d'empire ſur eux pour leur perſuader de prolonger ainſi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits

exercices

exercices l'habitude de bien mettre au jour ſes penſées, & de les tourner ſelon le beſoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfans, animée par le Chef & par les ſuccès, devint avec un peu de temps une Académie d'Hommes, qui des premieres connoiſſances générales s'éleverent juſqu'à l'Anatomie, juſqu'à l'Optique, & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indiſpenſable & agréable néceſſité de la Phyſique Expérimentale. C'eſt de cette origine qu'eſt venue l'Académie des Sciences de Bologne, qui ſe tient préſentement dans le Palais de l'Inſtitut; elle a pris naiſſance dans le même lieu que M. Manfredi, & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pû ſe livrer entierement à ſon goût, ſoit pour la Poëſie, ſoit pour la Philoſophie, ſoit pour toutes les deux enſemble, & s'il n'eût pas eu d'autres beſoins à ſatisfaire que ceux de ſon eſprit. Il fut obligé de ſe donner auſſi au Droit Civil & au Droit Canonique, plus utiles en Italie, & plus néceſſaires que par-tout ailleurs. Heureuſement il avoit une grande vivacité de conception, & une mémoire excellente. Il faiſoit aiſément des ac-

quisitions nouvelles, & les conservoit aussi aisément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de dix-huit ans, presque encore Enfant par rapport à ce grade-là, qu'il ne pouvoit pas tenir de la faveur ni de la brigue. On se tromperoit de croire que les Vers qu'il faisoit alors fussent pour lui un simple délassement; c'étoit une occupation selon son cœur, & qui le consoloit de la Jurisprudence.

Dans le Pays où il étoit, l'Astrologie judiciaire ne pouvoit manquer de se présenter à lui, & d'attirer sa curiosité; mais elle ne le séduisit pas, & il lui eut bientôt rendu justice. Elle lui laissa seulement l'envie d'étudier la Géographie, dans laquelle il devint fort habile. Il en posséda parfaitement la partie historique, qui fournissoit beaucoup d'exercice, & par conséquent de plaisir à sa grande mémoire.

La Gnomonique succéda à la Géographie: & après que quelques Sciences mathématiques, par l'étroite liaison qu'elles ont ensemble, se le furent ainsi envoyé les unes aux autres, comme de main en main, elles le conduisirent enfin toutes jusqu'à la Géométrie pure,

leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Géométrie même ? l'Algebre est encore au-delà ; il remonta jusqu'à l'Algebre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de sa naissance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi sentit si vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entierement cette Jurisprudence qui lui devoit être si utile ; mais il est vrai qu'il n'abandonna pas la Poësie, si inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus, les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Jurisprudence qu'avec la Poësie. Ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence si marquée, méritent que nous ne négligions pas de le considerer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poësie assés différent de celui de l'Italie ancienne. On ne se contentoit plus du vrai que la Nature fournit dans tous les sujets qu'on entreprend de traiter ; on alloit chercher de l'esprit bien loin de-là, des traits ingénieux & for-

cés qui coûtoient peut-être beaucoup, & ne représentoient rien.

Il faut convenir que ce vrai dont il s'agit est bien loin aussi pour la plûpart des gens ; il ne se trouve que dans la Nature finement & délicatement observée, on ne l'apperçoit que par un sentiment exquis ; mais enfin c'est-là ce qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reste, on s'attachoit beaucoup à une certaine pompe de Vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi composa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réussir, & il eut un succès des plus brillans : mais la droiture de sa raison, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-temps satisfait de lui-même ; il s'apperçut contre son propre intérêt que le goût de son Siécle étoit faux, & il eut le courage de se croire injustement applaudi. Il se rapprocha donc désormais des Modéles anciens pour le fond de la composition, & conserva d'ailleurs cette magnificence de stile poëtique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y

eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons sur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secretaire de l'Institut de Bologne, fameux lui-même dans la Poësie aussi-bien que dans les Sciences

M. Manfredi étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours asservi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre & de dessein formé, qui prenoit le caractere de tel Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point sans s'y rendre supérieur à son Original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoisseur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets sont beaucoup plus à la mode en Italie que chés nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de simple galanterie, d'amour passionné, de dévotion, sur les événemens des Guerres d'Italie de son temps, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne se piquent point comme les nôtres de finir toujours par quelque trait frappant; il leur suffit d'être bien travaillés & riches en

expreſſions poëtiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux Ouvrages qui ſoient jamais ſortis de l'Italie; nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti. Le ſujet en eſt une très-belle perſonne, Giulia Vandi, qui ſe fit Religieuſe.

Le Poëte commence par dire qu'il a vû ce que des yeux mortels toujours couverts d'un voile trop épais ne ſauroient voir, tout ce qu'il y a de céleſte dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former ſa beauté à l'envi l'un de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre ouvrage quand ils l'ont vû fini. L'Ame choiſie pour habiter ce beau Corps y deſcend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes Spheres par où elle paſſe. Elle ne ſe montre aux Humains que pour leur faire voir par l'éclat dont elle brille, le lieu de ſon origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chés eux cette noble deſtination, elle les quitte, & tandis que tout retentit des concerts des Anges qui lui applaudiſ-

sent, elle s'enfonce dans une lumiere immense où elle disparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adresse de parler de lui, & en termes fort passionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia ? On le croiroit si l'on ne connoissoit chés les Auteurs illustres beaucoup d'exemples d'un certain amour platonique & poëtique, qui ne demande qu'une matiere à dire de belles choses.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nymphes & des Pasteurs à danser toute la nuit, est plus dans le goût de la simplicité antique, & même dans le nôtre; car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût ? Ce sont de petits Vers qui ont un refrain, fort coupés, fort légers, fort vifs, qui semblent danser. Il y a là toute la grace, toute la gentillesse que nous pourrions désirer dans des paroles faites pour le Chant.

En voilà beaucoup sur un Poëte & sur la Poësie dans une Académie des Sciences; mais il n'étoit guére connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à sa mémoire qu'il le soit aussi comme grand

Poëte. L'Académie de la Crusca dont il étoit en cette qualité, uniquement occupée, comme l'Académie Françoise, de sa Langue & des Belles-Lettres, aura sans doute permis qu'on le louât chés elle sur cet autre genre dont elle ne se pique point. Si l'une des deux parties de son mérite étoit ignorée, il y perdroit beaucoup plus que la moitié de sa gloire ; car outre les deux talens pris séparément, il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare, & supérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il osa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia, les Tourbillons de Descartes, inconnus jusque-là aux Muses Italiennes.

La fameuse Méridienne de Bologne, entreprise & finie en 1655 par feu M. Cassini (*a*), ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conséquent le plus avantageux que l'Astronomie eût jamais eu, & qu'elle pût même esperer, demeuroit abandonné, négligé dans l'Eglise de S. Petrone ; il manquoit des Astronomes à ce bel Instrument. M. Manfredi, âgé peut-être de vingt-deux ans, résolut de le devenir pour ôter à

(*a*) Voyés l'Hist. de 1712, p. 84 & suiv.

sa

ſa Patrie cette eſpéce de tache, & il fut ſecondé par M. Stancari, ſon ami particulier, & digne de l'être. Ils ſe mirent à étudier de concert des Livres d'Aſtronomie; bientôt ils paſſerent les nuits à obſerver avec les meilleurs Inſtrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloïde.

Ils s'étoient fait un petit Obſervatoire chés M. Manfredi, où venoient auſſi ſes trois Freres, tous gens d'eſprit, devenus Aſtronomes, ou du moins Obſervateurs, apparemment pour lui plaire. Le premier, mais le moins aſſidu, étoit de la Compagnie de Jeſus, célébre Prédicateur dans la ſuite; le ſecond Gabriel, dans un âge peu avancé Auteur d'un Livre ſur l'Analiſe des Courbes, traitée à la maniere de M. de l'Hôpital; le troiſiéme Médecin & grand Philoſophe. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les deux Sœurs alloient auſſi à l'Obſervatoire, non par une curioſité frivole qui auroit été bientôt ſatisfaite & dégoûtée, mais pour obſerver, pour apprendre, pour s'inſtruire dans l'Aſtronomie. Ils étoient

là six Freres ou Soeurs attachés à suivre ensemble, & à découvrir les mouvemens célestes; jamais une famille entiere & aussi nombreuse ne s'étoit unie pour un semblable dessein. Ordinairement les dons de l'esprit & les inclinations louables sont semés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698 Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Peu de temps après il lui survint des chagrins domestiques, dont le détail seroit inutile à son Eloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on assure qu'il les soutint. Son pere fut obligé de quitter Bologne, lui laissant des affaires en fort mauvais état, & une famille dont tout le poids tomboit sur lui, parce qu'il étoit l'aîné, & qu'il avoit le coeur bien fait. Dans cette situation il s'en falloit beaucoup que sa place de Lecteur ne pût suffire à tous ses besoins, & il recueillit le fruit, non pas tant de ses talens pour la Poësie & pour les Mathématiques, que de son caractere qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens; car pour recevoir des

services d'une certaine espéce & d'une certaine durée, il ne suffit pas tout-à-fait d'être estimé, il faut pour le plus sûr plaire & être aimé. M. le Marquis Orsi, qui s'est distingué par plusieurs Ouvrages d'esprit, se distingua encore plus glorieusement dans cette occasion par sa générosité. Les affaires de M. Manfredi se rétablirent, & il recommença à jouir de la tranquillité qui lui étoit si nécessaire.

Nous avons dit dans les Eloges de MM. Viviani (*a*), Guglielmini (*b*) & Cassini (*c*), quels sont les embarras & les contestations que les Rivieres causent dans toute la Lombardie, même au-delà. Il semble que si on y laissoit la Nature en pleine liberté, tout ce grand Pays ne deviendroit à la longue qu'un grand Lac, & il faut que ses Habitans travaillent sans cesse à défendre leur terrein contre quelque Riviere qui les menace de les inonder. Par malheur ce Pays est partagé en plusieurs Dominations différentes, & chaque Etat veut renvoyer les inondations ou le péril sur

(*a*) Voyés l'Hist. de 1703, p. 141 & suiv.
(*b*) Voyés l'Hist. de 1710, p. 154 & suiv.
(*c*) Voyés l'Hist. de 1712, p. 91 & suiv.

un Etat voisin qui n'est pas obligé de les souffrir. Il faudroit s'accorder ensemble pour le bien commun, trouver quelque expédient général qui convînt à tout le monde; mais il faudroit donc aussi que tout le monde se rendît à la raison, les puissans comme les foibles, & est-ce là une chose possible? Bologne & Ferrare, qui, quoique toutes deux sujettes du Pape, sont deux Etats séparés, ont ensemble à cette occasion un ancien différend, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi, par un Decret du Public, l'importante Charge de Surintendant des Eaux; ce fut en 1704. L'Astronomie en souffrit un peu, mais l'Hidrostatique en profita; il y porta de nouvelles lumieres, même après le grand Guglielmini.

La contestation de Bologne & de Ferrare intéressa aussi Mantoue, Modene, Venise. Cette énorme complication d'intérêts qu'il avoit à manier en même temps, & à concilier, s'il étoit possible, lui coûta une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatiguantes, de lectures désagréables, quel-

quefois inutiles & indiſpenſables malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit compoſer avec mille attentions gênantes. S'il en fut récompenſé par la grande réputation qu'il ſe fit, cette réputation devint pour lui une nouvelle ſource de travaux de la même eſpéce. Les démêlés de l'Etat Eccléſiaſtique avec la Toſcane ſur la Chiana, dont nous avons parlé en 1710 (a), les anciens différends de la Toſcane & de la République de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques ſur le voiſinage de la Riviere du Serchio, la réparation des Ports, le deſſéchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie vint à lui, tout eut beſoin de lui.

Comme il ne ſe contentoit pas des ſpéculations du Cabinet, il vouloit voir par ſes propres yeux les effets de la Nature, & cet excès d'exactitude penſa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie ſur une roche eſcarpée, pour voir de-là le cours du Serchio, & la corroſion qu'il cauſoit à ſes rives ; il étoit poſé de maniere à ne pouvoir abſolument ni continuer de monter, ni redeſcendre, ni demeurer

(a) Voyez [illegible]

long-temps là. S'il n'eût eu un prompt secours, qui pouvoit bien lui manquer, & si son courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment & se brisoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les Eaux a été imprimée à Florence en 1723, dans un Recueil qu'on y a fait de Piéces qui appartiennent à une matiere si intéressante pour l'Italie, & d'excellentes Notes qu'il ajoutoit à Guglielmini s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hidrostatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public; mais il est plus facile de dompter les Rivieres que les intérêts particuliers.

Dans la même année M. Manfredi fut fait Surintendant des Eaux du Bolonnois; il fut mis aussi à la tête du Collége de Montalte, fondé à Bologne par Sixte V, pour de jeunes gens destinés à l'Eglise, qui auroient au moins dix-huit ans. Ils avoient avec le temps secoué le joug, & des études ecclésiastiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs encore plus nécessaires. Ils faisoient gloire d'avoir triomphé des Régles & de la Disci-

pline. Leur nouveau Recteur eut besoin avec eux de l'art qu'ont employé les Fondateurs des prémiers Etats. Il ramena ces Rebelles à l'étude par des choses agréables qu'il leur présenta d'abord, par la Géographie, qui fut un degré pour passer à la Chronologie, & de-là il les conduisit à l'Histoire Ecclésiastique, & enfin à la Théologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de plusieurs de ces jeunes gens il en fit de bons Poëtes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux. C'étoit toujours les appliquer, & l'oisiveté avoit été une des principales causes de leurs déréglemens.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Institut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Histoire en 1730, (a) & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Astronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça absolument au Collége Pontifical, à la Poësie même qu'il avoit toujours cultivée jusques-là, & il est glorieux pour elle que cette renonciation soit une époque si remarquable dans une pareille vie.

(a) Page 139 & suiv.

Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephémérides dédiés au Pape Clément XI. Il l'assure fort qu'il n'y a point fait entrer d'Astrologie Judiciaire, quoique de grands personnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, se soient laissés entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que si on ne donne plus aujourd'hui dans l'Astrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le premier Volume tout entier est une Introduction aux Ephémérides en général, ou plutôt à toute l'Astronomie, dont il expose & développe à fond les principes. Le second Volume contient les Ephémérides de dix années, depuis 1715 jusqu'en 1725, calculées sur les Tables non imprimées de M. Cassini, & le plus souvent sur les Observations de Paris. M. Manfredi se fioit beaucoup à ces Tables & à ces Observations. Ses Ephémérides embrassent bien plus de choses que des Ephémérides n'avoient coutume d'en embrasser. On y trouve le passage des Planetes par le Méridien, les Eclipses des Satellites de Jupiter, les conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables,

les Cartes des Pays qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les Eclipſes ſolaires.

Il parut enſuite deux nouveaux Tomes de ces Ephémérides, l'un qui va depuis 1726 juſqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 juſqu'en 1750. Cet Ouvrage s'eſt répandu, s'eſt rendu néceſſaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Aſtronomie. Nos Miſſionnaires de la Chine s'en ſervent pour prouver aux Chinois le génie européen, qu'ils ont bien de la peine à croire égal ſeulement au leur. Ils devroient à la vérité, par beaucoup de circonſtances particulieres, avoir un grand avantage ſur nous en fait d'Aſtronomie; juſque-là ils auront raiſon, mais cela même leur donneroit enſuite un extrême déſavantage dans le parallele qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatiguante compoſition de ſes Ephémérides. Cependant il a certainement reçu des ſecours qu'il a diſſimulés; & on le lui reprocheroit avec juſtice, ſi la raiſon qu'il a eu de les diſſimuler ne ſe préſentoit dès

que l'on ſait de qui ils venoient. C'étoit de ſes deux Sœurs, qui ont fait la plus grande partie des calculs de ſes deux premiers Tomes. S'il y a quelque choſe de bien directement oppoſé au caractere des femmes, de celles ſurtout qui ont de l'eſprit, c'eſt l'attention ſans relâche, & la patience invincible que demandent des calculs très-déſagréables par eux-mêmes, & auſſi longs que déſagréables ; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices*, car il faut faire un mot pour elles, brilloient quelquefois dans la Poëſie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuſe aux Aſtronomes, qu'on avoit déja eſperé inutilement deux conjonctions pareilles, l'une en 1707, l'autre en 1720 (*a*). Celle-ci fut, comme on le peut aiſément juger, obſervée avec un extrême ſoin par M. Manfredi dans l'Obſervatoire de l'Inſtitut, qui à peine venoit d'être achevé, & dont l'ouverture ſe faiſoit preſque par ce rare & important Phénomene. L'obſervation fut publiée

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1723, p. 76 & ſuiv.

par son Auteur en 1724 avec toutes ses curieuses dépendances.

Il fut choisi en 1726 pour Associé Etranger de cette Académie. Le nombre de ces Etrangers n'est que de huit. Certainement tous ceux qui seroient dignes de cette place n'y peuvent pas être, mais du moins ceux qui y sont en doivent être bien dignes. Il fut reçu aussi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places sont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces temps-là il se fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévûe dans l'Astronomie, celle des *aberrations* ou écarts des Etoiles fixes, qui toutes au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours cru, changent de position jusqu'à un certain point. Ces aberrations ont été exposées plus au long (*a*). Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde Savant, M. Manfredi se mit à étudier le Ciel plus soigneusement que jamais par rapport à cette nouveauté, qui demandoit les Observations les plus assidues & les

(*a*) Voyés l'Hist. de 1737, p. 76.

plus délicates, puisqu'elle avoit échappé depuis tant de siécles à tant d'yeux si clairvoyans. Il publia sur ce sujet en 1729 un Ouvrage dédié au Cardinal da Via, où il rendoit compte & de ses Observations, & des conclusions qu'il en tiroit. Il reçut ensuite ce qu'on avoit donné, soit en Angleterre, soit ailleurs, sur cette même matiere, & il la traita en 1730 dans un nouvel Ouvrage, mais plus court, adressé à l'illustre M. Leprotti, premier Médecin du Pape.

On crut d'abord que l'aberration des Fixes, qui certainement n'est qu'apparente, viendroit de ce que la Terre change de distance à l'égard des Fixes par son mouvement annuel, & c'eût été là une démonstration complette & absolue de ce mouvement. Les Italiens qui n'osent le reconnoître, se seroient abstenus de toucher à ce sujet, & l'embarras où ils se trouvent si souvent dans l'Astronomie Physique, en auroit considérablement augmenté. Mais heureusement l'aberration mieux observée n'étoit point telle que le mouvement de la Terre la demandoit, & M. Manfredi s'engagea sans crainte dans cette recherche. M. Bradley, cé-

lébre Philosophe Anglois, trouva enfin un Systême de l'aberration très-ingénieux, & peut-être aussi vraisemblable, où à la vérité le mouvement annuel de la Terre entroit encore, mais nécessairement combiné avec le mouvement successif de la Lumiere, découvert ou proposé il y a déja du temps par MM. Roëmer & Cassini. M. Manfredi fit bien encore, ainsi qu'il le devoit, quelque légere résistance à ce Systême, mais il n'en imagina point d'autre. Il s'en servit comme s'il l'eût embrassé avec plus de chaleur, & n'en prouva que mieux la nécessité de s'en servir.

En 1736 il donna un Ouvrage sur la Méridienne de S. Petrone, sa premiere Ecole d'Astronomie. Elle avoit besoin de quelques réparations que l'Etat voulût bien faire. On lui en donna la direction, & l'on compta bien que c'étoit plus que sa propre affaire.

Il étoit trop fidéle à tous ses engagemens pour ne se pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires, dont l'un est dans le Volume de 1734 (a), l'autre dans celui

(a) Voyés l'Hist. pag. 59 & suiv.

de 1738 (*a*), tous deux d'une fine & subtile Astronomie. On y voit le grand Astronome bien familier avec le Ciel, & on y sent l'Homme d'esprit qui fait penser par lui-même.

L'Académie dut lui savoir d'autant plus de gré de ces deux Ecrits, que dans ce temps-là il étoit surchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini mort en 1729 (*b*) avoit laissé une grande quantité d'Observations astronomiques & géographiques dans un désordre & dans une confusion dont la seule vûe effrayoit & faisoit désesperer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zéle pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illustre Compatriote; il parvint à faire un choix qui fut bien reçu du Public. Il avoit toujours conservé la fatiguante Surintendance des Eaux du Bolonnois, mais de plus la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoissance d'un différend du Ferrarois avec l'Etat de Venise, & rejetta sur lui un fardeau de la même espéce que celui qu'il portoit déja avec tant de peine. Il fut accablé de vieux Titres &

(*a*) Voyés l'Hist. p. 75 & suiv.
(*b*) Voyés l'Hist. p. 102 & suiv.

d'Actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de Cartes anciennes & modernes, & enfin en 1735 le résultat de ses recherches fut imprimé à Rome.

Dans cette affaire du Ferrarois, aussibien que dans le débrouillement des Papiers de M. Bianchini, on retrouve encore ses deux Sœurs, qui lui furent infiniment utiles, sur-tout pour toute la manœuvre désagréable de ces sortes de travaux. Avec beaucoup d'esprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit presque une entiere privation d'esprit.

Sans ce secours domestique il ne fût jamais venu à bout de tout ce qu'il fit dans les cinq ou six dernieres années de sa vie, pendant lesquelles il fut tourmenté de la Pierre. Il soutint ce malheureux état avec tant de courage, qu'à peine sa gaieté naturelle en fut altérée. Quelquefois au milieu de quelque discours plaisant qu'il avoit commencé, car il réussissoit même sur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques momens il reprenoit tranquillement le fil de son discours, & jusqu'au visage qui y convenoit. J'ai oui dire,

cette même particularité de notre grand Poëte Burlesque ; mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai ; il eût perdu son principal mérite dans le monde, s'il eût cessé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laissant que de moindres intervalles de repos ; & enfin après dix-huit jours de douleurs continuelles, il mourut le 15 Février 1739, non pas seulement avec la constance d'un Philosophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son corps fut accompagné à la sépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs Présidens de l'Institut de Bologne, par les Professeurs de cet Institut, & par les deux Universités d'Ecoliers. L'Italie & l'Angleterre savent rendre aux Hommes illustres les honneurs funebres.

Il avoit une taille médiocre, assés d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de physionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de son visage. Il n'étoit ni sauvage comme Mathématicien, ni fantasque comme Poëte. Il aimoit fort, sur-tout dans sa jeunesse, les plaisirs de la Table ; & pour être exempt de toute contrainte,

il ne les vouloit qu'avec ses Amis. Ce n'est pas qu'il n'observât dans la société toutes les régles de la politesse, tout le cérémonial Italien plus rigoureux que le nôtre ; il y étoit même d'autant plus attentif, qu'il se sentoit plus porté à y manquer, par le peu de cas qu'il en faisoit naturellement ; mais enfin il valoit encore mieux éviter les occasions qui rendoient nécessaires ces faux respects & ces frivoles déférences. Aussi étoit-il plus incommodé qu'honoré des visites ou de gens de marque, ou d'Etrangers que son nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politesse, il la possedoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la conversation ; ce qui assurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de se taire, plutôt que de relever des erreurs sous prétexte d'instruction. Il est fort douteux qu'on instruise, & il est sûr qu'on choquera. Un sentiment contraire au sien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faisoit craindre de s'être trompé ; au lieu que d'ordinaire on

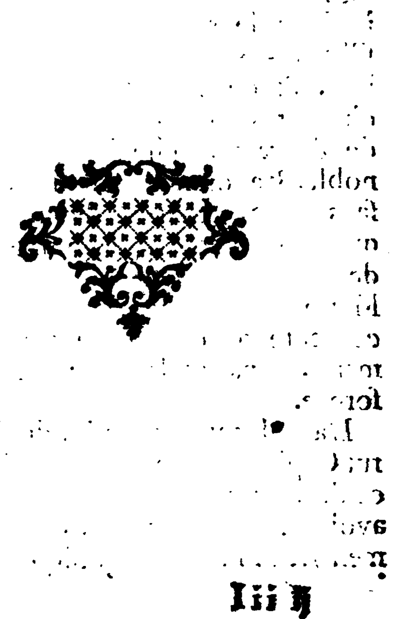
commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppose à nous, & on se met hors d'état de revenir à la raison. Personne ne sentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit presque jusqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela est qu'il avoit sincerement peu d'opinion de lui-même, disposition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Confrairie qui assiste & console les Criminels que l'on conduit au supplice. Il n'en put faire son devoir que très-rarement, & il en souffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour toujours. Les fonctions de la compassion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compassion.

Avec une ame si tendre il ne pouvoit manquer d'être bienfaisant, officieux, libéral autant que sa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agissoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude sur la quantité, il aimoit mieux courir le risque de payer trop que trop peu.

Les qualités de son coeur ont fait l'effet qu'elles devoient, il a été généralement aimé, & nous pouvons nous contenter d'un exemple qui certaine-

ment suffira ; il s'est vû honoré de l'amitié de M. le Cardinal Lambertini son Archevêque, Prélat d'un mérite rare, & qui a un grand nom jusque dans les Lettres. On donne souvent des louanges à de grands Hommes par pure estime ; mais à celles que j'ai entendu donner à M. Manfredi, j'ai toujours remarqué qu'on y ajoutoit un sentiment d'affection beaucoup plus flatteur.



ELOGE
DE MONSIEUR
DU FAY.

CHARLES-FRANÇOIS DE CISTERNAY DU FAY naquit à Paris le 14 Septembre 1698, de Charles-Jerôme de Cisternay, Chevalier, & de Dame Elisabeth Landais, d'une très-ancienne Famille originaire de Touraine. Celle des Cisternay étoit noble, & avoit fait profession des Armes sans discontinuation depuis la fin du quinziéme siécle. Elle pourroit se parer de quelque ancienne alliance avec une Maison souveraine d'Italie ; mais elle se contente de ce qu'elle est naturellement, sans rechercher d'illustration forcée.

L'ayeul paternel de M. du Fay mourut Capitaine des Gardes de M. le Prince de Conty frere du Grand Condé. Il avoit servi long-temps dans le Régiment de ce Prince, & quoiqu'homme de

Guerre, il s'entêta de la Chimie, dans le dessein à la vérité de parvenir au grand Œuvre. Il travailla beaucoup, dépensa beaucoup, avec le succès ordinaire.

Le pere de M. du Fay étant Lieutenant aux Gardes, eut une jambe emportée d'un coup de canon au Bombardement de Bruxelles en 1695 : il n'en quitta pas le Service; il obtint une Compagnie dans le Régiment des Gardes, mais il fut obligé à y renoncer par les incommodités qui lui survinrent, & par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les Lettres, & elles furent sa ressource. Il s'adonna à la curiosité en fait de Livres, curiosité qui ne peut qu'être accompagnée de beaucoup de connoissances agréables pour le moins. Il rechercha avec soin les Livres rares en tout genre; les belles Editions de tous les Pays; les Manuscrits qui avoient quelque mérite outre celui de n'être pas imprimés; & se fit à la fin une Bibliothéque bien choisie & bien assortie, qui alloit bien à la valeur de 25000 écus. Ainsi il se trouva dans Paris un Capitaine aux Gardes en commerce avec tous les fameux Libraires de l'Europe, ami des

plus illustres Savans, mieux fourni que la plupart d'entr'eux des Instrumens de leur Profession, plus instruit d'une infinité de particularités qui la regardoient.

Lorsque M. du Fay vint au monde, son pere étoit déja dans ce nouveau genre de vie. Les Enfans, & sur-tout les Enfans de condition, n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur, qui dans une espéce de réduit séparé leur enseigne une Langue ancienne, dont le reste de la Maison fait peu de cas. Dès que M. du Fay eut les yeux ouverts, il vit qu'on estimoit les Savans, qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions, qu'on se faisoit un honneur de les connoître, & de savoir ce qu'ils avoient pensé, & tout cela sans préjudice, comme on le peut bien croire, du ton & des discours militaires, qui devoient toujours dominer chés un Capitaine aux Gardes. Cet Enfant, sans qu'on en eût expressément formé le projet, fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres, presque comme les anciens Romains.

Le succès de l'éducation fut à souhait. Dès l'âge de 14 ans, en 1712, il

entra Lieutenant dans le Régiment de Picardie, & à la Guerre d'Espagne en 1718 il se trouva aux Siéges de Saint Sebastien & de Fontarabie, où il se fit de la réputation dans son Métier, & ce qui devoit encore arriver plus sûrement, des Amis; car dans une seule Campagne il pouvoit manquer d'occasions de paroître, mais non pas d'occasions de plaire à ceux avec qui il avoit à vivre.

Pour remplir ses deux vocations, il se mit dans ces temps-là à étudier en Chimie. Peut-être le sang de cet ayeul dont nous venons de parler agissoit-il en lui, mais il se trouva corrigé dans le petit-fils qui n'aspira jamais au grand Œuvre. Il avoit une vivacité qui ne se seroit pas aisément contentée des spéculations paresseuses du Cabinet; elle demandoit que ses mains travaillassent aussi-bien que son esprit.

Il eut une occasion agréable d'aller à Rome; il s'agissoit d'y accompagner M. le Cardinal de Rohan, dont il étoit fort connu & fort goûté. Tout le mouvement nécessaire pour bien voir Rome, pour en examiner le détail immense, ne fut que proportionné à son ardeur

de savoir; & aux forces que lui fournissoit cette ardeur. Il devint Antiquaire en étudiant les superbes débris de cette Capitale du Monde, & il en rapporta ce goût de Médailles, de Bronzes, de Monumens antiques, où l'érudition semble être embellie par je ne sai quoi de noble qui appartient à ces sortes de sujets.

Apparemment il avoit eu en vûe dans ses études chimiques une place de Chimiste de l'Académie des Sciences. Il y parvint en 1723, & quoique Capitaine dans Picardie, il l'emporta sur des Concurrens qui par leur état devoient être plus Chimistes que lui.

Sa constitution étoit aussi foible que vive, & sa prompte mort ne l'a que trop prouvé. Tout le monde prévoyoit une longue Paix, fort contraire à l'avancement des gens de Guerre. Plus il connoissoit l'Académie, plus il aimoit ses occupations, & plus il se convainquoit en même tems qu'elles demandoient un homme tout entier, & le méritoient. Toutes ces considérations jointes ensemble le déterminerent à quitter le Service, & il ne fut plus qu'Académicien.

Il

Il le fut si pleinement, qu'outre la Chimie, qui étoit la Science dont il tiroit son titre particulier, il embrassa encore les cinq autres, qui composent avec elle l'objet total de l'Académie, l'Anatomie, la Botanique, la Géométrie, l'Astronomie, la Méchanique. Il ne les embrassoit pas toutes avec la même force dont chacune en particulier est embrassée par ceux qui ne s'attachent qu'à elle, mais il n'y en avoit aucune qui lui fût étrangere, aucune chés laquelle il n'eût beaucoup d'accès, & qu'il n'eût pû se rendre aussi familiere qu'il eût voulu. Il est jusqu'à présent le seul qui nous ait donné dans tous les six genres des Mémoires que l'Académie a jugés dignes d'être présentés au Public; peut-être s'étoit-il proposé cette gloire sans oser trop s'en déclarer. Il est toujours sûr que depuis sa réception il ne s'est passé aucune année où il n'ait fait parler de lui dans nos Histoires, & qu'aucun nom n'y est plus souvent répété que le sien.

Dans ce que nous avons de lui, c'est la Physique expérimentale qui domine. On voit dans ses Opérations toutes les attentions délicates, toutes les ingé-

nieuſes adreſſes, toute la patience opiniâtre, dont on a beſoin pour découvrir la Nature, & ſe rendre maître de ce Protée, qui cherche à ſe dérober en prenant mille formes différentes. Après avoir débuté par le phoſphore du Barométre (*a*), par le ſel de la Chaux inconnu juſque-là aux Chimiſtes (*b*), il vint à des recherches nouvelles ſur l'Aiman (*c*), & enfin, car nous accourciſſons le dénombrement, à la matiere qu'il a le plus ſuivie, & qui le méritoit le mieux, à l'Electricité (*d*).

Il l'avoit priſe des mains de M. Gray, célébre Philoſophe Anglois, qui y travailloit. Loin que M. Gray trouvât mauvais qu'on allât ſur ſes briſées, & prétendît avoir un privilége excluſif pour l'Electricité, il aida de ſes lumieres M. du Fay, qui de ſon côté ne fut pas ingrat, & lui donna auſſi des vûes. Ils s'éclairerent, ils s'animerent mutuellement, & arriverent enſemble à

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1723, p. 13.

(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1724, p. 39.

(*c*) Voyés les Hiſt. de 1728, p. 1, de 1730, p. 1, & de 1731, p. 15.

(*d*) Voyés les Hiſt. de 1733, p. 4, de 1734, p. 1, de 1737, p. 1.

des découvertes si surprenantes & si inouies, qu'ils avoient besoin de s'en attester & de s'en confirmer l'un à l'autre la vérité ; il falloit, par exemple, qu'ils se rendissent réciproquement témoignage d'avoir vû l'Enfant devenu lumineux pour avoir été électrisé. Pourquoi l'exemple de cet Anglois & de ce François, qui se sont avec tant de bonne foi & si utilement accordés dans une même recherche, ne pourroit-il pas être suivi en grand par l'Angleterre & par la France ? Pourquoi s'éleve-t-il entre les deux Nations des jalousies, qui n'ont d'autre effet que d'arrêter, ou au moins de retarder le progrès des Sciences ?

La réputation de M. du Fay sur l'art de bien faire les Expériences de Physique, lui attira un honneur particulier. Le Roi voulut qu'on travaillât à un Réglement, par lequel toutes sortes de Teintures tant en laine qu'en soie seroient soumises à certaines épreuves, qui feroient juger de leur bonté, avant qu'on les reçût dans le Commerce. Le Conseil crut ne pouvoir mieux faire que de nommer M. du Fay pour examiner par des opérations chimiques,

& déterminer quelles devoient être ces épreuves. L'Arrêt du Conseil est du 12 Février 1731. De-là est venu un Mémoire que M. du Fay donna en 1737 (*a*) sur le mélange de quelques couleurs dans la Teinture. Toutes les expériences dont il avoit besoin sont faites, & on les a trouvées mises en un corps auquel il manque peu de chose pour sa perfection.

Nous avons fait dans l'Eloge de feu M. Fagon en 1718 (*b*) une petite Histoire du Jardin Royal des Plantes. *Comme la Surintendance en étoit attachée à la place de premier Médecin*, avons-nous dit en ce temps-là, *& que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & à une destinée fort changeante, un premier Médecin peu touché de la Botanique, avoit négligé ce Jardin, & heureusement l'avoit assés négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir.* Il étoit arrivé précisément la même chose une seconde fois & par la même raison en 1732, à la mort d'un autre premier Médecin. Ce n'est pas que d'excellens Professeurs en Botanique, que MM. de

(*a*) Voyés l'Hist. de 1737.
(*b*) Page 94 & suiv.

Jussieu n'eussent toujours fait leurs Leçons avec la même assiduité, & d'autant plus de zéle, que leur Science qui n'étoit plus soutenue que par eux en avoit plus de besoin : mais enfin toutes les influences favorables qui ne pouvoient venir que d'en-haut, manquoient absolument, & tout s'en ressentoit ; les Plantes étrangeres s'amaigrissoient dans des Serres mal entretenues & qu'on laissoit tomber : quand ces Plantes avoient péri, c'étoit pour toujours, on ne les renouvelloit point, on ne réparoit pas même les bréches des murs de clôture, de grands Terreins demeuroient en friche.

Tel étoit l'état du Jardin en 1732. La Surintendance alors vavante par la mort du premier Médecin fut supprimée, & le premier Médecin déchargé d'une fonction qu'effectivement il ne pouvoit guére exercer comme il l'eût fallu, à moins que d'avoir pour les Plantes une passion aussi vive que M. Fagon. La direction du Jardin fut jugée digne d'une attention particuliere & continue, & le Roi la donna sous le nom d'Intendance à M. du Fay. Elle se trouva aussi-bien que l'Académie des

Sciences dans le département de sa Cour & de Paris, qui est à M. le Comte de Maurepas ; & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer en quelque sorte avec elle.

M. du Fay n'étoit pas Botaniste comme MM. de Jussieu, mais il le devint bientôt avec eux autant qu'il étoit nécessaire. Ils gémissoient sur les ruines de ce Jardin qu'ils habitoient, & ne désiroient pas moins ardemment que lui de les voir relevées. Ils le mirent au fait de tout, ne se réserverent rien de leurs connoissances les plus particulieres, lui donnerent les conseils qu'ils auroient pris pour eux-mêmes, & cette bonne intelligence qui subsista toujours entr'eux, ne leur fut pas moins glorieuse qu'utile aux succès. L'Angleterre & la Hollande ont chacune un Jardin des Plantes. M. du Fay fit ces deux voyages, & celui d'Angleterre avec M. de Jussieu le cadet, pour voir des exemples, & prendre des idées dont il profiteroit, & sur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de Plantes. D'abord ce commerce étoit à notre désavantage, nous étions dans la né-

ceſſité humiliante ou d'acheter, ou de recevoir des préſens ; mais on en vint dans la ſuite à faire des échanges avec égalité, & même enfin avec ſupériorité. Une choſe qui y contribua beaucoup, ce fut une autre correſpondance établie avec des Médecins ou des Chirurgiens, qui ayant été inſtruits dans le Jardin par MM. de Juſſieu, alloient de-là ſe répandre dans nos Colonies.

A meſure que le nombre des Plantes augmentoit par la bonne adminiſtration, on conſtruiſoit de nouvelles Serres pour les loger ; & à la fin ce nombre étant augmenté de ſix ou ſept mille eſpéces, il fallut juſqu'à une cinquiéme Serre. Elles ſont conſtruites de façon à pouvoir repréſenter différens climats, puiſqu'on veut y faire oublier aux différentes Plantes leurs climats naturels ; les degrés de chaleur y ſont conduits par nuances depuis le plus fort juſqu'au temperé, & tous les raffinemens que la Phyſique moderne a pû enſeigner à cet égard ont été mis en pratique. De plus, M. du Fay avoit beaucoup de goût pour les choſes de pur agrément, & il a donné à ces petits Edifices toute l'élégance que le

sérieux de leur destination pouvoit permettre.

A la fin il étoit parvenu à faire avôuer unanimement aux Etrangers que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe ; & si l'on fait réfléxion que le prodigieux changement qui y est arrivé s'est fait en sept ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entreprise doit avoir été menée avec une extrême vivacité. Aussi étoit-ce-là un des grands talens de M. du Fay. L'activité toute opposée qu'elle est au génie qui fait aimer les Sciences & le Cabinet, il l'avoit transportée de la Guerre à l'Académie.

Mais toute l'activité possible ne lui auroit pas suffi pour exécuter en si peu de temps tous ses desseins sur le Jardin, en n'y employant que les fonds destinés naturellement à cet établissement ; il falloit obtenir, & obtenir souvent des graces extraordinaires de la Cour. Heureusement il étoit fort connu des Ministres, il avoit beaucoup d'accès chés eux, & une espéce de liberté & de familiarité, à laquelle un homme de Guerre ou un homme du Monde parviendra plus aisément qu'un simple

Académicien. De plus, il ſavoit ſe conduire avec les Miniſtres, préparer de loin ſes demandes, ne les faire qu'à propos, & lorſqu'elles étoient preſque déja faites, eſſuyer de bonne grace les premiers refus, toujours à peu près infaillibles, ne revenir à la charge que dans des momens bien ſereins, bien exempts de nuages : enfin il avoit le don de leur plaire, & c'eſt déja une grande avance pour perſuader ; mais ils ſavoient auſſi qu'ils n'avoient rien à craindre de tout ſon art, qui ne tendoit qu'à des fins utiles au Public, & glorieuſes pour eux-mêmes.

Il étoit quelquefois obligé d'aller au-delà des ſommes qu'on lui avoit accordées, & il n'héſitoit pas à s'engager dans des avances aſſés conſidérables. Sa confiance n'a pas été trompée par ceux qu'elle regardoit, mais elle pouvoit l'être par des événemens imprévûs. Il riſquoit, mais pour ce Jardin qui lui étoit ſi cher.

Devons-nous eſperer qu'on nous croye, ſi nous ajoutons que tout occupé qu'il étoit & de l'Académie & du Jardin, il l'étoit encore dans le même temps d'une affaire de nature toute dif-

férente, très-longue, très-embarrassée ; très-difficile à suivre, dont la seule idée auroit fait horreur à un homme de Lettres, & qui auroit été du moins un grand fardeau pour l'homme le plus exercé, le plus rompu aux manoeuvres du Palais & de la Finance tout ensemble ? M. Landais, Trésorier général de l'Artillerie, mourut en 1729, laissant une succession modique pour un Trésorier, & qui étoit d'ailleurs un chaos de comptes à rendre, une hidre de discussions renaissantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la mere de M. du Fay & trois soeurs qu'elle avoit, & il fut lui seul chargé de quatre Procurations, seul à débrouiller le chaos & à combattre l'hidre. Malgré toute son activité naturelle, qui lui fut alors plus nécessaire que jamais, il ne put voir une fin qu'au bout de dix années, les dernieres de sa vie, & on assure que sans lui les quatre Héritieres n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il est vrai que la réputation d'honneur & de probité que son oncle avoit laissée, & celle qu'il avoit acquise lui-même, durent lui servir dans des occasions où il s'agissoit de

fidélité & de bonne-foi ; mais cela ne va pas à une épargne considérable des soins ni du temps. Cette grande affaire ne souffrit point de son attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne souffrirent d'une si violente distraction. Il concilioit tout, & multiplioit le temps par l'industrie singuliere avec laquelle il savoit le distribuer. Les grands plaisirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heures.

Comme on savoit que l'on ne pouvoit trop occuper M. du Fay, on l'avoit admis depuis environ deux ans aux Assemblées de la grande Police, composées des premiers Magistrats de Paris, qu'on tient toutes les semaines chés M. le Premier Président. Là il étoit consulté sur plusieurs choses qui intéressoient le Public, & pouvoient se trouver comprises dans la variété de ses connoissances. Il étoit presque le seul qui, quoiqu'étranger à ces respectables Assemblées, y fût ordinairement appellé.

Son dernier travail pour l'Académie, qui, quoiqu'il ne soit pas entierement

fini, eſt en état d'être annoncé ici, & peut être publié, a été ſur le Criſtal de Roche & celui d'Iſlande. Ces Criſtaux, ainſi que pluſieurs autres Pierres tranſparentes, ont une double réfraction qui a été connue de MM. Bartholin, Huguens & Newton, & dont ils ont tâché de trouver la meſure & d'expliquer la cauſe. Mais ni leurs meſures ne ſont exactes, ni leurs explications exemptes de grandes difficultés. Il étoit arrivé par un grand nombre d'expériences à une meſure juſte & à des faits généraux, qui du moins pouvoient tenir lieu de principes, en attendant la premiere cauſe phyſique encore plus générale.

Il avoit découvert, par exemple, que toutes les Pierres tranſparentes dont les angles ſont droits, n'ont qu'une ſeule réfraction; & que toutes celles dont les angles ne ſont pas droits, en ont une double dont la meſure dépend de l'inclinaiſon de leurs angles.

Il tomba malade au mois de Juillet dernier, & dès qu'on s'apperçut que c'étoit la petite Vérole, il ne voulut point attendre qu'on vînt avec des tours préparés lui parler de la mort ſans

en prononcer le nom ; il s'y condamna lui-même pour plus de sûreté, & demanda courageusement ses Sacremens qu'il reçut avec une entiere connoissance.

Il fit son Testament, dont c'étoit presque une partie qu'une Lettre qu'il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui succeder dans l'Intendance du Jardin Royal. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il souhaitoit que cette place fût toujours unie ; & le choix de M. de Buffon qu'il proposoit étoit si bon, que le Roi n'en a pas voulu faire d'autre.

Il mourut le 16 Juillet après six ou sept jours de maladie.

Par son Testament il donne au Jardin Royal une collection de Pierres précieuses, qui fera partie d'un grand Cabinet d'Histoire naturelle dont il étoit presque le premier Auteur, tant il lui avoit procuré par ses soins d'augmentation & d'embellissement. Il obtint même que le Roi y fît transporter ses Coquilles.

L'Exécuteur testamentaire choisi par M. du Fay, est M. Hellot, Chimiste

de cette Académie. Toujours le Jardin Royal, toujours l'Académie, autant qu'il étoit poſſible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ſon Teſtament, c'eſt d'avoir fait Madame ſa Mere ſa Légataire univerſelle. Jamais ſa tendreſſe pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point diſcuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages; ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, & l'autre en étoit ſincerement perſuadé. Quoique ce Fils ſi occupé eût beſoin de divertiſſemens, quoiqu'il les aimât, quoique le monde où il étoit fort répandu lui en offrît de toutes les eſpéces, il ne manquoit preſque jamais de finir ſes journées par aller tenir compagnie à ſa Mere avec le petit nombre de perſonnes qu'elle s'étoit choiſies. Il eſt vrai, car il ne faut rien outrer, que les gens naturellement doux & gais comme il l'étoit, n'ont pas beſoin de plaiſirs ſi vifs; mais ne court-on pas ſouvent à ces plaiſirs-là ſans en avoir beſoin, & par la ſeule raiſon que d'autres y courent? La raiſon du devoir & de l'amitié, plus puiſſante ſur lui, le retenoit.

Il étoit extrêmement connu, & per-

sonne ne l'a connu qui ne l'ait regreté. Je n'ai point vû d'Éloge funebre fait par le Public, plus net, plus exempt de restrictions & de modifications que le sien. Aussi les qualités qui plaisoient en lui, étoient précisément celles qui plaisent le plus généralement ; des moeurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie de servir & d'obliger ; & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité ni déclarée ni enveloppée. On ne pouvoit pas regarder son extrême activité comme l'inquiétude d'un homme qui ne cherchoit qu'à se fuir lui-même par les mouvemens qu'il se donnoit au-dehors ; on en voyoit trop les principes honorables pour lui, & les effets souvent avantageux aux autres.

L'Académie a été plus touchée de sa mort que le reste du Public. Quoiqu'occupée des Sciences les plus élevées au-dessus de la portée ordinaire des hommes, elle ne laisse pas d'avoir des besoins & des intérêts, pour ainsi dire, temporels, qui l'obligent à négocier avec des hommes ; & si elle n'y employoit que des Agens qui ne sussent

TABLE.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Oeuvres de M. de Fontenelle*; & je ne doute point que le Public ne reçoive avec un nouveau plaisir le Recueil complet des Ouvrages d'un Auteur qui écrit avec autant de politesse que d'esprit; & qui embellit le Savoir par l'enjouement des Graces. A Paris ce 29 Août 1739. *Signé* DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre très-cher & bien amé le Sieur DE FONTENELLE, l'un des Quarante tant de notre Académie Françoise, que de notre Académie Royale des Inscriptions, & de la Société Royale de Londres, & Secretaire de notre Académie Royale des Sciences, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant donné au Public, en vertu de nos Lettres de Privilége que nous lui avons ci-devant accordées pour l'impression de *divers Ouvrages de sa composition*, lesquels ont été bien reçus, & dont il desiroit donner une nouvelle Edition; mais comme le temps porté par lesdites Lettres est prêt à expirer; il nous auroit très-humblement fait supplier de lui en accorder la

continuation sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le Contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant donner audit Sieur DE FONTENELLE les marques d'estime que méritent ses talens & son savoir, & le récompenser du zéle qu'il nous témoigne avoir pour l'utilité publique à nous procurer des Livres dont les Editions & la lecture ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des Sciences & des Belles-Lettres, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer *toutes les Oeuvres de sa composition*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter partout notre Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de notre obéissance, pendant le temps & espace de vingt années consécutives, à compter du jour de l'expiration du précédent Privilége. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages de sadite composition ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvra-